

LE GRAND MALAISE

—

I

AUTORITÉ ET EXPÉRIENCE

Les hommes vivent de quelques idées fondamentales sur la vie présente et future, sur le bien et le mal, le mariage et l'amour, la liberté, la justice, la propriété. Ces idées ont varié au cours des siècles, mais, considérées dans leur ensemble, elles forment un corps de doctrines que la *civilisation chrétienne* a marqué de son empreinte. Car c'est à ce signe qu'on reconnaît une civilisation : des manières d'être et de sentir, de vivre, de penser, des coutumes, des croyances. Malgré les variations que les idées ont subies au cours des siècles, la civilisation chrétienne leur a imprimé une marque commune : *le sceau de l'absolu.*

Le catéchisme chrétien a résumé ces idées en commandements catégoriques, les uns anciens, les autres nouveaux : Tu ne tueras pas, — Tu ne voleras pas, — Tu aimeras ton prochain comme toi-même... Le mariage chrétien est indissoluble, parce que l'homme ne séparera pas ce que Dieu a uni. La pratique pouvait s'écarter plus ou moins, peu ou beaucoup des commandements de l'Eglise, la vérité restait absolue. C'était une *Vérité révélée.*

Cette vérité révélée est en conflit depuis le premier

jour avec les besoins des hommes et les conditions du séjour terrestre. C'est ce que montre notamment la double histoire de la société civile et de la science. Mais d'une manière générale, de Jésus-Christ jusqu'à la Révolution, c'est la *vérité révélée qui mène le monde.*

Jusqu'à Jésus-Christ, le caractère du prêtre était resté confus. Le prêtre romain veille à l'accomplissement des cérémonies. C'est un magistrat, un fonctionnaire. A Rome, il n'y a pas deux puissances rivales, civile, sacerdotale. Le prêtre romain n'a pas l'*imperium*, qui passe des rois aux consuls et préteurs. Le souverain pontife n'a pas de licteurs utiles. Le Sénat est une assemblée politique, siégeant en concile, qui prononce souverainement en matière religieuse. Le droit public et le droit privé sont unis au droit religieux. La religion fournit un lien de droit, le serment. Les Césars revendiquent le titre de *Pontifex maximus.* Ainsi la religion, les mœurs, l'Etat, le droit sont étroitement mêlés. Cependant, avec continuité, l'Etat tend à la prépondérance. Les juristes romains ont développé jusqu'à la perfection le droit civil : la jurisprudence ne peut traiter que des lois applicables aux intérêts matériels et quotidiens, c'est-à-dire économiques.

La parole de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », ouvre une ère nouvelle. Il y a désormais deux puissances rivales. Alternativement, elles empiètent l'une sur l'autre, mais jusqu'à la Révolution c'est l'Eglise qui mène. Constantin a doté l'Eglise d'un établissement temporel, lié à la possession des biens du clergé. « Et moi aussi, je suis évêque » dit Constantin. C'est le pouvoir absolu qui s'exerce au profit de l'Eglise. Les clercs sont affranchis des contributions extraordinaires, des corvées, des tributs pour le commerce. Dès le IVᵉ siècle, le clergé est un ordre privilégié dans l'Etat. Il est à part au milieu de la Société, soit à cause de sa dignité éminente, soit, suivant le temps et les

lieux, à cause de son incompétence dans les affaires civiles. Cet établissement temporel de l'Eglise a duré jusqu'en 1789. C'est le principe de l'*égalité civile* qui a ruiné les immunités ecclésiastiques. Ceux qui se moquent aujourd'hui des grands principes des grands ancêtres oublient cela.

A partir du ve siècle, le dogme de la Trinité est une loi de l'Etat. La base de l'Etat, c'est la foi catholique. « Je suis chrétien » remplace : « Je suis romain ». Les conquêtes barbares ne changent pas les relations entre le sacerdoce et l'autorité civile. Les empereurs investissent les rois barbares de leurs dignités. Les évêques deviennent leurs conseillers. Les lois barbares continuent le droit ecclésiastique de l'Empire et fondent la puissance ecclésiastique. De Clovis à Charlemagne, de dynastie en dynastie et de siècle en siècle, cette puissance ecclésiastique s'affirme et s'étend. Le *temporel* et le *spirituel* sont séparés; le temporel reconnaît la primauté du spirituel, mais se défend contre ses empiétements. Quand le pouvoir civil est fort, l'équilibre est maintenu. Charlemagne augmente l'autorité de l'Eglise, mais discipline le sacerdoce. Il est roi par la grâce de Dieu et « prêche le pape ». L'Eglise se subordonne au pouvoir politique, car elle a besoin d'une force extérieure. Mais l'Eglise gagne du terrain, la papauté devient temporelle. Elle en gagne surtout quand le pouvoir civil est faible. Pendant la période féodale, les évêques prennent leur large part des distributions de fiefs et en tirent une puissance grandissante. L'Eglise devient le foyer de la vie sociale et politique. Au XIe siècle, elle inspire les croisades. Dès avant le XIIIe siècle, les temps apologétiques étaient finis, les persécutions commencent contre les hérétiques. Catholique jusqu'à la Réforme, l'Europe peut être dite chrétienne jusqu'à la Révolution.

Pendant cette longue suite de siècles, un à un, les peuples païens sont gagnés ou conquis à la foi nouvelle.

Une civilisation naît, grandit et, partant de l'Europe, rayonne dans le monde. Malgré les divisions et les guerres, les peuples forment ensemble une grande société soumise à un même dogme et à une même morale. C'est la Société chrétienne et la Religion révélée. Qu'ils le veuillent ou non, les hommes du xxe siècle peuvent avoir chassé cette religion de leur tête, ils la portent encore dans leurs entrailles. Mais depuis la Révolution, prise comme point de repère, il y a quelque chose de changé dans le monde. L'idée chrétienne n'a pas achevé sa carrière et l'avenir n'est à personne. Mais l'idée chrétienne ne mène plus.

Il y a longtemps que l'opposition à l'idée chrétienne a commencé. Le point de départ est dans la parole de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Dès ce jour, deux puissances rivales sont entrées en conflit. L'Eglise ne s'est jamais subordonnée qu'en apparence à l'autorité civile, pour gagner du temps et attendre des jours meilleurs. De dynastie en dynastie, de génération en génération, l'autorité civile a continuellement cherché à reprendre ce qu'elle avait donné ou s'était laissé arracher. Déjà Chilpéric s'écrie : « Voilà que notre fisc est appauvri ! Voilà que nos biens s'en vont aux églises ! Personne ne règne en vérité si ce n'est les évêques des villes. » Et on voit dans Grégoire de Tours que les rois interviennent continuellement dans la nomination des évêques. Si le premier capitulaire Carloman de 742 accorde des immunités à l'Eglise (dispense de porter les armes), le deuxième capitulaire frappe d'un impôt les biens ecclésiastiques pour l'entretien de l'armée. La guerre des Cathares et des Vaudois est en partie une lutte contre le sacerdoce et ses empiétements. En plein xiiie siècle, sous le règne de saint Louis, on a le manifeste des barons contre les clercs et leur prétention de juger tous les procès (1235). L'association des barons décide que les seigneurs ne seront pas justicia-

bles des tribunaux ecclésiastiques dans les affaires civiles; si un juge ecclésiastique excommunie dans une affaire civile, il sera contraint à lever l'excommunication par saisie du pouvoir temporel; pour leurs fiefs, les ecclésiastiques répondront devant les juges laïques. L'acte d'union de 1246 est une suite du même mouvement. Et le pieux saint Louis, dans le même sens, établit que l'excommunié peut se présenter devant le tribunal laïque non seulement comme défendeur, mais comme demandeur. Il applique à la propriété ecclésiastique les lois féodales, étend aux chevaliers l'immunité ecclésiastique, institue la taxe de mainmorte. C'est l'époque où Beaumanoir (1246-1296) se fonde sur le droit coutumier, qui n'est pas favorable à la juridiction ecclésiastique, pour revendiquer l'indépendance à l'égard du pouvoir spirituel. Dès lors les légistes capétiens se succèdent sans interruption et leur influence se fait sentir au delà des frontières du royaume, en Allemagne, en Angleterre. La justice séculière prend le dessus sur la justice d'Eglise. La politique intervient de plus en plus dans les affaires de l'Eglise. Le roi de France répond à la convocation d'un concile par la convocation des Etats généraux et la papauté déménage de Rome à Avignon (1309-1377). Après Beaumanoir, c'est Du Bois. Puis le *Songe du Verger* qui est une défense des droits temporels (et l'origine de la doctrine gallicane). Le premier appel d'abus est de 1329; c'est une plainte portée contre les empiétements ecclésiastiques par Pierre de Cugnières devant l'assemblée des barons, seigneurs et prélats réunis à Vincennes sous la présidence de Philippe de Valois. Philippe V exclut les prélats du Parlement. Charles V limite la juridiction ecclésiastique. Charles VI enlève à la juridiction ecclésiastique la connaissance du crime d'adultère. Charles VII promulgue la pragmatique sanction sur l'autorité des conciles, la collection des bénéfices, les élections. Elle fut abrogée, rétablie et donna lieu à un

débat ininterrompu jusqu'au Concordat de François Ier. Au XVIe siècle, c'est Grimaudet qui dit à Angers : « Tous doyvent obéissance aux rois et princes, sans exception d'apostre, prophète ou évangéliste. » C'est L'Hospital qui dit aux Etats de Pontoise qu'on peut être citoyen sans être chrétien, que même l'excommunié ne laisse pas d'être citoyen.

En 1585, le Parlement adresse des remontrances au nom de la nature et du droit des gens contre les empiétements de l'Eglise dans « des royaumes établis et ordonnés de Dieu avant que le nom de pape fût au monde ». A la fin du siècle, Henri IV s'adresse aux députés du Parlement de Paris (1599) et fait taire « les grands criards catholiques et ecclésiastiques ». « Que je leur donne, dit-il, à l'un d'eux mil livres de bénéfice, à l'autre une rente, ils ne diront plus un mot. Je juge de même contre tous les aultres qui voudront parler. » Aux Etats Généraux de 1614, le Tiers tient tête au Clergé et à la Noblesse. Il demande que soit mis un terme à « la pernicieuse doctrine qui s'introduit depuis quelques années contre les rois et puissances souveraines établies de Dieu ». Le roi ne tient sa couronne que de Dieu seul. « Il n'y a puissance en terre, quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui eût aucun droit sur son royaume ». Les provinces sont unanimes à demander l'affranchissement de la société civile. Dans sa lettre à Louis XIII, Guillaume du Vair exhorte le roi à maintenir l'autorité royale, les lois de l'Etat, l'Eglise gallicane contre les empiétements de l'Eglise.

A cette date, la puissance de la religion révélée est encore formidable, mais elle se rétrécit à vue d'œil comme peau de chagrin. L'autre puissance commence à relever la tête et à tenir tête. C'est l'autorité civile et l'esprit laïque. C'est en vain, dit Pascal, qu'on a obtenu contre Galilée un décret de Rome qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre : « Ce ne

sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient de tourner aussi avec elle. » Ainsi se trouve posée la question de l'autorité de l'Eglise et de l'infaillibilité du Saint-Siège. Ce débat ne porte qu'en apparence sur des subtilités de théologie; ce qui est en jeu, c'est la liberté de conscience et le droit d'examen. Tout le drame du XVIe siècle se joue autour de la Bible et de la liberté de pensée. Tout le drame du XVIIe siècle se joue autour de Port-Royal, et ce n'est pas par hasard que Sainte-Beuve lui a consacré son œuvre maîtresse. Tout le drame du XVIIIe siècle se joue autour de l'Encyclopédie. Il n'y a rien de plus important en Europe. Tout le drame du XIXe siècle se joue autour de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, pour achever l'œuvre de la Révolution. Quand on dit qu'un drame se joue autour d'une chose, cela veut dire que, si cette chose est ôtée, on ne comprend plus rien à rien; il n'y a plus que des épisodes décousus; alors à chaque instant tout devient également possible: pourquoi les pommiers ne produiraient-ils pas des cerises et les éléphants des souris? Il n'y a plus d'uniformité, de continuité et la terre cessant d'être la terre devient une planète à miracles.

La Révolution était hostile aux religieux et aux moines, à la grande richesse du clergé, aux privilèges ecclésiastiques. Elle n'était pas hostile au pauvre clergé des paroisses. Elle restait attachée au culte catholique. En détruisant l'établissement ecclésiastique, fondé au IVe siècle, elle a ouvert les voies de l'avenir. Elle a posé le problème de l'Eglise et de l'Etat, elle ne l'a pas résolu. Elle ne pouvait pas le résoudre, parce que ce n'est pas l'œuvre d'un jour. La Constituante a essayé de soustraire le clergé gallican à l'autorité romaine. La Législative, sous la conduite de Boissy d'Anglas, a proposé

une solution chimérique, car il était impossible d'organiser l'instruction et la police en considérant la religion comme une simple affaire d'opinion privée. C'est pourquoi le Directoire, reconnaissant que le gouvernement ne peut pas se désintéresser de la conduite des affaires religieuses, a proposé (avec Portalis) une solution d'ajournement. Les deux puissances rivales prétendent au gouvernement des intelligences et il est aussi impossible de violenter l'Eglise que de lui soumettre l'Etat. Mais désormais à travers des concordats provisoires, on voit que l'idée chrétienne ne mène plus et c'est maintenant l'esprit laïque qui gagne du terrain.

D'abord mince comme un ruisseau, le courant laïque grossit comme un fleuve et se fait remarquer par sa continuité. Il a pu disparaître momentanément, mais pour reparaître plus loin. Chemin faisant il se renforce de tous les affluents de l'enquête humaine, de la découverte et de l'expérience. Il est en étroite relation avec le développement du commerce et de la prospérité, avec la circulation des élites et le progrès des sciences. Que de grands savants puissent être de grands croyants, cela ne change rien au phénomène général que la religion révélée bat en retraite sous la poussée du libre examen, armé de l'histoire et de la méthode expérimentale.

II

SCIENCE ET RELIGION

Le conflit entre la science et la religion a donné lieu à de nombreuses enquêtes qui n'ont pas servi à grand' chose, parce que les sciences sociales sont arriérées et que les hommes ont besoin de la vérité, mais en ont peur. L'Eglise est encore trop forte et la science trop incertaine pour que les gens se laissent aller à ouvrir leur cœur et à révéler le fond de leur pensée. La plupart des

gens ne savent pas exactement où ils en sont. Au moment d'accomplir les rites, ils sont absents de pensée ou pleins de protestations; mais parfois, quand on les croit très loin de Dieu, c'est alors qu'ils en sont le plus près. Et les enquêtes sont presque toujours conduites par des sectaires.

Une croyance généralement répandue, c'est que le conflit entre la science et la religion a cessé d'être actuel et central, que la cause est entendue, qu'elles ont chacune leur domaine propre et que le siège de chacun est fait. C'est là une des causes profondes du malaise contemporain. Certes, il y a quelque chose de trop simplifié et tranché dans l'antithèse Science et Religion, puisque la religion, quoique révélée, n'est pas dépourvue de base expérimentale et que la science marque une tendance à sortir de ses limites pour affirmer au delà de ce qu'elle sait; mais si l'on s'en tient à l'essentiel, elles suivent des voies opposées et le choc est inévitable.

Le respect fait autant de mal que de bien. Depuis Lucrèce, on sait cela en Europe, mais de siècle en siècle il faut le rappeler. C'est ce que présentement fait Alain, philosophe radical. Gandhi l'a vérifié aux Indes. La première chose à faire, dit-il, c'est de délivrer les hommes de la peur qui fait les sujets et les esclaves. Un fils n'ose pas dire qu'il hait son père, qu'il n'honore pas sa mère. Une « jeune fille » n'ose pas avouer à sa mère qu'elle est enceinte. On n'ose pas appeler les choses par leur nom. Quand on dit avortement, syphilis, on baisse la voix. On n'ose pas dire ce qu'on pense des saints mystères de la religion, du péché originel, de la Trinité. On continue à entourer de soins et d'hommages des choses dont la vie va se retirant, qui n'en imposent plus que par tradition, qui n'ont plus droit qu'à quelques égards, à de la politesse. C'est ainsi qu'il y a trop de gens qui ne sont patriotes que de nom, qui ne sont chrétiens que de nom.

Il ne faut pas méconnaître les services rendus par

l'Eglise. Elle a aidé les hommes à s'élever un peu au-dessus des champs de bataille, des soucis quotidiens et des latrines. Elle a entretenu parmi eux un peu de charité. Si elle disparaît, dit-on, qu'est-ce qui la remplacera? Ainsi parlent ceux qui ont peur de l'avenir, de l'inconnu, du changement, du nouveau, de tout. Longtemps dépositaire des lettres et des sciences anciennes, la contribution de l'Eglise au développement de la pensée a été capitale pendant les siècles où seuls les clercs savaient lire et avaient de l'instruction. Mais pourquoi l'Eglise a-t-elle pu être accusée d'obscurantisme? Pourquoi ne voulut-elle pas que l'instruction pénétrât dans la masse du peuple? Elle obéissait à un instinct et à une expérience. Elle savait que, même parmi les clercs, l'instruction jette le trouble et que, répandue dans la masse du peuple, elle allumerait des révolutions. Car l'instruction est un vin qui commence par saouler. L'Eglise a agi comme si elle avait su tout de suite que l'instruction va dans le sens du mouvement et du changement. Elle a oublié ou dédaigné la science. Elle s'en est détournée : « Les docteurs manquent et à cause de cela les âmes périssent. »

Une longue tradition a précisé les positions de l'Eglise. Dans une lettre à Leibniz, Bossuet dit : « Hier, on croyait ainsi; donc, aujourd'hui, il faut croire de même. » Parlant des sciences humaines, le Concile du Vatican (1869-1870) dit : « Si quelqu'un dit que les sciences humaines peuvent être traitées avec une telle liberté que leurs assertions, même si elles sont contraires à la doctrine révélée, puissent être tenues pour vraies et qu'elles ne puissent pas être proscrites par l'Eglise, qu'il soit anathème! » Telle est la doctrine séculaire de l'Eglise et toutes les explications n'y changeront rien. C'est une doctrine révélée. Nous ne sommes pas pour le progrès, nous sommes pour le mouvement. Tout le mouvement des siècles historiques, de la Grèce jusqu'à nous, s'est

fait sans l'Eglise d'abord, puis avec elle, puis contre elle. Entre la science et la religion, il n'y a eu et il ne peut y avoir que des moments de trêve.

L'ère moderne a vu l'essor de la science, elle ne l'a pas inventée. Remontant le cours des siècles jusque dans le passé le plus reculé, on voit qu'elle a toujours produit les mêmes effets de libération, mais elle se développait plus lentement et n'agissait que sur une élite. C'est une différence de degré, d'intensité, de volume et de vitesse. Les développements de la science ont été pendant des siècles si progressifs et pas à pas qu'ils ont laissé s'implanter et s'enraciner dans les crânes l'idée de *stabilité*. Et les vérités révélées paraissaient hors d'atteinte, marquées du sceau de l'absolu. Mais les positions chrétiennes deviennent de plus en plus intenables.

Deux doctrines qui entrent en conflit donnent lieu à ce qu'on appelle une *guerre de religions*. La grande guerre entre les chrétiens et les infidèles a pris fin en Europe au XVI[e] siècle par l'accord de François I[er] avec le Grand Turc. A ce moment la guerre de religion change de forme et de terrain. Désormais, elle met aux prises les laïques et les chrétiens, c'est-à-dire le principe du libre examen et le principe d'autorité, l'expérience et la révélation et pour tout résumer en deux mots commodes : *la science et la religion.*

Sous les querelles religieuses du passé se cachent des intérêts économiques. Sous les discussions économiques d'aujourd'hui se cachent des préoccupations spirituelles. Science et religion se livrent des batailles sournoises et acharnées. Ici les prêtres sont chassés de l'école, ailleurs les savants sont chassés de l'Université. Nous sommes en pleine *guerre de religions.*

Les adversaires irréconciliables essayent périodiquement de trouver un terrain d'entente. On laisse dans l'ombre ce qui sépare et divise, les questions de principe, mais sur la base mouvante et fragile des services

rendus, l'entente ne peut pas être durable et ne l'a jamais été. Car il s'agit tôt ou tard de savoir qui commande. Les adversaires irréconciliables se retrouvent face à face, disant : « Nous n'avons d'ordres à recevoir de personne. » Et la guerre recommence.

On a essayé de partager le monde en zones d'influence. D'un côté le monde des âmes, de l'autre le temporel, mais où est la ligne de démarcation? Périodiquement éclatent des incidents de frontière qui s'aggravent en incursions alternées de représailles.

Dans toutes les guerres, la mauvaise foi joue son rôle. Beaucoup d'adversaires de la religion n'osent pas l'attaquer de front. Ils font semblant, Molière en tête, d'accuser les faux dévots. Mais c'est à la religion qu'ils en ont. Dans l'autre camp, on n'ose plus dire, du moins à haute voix, que la science a fait faillite. On se rattrape par des sarcasmes à l'adresse des faux savants. On parle de prétendues vérités de la science. On met science et scientifique entre guillemets, comme qui dirait entre deux sourires. En réalité, c'est à la science qu'on en a.

Les faux savants sont ridicules et il y a plus de faux savants qu'on ne pense et qui s'ignorent. L'humanité représente à chaque instant une somme de crédulité à dépenser. Préfère-t-on telle manifestation de crédulité à telle autre et faut-il emprunter des exemples aux pays sauvages ou civilisés, d'avant ou d'après Jésus-Christ, du grand siècle, du temps présent? Est-il plus absurde d'avaler une pilule chimique que de toucher un des 100.000 morceaux de la vraie Croix pour conjurer le malheur et se concilier les puissances invisibles? Certains gestes demandent à être faits et certaines paroles prononcées. Y a-t-il une hiérarchie dans l'absurde? On se moque des gens qui mettent leur foi dans le pouvoir magique de la science; n'y a-t-il pas autant de chrétiens que de mécréants chez les pharmaciens? N'y a-t-il

pas autant de médecins au chevet des papistes que des francs-maçons? Ceux qui croient à la vie éternelle sont-ils moins âpres à mendier un peu de survie provisoire terrestre? Ne nous laissons pas égarer par les à-côtés de la question. La science et la religion ont leurs faux dévots et par là prouvent leur vitalité. Entre la science et la religion, la guerre se rallume périodiquement sans qu'on sache jamais qui a recommencé, parce qu'entre la foi et l'expérience il n'y a pas d'entente possible : « Si quelqu'un dit que les sciences humaines peuvent être traitées avec une telle liberté... qu'il soit anathème. »

L'Église a trouvé dans la métaphysique une alliée providentielle. Les choses en soi, la fin, la cause, les essences et la quintessence, les philosophes sont-ils souvent sortis, de Platon à Bergson, de ce galimatias? Ils disent que les mathématiques et la religion sont faites pour s'entendre, que Platon était géomètre, qu'il a montré que la connaissance de l'essence des nombres facilite à l'âme la marche vers la contemplation de l'être. Et Descartes, paraît-il, est du même avis. Comme Pascal, il trouve confirmation de sa foi dans l'examen des vérités mathématiques. Il résulte de tout cela, paraît-il, que le « moi » n'est pas un épiphénomène. Il en résulte aussi que de toutes les peurs, la plus grande après celle de la mort, c'est de passer pour un imbécile. Alors, on fait semblant de comprendre.

Dans les auditoires de droit, les professeurs se sont partagé la besogne ou, plus exactement, le cadavre, comme les étudiants en médecine dans une salle d'anatomie. Les uns ont pris la tête. C'est là que se tient l'Esprit. Car s'il y a la lettre qui tue, il y a l'esprit qui vivifie; il y a la conscience et par voie de conséquence le ou les droits de la conscience humaine. Ensuite, un peu au-dessous, viennent les droits du cœur, si respectables dans les crimes passionnels, et aux étages inférieurs les droits des membres, un à un : le droit du

ventre à être nourri, le droit du pied à être chaussé. Le droit des enfants, le droit à l'amour, le droit d'aînesse, le droit international. Si on additionne ces droits locaux et fragmentaires, on a une somme juridique; cela s'appelle les droits de l'homme. Et pour couronner ce système, le droit qui prime la force ou qui ne la prime pas... Dans les auditoires voisins on explique qu'il n'y a rien de plus beau qu'un sermon de Bossuet, que d'ailleurs Taine n'a rien compris à l'âme anglaise, que d'autre part, enfin, Rousseau est sans conteste le père de la Révolution, c'est-à-dire le grand-père du Bolchévisme. Et le caquet universel empêche les roses de fleurir.

Les idées absolues de la métaphysique tombent du ciel comme les vérités révélées. Elles se faufilent jusque dans les leçons et écrits des savants. Guillaume Leibniz avait un maître de mathématiques qui s'appelait Kuhnius. Les doctes leçons de ce cuistre étaient si obscures que personne n'y comprenait rien. Et malheur à l'étudiant qui demandait une explication : C'est la règle, répondait le cuistre... L'Université n'est pas ce qu'on croit. Derrière une façade d'austérité et d'érudition, l'expérience et la foi s'y livrent des batailles silencieuses, sournoises, féroces, acharnées.

Cherchant la cause du malaise contemporain, on dénonce le machinisme. C'est la faute, dit-on, à toutes ces machines. Est-ce qu'à l'exemple des canuts de Lyon, on va jeter dans le Rhône ou la Seine tous les Jacquards et autres inventeurs? Par delà les machines, qui après tout ne sont que des machines, on s'en prend à la science. C'est elle, dit-on, qui est la cause de tout le malaise contemporain. Et l'Eglise fait tout ce qu'elle peut, tout ce qu'il faut pour entretenir cette opinion dans le monde, car elle pense, si c'est là penser, y avoir profit.

La science n'est qu'un mot commode et équivoque qu'il faut remplacer par son contenu pour mettre un terme

aux tours de passe-passe. Un mot qui contient deux choses, une méthode et des théories: Les deux choses sont liées, puisque les théories sont obtenues par le moyen de la méthode. Mais on peut les considérer séparément, pour la précision. Quand les gens partent en guerre contre la science, est-ce à la méthode qu'ils en ont ou aux théories? Les réponses portent en général plutôt sur les théories que sur la méthode. D'où il est permis de conclure que les accusations plus ou moins véhémentes lancées contre la science en général ne s'adressent en réalité qu'à une partie de la science. Nous prenons alors le livre qui contient les théories et nous disons: Avez-vous la prétention de parler de toutes ces théories à la fois?

Honnêtement, la science commence par fixer les *limites* de son investigation. Mais elle écarte, dit-on, précisément ce qui nous intéresse le plus: la cause première, l'immortalité de l'âme. La science des choses extérieures ne me consolera pas, dit Pascal. Nous verrons cela plus tard. La science est d'abord une méthode qui ne s'applique pas à tous les objets à la fois. Sa première contribution au patrimoine de l'humanité est l'*idée de limite*. Ici c'est un petit domaine limité où on ne se paie pas de mots; un îlot de lucidité, battu par les vents et marées de la superstition; un petit refuge qui grandit tout en restant limité. Il n'y pousse aucune promesse hasardeuse, le sol étant réfractaire à cette espèce de flore. En revanche, ce petit pays limité vous garantit ce qui est pour beaucoup et peut-être pour tous à certains moments le plus grand bien: la liberté de pensée. Ce petit pays est habité comme tous les pays connus par une population très mêlée. L'élite y est composée d'hommes qui sont à première vue pareils aux autres, c'est-à-dire très divers par les goûts et les besoins, plus ou moins capables de comprendre. On les appelle des *savants*. On les reconnaît à ce signe qu'ils ne parlent que d'une chose à la fois. On

pourrait définir le savant: un homme qui consent à ignorer. Le savant est un homme qui sait dire: je ne sais pas. Mais que son impassibilité est trompeuse! Le savant est dans son laboratoire ou sa bibliothèque. L'heure de la vérification est venue. Un silence pathétique bat aux tempes et pèse sur la respiration comme au cirque au moment périlleux. Dix ans de travail, une vie entière se joue sur une carte.

Ainsi peu à peu, à l'intérieur des limites acceptées, des lois trouvent leur formule et l'esprit prend des habitudes. Sans elles on en serait resté au culte de Bélial, qui tient encore assez de place dans le monde. Habitude de dire: J'ignore. Habitude de dire: Peut-être. Et voici la deuxième contribution de la science au patrimoine de l'humanité: *l'idée de relativité.* Perçant la dure ossature cranienne, cette idée s'implante dans les cerveaux récalcitrants et les cœurs gémissants.

Les savants savent très bien que le monde ne finit pas aux limites de leur domaine, mais plus d'une croyance se dessèche et s'évanouit en mirage à leur approche: il reste *le mystère universel.* Les savants ne parlent jamais de la destinée de l'homme, mais ils la cernent de toute part. Et les *nombres* se tiennent avec eux: « Rien n'enlève à la vie son air de vie, mais rien n'ôte à la mort son prestige de mort, comme le sentiment puissant de la *quantité* des vivants et des morts. Le nombre et la répétition ont pour effet de nous faire sentir la loi et la machine, et presque leur ridicule, et tantôt écrasent l'esprit, tantôt lui font inventer pour sa défense ce qu'il lui faut pour se croire unique et maître de soi. » (1).

L'habitude de penser suivant une méthode impose des obligations. On passe et s'élève du connu au complexe et à l'inconnu. C'est un chemin honnête où l'on avance très lentement, mais dans une direction, un chemin qui monte

(1) Paul Valéry.

par paliers. Nous sommes encore au bas de la pente que déjà les auteurs inspirés ont rejoint Moïse sur le Sinaï où ils conversent avec l'Etre suprême. Nous passons tranquillement au palier suivant. Nous établissons des rapports, nous formulons des lois. Si l'histoire ne se répète jamais, s'il est impossible de rien prévoir, s'il n'y a pas de lois, alors qu'on ferme les écoles, qu'on ouvre les prisons, qu'on tire au sort les pilotes et les maréchaux, qu'on accouple les étalons avec les chèvres et qu'on mette la lune en loterie...

Les problèmes abordés sont de plus en plus généraux et acheminent vers quelque grande hypothèse. Les conclusions d'aujourd'hui ne vont peut-être pas loin et les auteurs inspirés peuvent en rire, mais ils s'y cassent les dents.

III

LA IVe ÉGLOGUE DE VIRGILE

L'habitude de penser suivant la méthode expérimentale gagne du terrain et entre en conflit avec l'habitude de penser suivant un *credo*. C'est là l'origine profonde du grand malaise contemporain: « C'est folie, disait L'Hospital, d'espérer paix, repos et amytié entre les personnes qui sont de diverses religions. » Il faut ajouter que c'est folie d'espérer paix, repos et amitié à l'intérieur des personnes qui sont sollicitées de part et d'autre par des tendances contradictoires. L'homme moderne sait par expérience que pour combattre la fièvre jaune il faut exterminer non les sorcières, mais les moustiques. Cependant, il croit encore plus ou moins aux sorcières.

La méthode expérimentale délivre de la crainte et du respect et apprend à l'homme à avoir confiance en soi. Les conquêtes de la science ont développé le pouvoir de l'homme et lui ont montré l'étendue de ce pouvoir. De là un orgueil de puissance qui pénètre l'être entier et le

modifie profondément. Qu'est-ce qui est impossible? La mort n'est pas vaincue, mais on a atténué la souffrance et fait reculer la maladie: les tables de mortalité sont là. Mais les découvertes de la science se sont accumulées en si grand nombre en cent cinquante ans que cela a produit un double effet: les hommes ont perdu de vue les conditions des découvertes, leurs causes et leurs conséquences, pour courir aux résultats pratiques. Il s'est produit un déséquilibre entre pouvoir et savoir. On a vu un nombre grandissant d'ignorants faire marcher des machines puissantes, compliquées. Et le savoir n'a plus été estimé que par rapport à l'utilité et au rendement. D'autre part, les découvertes de la science en cent cinquante ans ont ouvert tant de chantiers, de la préhistoire à la T. S. F., dans un tel désordre de matériaux et de théories juxtaposées, que, craquant partout, les anciennes doctrines nées de la révélation n'arrivent plus à rendre compte de la diversité des choses. Mais le mouvement des découvertes fut si rapide qu'on n'a pas eu le temps de formuler les idées nouvelles qui s'en dégagent. Autrement dit, la méthode expérimentale n'a pas eu le temps d'élaborer des doctrines de remplacement. C'est ici qu'on pourrait parler de la grande trahison des clercs. Les anciennes doctrines sont donc restées en vigueur, quoique reléguées peu à peu au second ou à l'arrière-plan.

Dans le camp de la méthode expérimentale, les fortes individualités ne manquent pas, mais sans lien entre elles, absorbées séparément par les recherches de laboratoire ou de bibliothèque, et les applications pratiques. Le drame moderne commence en Occident dans la tête de Pascal. L'un de ses plus pénétrants commentateurs dit: « L'application exclusive de Pascal aux mathématiques et à la physique pendant sa jeunesse fut pour lui la sauvegarde de l'individualité. Ces sciences, je le crois, l'exercent peu, mais elles ne la compromettent pas; les sciences d'une autre sorte, la littérature, par exemple,

l'excitent, la développent, mais la menacent, parce que, faisant sortir de sa retraite l'homme intérieur, elles le mettent davantage en contact avec la vie de tous, et l'obligent à recevoir d'eux peut-être plus qu'il n'en doit recevoir (2). » Cela signifie que, dans la mesure où les savants se confinent dans leur spécialité, ils sont sans communication avec les autres hommes, en dehors de quelques objets particuliers. Quant aux techniciens des deux mondes, français, japonais, américains, nègres, les machines qu'ils aiment et font marcher ne créent pas entre eux une société. Il faudrait un lien et il n'y en a pas.

On a pu se passer d'un lien plus ou moins longtemps pour deux raisons: parce qu'on croyait que la science pouvait se développer sans porter atteinte aux doctrines révélées, et parce que les études classiques « faisant sortir de sa retraite l'homme intérieur » créaient une société des esprits. Or, il est arrivé que les progrès des sciences ont porté atteinte aux doctrines révélées et aux études classiques. Une partie de l'homme moderne est restée en friche.

Cependant, quoi qu'on dise et fasse, la science a apporté une contribution si décisive à la civilisation que celle-ci est de jour en jour un peu moins chrétienne. Mais, bien qu'ils occupent de jour en jour moins de place dans la pensée et les actions des hommes, les vieux dogmes chrétiens sont toujours là, à l'arrière-plan et dans l'ombre. Aux principes de condition, de liaison, de loi et de relativité, l'absolu oppose l'immutabilité, car il n'accepte par définition aucune dépendance. Absolu, c'est-à-dire non lié, non borné, retenu par rien, sans restriction, sans mélange, sans limite. Ainsi deux principes opposés sont aux prises dans le monde et dans le cœur de l'homme. Les hommes servent deux maîtres à la fois, passant de

(2) Vinet.

l'un à l'autre comme des mercenaires. Et tandis qu'ils sont écartelés sur place, la science psychologique poursuit sans pitié son inexorable travail d'analyse et de dissociation de la personnalité. De là Dada et toutes les extravagances littéraires d'après-guerre.

Il résulte de cet état de choses, de cette opposition de principes, que le mensonge coule à pleins bords, sans qu'il soit besoin d'incriminer personne. Le mensonge, c'est-à-dire des idées fausses. Les idées fausses sont les enfants bâtards du dogme et de la loi (ou uniformité expérimentale). Oubliant leur propre genèse, les doctrines nées de la révélation se croient à l'abri du changement, comme si les conditions du séjour terrestre pouvaient se transformer sur une grande échelle, en largeur et en profondeur, sans entraîner des bouleversements dans les idées politiques, morales, sociales, religieuses, dans la conception même de l'homme. Mais les anciennes doctrines ont la vie dure et les hommes n'y renoncent pas volontiers. D'autant moins volontiers que la science n'élabore que lentement des lois fragmentaires, qui ne répondent pas à tous les besoins.

Où qu'on regarde, rien que des idées fausses: que l'homme naît bon, que l'homme naît corrompu, que les cheveux de notre tête sont comptés, que la religion chrétienne est universelle, que le travail est une malédiction, que le travail n'est pas une marchandise, que la propriété est un droit sacré... La liberté de l'individu diminue à l'intérieur des Etats (monarchiques, républicains, fascistes, communistes), et cela n'entraînerait pas de conséquences pour la définition de l'homme, et la liberté des Etats resterait souveraine? On essaie de concilier la souveraineté absolue avec le principe en formation de l'interdépendance économique. On vit sous un régime de décrets qui changent de semaine en semaine. On signe des traités, plusieurs par mois, avec l'arrière-pensée de les déjouer par la théorie des traités devenus inappli-

cables. L'idée de contrat qui fixait les rapports entre les hommes et les peuples est ébranlée jusqu'en ses fondements.

Les idées fausses ont un caractère commun. Elles sont en étroite dépendance avec la croyance à la stabilité des choses et au pouvoir de la raison de formuler des principes en dehors de l'expérience. Elles sont fausses séparément et toutes ensemble dans la mesure où, débordant leur domaine propre, elles empiètent sur les domaines voisins et prétendent à l'absolu. Et l'écart grandit d'heure en heure entre ce qu'on croit et ce qui est. De 1918 à 1932, il a bien fallu constater, en attendant d'avouer, que l'entente n'est pas possible entre les peuples en dehors des réalités objectives, mais celles-ci sont contraires au mythe de la prospérité, à l'idéologie pacifique. Un désordre grandissant règne dans les esprits. On dit une chose, on en fait une autre. On voit une chose, on n'ose pas l'appeler par son nom. On fait maintenant la guerre sans la déclarer, sans la nommer. Comme s'il suffisait de parler de la paix pour qu'elle soit.

Il y a des dogmes, ils sont mis de côté. Il y a des lois, elles sont violées. Comme les paysannes qui vont au marché, les hommes d'aujourd'hui veulent le beurre et l'argent du beurre. Ils veulent le mouvement accéléré pour la circulation des marchandises et des nouvelles, pour le passage d'une classe à l'autre et l'ascension des fortunes, le mouvement accéléré, mais sans les inconvénients de la vitesse. Les hommes d'aujourd'hui veulent le mouvement accéléré et la stabilité, un peu de risque et beaucoup de sécurité, le changement et la permanence, le mouvement et le repos. Ils veulent les concentrations géantes de la grande industrie et le maintien des vieilles frontières, le nouvel ordre des choses, mais sans renoncer à l'ancien ordre, l'ancien ordre et le nouveau en même temps. Ils veulent un peu de religion, mais raisonnable, et une science absolue, un mé-

lange de religion sans miracles et de science sans limitation, un mélange d'eau et de feu.

Au lendemain de la Révolution, le mal du siècle n'était à la surface qu'un accès de neurasthénie joint à une crise de croissance, mais profondément c'était déjà la première atteinte d'un mal qui depuis s'est aggravé et étendu en profondeur. Le même malaise met aujourd'hui aux prises l'Etat fasciste de Mussolini et le Saint-Siège, les Soviets et l'Eglise orthodoxe, l'Inde brahmanique et l'Inde de Gandhi, la Chine millénaire et la Chine révolutionnaire de Sun-Yat-Sen. Il s'agit d'une nouvelle conception de l'homme et de la destinée. Que fera l'homme moderne, conduit par la science au seuil du mystère universel? Est-il condamné à faire l'autruche ou à faire le saut, c'est-à-dire passer en transfuge dans le camp de la révélation?

L'humanité pensante se débat dans une immense équivoque. C'est cela qui explique les apologies de l'Eglise par des incroyants, les conversions littéraires, les explosions d'athéisme, toutes les manifestations du malaise contemporain. On revient au polythéisme. Un peu partout on élève des chapelles à des petits dieux allégoriques sans figure déterminée, le dieu de la nourriture saine, du bien-être, de l'hygiène, du progrès, de la justice sociale, de la patrie; les anciennes hérésies d'Arius et de Pélasge, moine breton, redeviennent florissantes. La foi qui s'en va est remplacée par des superstitions. Une vague de superstition submerge le monde. Dans la prière dominicale, les fidèles demandent à Dieu que son règne vienne. Aujourd'hui on attend la venue de la Confiance comme autrefois le Messie. Que la Confiance vienne. Qu'est-ce que cette confiance aussi mystérieuse que le Saint-Esprit?

Quoique pas bien vieille encore, l'humanité n'en est pas à sa première métamorphose. Mais tout paraît indiquer qu'il s'agit bien cette fois d'une de ces grandes cri-

ses qui, tous les mille ou deux mille ans, remuent le monde. A la veille de l'ère chrétienne, « les gens intelligents comprenaient l'absurdité expérimentale et logique des aventures des dieux du polythéisme, et pourtant beaucoup d'entre eux sentaient que, pour le bien de l'Etat, il était indispensable qu'ils eussent l'air d'y croire. Mais c'est une situation pénible et qu'il est difficile de prolonger indéfiniment; et c'est peut-être là une des causes principales des maux des sociétés humaines (3). »

C'est le moment de relire la IVe Eglogue de Virgile:

Iam nova progenies...

C'était une opinion accréditée alors que le monde épuisé touchait à une grande crise, et qu'une révolution se préparait, qui lui rendrait la jeunesse... De quelque côté qu'on prêtât l'oreille, on n'entendait alors que la voix des devins ou des sages, qui annonçait l'approche des temps nouveaux. Ces prédictions s'adressaient à des malheureux qui venaient de traverser les guerres civiles, qui avaient assisté aux proscriptions et qui éprouvaient le besoin de se consoler des misères de la vie réelle par ces tableaux chimériques des prospérités de l'avenir; elles ne pouvaient manquer d'être avidement accueillies. Il régnait alors partout une sorte de fermentation, d'attente inquiète et d'espérance sans limite (4).

Cette description du passé convient au temps présent. La même description pour l'origine du christianisme et pour l'état d'âme, vingt siècles plus tard, au déclin de la civilisation chrétienne.

FLORIAN DELHORBE.

(3) Pareto.
(4) G. Boissier.

GEORGE MOORE

George Moore est mort le 21 janvier dernier à Londres; il ne permettait pas que les annuaires mentionnent ni le lieu ni la date de sa naissance, et il insistait pour n'y figurer que sous ce nom de George Moore, sans autre prénom ni initiale. Néanmoins, des biographes précis assurent qu'il se prénommait George Augustus, qu'il naquit le 24 février 1852, qu'il était le fils aîné de George Henry Moore et le petit-fils d'un George Moore qui, dit-on, rédigea une *Histoire de la Révolution Française* mais ne la publia jamais. Un de ses grands-oncles, John Moore, prit part à la rébellion de 1798 et fut élu Président de la République de Connaught. La famille possédait le domaine de Moore Hall, dans le comté de Mayo, situé au nord-ouest de l'Irlande. Vers le milieu du siècle dernier, le père du romancier se mêla à l'agitation agraire et devint l'un des chefs du mouvement qui luttait pour les droits des fermiers; à ce titre, les électeurs l'envoyèrent siéger à la Chambre des Communes de Londres : la politique l'emportait sur la passion des chevaux, à l'élevage desquels le domaine était en grande partie consacré. En sa qualité de fils aîné, George Moore hérita de Moore Hall, et du traditionnel amour des chevaux qu'il conserva toute sa vie, mais qui ne fut cependant pas assez fort pour le retenir autour des enclos à poulinières et à poulains. Il était écrit qu'il ne continuerait pas la lignée des « gentlemen » irlandais. Il laissa ce soin à son cadet, Maurice George Moore, qui fit sa carrière dans l'armée et qui, lorsqu'il prit sa retraite avec le grade de colonel, revint vivre à Moore Hall, où

il resta jusqu'en 1912. Une dizaine d'années plus tard, la résidence ancestrale fut incendiée par les républicains, ce dont Moore ne se chagrina pas autrement, car il assurait que l'immeuble était parfaitement inhabitable et irréparable.

Quand il fut d'âge, son père le plaça dans la fameuse institution d'Oscott, qui est un établissement catholique d'instruction, près de Birmingham. Il racontait volontiers qu'il fallut bien vite renoncer à l'instruire; l'étude accompagnée de « mômeries religieuses », expliquait-il, le dégoûtait au point qu'il refusa de rien apprendre; de plus, il en était venu à abhorrer tout ce qui était catholique. Sa sympathie l'entraînait vers le « libre examen » des protestants, qui développe le sens critique, alors qu'il se rebellait contre la doctrine imposée d'autorité par les catholiques et qui étouffe la discussion. Un moment, son père songea à le préparer pour l'armée, mais le jeune homme trouva qu'il y avait, là aussi, à accepter trop d'autorité indiscutable, et il décida qu'il serait peintre. Sur ces entrefaites, en 1870, son père mourut subitement, et deux ans après, certain que les revenus du domaine lui assuraient une existence dénuée de soucis matériels, il débarqua à Paris. A fréquenter les académies, les ateliers et des artistes comme Manet, Degas, Renoir, il se rendit promptement compte qu'il ne serait jamais peintre. Il n'en persista pas moins à habiter Paris, où, pendant plus de dix ans, il se mêla aux milieux littéraires et artistiques, se liant plus ou moins intimement avec les écrivains qu'on étiquetait alors « naturalistes », ce qui ne l'empêcha pas de connaître Verlaine et de fréquenter Mallarmé, chez qui l'emmena Edouard Dujardin. Ses souvenirs de cette période de sa vie sont consignés dans ses *Confessions of a Young Man,* dont il existe une version française. Il songea un moment à se consoler de ne pouvoir être peintre, en essayant d'être poète, mais les essais qu'il réunit en deux recueils lui

démontrèrent péremptoirement qu'il n'irait pas loin dans cette voie, et il ne s'y égara pas davantage. Pourtant, avec cet entêtement qui paraît bien être un trait capital de son caractère, il persista dans son désir de production artistique. Il dira plus tard que cette période de sa vie passée en France constitue son initiation aux arts, et qu'en même temps il y prit des scrupules relatifs à la technique qui lui rendirent d'une difficulté quasi insurmontable sa tâche d'écrivain anglais. Il eut le souci de la perfection du style à un degré que d'aucuns lui reprochent, et il se préoccupait du mot juste beaucoup plus certainement que ne le fit jamais Flaubert. Mais ce n'est pas seulement dans la forme qu'il subit l'influence française; il adopta les disciplines naturalistes, réclamant pour les romanciers anglais les libertés de choix du sujet et de traitement dont jouissaient les écrivains français.

L'agitation agraire en Irlande eut pour effet de diminuer ses revenus, au point qu'il dut rentrer en Angleterre. A cette époque, il s'était logé très modestement dans le Strand, et il augmentait ses ressources en écrivant, pour les journaux et les revues, des comptes rendus de livres et des articles. Son premier roman : *A Modern Lover*, est le fruit de ses rares loisirs à cette époque. Il ne tint jamais cette œuvre, non plus que les suivantes, en particulière estime. Ce livre fut reçu avec des louanges tout aussi excessives que les attaques qu'il provoqua. Pourtant, ses hardiesses ne cassaient pas les vitres. Il était conçu et réalisé à la manière naturaliste, sans doute, mais en restant fort loin de ses modèles français. En ce temps-là, on était encore en pleine période victorienne, où le romancier était tenu à tous les ménagements, où l'opinion ne tolérait pas la moindre allusion aux aspects physiques de l'amour, où c'était preuve d'une audace extrême que de faire s'embrasser sur la bouche deux amoureux. George Moore avait quel-

que peu dépassé ces bornes, et les bibliothèques des gares et bon nombre de libraires refusèrent de mettre son livre en vente. Le roman qui suivit : *A Mummer's Wife,* fut également banni par les libraires pusillanimes. Néanmoins, le public manifesta une soudaine curiosité pour cet auteur qui osait être récidiviste, et le roman se vendit très bien. Il faut croire que le lecteur anglais était moins pudibond que ne l'imaginaient les censeurs, car désormais il acheta les livres successifs de George Moore en quantités qui assurèrent l'indépendance matérielle de l'écrivain, ce qui ne veut pas dire que les ventes atteignirent des chiffres astronomiques; le prix du roman nouveau, en ce temps-là, était fort élevé et le pourcentage des droits d'auteur arrivait promptement à des sommes respectables. D'année en année suivirent : *A Drama in Muslin, A mere Accident, Spring Days, Mike Fletcher, Vain Fortune, The Strike at Arlingford,* et, entre temps, des volumes comme *Impressions and Opinions* dans lesquels il réunissait un choix de ses articles, ou comme *Parnell and his Island,* ouvrage que lui suggéra l'actualité. C'est en 1894, avec *Esther Waters,* qu'il connut le véritable succès. Il prit définitivement sa place comme initiateur et maître du roman naturaliste en anglais. Nouveau trait de son caractère : ce succès l'inquiéta. Il se rendait parfaitement compte de ce qu'il manquait à ses œuvres, et de ce que son talent avait d'insuffisant ; au lieu de le rassurer et d'augmenter sa confiance en soi, l'accueil fait à *Esther Waters* le détermina à un examen de conscience plus sévère que jamais. A l'école des écrivains français, il avait acquis des scrupules et pris des habitudes qui redoublèrent d'exigences, et il refusa d'être satisfait de ce qu'il produisait. Il savait, certes, qu'*Esther Waters* n'était pas sans mérite, mais il en voyait impitoyablement les défauts; aussi, employa-t-il ses loisirs à récrire ce roman dont il fit paraître le nouveau texte en 1920.

Après *Esther Waters,* il publia encore *Celibates* selon la formule naturaliste; puis il décida d'essayer un autre genre; il avait peu à peu élaboré une théorie personnelle du roman et il décida d'en faire l'application. Je me souviens des conversations que j'eus avec lui à cette époque. Comme critique dramatique d'un grand quotidien, il passait presque toutes ses soirées au théâtre ou au music-hall; à l'issue du spectacle, il venait fréquemment à une taverne, *The Crown,* dans Charing Cross Road, où il retrouvait autour des quelques tables du « saloon » d'autres critiques, des écrivains, des poètes; il venait là Arthur Symons, Ernest Dowson, Aubrey Beardsley, Lionel Johnson, John Davidson, Selwyn Image, Herbert Horne, tout le groupe du *Yellow Book* et du *Savoy.* On s'attardait jusqu'à la fermeture, et lorsque, à minuit et demi, le policeman poussait la porte avec son sempiternel avertissement : « Time, please, gentlemen! » on avalait un dernier verre; Lionel Johnson emportait une bouteille de whisky irlandais et chacun partait chez soi. Quand le temps était sec, George Moore me proposait de rentrer à pied, car nous étions voisins. Il appelait cela « noctambuler ». Alors, à pas lents, par les rues désertes, nous nous acheminions vers nos logis respectifs. Je prêtais une oreille complaisante aux propos de mon aîné qui ne manquait jamais d'entamer, en français, une comparaison entre le roman anglais et le roman français; bien qu'il parlât admirablement notre langue, il lui arrivait de faire des liaisons intempestives qu'il me chargeait de lui signaler. Il disait, par exemple, le roman-t-anglais, et jamais je ne pus le corriger de cette faute.

C'est au cours d'une de ces promenades nocturnes qu'il me demanda comment je traduirais en anglais: *Les Demi-vierges,* titre du roman de Marcel Prévost, qui faisait alors l'objet de toutes les conversations; j'avouai mon embarras; avec sa caractéristique lenteur et des

périphrases, George Moore, admettant qu'une traduction mot à mot était impossible et ne signifierait rien, me déclara qu'il avait, lui, trouvé la seule version qui eût le sens exact que voulait Marcel Prévost. Sachant lui faire plaisir, je le priai de m'en informer sans plus attendre; après un silence impressionnant, il proféra ces trois syllabes : « The All, but... », insistant sur l'importance de la virgule et des points de suspension. En effet, l'interprétation était ingénieuse, imagée et suggestive à souhait.

Cette préoccupation de la technique, révélée par nos conservations, devint chez George Moore une véritable obsession au fur et à mesure qu'il avança en âge. D'aucuns assurent qu'elle fut excessive, et paralysa souvent ses moyens et qu'elle explique l'impression de monotonie que dégage son œuvre. Il mit plusieurs années à écrire *Evelyn Innes* et sa suite, *Sister Teresa,* deux romans-fleuves, comme on dirait aujourd'hui, par lesquels il essaya de renouveler sa manière et de créer une forme naturaliste adaptée à la mentalité anglaise. A d'autres de dire s'il y réussit. Je ne crois pas qu'il l'ait pensé lui-même, encore que pendant les années de gestation il en ait tant parlé qu'on s'attendait à des œuvres d'une originalité éblouissante. L'accueil qui leur fut fait dut décevoir l'auteur, néanmoins. En tout cas, il est impossible d'apprécier l'ensemble de la production de George Moore sans tenir compte de ces deux laborieux volumes où s'allient curieusement le réalisme et le mysticisme; ils sont le lien par lequel le romancier passe de sa première manière à une nouvelle série d'œuvres où sa maîtrise est incontestable.

Depuis quelques années, George Moore s'était lié avec le poète irlandais W. B. Yeats et la phalange d'auteurs qui s'efforçaient de créer ce qu'on appela « la Renaissance celtique ». A cette époque, il paraissait bien avoir dépouillé tout ce qu'il avait jamais pu avoir d'irlandais;

les influences françaises avaient remplacé celles qui avaient agi sur son enfance et son adolescence, et il s'était parfaitement acclimaté à la vie de Londres. Pourtant, il adoptait volontiers une attitude frondeuse vis-à-vis de ce qu'il réprouvait chez les Anglais, leur puritanisme, les conventions et les restrictions qu'ils imposaient aux artistes et aux écrivains, et leur incompréhension des arts et de tout ce qui est purement et simplement beau. Un matin, il décida de regagner l'Irlande, et, en nous annonçant cette décision, il ajouta qu'il allait apprendre la langue populaire irlandaise, dans laquelle il écrirait désormais ses livres. Nous nous en amusâmes sans y croire beaucoup. Cependant, il devenait de plus en plus anglophobe. La guerre sud-africaine avait éclaté, et il avait pris le parti des Boers d'une façon agressive et intolérante qui lui valut d'incessantes querelles avec ses amis. Il ne se tirait pas toujours avec avantage des discussions qu'il engageait; sa dialectique manquait de subtilité et ses contradicteurs avaient la partie belle pour réfuter ses raisonnements, ce qu'il supportait mal, étant conscient de sa faiblesse dans l'argumentation. Le débat consistait, de son côté, en affirmations parfois controuvées et souvent paradoxales, et il ne détestait rien tant que de paraître ridicule. Comme il est fréquent dans ce cas, tous les prétextes lui étaient bons pour amener la conversation sur ce sujet, quels que fussent les efforts qu'on fît pour l'éviter. J'assistai ainsi à diverses scènes pénibles, auxquelles ma qualité d'étranger me permettait de ne pas prendre part, encore que Moore ne se fît pas faute d'en appeler à mon témoignage et d'invoquer l'opinion française, qui naturellement manifestait une véhémente sympathie pour les Boers, du seul fait qu'ils étaient les adversaires des Anglais. Une fois, je crus bien qu'il allait se fâcher. J'avais répondu que les Français étaient beaucoup plus anti-anglais que pro-boers, et j'ajoutai que la seule façon

d'obtenir un rapprochement franco-allemand serait de susciter une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne : du coup, les Français seraient pro-allemands. Il n'en serait plus de même aujourd'hui.

Mon paradoxe fut mal accueilli du romancier qui, depuis quelque temps, s'agaçait des raisons que j'opposais à son désir insistant de me voir entreprendre la traduction de ses œuvres. A la suite de cet incident, j'espaçai mes visites, mais je le revis cependant lorsqu'un ami commun m'affirma qu'il achevait réellement ses préparatifs de départ pour l'Irlande. Je le trouvai plein d'un enthousiasme de sa façon; il énumérait complaisamment les raisons qu'il avait de quitter l'ingrate Angleterre, et il démontrait longuement leur excellence, mais son éloquence manquait de cet élan, de cette passion sentimentale qui auraient pu faire croire qu'il était intimement convaincu d'avoir raison; tout cela était beaucoup trop intellectuel, beaucoup trop cérébral pour qu'on ne pût soupçonner tout un arrière-plan de regrets. Néanmoins, il partit, et il resta absent une dizaine d'années.

Il n'est pas besoin de dire qu'il n'apprit jamais la langue irlandaise, dont il est, du reste, trois groupes de dialectes parlés à peine par un demi-million d'habitants sur un total de quatre millions un quart, dont l'Etat libre actuel ne compte qu'un peu moins de trois millions. De même, la part glorieuse qu'il projetait de prendre à la soi-disant « renaissance celtique » demeura imaginaire; aussi bien ses principaux protagonistes, y compris ses amis Edward Martyn et W. B. Yeats, composaient tout bonnement leurs œuvres en anglais et eussent probablement été fort embarrassés d'écrire même leur correspondance dans l'un quelconque des dialectes populaires.

Au début, tout alla bien; ce ré-enracinement parut

convenir à George Moore. Ce ne fut peut-être pas le retour de l'enfant prodigue, mais l'écrivain fut fêté par le groupe de poètes, d'auteurs dramatiques et d'universitaires qui formaient à Dublin un milieu intellectuel des plus vivants. Ils témoignaient de la déférence et de l'admiration à leur aîné, et il faut bien reconnaître que George Moore était fort sensible aux compliments; s'il n'était pas dupe d'une adulation excessive, il avait assez conscience de sa valeur pour l'excuser. Aussi les premiers temps de son séjour lui furent-ils agréables, et il fut très flatté d'être fait, pour l'année 1905, « High Sheriff » du comté de Mayo. Pour un romancier qui trouve la matière de son travail intellectuel, son aliment cérébral dans l'observation de ce qui se passe autour de lui, du décor changeant dans lequel il se meut, de la tragi-comédie des événements, dans les agitations des hommes, dans leurs travers et parfois leurs vertus, une transplantation peut être féconde. Déjà à cette époque, mais peut-être moins que de nos jours, la vie tombait promptement dans le quotidien; actuellement, tout se transforme si vite que ce n'est même plus le « nine days wonder », mais que les choses de la veille sont banales le lendemain, et nous voyons nos auteurs, redoutant de ne pas trouver en eux-mêmes assez d'originalité, partir à sa poursuite sur les chemins de la terre, « rien que la terre ». Cependant, il est vain de croire que l'on a saisi l'apparence d'un pays si l'on n'y a passé au moins les quatre saisons d'une année; il fallut dix ans à George Moore pour acquérir cette intime connaissance de la France qu'il possédait et s'y créer les relations qu'il entretint jusqu'à la fin et dont certaines furent des amitiés inaltérables. En dix ans, il eut épuisé tout ce que l'Irlande pouvait lui donner, sans qu'il y eût trouvé ce qu'il en avait espéré. La paroisse avait pour lui des bornes trop étroites.

Ce qu'il en tira, pourtant, est d'une qualité rare. La

publication de *Sister Teresa,* en 1901, n'avait guère modifié l'impression décevante produite par la première partie de ce récit, *Evelyn Innes,* parue trois ans auparavant. Aussi la surprise fut-elle agréable lorsqu'on put lire, en 1903, les longues nouvelles rassemblées dans le volume intitulé : *The Untilled Field.* On éprouva le même plaisir quand parut *The Lake,* deux ans plus tard. George Moore avait découvert, pour ainsi dire, un gisement inattendu, et surtout, pour ceux qui reconnaissaient son talent, il sortait de l'impasse où il s'était fourvoyé avec ses deux romans mystico-réalistes. Les romans de sa première manière, dont *Esther Waters* demeure le prototype, avaient un mérite bien en propre, par quoi ils se plaçaient au-dessus des théories d'école et des procédés de coteries, et le même jugement s'applique à son contemporain George Gissing, qu'il appréciait peu, mais qui, lui aussi, cherchait à rendre la réalité dans ses romans de la vie contemporaine. Dans ce genre, des œuvres ont été produites depuis lors, rendues possibles par ces précurseurs, et acceptées par une opinoin affranchie des pudibonderies victoriennes. Il ne semble pas, cependant, que rien ait surpassé *Esther Waters,* et l'auteur le savait; c'est pourquoi il se fit un devoir d'en rédiger une seconde version, ce qui était la meilleure manière de se surpasser. L'œuvre donne une impression de calme et d'ampleur où la réalité s'encadre avec ses détails bien proportionnés, où le récit s'abstient de toute tendance aussi bien à choquer qu'à moraliser, où la sympathie pour l'héroïne est sincère et profonde, sans accès d'attendrissement ni tirades de compassion, où les effets sont amenés avec patience et obtenus avec des moyens d'une sobriété qui est l'apanage des maîtres. Il existe une traduction française de ce roman, mais elle n'eut pas l'heur de plaire à l'auteur, qui la répudiait avec véhémence, s'indignant surtout des coupures auxquelles les traducteurs s'étaient arrogés le droit de procéder.

Quelqu'un a remarqué qu'*Esther Waters* n'a pas été imitée. Le roman anglais s'est, au cours des trente dernières années, fantastiquement affranchi des conventions victoriennes, mais sans rien avoir produit qui rappelle directement Flaubert, Goncourt, Zola ou Maupassant. L'influence des naturalistes français s'est indubitablement exercée sur les romanciers d'outre-Manche, mais sur leur esprit beaucoup plus que sur leur technique. Il est certain, par exemple, qu'Arnold Bennett se classe parmi les réalistes, mais ses meilleures œuvres : *The Old Wives' Tale, Clayhanger, Hilda Lessways* entre autres, et surtout l'épique *Riceyman's Steps,* l'apparentent à Balzac par-dessus le courant naturaliste. La même réflexion peut s'appliquer à beaucoup d'autres. Quant aux romanciers de la plus jeune génération, leurs recherches les mènent, et parfois les égarent, dans toute sorte de directions, ce qui n'empêche point cependant de découvrir des œuvres fort remarquables dans cette incohérence.

Ces deux volumes : *The Untilled Field* et *The Lake* prouvent que George Moore, en retournant au pays natal, éveilla en soi-même les souvenirs accumulés pendant les premiers vingt ans de sa vie. Il exploita un filon jusqu'alors négligé, mais qui ne fut pas d'une richesse inépuisable. La littérature régionale offrait à George Moore un domaine trop étroit et sa stature dépassait celle du romancier de terroir. La « renaissance celtique », s'exprimant en anglais, ne l'abusa pas longtemps; son sens des réalités l'empêcha d'être dupé par une illusion; il comprit vite que ses amis se fourvoyaient. Personnellement, il n'avait aucun rôle à y jouer; son séjour en Irlande le remit sur la bonne voie, lui inspira quelques récits qu'il traita dans sa meilleure manière et lui fournit la matière des volumes qui devaient suivre. Il était venu pour contribuer au renouvellement de la littérature locale, et c'est lui-même qu'il

renouvela; il n'en pouvait guère être autrement et ce fut fort bien ainsi.

La version définitive de *The Lake* et des nouvelles contenues dans *The Untilled Field* fut publiée quelques jours avant la mort de l'auteur; elle forme les volumes V et VI de ses œuvres complètes (1), à la révision desquelles il consacrait tous ses loisirs et qui reste ainsi inachevée. Maintes fois, il avait repris ces histoires irlandaises, les avait récrites en les simplifiant, en particulier *The Lake*. La comparaison est curieuse entre le premier texte et le dernier, même si l'on y procède sommairement. Le souci du style a tenu une telle place dans l'activité littéraire de George Moore, et il a obtenu des résultats tels, que son œuvre ne peut manquer de faire l'objet d'études portant sur cet aspect spécial. Déjà, en reconnaissant que la littérature fut sa seule passion et qu'il fut à coup sûr un artiste, la critique reconnaît que sa prose atteint, surtout dans ses dernières œuvres, une perfection inégalable. Certains commentateurs tendent à exagérer ce mérite de George Moore au détriment de son talent de raconteur, alors que d'autres prétendent qu'un tel souci du mot et de la phrase est bel et bien pour la langue française, mais que l'anglais, plus souple grammaticalement et beaucoup plus riche en substantifs, sans compter les effets et les nuances obtenus par les prépositions adjointes au verbe, peut aisément se dispenser de ce soin vétilleux. De telles opinions irritaient George Moore, qui s'entêta toujours plus dans ce souci de perfection de la forme, d'après lequel il jugeait toute la littérature anglaise, ou du moins le peu qu'il en lût jamais, et il n'est pas étonnant que peu d'auteurs et peu de livres aient trouvé grâce devant ce juge artiste, devant cet artisan qui perfectionna sans

(1) *The Works of George Moore*, Uniform Edition, Heinemann, 8s. 6d. le vol.

cesse sa technique et n'estima jamais connaître assez son métier.

Malgré les amitiés qui le retinrent quelques années en Irlande, il supporta de moins en moins l'atmosphère de Dublin où, disait-il, il fallait mener une vie provinciale, dans un milieu étroit où chacun se connaît, s'espionne, se dénonce, se calomnie, et où les préoccupations intellectuelles et les problèmes généraux cèdent le pas à de mesquines rivalités locales, à des questions de clocher, à des querelles de village. Il était assez amusant d'entendre de sa bouche ces récriminations, après la bruyante rupture qui le ramena à Londres, car personne n'était plus « gossip » que lui, personne ne prenait un plus malicieux plaisir aux histoires personnelles et aux confidences scabreuses. Il excellait à les raconter, et une femme d'esprit assura que s'il avait rompu avec l'Eglise catholique, c'est qu'il réprouvait le secret du confessionnal. En tout cas, cette vie « provinciale » de Dublin lui fournit la matière d'un ouvrage, *Hail and Farewell*, qui n'est pas loin d'être son chef-d'œuvre, de l'avis de ses meilleurs juges. Cette impitoyable autobiographie se divise en trois volumes : *Ave*, paru en 1911, *Salve* en 1912, et *Vale* en 1914. L'auteur s'y raconte d'une façon tout aussi implacable qu'il présente ses amis et les personnages qui entrent dans son cadre; il trace entre autres un portrait inoubliable, et plus vivant peut-être qu'aucun des héros de ses romans, d'Edward Martyn, l'auteur dramatique qui fut un des partisans les plus remuants de l'agitation irlandaise; Martyn fonda tour à tour le « mouvement dramatique irlandais », une sorte de Schola Cantorum pour la réforme de la musique liturgique, une association pour la réforme de l'architecture ecclésiastique, de l'art du vitrail, etc. Il fut pendant quatre ans président du Sinn Fein, et l'un des animateurs de la « Gaelic League » pour la rénovation de la langue irlandaise, et de l'Irish Theatre pour la repré-

sentation de pièces en langue indigène. On voit mal la turbulence de Martyn s'accorder avec la placidité, la sage lenteur, l'intelligence raisonneuse et le bon sens incrédule de George Moore. C'est Martyn qui avait réussi à convaincre Moore que son devoir l'attendait à Dublin, et c'est lui également de qui l'essoufflante agitation amena Moore à comprendre qu'il était dépaysé dans cette pétulance disproportionnée; le désaccord devint si marqué que le romancier secoua de ses souliers la poussière du pays natal qu'il quitta sans espoir de retour. Il emportait des souvenirs accumulés où il puisa ces incomparables *Mémoires de ma vie morte,* ainsi qu'il appela un recueil précédemment paru. Quelle déformation ont subi les faits que raconte implacablement Moore ? Quel degré de vérité comportent les portraits qu'il peint si cruellement et les dialogues et les monologues qu'il rapporte avec une candeur apparente tenant d'un art diabolique? Les nationalistes irlandais brûlèrent sa maison ancestrale; à défaut de représailles sur sa personne, le sinn-feiner Martyn se contenta d'une malice innocemment vengeresse; dans la notice biographique qui le concernait dans les annuaires littéraires, il ne manquait jamais d'indiquer, comme « récréation favorite » : Mr George Augustus Moore.

La veine celtique devait donner encore un roman, *Ulick and Soracha,* publié en 1926, mais elle paraissait alors épuisée. George Moore envisagea de s'attaquer à des sujets dont le moins qu'on en pût dire est qu'ils n'étaient pas « régionaux ». C'est ainsi que, sous le titre de *The Brook Kerith,* il écrivit une histoire imaginaire de Jésus, une vie romancée d'où toute foi en la divinité du héros est bannie. Dans les deux éditions corrigées qu'il fit paraître successivement, l'auteur ne modifie pas le récit, mais porte tout son effort de révision sur le style et le choix des mots.

Quoi qu'il fît, le grand public restait indifférent.

Certes, pour l'élite des lecteurs, toute nouvelle œuvre de George Moore était un événement, comme aussi pour la critique. Dépité quelque peu d'être ignoré de la foule, il décida que ses romans ne paraîtraient plus désormais qu'en éditions à tirage limité, d'un prix prohibitif pour les bourses modestes. Il en tirerait le même profit, m'expliqua-t-il, et, quand je lui rétorquai que ses lecteurs fidèles n'étaient certainement pas tous d'opulents capitalistes, il riposta que ceux-là, s'ils tenaient à le lire, n'auraient qu'à supprimer l'achat des livres de tel ou tel auteur qu'il nomma et dont il estimait la vogue usurpée.

C'est sous cette forme que parurent *Heloise and Abèlard* en 1921, *Conversations in Ebury Street*, une version de *Daphnis and Chloe*, et cette *Aphrodite in Aulis* dont il brûla le premier manuscrit et qu'il récrivit entièrement, à quatre-vingts ans!

Au moment de sa mort, il rédigeait un nouveau recueil de souvenirs remontant à ses débuts, et il laisse inachevée la tâche qu'il avait entreprise de rééditer son œuvre entier sous une forme *ne varietur*, avec des préfaces parfois si longues qu'elles atteignent les dimensions d'un volume.

Sa vieillesse fut solitaire; il survivait à presque tous les hommes de sa génération, et l'un de ses derniers amis avait été Edmund Gosse, chez qui on le rencontrait assez fréquemment aux fameuses après-midi du dimanche. Mais Gosse était de ces rares gens qui ont le don précieux de l'amitié. Comme il ne s'était jamais marié, George Moore n'avait aucun parent pour peupler sa solitude, et ses accès d'humeur ne lui permettaient guère de rester longtemps en contact avec les « jeunes », qui se seraient volontiers groupés autour de lui. De plus, il ignorait leurs œuvres, car il n'eut jamais le goût de la lecture, et il avait plus de cinquante ans quand il découvrit Shakespeare, dans les pièces de qui il consentit à trouver de belles choses. Il admirait Shelley et Lan-

dor, quelquefois Milton et les Brontës, mais il jugeait ses contemporains sans vraiment les connaître. Il lut de moins en moins en vieillissant. Dans la chambre de la maison de santé où j'allai le voir, je ne vis pas un livre; comme je lui demandais s'il lisait pour passer les heures de sa convalescence, il me répondit : « Non. Je réfléchis, et je me raconte des histoires; puis, je fais un petit somme jusqu'à ce que je trouve une meilleure histoire à me raconter. »

Quelles histoires trouvera-t-il dans le grand sommeil où il est entré? En tout cas, celles qu'il a composées durant sa vie nous restent, et elles sont ses titres certains à l'immortalité.

HENRY D. DAVRAY.

VERS

—

I

CHANSON DU SAGE

Un rythme farouche t'ébranle,
air aux silences berceurs;
des ailes s'en émurent sous les branches;
voici qu'en vibrent nos cœurs;

rien ne chante plus : tout résonne
du bruit sans voix que scandent
le heurt des battants monotone,
l'aboi du canon sur la lande.

La Mort est debout! elle embouche
la trompette horizontale :
cri d'or et de sang qui s'allonge et se couche
sur la Pensée étale;

le jusant hésite, puis, vers l'ombre,
recule : il suit son sanglot;
la ténèbre efface le monde;
on n'entend plus les flots...

Pensée, téméraire victoire,
Ondoyante et superbe,
toi qu'émut, aussi, quelque Gloire,
toi que l'éclat des mots fit acerbe,

Ce Corps, qui portait ta parole,
s'agrippe à l'épée, frappe et mord;
il se tait, il usurpe ton rôle;
il s'exalte de meurtres : il est mort!

C'était toi, la Veuve immortelle,
que nul n'a plainte, Pensée;

mais l'angoisse du monde fut telle
qu'il en reste insensé;

Les bras ont fléchi : toute force,
sans la tienne, est débile;
vacillant, mutilé, le grand Torse
s'abattit sur la Ville.

—

II

CHANSON DU FOU

Que cherches-tu? depuis l'ancienne année,
il n'est, ici, que moi, qui parle seul;
Voici l'ivraie et je l'ai moissonnée
avant l'hiver et son linceul;

Quels mots sais-tu? depuis l'année ancienne?
J'ai trop redit les mots d'hi - er;
Quelle est ta langue? chacun a la sienne
Et chacun en est fier.

Es-tu la Haine de l'ancienne année?
Il n'est à boire, ici, ni sang ni vin;
Il n'est plus même, ici, une monnaie;
Tu chercheras en vain.

L'Amour? non : il est mort, l'année ancienne;
On l'a saisi, comme un oiseau, parmi les blés,
un doux soir d'août, et c'est la vieille Haine
qui l'a, voire! étranglé.

Ne cherche rien, ici, d'ancienne année;
la huche est vide, et la cruche est vidée;
ma tête est creuse, mon oreille est sonnée;
ils m'ont tout pris, jusqu'à l'idée.

On peut chanter, comme l'année ancienne,
le cœur est vide et le ventre affamé;
auquel de vous faudra-t-il qu'on s'en prenne?
Pour te haïr, faudrait t'avoir aimé.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

GRANDEUR ET DÉCHÉANCE D'UNE RELIGION

IL Y A TROIS MILLE ANS

—

Comment une religion, pénétrée tout d'abord de sentiments très élevés et émouvants, peut-elle déchoir dans la pure magie? C'est ce que laisse voir celle de l'Assyro-Babylonie. Pour être un peu vieille, cette histoire n'en est pas moins intéressante.

Les documents sur cette religion ne sont guère connus que depuis le milieu du siècle dernier. Les fouilles anglaises poursuivies à Koyounjik ont exhumé, en 1854, la bibliothèque d'Assourbanipal. Ce monarque qui, selon ses propres expressions (1), avait été doué d'une grande intelligence par le dieu Nabou et sa parèdre Tasmêt, montra, durant tout son règne (milieu du VII[e] siècle av. notre ère), la préoccupation de réunir et de faire recopier les documents religieux ou littéraires des siècles antérieurs. Aussi les scribes avaient-ils soin d'apposer, à la fin de leurs copies, la formule officielle : « Selon l'antique exemplaire. » Ce n'était pas là une fiction littéraire. Dès longtemps avant l'époque d'Assourbanipal, les prêtres de Chaldée avaient rédigé et compilé les légendes religieuses de leur pays. Le British Museum a édité déjà un groupe de ces légendes dont l'écriture et la langue sont antérieures à Hammourabi (un peu plus de vingt siècles av. J.-C.). Nous avons un fragment du récit du déluge, qui appar-

(1) *Choix de textes religieux*, par Paul Dhorme.
(2) *Choix de textes religieux*, par Paul Dhorme, p. 120.

tient au temps d'Ammizadougga, le quatrième successeur de ce roi. Intéressant en lui-même et par son origine, ce texte l'est encore par sa haute antiquité qui remonte à la première dynastie de Babylone, vers le début du deuxième millénaire avant J.-C. (2 bis); la légende elle-même est plus ancienne encore, puisque le texte n'est qu'une copie d'un autre texte déjà mutilé, et des débris qui nous restent du mythe d'Etana remontent à une date peu éloignée du milieu du troisième millénaire avant J.-C. A la période hammourabienne appartient encore le fragment de l'épopée de Gilgamès édité par Meissner. Ce texte archaïque est d'une écriture et d'une orthographe analogues à celles d'Hammourabi (3).

On peut se demander, en présence de ces faits, si Hammourabi n'avait pas fait, pour la littérature, ce qu'il fit pour le droit, et s'il n'existait pas, à son époque, de véritables collections de textes religieux. En tout cas, la haute antiquité des traditions conservées par ces textes ne peut être sujette à contestation, pas plus que l'influence exercée par elles sur les peuples en rapport avec la Babylonie. Depuis que nous avons pu pénétrer assez avant dans l'intimité religieuse et politique d'Hammourabi, la connaissance de la littérature sumérienne a singulièrement progressé. Une collection complète des hymnes sumériens du Louvre a été achevée par M. H. de Genouilhac. Les hymnes en l'honneur des rois de Sumer sont incontestablement les plus remarquables; ils nous ramènent sur la terre, mais pour nous faire connaître l'idéal moral des Sumériens qui se dégage des éloges de leurs souverains. Ils nous renseignent sur leurs œuvres politiques, parfois sur leur activité sociale et économique; ils nous font pénétrer dans les idées et les sentiments de cette humanité lointaine. Ce qui ressort de cette littérature gravée sur les briques d'argile, c'est que

(2 bis) *Choix de textes religieux*, par P. Dhorme, p. 120.
(3) *Choix de textes religieux*, p. 298.

l'écriture est beaucoup plus ancienne qu'on ne le supposait autrefois. Le scribe apparaît souvent derrière ces hymnes, et il se garde d'oublier la personne des sages de Sumer :

Du pouvoir de connaître toutes choses ton regard a le privilège; tu as reçu des tablettes de Nisaba le don de la pleine intelligence.

Dans la maison des tablettes, l'argile sans cesse est apportée; dans cette école, demeure où tout prend naissance, on lit sans relâche; la main du jeune scribe est formée; l'argile est gravée; Nisaba, la maîtresse de lumière, ouvre son entendement, perfectionne sa main, le fait progresser dans l'art du scribe.

Devant une telle insistance, M. H. de Genouilhac se demande s'il n'est pas permis de croire à une véritable réforme de l'enseignement entreprise par les rois d'Isin, à une impulsion donnée par eux, comme plus tard par Assourbanipal, à la formation des scribes du temple :

L'abondance des copies de l'époque d'Isin, dit-il, confirme cette supposition. Les mots d' « école » et « bibliothèque » du temple ne paraissent plus exagérés; ils expriment quelque chose de certain. Sans tant insister, d'autres textes font aussi l'éloge de la déesse de l'écriture.

Toute cette littérature n'était ni pauvre ni monotone; elle ne se bornait pas à des textes votifs, qui sont comme des affiches de style noble, à des tablettes économiques, qui sont des pages de livres de comptes, à des généalogies mythiques ou véridiques, qui sont des tableaux synoptiques d'histoire. Voilà bien des années que M. Thureau-Dangin donnait sa première traduction des incomparables cylindres de Goudéa, vrai livre sacré de Sumer; et voici maintenant qu'on est en état de publier toute une collection d'hymnes qui sont comme des chapitres de prophètes et de psalmistes sumériens. Il y avait aussi, à côté de ces récits et de ces légendes, chez les peuples

de l'Euphrate et du Tigre, toute une littérature d'hymnes et de prières destinées aux services liturgiques ou aux cultes privés. Ces documents-là sont ceux qui doivent attirer notre attention. Il y en a qui sont singulièrement émouvants (4). On en trouvera quelques beaux échantillons dans le choix de textes religieux de P. Dhorme. Le fragment qui est intitulé *La Parole de Bèl-Mardouk* exalte le verbe tout-puissant du dieu national de Babylone. Sous forme d'incantation, l'*Hymne à Mardouk* est la touchante prière d'un fidèle qui réclame à la fois la santé du corps et la force morale. Un des plus frappants exemples de ce lyrisme est sans contredit l'*Hymne à Ishtar*, où vibre le souffle de la passion religieuse et l'humble accent de l'âme pénitente. Le parallélisme y est transparent et l'on y trouve de véritables strophes. Le *Psaume à Ishtar* est un dialogue entre la déesse et son adorateur, celle-là vantant ses propres grandeurs, et celui-ci implorant sa pitié (5).

Il faut citer enfin quelques lignes d'un morceau intitulé : *Lamentation de 65 lignes pour n'importe quel dieu.* Deux motifs y prédominent : l'aveu du péché, et la colère du dieu. Le pénitent doit reconnaître sa faute (6) :

Seigneur, mes péchés sont nombreux, mes fautes sont [graves;
Mon Dieu, mes péchés sont nombreux, mes fautes sont [graves;
Ma Déesse, mes péchés sont nombreux, mes fautes sont [graves;
O Dieu que je connais ou que je ne connais pas, mes péchés [sont nombreux, mes fautes sont graves.

Même les péchés inconnus ou oubliés n'échappent pas à l'aveu :

(4) *Choix de textes religieux*, introd., p. XVI.
(5) *Choix de textes*, voir, par exemple, p. 361, 39-54, 56. Voir aussi : p. 363, 64-68; 365, 91-102; voir surtout le fragment intitulé : *Le juste souffrant*, p. 373, 1 à 5, 11-33.
(6) P. Dhorme, *Religion assyro-babylonienne*, p. 237.

Le péché que j'ai commis, je ne le connais pas;
La faute que j'ai commise, je ne la connais pas!

Dans un psaume dialogué, le pénitent s'écrie :

Je vais parler de mon action, mon action dont il ne faut [pas parler;
Je vais redire ma parole, ma parole qu'il ne faut pas redire!

Le pénitent convient de sa faute et il sait que sa faute a suscité la colère du dieu ou de la déesse. Son plus vif désir sera donc d'apaiser son courroux.

Le psaume qui servait de type aux autres commence par cette strophe :

Que la colère s'apaise dans le cœur du Seigneur;
Le dieu que je connais ou que je ne connais pas, qu'il [s'apaise;
La déesse que je connais ou que je ne connais pas, qu'elle [s'apaise!

La strophe suivante revient sur le même thème :

Que le cœur de mon dieu s'apaise,
Que le cœur de ma déesse s'apaise;
Le dieu qui est irrité contre moi, qu'il s'apaise;
La déesse qui est irritée contre moi, qu'elle s'apaise!

Comment, devant ces textes, n'être pas tenté d'admirer à quel point ce que les croyants appellent l'Esprit avait pu pénétrer une race et porter à une hauteur vraiment saisissante son sentiment religieux? Ce sentiment est tout vibrant dans les textes. Ce dieu que son fidèle hésite à nommer n'est pas, comme pour l'Hellène, un dieu bon vivant que son adorateur traite presque en camarade. C'est un juge impeccable et rigide qui réclame de l'homme un compte exact de ses actes visibles, et même de ses sentiments secrets, qui ne tolère ni un oubli, ni un abandon, ni une défaillance; devant qui les moindres manquements sont des crimes. Chacun de ces versets sémitiques est une confession haletante d'angoisse; chaque parole

prononcée est un coup de bélier qui secoue l'âme et l'ébranle. Comment ne pas penser aux psaumes hébraïques qui, encore aujourd'hui, après plusieurs millénaires, sont les cris les plus prenants de l'âme troublée par son péché? On devine les sentiments que ces textes inspirent à un lecteur moderne, et qui n'est pas étranger à une littérature chrétienne. Mais que deviennent ces sentiments lorsqu'on apprend que ces hymnes splendides faisaient partie de rituels de magie, et que bien des péchés, confessés pieusement, n'étaient que des fautes contre les rites? L'admiration ne reçoit-elle pas un choc? Il y a des hymnes dont le premier mot indique qu'ils sont des incantations : par exemple *l'Hymne à Mardouk* (7) s'ouvre par un mot qui lui sert, pour ainsi dire, de titre : *siptu*, qui signifie *incantation*. De même l'*Hymne à Ishtar*, qui est si beau, commence par le même mot. On sait donc, dès le début, devant quoi l'on se trouve. Si l'on regarde les hymnes eux-mêmes, la magie s'y dénonce toute seule. Dans cet hymne à Ishtar, on lit : « Mets un terme au sortilège mauvais que subit mon corps, que je voie ta brillante lumière. » Un peu plus loin : « Je t'invoque, toi, délie mon charme. » Le début du *Juste souffrant* est également significatif (8) :

Le devin, par la divination, n'a pas fixé (mon) avenir,
Et l'enchanteur, par un sacrifice, n'a pas fait briller mon [jugement,
J'ai parlé au nécromant, mais il n'a pas ouvert mon enten- [dement,
Le magicien, par les manipulations magiques, n'a pas délié [la colère dont je suis l'objet.

Le problème devient alors celui-ci : Une religion d'inspiration magique n'a-t-elle pas pu, sous l'action de l'Esprit, se dégager de ce qu'elle contenait d'inférieur, et monter à une hauteur où ces hymnes rappelaient singuliè-

(7) *Choix de textes religieux*, p. 353.
(8) *Choix de textes religieux*, p. 373.

rement certains psaumes hébraïques? Aucun à priori n'interdit de l'admettre. Que peut-on répondre à ceux qui font de la religion l'épanouissement de la mythologie, et du culte la forme supérieure de la magie? Ceux-là disent volontiers que la prière a succédé à la formule magique. Cette théorie n'est pas absolument inconcevable, et suppose comme possible une action de Dieu dans le monde. L'Esprit peut faire tous les miracles et, en particulier, celui de faire sortir d'une formule magique un élan vers les puissances supérieures. Sans doute, ce passage de la magie à la religion n'est pas facile à comprendre. Il ne l'est peut-être pas d'une façon naturelle. Mais là où l'on croit à une intervention possible de l'Esprit, ce passage n'a en lui-même rien d'invraisemblable.

Mais, au point de vue psychologique, la difficulté est entière. Est-il aussi difficile de comprendre une marche inverse, non plus le passage de la magie à la religion, mais le passage de la religion à la magie? Avant de répondre positivement à cette question, il faut noter que les deux courants, le courant magique et le courant religieux, se rencontrent en même temps dans les hymnes et prières babyloniennes dans ce rituel; les deux genres sont juxtaposés.

Il s'agit de délivrer le patient ou le pécheur du charme de la maladie, du péché qui le lient. Le charme et la maladie peuvent provenir de quelque esprit mauvais qui hante le corps de l'homme. Ce qui s'impose, c'est la formule conjuratoire. Que s'ils proviennent d'un envoûtement quelconque par un sorcier ou une sorcière, la magie sympathique détruira le charme lui-même ou l'auteur du charme. Que si la colère du dieu, ou le péché qui la provoque, a été la cause directe ou permissive de la maladie et du charme, la prière interviendra pour apaiser le courroux divin. Et cette prière pourra intervenir aussi pour appeler le secours des dieux contre le démon malfaisant ou la personne malfaisante, qui ont occasionné le charme dont souffre le malade. Ainsi la prière s'unit à la formule magique, elle la rend plus efficace,

elle l'allonge et la transforme, mais elle n'est pas l'aboutissant de cette formule. Elle constitue un genre distinct dans la littérature religieuse, parce qu'elle naît d'un sentiment différent : celui de la puissance et de la bonté divines, tandis que la formule magique suppose la crainte des puissances malfaisantes, dissséminées dans le monde, et de la méchanceté des hommes. La prière est un élan de l'âme vers les dieux; la formule magique une arme contre les démons. Les deux genres se compénètrent sans se confondre. (9).

La prière n'est pas pour le Babylonien une force qui contraint le dieu. Il y a bien des requêtes dans les prières que nous lisons sur ces briques d'argile. Mais il y a surtout des lamentations. La lamentation est évidemment une requête, mais d'une certaine espèce : c'est une requête qui implore la pitié et non pas une formule qui force le dieu à faire tel ou tel acte. Celui qui prie sent combien il est faible et misérable et dépend de son dieu. C'est la compassion de son dieu qu'il implore; cela n'a rien de l'attitude du magicien. Et ce qui le confirme, c'est une originalité incontestable de cette religion babylonienne : l'homme sent combien sa bouche est impure, et combien la parole qui sort de ses lèvres est souillée. Et alors, il pense combien plus efficace serait la prière si elle pouvait jaillir d'une bouche divine. On imagine de faire présenter la prière par un dieu ou une déesse. C'est une des conceptions les plus anciennes et les plus vivaces de la religion assyro-babylonienne. Sur la stèle de Nabouapla-Iddin, à Sippai, le roi est représenté en adoration devant le dieu Soleil. Derrière lui, une déesse facilement reconnaissable à sa coiffure, tient les deux mains levées vers le dieu et lui transmet la prière du roi. Ce motif de la déesse aux mains levées pour servir d'intermédiaire entre le fidèle et la divinité se trouve déjà sur les plus anciens cylindres. On peut en trouver des exemples dans

(9) Paul Dhorme, *Religion assyro-babylonienne*, p. 247.

le livre de P. Dhorme : *La Religion assyro-babylonienne*, pp. 262-263. Un psaume adressé à une déesse énumère toute une litanie de dieux intercesseurs :

Que mon dieu intercesseur te dise une prière;
Que ma déesse suppliante te fasse une supplication!
Que Amourrou, seigneur de la montagne, te dise une prière;
Que Arsat, la dame du désert, te fasse une supplication;
[etc...

L'invocation s'achève par ces vers :

Qu'ils te disent : Regarde-le avec fidélité!
Qu'ils te disent : Tourne ton cou vers lui!
Qu'ils te disent : Que ton cœur s'apaise!
Qu'ils te disent : Que ton âme s'adoucisse!

Ce qu'on appelle la magie assyro-babylonienne mériterait peut-être un autre nom : celui de contre-magie. Et cette contre-magie est à couleur fortement religieuse (10). C'est à son dieu, en effet, que l'*asipu,* ou exorciste, demande la force surnaturelle dont il a besoin pour contraindre le démon, artisan des maladies pernicieuses, à quitter le corps des possédés. C'est aux divinités qu'il a conscience d'avoir offensées par ses péchés, c'est au dieu « seigneur de délivrance » qu'à Babylone l'ensorcelé, ou le conjurateur qui est son représenant autorisé, demande de rompre le charme et d'être propice à sa soif de pardon. C'est, si l'on veut, une espèce de magie. Mais c'est une magie sans commune mesure avec la vraie puisqu'elle est précisément destinée à neutraliser les effets normaux de celle-ci, puisqu'elle cherche à apaiser les dieux, puisqu'elle s'en reconnaît tributaire et les adore dévotement. Il y a, me semble-t-il, grave inconvénient à mettre sous la même étiquette des faits aussi disparates. Ces conjurations faites au nom d'une divinité sont depuis longtemps classées. Elles ont un nom auquel il faut se tenir : ce sont des exorcismes religieux. Le prêtre conjurateur n'est pas

(10) *Recherche de Science religieuse*, sept.-oct. 1912, p. 413.

un médecin; dans la langue consacrée, on l'appelle *asipu,* tandis que le magicien, dans cette même langue, est le *kassapu.* L'*asipu* babylonien a surtout pour rôle de repousser les sortilèges des sorcières et des sorciers. Tout cela nous montre bien une différence essentielle entre la religion et la magie. On ne peut pas se servir des documents assyro-babyloniens pour confondre deux choses aussi radicalement différentes.

Et pourtant, il y a, dans cette religion, une part de magie, de ritualisme prétendument efficace. Comment pourrait-on se l'expliquer? Faut-il supposer qu'une sorte de religion de l'esprit a commencé à se dégager d'une magie antérieure? N'est-il pas psychologiquement plus probable que cette religion, déjà parvenue à un niveau incontestablement élevé, s'était peu à peu figée dans des formes purement ritualistes, si bien qu'à un certain moment les expressions les plus pures d'un sentiment religieux très beau étaient tombées au rang de formules d'incantation magique? S'il est possible de montrer un processus psychologique qui ferait sortir de la magie la religion, il n'est pas impossible de voir quelques-uns des faits qui ont pu faire descendre la religion dans la magie.

En premier lieu, cette religion est devenue peu à peu l'affaire d'un sacerdoce, c'est-à-dire de fonctionnaires spéciaux qui, peut-être, n'ont pas perdu le sens religieux incarné dans les œuvres lyriques recueillies par eux, mais qui étaient portés à figer la religion sous forme de rites auxquels peu à peu une valeur magique a été attribuée. L'*asipu* dont nous avons parlé n'est pas un magicien. Mais il joue dans la religion assyro-babylonienne un rôle de premier plan. Il est, étymologiquement, *celui qui rend pur.* Son rôle est de purifier de la maladie et du péché. Comme cette purification se fait spécialement par l'*incantation,* l'*asipu* devient peu à peu l'incantateur. Les deux idées de purification et d'incantation se mélangent l'une à l'autre. Le rôle de l'incantation est de lutter contre le

mal qui atteint l'homme. Or, le mal peut provenir de causes multiples; tantôt de l'action des esprits mauvais qui s'attaquent à l'homme et compromettent sa santé, son bien-être, ses fonctions normales : il y aura des incantations contre ces esprits mauvais; tantôt les auteurs du mal dont on souffre sont des êtres qui habitent réellement sur terre. Le sorcier *kassapu* et la sorcière lancent leurs charmes terribles contre leurs ennemis. De là, une nouvelle série d'incantations. Il y en a d'autres contre les mille et une autres causes ayant pu occasionner le mal qui lie le patient. On les cherche, on les énumère, on n'oublie pas, parmi elles, la colère du dieu et la cause de cette colère, le péché de l'homme. Et voilà comment des prières très authentiques, d'un sens profondément religieux, peuvent trouver place dans les incantations. L'incantation devient peu à peu, entre les mains de ces sortes de fonctionnaires, l'essentiel de la religion. Elle s'empare des œuvres religieuses du passé, et elle les insère dans ses rituels magiques.

On peut se demander si un autre fait n'est pas intervenu. Ce qui est frappant dans toute cette histoire, c'est la déchéance d'une religion; comment se fait-il que le sentiment religieux spontané qui avait créé tant de belles œuvres n'ait pas été capable d'empêcher ce recul dans la magie? Ce sentiment religieux n'a-t-il pas été lui-même attaqué et miné par un ver rongeur, autre que l'esprit fonctionnaire? N'a-t-il pas été compromis par la sensualité? Les femmes, ou du moins certaines femmes, jouaient un rôle spécial dans les temples d'Ishtar ou même de Mardouk. On ne fait pas allusion simplement à celles qui étaient des prêtresses à côté des prêtres. Dans de très anciens textes, on trouve des incantatrices et des devineresses à côté des incantateurs et des devins. Mais, à côté d'elles, le temple comptait tout un personnel de femmes vouées à la divinité pour la débauche sacrée.

Ce qui caractérise la religion assyro-babylonienne, c'est

l'abaissement de la femme; cet abaissement, très réel dans la société vivante, se retrouve dans le monde céleste. Les déesses sont très loin d'avoir la dignité des dieux. Elles se modèlent sur les dames du harem, et surtout sur les reines chaldéennes.

La plupart d'entre elles, dit Maspéro, ne sortent pas du harem et ne témoignent d'autre ambition que de devenir mères le plus possible et le plus vite.

Ishtar donne l'exemple. Elle est considérée comme l'épouse du roi. Le 1[er] juin de chaque année, une étrange cérémonie a lieu, qui met en scène et le roi et la statue d'Ishtar. Des questions étranges sont suggérées par le cérémonial : si le roi joue le rôle du dieu, qui joue le rôle de la déesse? Le texte équivoque suggère l'idée de quelque fraude pieuse, d'un subterfuge substituant à la statue inanimée une personne vivante qui se dévoue avec une ferveur mystique.

Ishtar finit par connaître tous les débordements; elle roule de l'extrême chasteté dans les débauches les plus viles, et il est inévitable que l'exemple descende jusque sur la terre.

Le développement populaire de la luxure a pour effet une émancipation de plus en plus grande de la femme. Le temps viendra où la vie de la reine ne sera en rien comparable à celle que menait la femme d'Assourbanipal, qui tremblait devant son seigneur et maître, en lui offrant du vin sous la treille. Une sorte de démocratisation de la polygamie se produit. Les harems deviennent infiniment plus nombreux dans la société babylonienne et, en même temps, ils sont de plus en plus petits. Pour les rois eux-mêmes, fini est le temps des harems despotiques et à la population innombrable. La place réservée par Nabuchodonosor à son propre harem dans la citadelle de Babylone était bien restreinte en comparaison de la place occupée par celui du palais de Khorsabad, laquelle ne

comptait pas moins de 8.839 mètres carrés. Le développement de l'institution a son point de départ dans la plus antique Chaldée. Les anciens rois de Tello, en 3000 avant J.-C., en avaient déjà, comme le prouvent les ruines de leurs palais. Nabuchodonosor ne faisait que continuer le passé.

Peu à peu, la licence des mœurs était devenue générale. Hérodote raconte à ce sujet les histoires les plus extraordinaires dont tout semble confirmer aujourd'hui l'exactitude (11).

Ces pratiques, qui ne sortaient pas organiquement de la vie religieuse proprement dite, pouvaient être inspirées par toutes sortes de préoccupations, y compris des préoccupations magiques. On sait que, chez une foule de peuples non civilisés et quelquefois chez des peuples qu'il est difficile de qualifier ainsi, on croit à un rapport mystérieux entre la fécondité de la nature et celle des mariages. On croit qu'il y a un lien entre ce qui se passe chez les humains et les phénomènes qui s'accomplissent dans les champs. C'est une sorte d'imitation presque automatique. On devine l'influence de cette croyance sur les actes d'hommes qui se figurent agir ainsi, grâce aux lois de la magie imitative, sur les lois de la nature. Qu'il y ait pour eux une excitation spéciale qui se traduira par des excès appropriés, on ne saurait le nier. D'aucuns seraient ici tentés de parler, comme Renan, avec un mysticisme sensuel, de l'amour qui, d'après lui, « est un acte religieux, un moment sacré, où l'homme s'élève au-dessus de son habituelle médiocrité, voit ses facultés de jouissance et de sympathie exaltées à leur comble et, du même coup, transmet la vie; c'est une vraie communion avec l'infini (12) ».

Il est pourtant bien difficile de prendre au sérieux ce lyrisme dont la sensualité a quelque chose de sénile.

(11) *Hérodote*, I, CXCIX. — Cité par Maspéro. — *Histoire de l'Orient*, I, pp. 639-640.
(12) *Feuilles détachées*, p. XXXII.

On comprend que les Assyro-Babyloniens aient vécu dans une sorte de hantise des sens : la facilité qu'ils avaient de satisfaire cette hantise tendait à les en rendre de plus en plus esclaves, et nous sommes devant un de ces cas où la conduite réagit sur les sentiments profonds et sur la conscience. Ne faut-il pas supposer que ces pratiques ont agi à la longue comme des plantes parasites qui ont pu paralyser et même étouffer la religion sur laquelle elles se greffaient du dehors?

Cette réaction de la conduite sur la piété n'a pas suivi une marche logique, unilinéaire, chez les Assyro-Babyloniens. Il s'est produit là toutes sortes de révoltes du sens moral qui, à certains moments, s'est ressaisi, puis à d'autres est retombé et s'est corrompu. Sans qu'on puisse fixer l'histoire de cette lutte intime, on entrevoit dans les textes, qui sont d'époques très diverses, quelques phases distinctes de ce conflit.

Il faut d'abord noter que le culte d'Ishtar est d'origine sémitique, c'est-à-dire étrangère. Il n'a pénétré que peu à peu chez les Sumériens qui ont contribué à former la population de la Mésopotamie; tandis qu'une autre partie de la population était akkadienne ou sémite, la deuxième dynastie, celle de Goudéa, roi de Lagas, est essentiellement sumérienne. C'est par une sorte de phénomène d'endosmose que les deux races arrivent à s'entrepénétrer. Tandis que les rois se disputaient la suprématie, les scribes rédigeaient en sumérien des inscriptions officielles; mais la langue des contrats et textes de comptabilité, au contraire, était mi-akkadienne, mi-sumérienne. La langue théologique était le sumérien, même quand le peuple ne parlait plus cette langue. Dès Hammourabi, les Sémites de l'Ouest dominèrent, mais la culture antique de la Mésopotamie fut conservée. Ce n'est que peu à peu que l'hégémonie sémitique s'installa et devint prédominante. C'est avec cette hégémonie que lentement le culte d'Ishtar se propagea et commença à pro-

duire ses effets. Jusque-là, avec M. Charles-F. Jean, nous dirons que, « pour les Sumériens, chaque déesse était déesse de l'amour, puisque chacune était épouse d'un dieu; mais aucun texte, surtout à l'époque proto-sumérienne, ne nous révèle l'existence d'une déesse des amours ». (Jean, *La Religion Sumérienne,* p. 15). C'est Ishtar qui apparaît pour la première fois, dans ce panthéon, comme une déesse des amours volages. Il y avait bien, dans les temples, des *nu-gig* ou hiérodules féminines. Rien ne prouve qu'à cette époque elles fussent consacrées à une déesse spéciale.

On peut admettre, dit M. Charles-F. Jean, que les hiérodules fussent nées du désir de sanctifier une offrande du corps au dieu par l'intermédiaire d'une personne « sacrée », ce qui n'implique aucune dévotion spéciale à tel dieu ou à telle déesse en particulier.

Cette préoccupation devait conduire à prêter telle ou telle fonction à telle déesse en particulier. Chez les Sémites akkadiens, c'est la fonction d'Ishtar qui se précise peu à peu. Quand ils virent les Akkadiens honorer spécialement une déesse des amours, les Sumériens cherchèrent, dans leur panthéon, à qui ils pourraient attribuer semblable patronage en leur faveur, et ils choisirent Ba-Ba qui, dans les cylindres, est appelée « femme bienveillante ». Ainsi commença à se dessiner, puis à se précipiter, le mouvement qui devait conduire à tous les excès dans le culte d'Ishtar. Ce mouvement ne fut pas vainqueur d'emblée chez les Sumériens. Une lutte contre certaines pratiques corruptrices du culte de la déesse fut vigoureusement menée avant même que parussent les prophètes d'Israël. Le sixième fragment de l'épopée de Gilgamès, que l'on désigne quelquefois comme le sixième chant de cette épopée, est extrêmement dur pour Ishtar. Le portrait qu'on y trouve d'elle n'y est point flatté : c'est une caricature plutôt qu'un tableau; il provient sans

doute d'un milieu franchement hostile, chargeant la déesse de ridicule et d'odieux, décourageant assez ses adorateurs fidèles : « Elle ne respire que volupté, dit M. Joseph Plessis; pour atteindre ses fins, elle essaiera toutes les provocations ; elle accablera sous le malheur ses amants infortunés. »

La voilà en face de Gilgamès; séduite par sa beauté, elle s'empresse autour de lui; elle lui suggère les plus agréables perspectives, pourvu qu'il veuille partager son amour. Mais le héros est prudent; il connaît trop bien les précédentes aventures de la déesse pour se laisser prendre à ses appas; aussi repousse-t-il ses offres avec dédain en dirigeant contre l'impudente les plus véhémentes invectives. L'auteur anonyme de cette partie du poème use habilement, dans ses critiques emportées, de tout ce que les croyances populaires contenaient de compromettant pour elle (13).

(13) Voici, dans leur intégralité, ces invectives :

Quel est l'amant (que tu aimes) pour toujours?
Quel est le héros (qui indéfiniment) te plaît?
Allons, je vais dire (tes amants)
Leur nombre, tu ne le connais même pas!
Pour Tammouz, ton jeune amant,
Chaque année, une lamentation tu as établie;
L'oiseau bergeronnette, au plumage bigarré, tu l'as aimé :
Tu l'as frappé, et son aile, tu l'as brisée;
Il se tient dans le bois et crie : Mon aile!
Tu as aimé le lion, parfait en force;
Sept et sept fosses à pièges tu lui as creusé;
Tu as aimé le cheval glorieux au combat :
Le fouet, l'aiguillon, la cravache, tu as établi pour lui,
Le galop durant sept doubles heures, tu as établi pour lui,
Le trouble breuvage, tu as établi pour lui;
Tu as aimé le berger-bouvier
Qui perpétuellement des gâteaux braisés entassait pour toi;
Tu l'as frappé, et en chacal tu l'as changé,
De sorte qu'ils le chassent, ses propres pâtres,
Et que ses chiens mordent sa peau.
Tu as aimé Isullanu, le jardinier de ton père,
Qui perpétuellement des dattes t'apportait
Et chaque jour faisait briller ton plat;
Les yeux, tu as levé sur lui, et tu es allée à lui
« Mon Isullanu, à l'amour tu es faible, mangeons. »
Puis ta main sort là pour toucher notre crevasse.
Isullanu t'a parlé : « De moi que désires-tu?
Ma mère n'a-t-elle pas boulangé?
Moi, n'ai-je pas mangé? [dictions,
Pour que je mange comme nourriture des corruptions et des malé-

Ces invectives, on dirait presque ces anathèmes, ont pour effet d'exaspérer la déesse, qui court au ciel se plaindre à son père Anu et à sa mère Antu. Elle se plaint que Gilgamès l'a maudite et a dévoilé « ses corruptions et malédictions ». Anu la reçoit avec une pointe de malice, mais, en père complaisant, il finit par céder aux instances de sa fille : après s'être assuré qu'il a accumulé des vivres pour sept années, il crée le taureau céleste. Mais le monstre ne peut anéantir son ennemi : au contraire, c'est lui qui est abattu par Gilgamès et son compagnon. Nouvelle fureur de la déesse qui, escaladant le mur d'Uruk, jette à Gilgamès toutes ses imprécations. Peu disposé à entendre ses invectives, le compagnon de Gilgamès arrache au taureau la cuisse droite, tout juste le membre sacré que l'on présente au dieu dans les sacrifices et, le lui lançant à la figure, il lui dit : « Et toi, que je te prenne : voici ce que je te ferai : j'attacherai ses entrailles à ton cou. » Toute cette scène, que M. Joseph Plessis qualifie d'héroïque et bouffonne (*Etude sur les textes concernant Ishtar-Astarté*, pp. 43 à 47) « devait avoir pour les lecteurs antiques une forte saveur : séduction sauvage, insultes bien fournies et tout à fait sonores, fantastique vigueur dans un combat singulier, défi gamin et sacrilège d'un lutteur qui triomphe, tout cela tranche sur le texte de l'épopée et semble bien dénoter une composition spéciale ».

Au lieu de ne voir dans cet incident du poème qu'un récit gaillard, il est probable qu'il nous révèle une réaction morale qui n'a pas été sans portée, puisque, dans le Code d'Hammourabi, par exemple, Ishtar ne fait nullement figure de divinité voluptueuse (14). Il n'y a rien

Pour que des épines et des broussailles me recouvrent? »
Toi, quand tu as entendu cela...
Tu l'as frappé; en arbre rabougri, tu l'as transformé.
Et moi, tu m'aimerais, et comme eux tu me changerais?

(14) René Dussaud, *Revue de l'Histoire des Religions*, janvier-avril 1923, pp. 123-124.

Joseph Plessis, *Etude sur les textes concernant Ishtar-Astarté*. Re-

qui permette de la qualifier, comme fait le poète, de « courtisane des dieux ». Il est donc peut-être possible de distinguer, dans ces temps très anciens, une réaction de la conscience morale contre le culte envahissant d'Ishtar et contre les pratiques qu'il entraînait. Notons, d'ailleurs, que l'épopée de Gilgamès, dont le thème inspire déjà les plus anciennes représentations figurées et dont la rédaction mentionne des villes d'un autre âge, mais point encore Babylone, paraît d'une antiquité assez reculée. Si cette impression est exacte, il en ressort que l'opposition morale aux débordements représentés par Ishtar remonte assez haut, peut-être aux débuts de l'invasion de ce culte. Malheureusement, les textes de ce genre sont rares. Sans doute en reste-t-il beaucoup à découvrir. Peut-être faut-il compter parmi eux une pièce assez curieuse qu'il est impossible de dater et qui renferme des conseils pressants :

> N'épouse point une harîtu, dont les maris sont innombra- [bles!
> une *istaritu* qui a un dieu (ou plutôt : à la déesse est con- [sacrée!)
> une *zer-masitu* dont les méfaits sont nombreux!
> Toute maison où elle entre croule : il ne prospère pas, [celui qui l'épouse!

Nous avons renoncé à traduire ces noms en français, mais ils désignent chacun une catégorie d'hiérodules sacrées. Nous sommes donc ramenés à ce personnel spécialement réservé au culte d'Ishtar.

Ce personnel, dit M. Joseph Plessis, ne paraît pas avoir

cherches sur sa nature et son culte dans le monde sémitique et dans la Bible. Un vol. in-8° de IV et 301 pages, Paris, Geuthner 1921. — Divinité guerrière, protectrice du roi, déesse aussi des pratiques magiques ordonnées pour le soulagement des misères des fidèles, telle est l'Ishtar que le Code nous révèle. Ce n'est pas une divinité voluptueuse; tout au plus peut-elle donner prise à quelques méchants soupçons, paraissant trop souvent auprès de dieux trop divers et étant servie par des personnes spéciales (des nu-gig) dont le Code s'occupe à différentes reprises...

joui toujours, au moins dans certains milieux, d'une haute considération : on regardait ces femmes comme des enchanteresses, capables de jeter de mauvais sorts, et l'on jugeait prudent, en conséquence, de faire des incantations qui préservaient de leurs sortilèges ou les rendaient inefficaces.

Cela montre bien l'existence d'une certaine résistance au culte de la déesse. Que cette lutte ait été seulement accidentelle, qu'elle se soit produite seulement par à-coups, c'est possible. Rien n'autorise à supposer pour cette période reculée l'installation en Assyro-Babylonie des pratiques qu'Hérodote signalera plus tard; des résistances devaient la retarder. Puis les siècles ont passé; les suggestions malsaines de la chair se sont développées et, du temps d'Hérodote, elles étaient victorieuses. On n'accuse pas le culte d'Ishtar d'avoir été de tous temps voluptueux et corrupteur, mais il l'est devenu avec une lenteur ou une rapidité qui reste à déterminer. On comprend que, sous cette influence, le sentiment religieux lui-même ait été atteint. Il ne pouvait pas ne pas subir une déchéance, et c'est peut-être ce qui explique, finalement, que des chants primitivement très religieux soient tombés peu à peu au rang d'incantations magiques.

La conclusion? C'est une vérité qu'il nous est peut-être permis de généraliser : loin d'être issue de la magie, la religion risque toujours d'être compromise et arrêtée par elle. La magie, loin d'en être la source, est souvent ce qui la dégrade et la fait reculer.

RAOUL ALLIER.

DE QUELQUES ATTENTATS CONTRE LA LANGUE FRANÇAISE

—

Dans une lettre à Edouard Delessert (*Revue de Paris* du 15 avril 1931, page 769), Prosper Mérimée écrivait :

Lisez et méditez l'*Histoire des Variations* de Bossuet. *Il n'a qu'une langue* et, avec elle, il est tantôt aussi sublime que Démosthène, tantôt aussi simple que devrait l'être un érudit discutant une question archéologique.

Notez la malice finale : les érudits du temps de Mérimée ne se montraient pas simples. En revanche, l'archéologue qu'il était lui-même estimait qu'il est possible de discourir sur l'archéologie dans la langue de tout le monde.

Les érudits d'aujourd'hui ne se sont pas améliorés et *qui* ne se croit pas un peu un érudit? Sous prétexte de science, de spécialité, de « technique », *qui* ne se fait pas, au petit bonheur et par des procédés barbares, son petit vocabulaire hermétique aux non-initiés?

Sous l'empire des circonstances, par veulerie ou par besoin de se différencier, classes populaires, castes professionnelles, coteries intellectuelles ou artistiques commettent journellement des attentats contre la clarté française. N'avoir qu'une langue, mais chacun la sienne, fût-ce un jargon, cela semble devenir la devise du temps présent. Où est l'ambition de l'« honnête homme » : ne se

piquer de rien, s'exprimer dans les termes les plus généraux, c'est-à-dire n'avoir qu'une langue accessible à tous dans les termes, les discours ne se distinguant que par leur contenu, par les idées?

§

Chez les peuples qui pratiquent l'alphabet, le phonétisme est à l'origine même de l'écriture. Après avoir joué ce rôle indispensable, il peut, par une déviation de son emploi, devenir une cause d'erreurs, dans les langues évoluées, lorsque l'inspiration individuelle, que des conventions précises, encore qu'arbitraires, ont voulu circonscrire, tend à reparaître.

Le coupable a cherché, par ses propres moyens — qui sont faibles, — à reproduire graphiquement le son qu'il émet.

Un de mes amis, professeur, a reçu la lettre suivante:

Vous êtes non seulement un pédagogue, mais un père pour vos élèves. Vous savez les prendre. Vous avez le *douaté*.

Peut-être son malheureux correspondant a-t-il supposé que les gens qui ont du doigté possèdent des manières douces et *ouatées*. Peut-être écrit-il comme il prononce : il s'est piqué le *doua* avec une épingle.

Les personnes qui prononcent *foua* (pour *fouet*) pourraient, pour la même raison, éprouver une tendance à écrire : « des coups de *foua* » ; « Le Père *Fouattard* va te *fouatter*... » Si cette tendance ne se manifeste pas davantage, c'est parce que l'écriture est fixée — arbitrairement, répétons-le, — tandis que, en l'absence d'un système de notation — phonographique ou musical — la prononciation ne l'est point. Devant le même mot, — *vanter*, par exemple, — l'homme du Nord articulera *van-té*; le Méridional, nasalisant la première syllabe, dira *vane-té*. Si le Midi parvenait à imposer l'orthographe *vaneter*, pour mettre l'écriture d'accord *avé son assent,* l'homme du

Nord qui consentirait à prononcer *vaneter* ne le ferait point avec le *timbre,* avec toutes les harmoniques qui accompagnent le « creux » du Midi. Un système de notation applicable sans erreur à l'émission de la voix est malaisément imaginable. Je crois que les laboratoires de phonétique expérimentale le chercheront encore longtemps, et, quand il existera, les gosiers s'y plieront-ils?

Le mot *accabler* tel qu'on le prononce à Paris, en détachant les deux *c* et en mettant un accent circonflexe sur l'*a* (a-c-c-âbler), exprime bien l'effort et la fatigue.

De même, on concevrait aisément que *harasser* s'écrivît *harrasser.* Le redoublement de l'*r* produirait un effet d'arrachement (a-r-r-achement), de soupir (je suis *ha-r-r-assé!*). Cette faute d'orthographe serait plus expressive que l'orthographe correcte.

Les gens qui croient devoir écrire *exhubérant,* avec un *h,* obéissent au même besoin d'expression (dirai-je d'« expressivité »?). La petite explosion d'air qui accompagne l'émission de l' *h* traduit à merveille l'idée d'essoufflement consécutif à l'agitation désordonnée. Les mêmes considérations justifieraient *exhalter* (on écrit bien *exhaler*). Mais faut-il, pour autant, excuser M. Crommelynck d'avoir écrit *exhubérante,* page 122 de sa pièce *Carine ou la jeune fille folle de son âme?*

L'ignorant possède une vague notion des difficultés orthographiques. Il sait leur existence, mais demeure impuissant à les résoudre. Il a souvenance que *marchandise,* au pluriel, prend une marque quelconque (mais, laquelle?), et il écrit — je l'ai vu : *des marchandisent* (1).

Considérez cette phrase, écrite par une femme du peuple : « Heureusement que nous avions une échelle, car jamais *ont en auraient sorti.* » Elle voulait dire : ...car jamais nous n'en serions sortis. Mais *on* signifiant, dans

(1) Vu aussi cette annonce : « A louer deux chambres meublées ensembles ou séparément. »

son esprit, *nous,* c'est-à-dire plusieurs personnes, elle l'a fait suivre d'un *t* parce que, dans la conjugaison du verbe *avoir, ont* est un pluriel (*ils ont*). Pour la même raison, *aurait* est devenu *auraient,* comme ayant un sujet collectif.

Pour prononcer deux consonnes consécutives, fût-ce par souci d'« expressivité », un effort est nécessaire dont beaucoup préfèrent se dispenser et voici une troisième cause principale des fautes d'orthographe : la paresse.

La recherche du moindre effort commence, en effet, par se faire sentir sur l'articulation. Elle conduit nos Méridionaux à prononcer : *diréteur, doteur, ténique* (pour : directeur, docteur, technique). Les Italiens sont allés plus loin dans cette voie, puisqu'ils *écrivent* — évitant le groupe *ct* — *direttore, dottore traduttore.* Les Bretons prononcent *neumatique, Alantique,* pour éviter les groupes *pn* et *tl.* Gascons et Languedociens prononcent *l'ennui* de telle façon que l'homme du Nord entend *la nuit,* pour éviter l'effort qui consisterait à faire suivre la syllabe nasale *en* d'une autre syllabe commençant par un *n*; dans la même région, j'ai entendu prononcer : *ta mieux,* pour *tant mieux* (mais non pas, cependant, *ta pis* pour *tant pis*); *bié naturel* pour *bien naturel.* Les mêmes encore substituent le son *z* au son *s* dans les mots en *isme* (sinapizme, socializme) et traînent la voix sur la syllabe finale, de façon, semble-t-il, à s'attarder dans la douceur du *z* substitué à l'*s,* qui est dur devant l'*m.*

Toutes ces particularités de prononciation finiront par se traduire par des nouveautés orthographiques. Nous raillons les gens qui disent : une *es*tatue. Mais qui donc, actuellement, songe à blâmer *escalier* dérivé de *scala*? Les novateurs qui, autrefois, prononcèrent *escala,* ont été des gens fort communs, fauteurs de décadence. Les plus distingués, aujourd'hui, disent et écrivent *escalade.* Alors, pourquoi le guide qui fait visiter

la Cité de Carcassonne ne dirait-il pas : « Je vais vous montrer un *espécimin* très rare de l'architecture du moyen âge », et : « C'est sur ces gradins que se plaçaient les *espectateurs* » ?

La nécessité de la lettre d'appui (voyelle ou consonne) explique aussi les prononciations : ar*que*-bouter; un film*e* parlant; donne-moi-z-en; mets-la-z-y (mets-l'y). Les Annamites disent *Farançais* pour *Français,* dans l'impossibilité où ils sont de prononcer le groupe *fr* sans le disjoindre par l'intercalation d'un *a* entre l'*f* et l'*r*. Au téléphone, lorsque vous demandez Ségur 19-23, l'employée répond, pour être bien sûre d'avoir compris : *dizeuneufeuvinteutroi.* Dans quelques lustres, les Marseillais feront écrire *tomeber* pour *tomber* et *volupté* sera devenu, soit *voluté,* soit *volupeté.*

§

Au cours d'une *échaffourée* qui a causé une véritable *cacaphonie,* un homme, *agressé* par deux autres, a été *strangulé.* Laissé pour mort, il a littéralement *résurrectionné.* Ce *rescapé* avait du reste commis un *idiotisme* en se mêlant à un groupe d'apaches; céla aurait pu avoir pour lui des inconvénients *pécuniers.*

Je livre ce petit récit aux méditations des esprits indulgents qui plaident en faveur du barbarisme, de la liberté d'expression et autres causes d'attentats. Un néologisme utile, bien formé, considéré *isolément,* n'effraiera personne. Isolément. Tout est là. Pour saisir sur le vif les inconvénients des termes impropres ou barbares, il suffit de pousser le mal jusqu'à l'absurde et de composer des phrases où les mots « qui ne sont pas dans le dictionnaire » se trouveront en grande densité.

Etre ou n'être pas dans le dictionnaire, cela correspond, pour les mots, à ce qu'on appelle, dans les villes de province, être ou n'être pas « de la société ». Parmi les

hommes qui ne sont pas « de la société », on rencontre à l'occasion des gens du plus grand mérite, intelligents, artistes, instruits. Introduisez l'un d'entre eux, un seul, dans un salon; il passera inaperçu. Introduisez-en dix, quinze, vingt : l'aspect mondain du milieu en sera transformé.

On peut donc employer les mots « qui ne sont pas dans le dictionnaire ». Les plus grands écrivains l'ont fait. Voltaire a créé *impasse,* qu'il faisait masculin, pour éviter *cul-de-sac* qui le choquait. Tout est question de mesure. D'un mot qui n'est pas dans le dictionnaire, on a toujours la faculté d'affirmer avec aplomb : Il y sera un jour! Le dictionnaire ne *crée* pas; il enregistre, avec retard toujours, avec regret parfois, afin de ne faire état que de données certaines. De même, on n'est reçu dans la « société » qu'après avoir fait ses preuves, et malgré tout, entre les membres du groupe, des différences subsisteront; on reconnaîtra les membres anciens, les membres récents, ceux qui ont été reçus sans discussion, les tolérés, les possesseurs ostensibles de seize quartiers, d'autres dont la bassesse d'origine ne sera perceptible qu'aux généalogistes professionnels.

Tous les mondes sont mêlés. Dans celui des mots, on rencontre des gens comme il faut, des parents pauvres, des métèques, des parvenus, enfin ceux que l'on pourrait appeler des stagiaires. D'étranges indulgences se manifestent à l'égard d'intrus peu rassurants, cependant que des postulants qui auraient tous les droits restent consignés à la porte.

Ainsi, on dit *donateur,* par opposition à *donataire.* Le jour où quelqu'un créerait *destinateur, légateur,* pour correspondre à *destinataire, légataire,* il ne faudrait point se voiler la face.

Publicitaire est un néologisme. Mais ne saurait-on l'employer à l'égal de *unitaire, utilitaire,* qui ont droit de cité à côté de *unique* et *utile?* Mais arrêtons-nous à

temps et repoussons « ... les aspirations *unitaristes* de la Yougoslavie » !

Malgré toute l'admiration que j'ai pour Renan, je ne saurais l'approuver d'avoir écrit (*Histoire du Peuple d'Israël*, tome IV, page 231) : des chiffres *objectionnables*. *Contestables* suffisait.

« La thèse innocentiste allemande » ! Expression qui revient souvent dans les journaux. On comprend bien qu'il s'agit de la thèse selon laquelle l'Allemagne serait innocente de la guerre. Mais prévoyons que, de *innocentiste*, on formera *innocentisme*, lequel se substituera à *innocence*, sans valoir mieux.

Dans un bulletin météorologique, je relève : « L'Océan est encore *dépressionnaire* ». Certes, on ne saurait dire que l'Océan est *déprimé*. On aurait licence de forger le verbe *dépressionner*, qui fournirait le moyen d'écrire : l'Océan est *dépressionné*. De même, à côté d'*imprimer*, on a eu besoin d'*impressionner*. Mais *impressionner*, que je sache, n'a pas encore donné *impressionnaire*, tandis que, possédant *dépressionnaire*, nous pouvons entrevoir l'heureux moment où surgiront *dépressionnariste*, *dépressionnarisme* (le *dépressionnarisme* de l'Océan persiste). Cela viendra. Un peu de patience, que diable! En attendant, les météorologistes ne pourraient-ils écrire, pour supprimer (ou : *suppressionner*) la difficulté : « La dépression persiste sur l'Océan » ?

Je parlais des aspirations *unitaristes* de la Yougoslavie. J'ai aussi rencontré : « les visées *expansionnistes* de l'Italie ». Celui qui a besoin d'expansion est un expansif. On sent bien cependant qu'à « les visées *expansives* de l'Italie » il manque quelque chose. Quoi? Un suffixe? Vite! ajoutons-le! Mais non! misérable! ce n'est point un suffixe qui fait défaut, c'est un mot tout entier. Vous devez vous en apercevoir à temps et changer votre fusil d'épaule. Vous avez le choix entre bien des tournures :

les visées ambitieuses de l'Italie; les désirs de conquête; les besoins d'agrandissement territorial; etc...

Ces mots à rallonges se multiplient. *Tradition* a donné *traditionnel* (on a fait dériver *sensationnel* de *sensation* et, un de ces jours, *perception* donnera *perceptionnel*); cela n'a point suffi; les gens attachés à la tradition sont *traditionnistes* ou *traditionalistes*. Les partisans du traditionalisme se qualifieront bientôt de *traditionalismistes*.

Personne ne songe à s'étonner que l'on soit passé d'*impérial* à *impérialiste*, de *national* à *nationaliste*. Alors, le « génie de la langue » doit s'accommoder de la liste suivante :

Colonial.	colonialiste.
Directorial...	directorialiste.
Ministériel.	ministérialiste.
Présidentiel.	présidentialiste.
Municipal.	municipaliste.
Communal.	communaliste.

Lors de l'élection législative du 5 juillet 1931, dans l'arrondissement de Mâcon, 4.126 voix sont allées à M. Archer, *fédériste* agraire. Il y a donc 4.127 personnes (y compris le candidat) qui savent ce que c'est qu'un fédériste! Ils ont de la veine, en Saône-et-Loire!

Il existe une *Académie internationale de criminalistique* (entendez : science pénale et organisation pénitentiaire). Lorsque la science ayant pour objet la gestion des intérêts municipaux aura atteint un degré suffisant de complexité, elle constituera vraisemblablement une *communalistique*, et la *trombonnacoulistique* désignera l'art de jouer du trombone à coulisse. Dans le même ordre d'idées, l'*esthétique*, après avoir constitué, en soi, la science du beau, a donné l'*esthéticisme*, qui ne veut rien dire de plus.

Les fauteurs de néologismes manquent vraiment d'imagination. S'ils inventaient des mots entièrement nouveaux,

des mots qui peignent ou qui parlent, des mots-souches, riches d'expression et d'avenir, ce serait parfait. Mais leur imagination se borne à s'emparer d'un radical existant et à l'affubler de suffixes savantasses. (J'applique moi-même le procédé en utilisant, après tant d'autres, le terme : savantasse.)

L'emploi des suffixes plus simples ne dénote pas plus d'originalité. Un pianiste a joué une sonate de Beethoven sur un piano Pleyel. « L'illustre virtuose, écrit un critique, a magistralement *pleyelé* l'*Appassionnata.* » Si le pianiste avait joué sur un Erard, sur un Gaveau, sur un Bechstein, il aurait érardé (ou érardisé) la sonate, il l'aurait gaveautée, bechsteinée!

Peut-on dire : une preuve *indiciale?* Littré ignore le mot. Mais le problème est plus grave qu'une question de dictionnaire. L'indice se rapporte à la probabilité ; la preuve détermine la certitude. Plusieurs indices ne constituent pas une preuve, aux yeux du juge ou du savant. « Une preuve indiciale » n'est pas plus cohérent qu' « une évidence approximative ».

Accordons au téléphoniste le droit de qualifier une plaque de « fritureuse », si cela lui fait plaisir, car on ne le chicanera pas sur l'emploi du mot « friture » pour désigner le bruit produit par l'appareil qui fonctionne mal. Non seulement on ne le chicanera pas, mais cette application toute moderne du terme *friture* à la chose désignée est originale, bien inspirée; le terme sent un peu l'argot, mais il a toutes chances de se trouver dans le dictionnaire de l'Académie, édition de 1980..., à moins qu'en 1980 on n'ait trouvé le moyen d'avoir des téléphones sans défauts.

Au chapitre XXI de ses mémoires, Barras écrit : « Je vis que le petit homme (Bonaparte) voulait faire de la popularité et même de la *populacité* ». Certes, je n'irai point chercher dans Barras des leçons de purisme; mais je dois constater que si, considéré isolément, *populacité*

peut surprendre, une fois mis en place par opposition à *popularité,* il exprime une nuance malicieuse. *Populacité* aurait peut-être mérité de survivre.

Littré ne connaît pas *racontar,* que nous utilisons tous. Il admet *racontage,* à titre de néologisme, c'est ce dernier mot que M. Lenôtre a employé dans sa très intéressante étude sur *Les derniers terroristes* (*Revue des Deux Mondes,* 15 nov. 1930). Puisqu'il s'agit de néologisme et d'enregistrement de l'*usage,* une nouvelle édition du Littré citerait sans doute aujourd'hui *racontar* plutôt que *racontage.* Dans la même étude, M. Lenôtre dit « une rue *passante* », pour « une rue fréquentée », mais il a bien raison d'intituler un de ses chapitres : « La *traque* aux terroristes ». *Traque,* terme de chasse, où d'aucuns verraient à tort un barbarisme, rend bien l'idée.

Dans un manuel de natation (*Nageons!* par M. G. de Villepin, page 169), il est question de la « ressuscitation d'un noyé par la méthode Schaeffer ». La résurrection est un phénomène surnaturel; un *mort* revient à la vie, tel Lazare, dont, selon la légende, le corps sentait déjà le cadavre. On comprend que l'auteur ait hésité à employer le terme puisqu'il s'agit seulement de faire reparaître des fonctions dont l'exercice n'est que suspendu. Il a eu besoin d'un mot; il l'a pris, comme M. Renaudel fait pour l'argent, là où il était.

Les droits des créateurs de mots sont malaisément définissables. Leurs produits n'obtiennent pas toujours la faveur ou l'infortune que mériterait leur valeur intrinsèque. Les mieux formés, les plus originaux sombrent parfois dans le sombre oubli, tandis que des monstres ont la vie dure. Les termes barbares, les constructions illogiques, les vocables mal dérivés, les tournures incorrectes, ne surprennent point les grammairiens. Quand des erreurs de ce genre ont duré longtemps, ils les appellent des *gallicismes,* et le tour est joué.. Par malheur, nous ne

saurons jamais si la faute d'aujourd'hui n'est pas un gallicisme qui commence.

§

Si les mots forment une société, chacun d'eux est une sorte d'être vivant. Comme nous, ils changent avec l'âge. Nous n'avons pas, à soixante ans, les mêmes idées qu'à vingt ans. L'étymologie et l'usage se livrent le même combat que, sur un autre plan, les conservateurs et les libéraux. Les victoires des libéraux sont toujours, à l'origine, un attentat entre l'ordre établi.

Dans ce combat, la fortune est souvent partagée. Ainsi, *dramatique,* dérivé de *drama* (action), se dit des pièces de théâtre en général. Un auteur *dramatique* peut n'écrire que des œuvres follement gaies. Sur ce point, l'opinion conservatrice a prévalu, tandis que les libéraux, je veux dire l'usage, ayant pris l'habitude d'appeler *drames* des pièces pénibles, assimilent *dramatique* à *tragique.* — *Fatal* signifie décidé par le destin, inévitable; et non, nécessairement : fâcheux, funeste; un événement fatal peut être heureux. — Une lettre anonyme ne contient pas forcément des menaces et des insultes. Calino disait : « Moi, quand j'envoie une lettre anonyme, je la signe toujours. » Lorsque le nombre des Calinos qui ignorent le grec aura encore augmenté, *anonyme* sera universellement employé dans le sens d'*injurieux.*

C'est un cousin de Calino qui écrit, au sujet de la mortalité qui sévit en Chine (*Revue de Paris* du 1er mai 1930, page 92) :

...Toute une *hécatombe* de la population qui se chiffre aujourd'hui par *millions.*

Et un autre parent encore :

Les accidents d'automobile se sont multipliés terriblement. C'est un fait bien établi par les plus précises statis-

tiques, un fait qu'illustre une *hécatombe* quotidienne de *blessés* et de morts.

Une hécatombe ne peut comprendre que des *morts* (*cent* morts); les *blessés* n'y peuvent pas figurer; et si *hécatombe* était pris dans son véritable sens, il ne serait plus utile de dresser des statistiques pour obtenir une moyenne journalière : celle-ci serait de cent victimes, nécessairement. Ce n'est point parce qu'on dit « *toute* une hécatombe » ou « *toute* une pléiade », que *hécatombe* peut signifier *des millions,* ni que *pléiade* parviendra à marquer l'idée de multitude. Parfois, l'on relève, toujours dans le sens de *foule* : « une *véritable* pléiade ». Mais non! Une *véritable* pléiade désigne *sept* unités, et point n'est besoin, pour que le mot acquière sa vraie signification, de lui adjoindre l'épithète « véritable ». *Pléiade* veut dire *sept,* par soi-même. Dès qu'on dépasse ce nombre, il n'y a plus de pléiade du tout, et la prétendue *véritable* pléiade n'est qu'une pléiade véritablement fausse.

Encore des exemples d'impropriétés. (Dirai-je « une véritable pléiade »? Nous verrons cela lorsque l'énumération sera terminée) :

« Je me suis déjà *tué* à vous dire que... » N'y aurait-il point, dans cette phrase, une arbitraire abrévation de *évertuer*? *Ever,* ça ne veut rien dire, n'est-ce pas? Du moins en français. Alors, supprimons-le! D'ailleurs, on ne saurait dire : « Je me suis *déjà tué*... » On ne se tue pas plusieurs fois.

Extrait d'une lettre d'un sous-officier nouvellement promu, à son ancien commandant qui l'avait félicité :

> Laissez-moi vous remerciez de votre éloquente (*sic*) *sympathie* que vous avez déployée (*sic*) en m'*élogeant* de mon succès.

Eloger quelqu'un signifie, bien entendu, louer, dans le sens de « donner des éloges ».

Pour obtenir une fermeture hermétique, je déploie une

certaine énergie, de façon à obtenir un résultat parfait. De là à prendre *hermétiquement* dans le sens de « énergiquement », « complètement », il n'y a qu'un pas : « Je m'y oppose hermétiquement. » « Ouvrez-moi ces fenêtres hermétiquement! » (Phrases entendues.)

« L'accident a bientôt revêtu l'allure d'une catastrophe. » On revêt un caractère, chose inerte, dans l'ordre statique. Mais, dans l'ordre dynamique, « revêtir une allure » se rattache à la nombreuse famille des métaphores incohérentes.

Je vous enverrai prochainement un bulletin d'adhérence que vous aurez l'obligeance de remplir.

(Bien, monsieur! Je le remplirai avec de la colle forte!)

« La crise vient de rebondir. » Une crise sur les plantations de caoutchouc, sans doute.

On sait que la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie* fait de soi-disant pastiches de M. de Tocqueville.

Prétendus vaudrait mieux que *soi-disant*. Mais, pour rendre l'idée, « de prétendues citations », ou tout simplement « des pastiches », seraient encore préférables.

Détail typique : le revolver avec quoi l'accusée avait tué lui avait été donné par son père pour l'anniversaire de ses quinze ans.

Quand doit-on fêter l'anniversaire de ses quinze ans? A trente ans, à quarante-cinq ans, à soixante ans, sans doute : 30, 45, 60, étant des multiples de 15. Mais non; l'auteur ne s'est point embarrassé de ces scrupules de mathématicien; il a voulu dire : pour son quinzième anniversaire.

Notons, au sujet d'*anniversaire*, une lacune dans notre langue.

Un événement s'est passé le 15 juin. Son anniversaire reviendra chaque 15 juin. Mais, dans l'intervalle, le

15 juillet, le 15 novembre, le 15 mars comment désignera-t-on le retour de date qui se produit? Il nous manque un vocable qui pourrait être « mensiversaire ». Dans un roman de M. Jean Sarment, *Lord Arthur Morrow Cowley*, page 48, je lis ceci :

Huit jours que je rencontrai Soledad pour la première fois!... N'oublions pas d'évoquer gentiment devant elle ce petit anniversaire.

Regrettons l'absence de « hebdomadoversaire » !!

Il ne venait guère que pour demander des réparations locatives ou autres dépenses toujours désagréables aux propriétaires. (Alphonse Karr, *Sous les Tilleuls*, chapitre LIV.)

Alphonse Karr était mauvais juriste. Un locataire ne demande pas de réparations locatives à son propriétaire; il les exécute à ses frais; dès lors, quel désagrément peut bien éprouver le propriétaire?

Certains théâtres affichent : « Prix des places, de 100 fr. à 10 fr. » Je vois là une gradation à rebours. La suite des nombres va *en croissant* de zéro à l'infini. *De* indique, en principe, l'origine; *à* indique la destination. « De 10 fr. à 100 fr. » conviendrait mieux. Mais peut-être veut-on, en l'occurrence, terminer l'énumération par le chiffre le moins élevé, pour appâter le public.

Les étoiles *sertissaient* l'immense voûte bleuâtre. (Edouard Estaunié, *Impressions de Hollande. Petits Maîtres*, page 81.)

Si je suis bien informé, *sertir* est synonyme d'*enchâsser*. Un diamant est serti dans une bague, et non la bague dans le diamant. Les étoiles étaient donc *serties* dans l'immense voûte bleuâtre.

Tout le monde peut commettre des impropriétés de termes, des équivoques, des maladresses. Les uns ne s'en aperçoivent pas, les autres s'en avisent. Toute la différence est là. Emile Faguet avait écrit, au sujet d'un

écrivain qu'il critiquait : « M. Joran écrit mieux qu'il ne pense. » Un scrupule lui vint, et il ajouta malicieusement (malice qui s'adressait à lui-même autant qu'à l'auteur en question) :

Ceci prête à l'amphibologie. Je ne veux pas dire que M. Joran pense écrire mal, mais que son style vaut mieux que ses idées.

Heureux ceux qui ont soif d'exactitude et qui peuvent s'abreuver de précision!

Hélas! le puriste Faguet a un jour confondu *alternative* et *solution* : « Si vous vous décidez pour *la première alternative...* » (*En lisant Nietzsche*, page 194).

§

Dans ses *Récréations grammaticales et littéraires*, Paul Stapfer cite, d'après Henri Estienne, cinq synonymes amusants de *avaricieux* : pincemaille, racledenare, serredenier, serremiette, pleurepain. Très justement, il appelle « le Trésor national » les mots de ce genre, archaïques parfois, mais réjouissants et savoureux, et qui peignent bien l'idée à rendre. Il souhaite que l'on puise dans ce trésor plutôt que de s'adonner à la fabrication en série des dérivés à suffixes (constitutionnalisation, impressionnabilisme, etc.). Il a bien raison. Tant que l'on ne fera d'emprunts au langage populaire qu'en ce qui touche les mots, l'on gardera quelques chances de récolter une moisson fructueuse. Le danger commence lorsque le langage populaire déforme la *syntaxe*. Telle est, je crois, la seule façon raisonnable d'envisager la question du rôle du langage populaire, et surtout de sa légitimité, dans la formation et l'évolution de la langue. En matière de vocabulaire, concédons beaucoup, sous bénéfice d'inventaire; si l'attentat est dirigé contre « l'architecture du style », ne concédons rien. Ne nous

attendrissons point sur la théorie du peuple souverain, sur le sophisme du bon sauvage.

Un jeune homme vient de quitter ses parents pour mener une existence indépendante. « Il vit maintenant à ses croûtes », dit l'argot. Peu distinguée, certes, l'expression ne manque point d'un certain relief. — Une paysanne avertit un passant que son chien est méchant : « Attention, monsieur, il va vous engouler le mollet! » Admettons *engouler* dans le trésor national.

Mais quel pittoresque, quelle beauté véritable y a-t-il à dire : « C'est moi que je suis le plus grand », ou : « C'est moi qui est le plus grand », au lieu de : « C'est moi qui suis... »? On voit bien le « pourquoi » de la faute. Le peuple n'admet pas que *qui* puisse représenter *je*. Pour lui, *qui* est un mot autonome, sujet pour son compte (et non relatif) du verbe. Dès lors, ce verbe ne peut être mis qu'à la troisième personne : C'est toi qui est... C'est nous qui *sont les* princesses... Vous êtes un de ceux qui habitent *les* plus loin. — Dans « c'est moi que je suis », la difficulté est tournée d'une autre façon : on fait précéder *suis* de *je*; toute équivoque est ainsi évitée!

Trois consommateurs s'installent à la terrasse d'un café. « Maintenant, décrète l'un d'eux, on va réfléchir qu'est-ce qu'on va prendre. » *On* est substitué à *nous*, trait caractéristique du langage populaire (2). *Réfléchir*, dans le sens de *penser*, se transforme en verbe transitif, comme lorsqu'il signifie « renvoyer une image ». *Qu'est-ce que* forme un bloc et devient complément direct du verbe, comme le serait *ce que* dans la phrase correcte : « Maintenant, nous allons voir *ce que* nous allons prendre.

On a beaucoup abusé de la théorie du langage popu-

(2) En langage populaire, « *on* a raté *notre* train » signifie : « *nous* avons manqué notre train ». « On a raté *son* train », construction correcte, n'aurait aucun sens.

laire créateur de mots. Création intermittente s'il en fut. Au vrai, les esprits simples se contentent d'un vocabulaire restreint et évitent plutôt de surcharger leur mémoire. Pourquoi apprendre les verbes *craindre* et *redouter,* quand, avec *peur* et *avoir,* déjà connus, on peut forger la locution : *avoir peur*? *Avoir peur de* est, du reste, admissible. Je n'en dirai pas tout à fait autant de : avoir peur *que*.

« Cela vaut la peine de », « Prenez la peine de », constituent des locutions irréprochables. « Ce n'*est* pas la peine de » me semble moins correct. Je conçois « Valoir la peine », mais non « *Etre* la peine ». Quand on emploie cette tournure, on songe à : « Il *est* inutile de ». Quant à « Ce n'est pas la peine *que* », nous le rangerons, avec « avoir peur que » et « rendre compte que », dans la catégorie des tolérances dont il vaut mieux ne pas trop se prévaloir.

Notons, d'après ces derniers exemples de licences dont nous avons tous plus ou moins usé, que le langage populaire n'est pas exclusivement parlé par le peuple. Il déborde en dehors de son cadre; c'est même là ce qui constitue et définit une influence. Légitime? non. Pernicieuse? Assurément. — « De quelle part venez-vous? » interroge le concierge. L'homme correct demanderait : « De la part de qui venez-vous? » Mais l'homme correct dira, comme le concierge : « En quel honneur êtes-vous venu? » (Pour : En l'honneur de qui?) *En quel honneur,* que tout le monde dit, rejoint logiquement : *De quelle part.* La fusion des classes s'opère, et ceci veut dire, non pas que les concierges s'expriment comme des gens du monde, mais que...

Le danger de cette *influence* des tournures populaires est que le français finira par être inintelligible à ceux mêmes qui ont pris la peine de l'apprendre. On n'est plus chez soi! On ne reconnaît plus son bien! J'ai l'impression d'une dépossession lorsque je constate l'emploi

de *soi-disant* dans le sens de : paraît-il, environ, à peu près :

« Ce chemin débouche sur la route nationale, *soi-disant* à la hauteur de la gendarmerie. »

« Le train part *soi-disant* à neuf heures. »

Phénomène inverse. L'homme qui pratique le langage populaire ne comprend plus le langage correct. Un cinéma avait affiché : *Les jours de pluie,* matinée à deux heures et demie. — Un brave type, planté devant cette affiche, lut tout haut, à l'adresse de ses enfants groupés autour de lui : « Tiens! Veine! Regardez! Il y a matinée *les jours qu'y pleut!* » Pour comprendre, et pour faire comprendre, l'expression barbare lui avait paru plus claire que la locution correcte qu'il n'avait pourtant qu'à reproduire. Une « traduction », — qui sait? une rectification — lui avait paru indispensable.

Phénomène plus grave encore : les négligences du langage populaire pénètrent dans la langue écrite. Un article de l'*Intransigeant* du 11 février 1931, relatif à la Commission d'enquête et à l'affaire Oustric, contenait ceci :

De tels dessous, pour ce qu'ils nous révèlent de facilité, de veulerie, dans les rapports quotidiens de la politique et de la finance, sont très instructifs *à connaître.*

Or, quelques jours auparavant, j'avais entendu un camelot crier :

Demandez le plan de Paris avec, pour chaque rue, le nom de la station la plus près *à descendre.*

Simple rapprochement!

Le lendemain, 12 février 1931, j'apprenais que « les professeurs du collège de Soissons viennent de quitter le syndicat des professeurs de collège, coupable de n'avoir pas su empêcher le rabaissement progressif de leurs fonctions ». Le redoublement inutile (*r*abaissement) est

une des caractéristiques du langage populaire. On s'étonne de voir MM. les professeurs du collège de Soissons donner dans ce travers. Le redoublement était d'autant plus superflu que l'épithète *progressif* suffisait à exprimer la continuité, la répétition, des motifs de plainte.

Enfin, dans le catalogue de la librairie Masson, je constate qu'un ouvrage de M. Ferdinand Brunot, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, intitulé *La Pensée et la Langue*, est ainsi recommandé aux acheteurs éventuels :

« *Personne* de ceux qui enseignent ou étudient le français *ne peuvent* se passer de connaître et de pratiquer ce magistral ouvrage. »

Est-ce à l'école de M. Brunot que le rédacteur de cet avis a appris le français?

§

En intervertissant les mots, on peut dire de plusieurs façons : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » De toutes ces façons-là, la meilleure est encore : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Dans une langue qui ne possède pas de déclinaisons, le mot « mis en sa place » acquiert toute sa valeur. Tout changement risque de modifier ou d'obscurcir le sens de la phrase. La construction des phrases revêt donc en français une importance particulière. C'est pourquoi j'y insiste. Les attentats contre la syntaxe, contre « l'architecture du style », figurent parmi les plus criminels.

Le langage populaire, déjà mis en cause, encourt en ce domaine de lourdes responsabilités. Qui de nous n'a entendu, dans la rue, des phrases de ce genre?

Je commence beaucoup à m'en occuper.
Je pensais peut-être que tu viendrais.

On veut toujours trop partir de bonne heure.
Il est arrivé trop de bonne heure.
Il a bien eu tort.
Vous n'allez plus avoir de place.

Il serait si simple de remettre ces averbes à leur place, près du mot (*ad verbum*) dont ils précisent le sens, et non près d'un autre mot qui n'a pas besoin d'eux.

Je commence à m'en occuper beaucoup.
Je pensais que tu viendrais peut-être.
On veut toujours partir trop tôt.
Il est arrivé trop tôt.
Il a eu bien tort.
Vous allez ne plus avoir de place.

Ajoutons ces exemples (phrases entendues, toujours!) (3) :

Tu ne veux rien que je te rapporte? (pour : Veux-tu que je te rapporte quelque chose?)

Tu n'as besoin de rien que je t'achète? (ou : Tu n'as rien besoin que je t'achète?) pour : As-tu besoin que je t'achète quelque chose?

On connaît le pléonasme populaire « de d'là », dans lequel *de* est prononcé une fois de trop. « Ça vous gêne pas de d'là? » interroge mon tailleur, quand il m'essaye un veston.

Dans le même goût : « J'*en* ai, moi, *du* papier », (pour: j'ai du papier, moi!), phrase dans laquelle *en* fait double emploi avec *du*, parce que la locution *en avoir* constitue un bloc, une sorte de verbe spécial et autonome dans lequel *en* perd son sens propre (*de cela*) pour se souder en quelque sorte à *avoir* (j'ennai, tu ennas, nous zennavons).

(3) Exemple *écrit* d'adverbe mal placé : « On fait reculer les privilégiés qui ont pu approcher jusque-là, *comme si on voulait mieux* leur faire admirer le travail » (*L'Œuvre* du 15 sept. 1932),, pour : « ...leur faire *mieux admirer* le travail ».

Il doit y avoir ici quelque « gallicisme » sous roche, car *tout le monde,* voire les écrivains en renom, commet des fautes analogues. Certains verbes, précédés de *en* prennent des acceptions spéciales : en vouloir, s'en prendre à, ne pas en revenir, en rabattre, en être, s'en remettre à... *En vouloir* est très différent de *vouloir.* Tel qui ne dirait pas : « J'*en* veux *de* ça » risquera en toute conscience : « Je lui *en* veux *de* ça », « On ne peut pas m'*en* vouloir *de* ça. » Gallicisme à part, je préférerais : « Je lui tiens rigueur de cela », « On ne peut pas me garder rancune de cela. »

Il fallut *en* rabattre *de* cette prétention. (Je propose : cette prétention était insoutenable, il fallut en rabattre.)

Vous ne pouvez vous *en* prendre qu'à vous *de* cet incident.

Quoi qu'il *en* soit *de* cet incident.

On n'*y* comprend rien *à* toutes ces histoires.

Où *en* êtes-vous *de* votre travail?

Je m'*en* remets à vous *du* soin de conclure cette affaire.

Coulmann n'*en* revenait pas *de* la simplicité des princesses. (Henry Bordeaux : *La Reine Hortense au château d'Arenenberg; Revue de Paris* du 15 mars 1931.)

Nous avons peine à croire que, dans cette ville *où* gronde toute une humanité, il ne s'*y* passe absolument rien. (Henri Bidou, *Revue de Paris,* 1er décembre 1930.)

« Je m'*y* connais *en* art. » Ici, outre le double emploi de *y* et de *en,* il faut critiquer l'emploi même du verbe *s'y connaître*; on *se* connaît à l'art, on *se* connaît *en* art. Et pourtant, M. Paul Bourget a écrit, dans une longue nouvelle intitulée *La Pie* : « Il s'*y* connaît *en* chevaux. » M. Abel Hermant pourrait en faire la remontrance à son éminent collègue!

Hélas! que j'en ai rencontré, au hasard de mes lectures, de ces attentats contre l'architecture du style, contre les conjugaisons, contre la symétrie, et cela, souvent, chez des écrivains pleins de mérite, chez des auteurs que j'aime. ...Les auteurs que j'aime ou que j'es-

time sont, bien entendu, ceux que je lis le plus souvent. Qu'ils veuillent bien me pardonner que je cite des exemples extraits de leurs œuvres. Si je lisais les auteurs que je n'estime point, je me plais à croire que les exemples contenus dans la présente étude seraient encore plus abondants.

L'ordre direct — sujet, verbe, complément — engendre la monotonie. Admettons donc l'inversion; mais qu'il n'en résulte nulle équivoque!

Relatant la catastrophe qui désola la Savoie au printemps de 1931, l'*Ami du Peuple* du 16 mars 1931 écrivait :

> Voici quelle interprétation donnent les techniciens du phénomène, dont ils ne peuvent que suivre avec anxiété les phases successives.

Les techniciens du phénomène? *Qu'ès aco?* Ne pouvait-on écrire : « Voici quelle explication les techniciens donnent du phénomène, dont ils ne peuvent que suivre les phases avec anxiété » ?

Remarque. — Les phases d'un phénomène sont toujours *successives*, de même que les étapes d'un voyage ou d'une réforme. Inutile de le dire.

L'exemple ci-dessus est imputable à un vague journaleux. On regrette davantage de trouver un défaut de construction sous la plume élégante de M. James de Coquet. Cet auteur d'un goût si sûr écrit, dans *Figaro* du 26 mars 1931, en rendant compte d'une pièce de M. Maurice Rostand, *Monsieur de Létorière :*

> L'aisance avec laquelle l'auteur fait rimer les solécismes avec les imparfaits du subjonctif tient du prodige.

Pourquoi faut-il que, dans son propre compte rendu, M. James de Coquet commette un solécisme :

> ...Il est venu jardiner, écrit M. de Coquet, dans le couvent où la pauvre Anne de Carignan vient d'être enfermée *pour la punir* d'une visite clandestine du séducteur...

Il fallait écrire : « ...où la pauvre Anne de Carignan vient d'être enfermée en punition (c'est-à-dire *pour être punie*) d'une visite du séducteur ». Ou encore : « ...dans le couvent où l'on vient d'enfermer la pauvre Anne de Carignan pour la punir... »

Un journal décrit la place d'un village ouvrier pendant une grève : « ...des femmes seules vont par petits groupes... ».

Veut-on dire que seules les femmes vont par groupes, tandis que les hommes déambulent isolément? Que les groupes ne sont composés que des femmes? Mais des femmes en groupes (même petits) ne sont plus seules.

Un magasin de meubles affiche : « Nous mettons en vente de très rares tapis persans. » Veut-on dire que, parmi les marchandises mises en vente, il ne se trouve que très peu de tapis persans?

« Une teinte plus terreuse décolorait ses traits. » (Raymond Escholier, *La Nuit,* page 10.) Un visage qui se décolore perd sa couleur, devient pâle. La couleur de la terre étant plus foncée que celle de la peau (le personnage appartient à la race blanche), une peau qui devient *plus terreuse,* loin de perdre de la couleur, en acquiert.

...Les abeilles, uniquement appliquées à leur tâche et qui auraient le loisir d'*engranger* leur miel. » (Albéric Cahuet, *Moussia et ses amis,* page 71).

enrucher du miel, si le mot existait, serait plus satisfaisant que cet *engranger.*

J'ai cité comme un bel exemple d'asymétrie cette affiche : « Défense de monter et de descendre des trains en marche. » C'est un péché du même genre qu'a commis M. Ferdinand Lot, membre de l'Institut, dans un ouvrage d'ailleurs estimable, *La fin du Monde antique et le début du moyen âge,* page 277 : « l'arrivée et l'occupation du pays par les Ostrogoths ». Veut-il dire l'oc-

cupation et l'arrivée du pays? L'arrivée du pays par les Ostrogoths? Grammaticalement, *par* se rapporte aussi bien à *arrivée* qu'à *occupation.* Il manque un régime à *arrivée.* (L'arrivée *des* Ostrogoths, certes, mais dans la phrase incriminée on ne trouve pas ce *des.*)

Dans ce bel et probe écrivain que fut Maurice Maindron, j'ai lu (*Le Tournoi de Vauplassans*) : « ...entre chaque plat, les convives buvaient du vin épicé ». Après chaque plat, oui. Avant chaque plat, oui. Entre chaque plat et le suivant, oui. Mais « entre chaque plat », non! *Entre chaque plat* ne signifie rien.

La chasse de nuit, étudiée et organisée, est devenue, pour les avions de bombardement, *là où elle fonctionne,* un adversaire redoutable. (Général Niessel. *La protection des civils contre le danger aérien. Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1931.)

L'on peut affirmer que, *là où elle ne fonctionne pas,* la chasse de nuit ne doit point être un adversaire bien redoutable.

Page 225 de l'intéressant ouvrage de M. Louis Battifol, *Le Louvre sous Henri IV et Louis XIII,* je lis :

La malheureuse Henriette-Marie, une des femmes du XVII[e] siècle qui *a eu* la sensibilité la plus charmante et la plus douloureuse.

Ce *qui,* pronom relatif, a pour antécédent un nom au pluriel (femmes); le verbe dont ce *qui* est sujet doit donc être mis au pluriel. M. Battifol commet la faute populaire : « C'est moi qui est, c'est toi qui a, c'est nous qui sont. »

Quelle négligence dans ces deux phrases de M. Romain Rolland :

Un envoi qui lui avait fait bien plaisir, *ç'avait été de Lorchen,* la jeune paysanne pour laquelle il avait eu une rixe avec des soldats prussiens. (*La Foire sur la place,* page 269.)

Il ne s'inquiétait pas trop du lendemain, *bien qu'il aurait eu* de bonnes raisons pour cela. (Même ouvrage, p. 265.)

Que de fautes d'orthographes rencontrées dans la pièce de M. Cromelynck, *Carine,* déjà citée à propos de *exhubérante :*

Page 22. — Provoquante, au lieu de : provocante.
Page 112. — J'eus compris, pour : j'eusse compris.
Page 121. — Infatiguable, au lieu de : infatigable.
Page 143. — Il eut suffit, pour : il eût suffi.
Page 163. — Je concluerai, pour : je conclurai.
Page 187. — Dorlotté, pour : dorloté.

Cela n'empêche point que j'ai pris beaucoup de plaisir à lire et à entendre *Le Cocu magnifique.*

Les attentats contre la symétrie ne sont parfois qu'apparents. Mais c'est déjà trop, car la symétrie est une vertu à la fois externe et interne.

Dans la phrase suivante : « On se demande *comment* le fait a pu se produire et *ce qui* l'a déterminé », un grammairien professionnel démontrera qu'il y a là, en réalité, deux propositions complétives de même nature, deux interrogations indirectes introduites par des mots différents, mais bien symétriques. Il faut voir dans *ce qui,* formant un tout, le neutre de *qui* interrogatif (4).

J'estime cependant que si, pour le grammairien, *ce qui* forme un bloc, *pour l'œil* il y a néanmoins deux mots, et l'on éviterait facilement l'asymétrie apparente en écrivant :

On se demande comment et pourquoi le fait a eu lieu.
On recherche l'origine et l'occasion...
On se demande quelles ont été l'origine première et la cause immédiate du fait.

(4) René Georgin, dans la revue *Humanité*, de mai 1931.

§

J'ai réservé pour la fin de cette longue étude la difficile question du *ne* explétif.

Dans un article publié par *la Renaissance*, en 1923, si j'ai bonne mémoire, M. Etienne Le Gal a demandé la suppression du *ne* explétif, source de complications. « A la porte, monsieur *Ne* ! » concluait-il. Sans donner exagérément dans le « populisme », on peut concéder que le peuple a quelque raison de dire : « Je crains qu'il vienne », pour : « Je crains qu'il *ne* vienne » ; il ne se sent point obligé de régler ses discours sur ceux que tenaient les Latins corrects, il y a vingt siècles (*timeo ne veniat*), d'autant que les mêmes Latins corrects disaient *Doctior est quam putas,* et non *quam ne putas.*

Mais essayons de projeter quelque lumière sur cette obscure question.

Ne explétif est dangereux parce qu'il s'écrit de la même façon que *ne* négatif, alors qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, du même mot. Si le *ne* explétif s'écrivait *na, no* ou *nu,* tout le monde serait préservé de la confusion. Quand l'Académie, l'Université et l'usage en auront ainsi décidé, la proposition de M. Le Gal deviendra inutile..

Restons dans le moment présent.

Je crains qu'il ne vienne (*ne* explétif) signifie: je crains sa venue.

Je crains qu'il ne vienne pas (*ne* négatif) signifie : je crains son absence.

Un esprit non prévenu s'écriera : « Vous voyez ! L'adjonction de *pas* suffit à changer le sens de la phrase ! — Non ! répondrons-nous, le sens de la phrase avait changé *avant* l'adjonction de *pas*. Dans la seconde phrase, *pas* a été ajouté à un *ne* qui, à lui seul, contenait toute la négation. L'adjonction de *pas* à un *ne* explétif ne se concevrait point.

C'est parce que *ne* (*ne* négatif) contient toute la négation que, quoi qu'en dise Molière, Martine ne commet point de véritable récidive en affirmant

Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

Ne servent (*ne* négatif) et *ne servent pas* sont synonymes.

C'est aussi parce que *ne* négatif contient toute la négation que *il n'y a* et *il n'y a pas* sont synonymes (5).

Grammaticalement, *il n'y a que vous* et *il n'y a pas que vous* ont la même signification. Dans les deux cas, il s'agit d'un *ne* négatif, et il est vain de prétendre changer le sens de la formule par l'adjonction de *pas*. Mais, pour les trois quarts des gens, de nos jours, la négation complète est *ne... pas*. Anciennement, l'on avait l'oreille assez fine pour comprendre que *vous n'êtes seul* était le contraire de *vous êtes seul*. Aujourd'hui, il faut absolument dire : *Vous n'êtes pas seul.*

Il n'y a que vous signifie *vous êtes seul.*

Partant de là, les trois quarts des gens, confiants dans la vertu illusoire de *pas*, ajoutent *pas* à *il n'y a que*, pour en former un prétendu contraire et obtiennent ainsi l'expression *il n'y a pas que vous* qu'ils emploient dans le sens de *vous n'êtes pas seul.* Les trois quarts des gens ont tort. Ils feraient beaucoup mieux de dire, pour rendre leur pensée : Vous n'êtes pas seul; il y en a d'autres que vous; il n'y a pas seulement vous... »

Les trois quarts des gens forment la majorité. Mais c'est là un argument de suffrage universel. Les questions de science et d'art ne se règlent pas sur la place publique.

Hélas, Anatole France a imité par deux fois le *profanum vulgus :*

Certains la soupçonnaient de donner asile à des femmes de

(5) Je précise ici ce que j'ai déjà indiqué dans le *Mercure de France* du 1er août 1928, pp. 536 et 537.

mauvaise vie. Et il y a apparence qu'elle *n*'hébergeait *pas que* d'honnêtes dames. (*Vie de Jeanne d'Arc,* 1[er] volume, page 81.)

On commençait à croire, même chez le recteur, que les récits qu'on faisait d'elle et de M. Roux dans la ville *n*'étaient *pas que* des fables. (*Le Mannequin d'osier,* pages 347-348.)

Autre négligence dans la seconde phrase : l'emploi du pronom *on* pour désigner des groupes différents de personnes; le *on* qui croit n'est pas le *on* qui fait des récits.

Notre *que* conjonction s'écrit comme notre *que* pronom. Autre source de confusions analogues à celles qui règnent entre le *ne* négatif et le *ne* explétif.

En l'absence de déclinaisons, *que* pronom est lui-même amphibologique; il peut représenter un substantif masculin ou féminin, singulier ou pluriel, toutes nuances que le latin permettait d'exprimer sans erreur. Faute de déclinaisons, je le répète, nous sommes obligés d'attribuer à *la place* qu'occupe le mot *que* dans la phrase, sous peine d'équivoque, une importance dont on n'a pas à se préoccuper dans d'autres langues. C'est pourquoi les grammairiens nous recommandent de placer le pronom relatif aussi près que possible de son antécédent, afin d'éviter l'équivoque.

Le problème primordial est là : éviter l'équivoque.

Dans un article sur « La crise du français, paru dans la *Revue de Genève* d'octobre 1930, j'avais cité cette phrase prononcée par une personne assez vulgaire : « Mon cousin a reçu une lettre que sa sœur se marie. » En réalité, disais-je, l'auteur a sous-entendu un mot; il a voulu dire : « ...une lettre *annonçant* que... » Il manque, un mot, un verbe, pour introduire et précéder la conjonction *que*. Dans la construction adoptée, *que* suivant immédiatement *lettre* est pris pour un pronom d'ailleurs incompréhensible.

M. André Thérive a bien voulu me contredire, dans les *Nouvelles littéraires* du 6 décembre 1930; il a soutenu que, dans la phrase citée, le substantif *lettre* régit

une proposition complétive avec la conjonction *que* ; qu'on ne saurait en aucune façon voir dans ce *que* un pronom; qu'il n'y a nul besoin de supposer un mot sous-entendu.

Je lui répondrai ceci :

Quand une phrase commence de la façon suivante : « Mon cousin a reçu une lettre que... » on n'empêchera jamais personne de penser que ce *que* est un pronom relatif dont *lettre* est l'antécédent. L'auditeur s'attend qu'on lui dise, par exemple : « Mon cousin a reçu une lettre *que j'ai lue...* »

Il se peut que l'auditeur ait tort d'anticiper ainsi, et que la suite doive le détromper. Mais alors, c'est que la phrase ne répond pas au génie de notre langue, qui veut que l'auditeur, conduit en quelque sorte par la main, comprenne ce qu'on lui veut au fur et à mesure que les mots sont prononcés. En allemand, on met le verbe à la fin de la phrase et, à ce moment-là seulement, on comprend le début; l'auditeur aura retenu devant son esprit des mots dont le sens ne s'éclairera que plus tard; il fera un retour sur le passé. On ne doit point demander un pareil travail à un Français, descendant de ces Latins auxquels la formule *epistolam... quod,* ou *epistolam... ut,* eût donné l'avertissement préalable et nécessaire que le reste de la phrase ne devait pas être compris de la même façon que s'il avait entendu *epistolam quam.*

Zola a écrit dans *Rome* (page 316) :

Ces colossales richesses *qu'il avait fallu des siècles de népotisme pour entasser* entre les mains de quelques-uns.

Si l'usage des propositions complétives, régies par un substantif avec la conjonction *que,* doit conduire à des constructions aussi peu sympathiques, je préfère renoncer à ce genre de propositions complétives, fussent-elles autorisées par le règlement, et écrire :

Ces colossales richesses dont l'entassement avait exigé des siècles de népotisme.

Ces colossales richesses pour l'entassement desquelles il avait fallu des siècles de népotisme.

L'entassement de ces richesses avait exigé des siècles de népotisme.

Je n'aime point davantage cette phrase des frères Tharaud :

Mais il y a évidemment autre chose dans l'attirance qu'il exerce, *autre chose qu'il faudrait être soi-même un Berbère pour sentir.* (*Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*, p. 51.) (6).

Il y a des dentistes que leurs doigts sentent le tabac. Autre phrase triviale que j'avais citée concurremment avec *Mon cousin a reçu une lettre que sa sœur se marie.* M. André Thérive dit que cette phrase est populaire (Je n'ai point soutenu le contraire!) et que le *que* « y sert de ligature invariable et d'ailleurs absolument naturelle depuis de longs siècles ». Il ne craint pas d'ajouter que, cette phrase, il la dirait, sans l'écrire. Je crois que M. Thérive se vante. Ancien professeur de première au Collège Stanislas, il n'a jamais dit, en classe, à un élève: « Vous m'avez remis un devoir *que* je ne comprends rien. » « Vous m'avez donné une copie *qu*'il y a des fautes. »

§

Nous avons trouvé des coupables partout : dans le peuple, chez les journalistes comme chez les historiens, dans la langue parlée et dans la langue écrite. Toutes les catégories de malfaiteurs commettent quasiment toutes les catégories d'attentats. L'étourderie des uns rejoint l'ignorance des autres; le laisser-aller produit ici

(6) A rapprocher de cette phrase le rapport administratif : « Le comptable ignorait ce déficit *qu'il ne prenait aucune mesure pour réduire.* » Encore une proposition complétive, sans doute! Ce n'est pas beau.

les mêmes résultats qu'ailleurs l'effort vers la noblesse. C'est qu'en effet le problème du langage est une question d'ordre psychologique. Erreurs de sens, faiblesses d'expression, défauts de symétrie ou de construction, avant d'être traduits par des mots, ont habité une pensée malhabile à démêler le vrai du faux, le beau du laid, l'or pur du clinquant, l'exactitude de l'à-peu-près.

Dans sa lettre à Edouard Delessert, citée au début de cette étude, Mérimée écrivait à son ami : « Soyez sûr qu'entre le style élevé et le style familier, la différence la plus grande n'est pas dans les mots, mais dans les idées. » C'est pourquoi il louait Bossuet de « n'avoir qu'une langue ». Tout le problème est là. L'homme peut se permettre de n'avoir qu'une langue lorsqu'il a beaucoup d'idées parce que cela seul le conduit à la savoir à fond.

ANDRÉ MOUFFLET.

COMMENT DONNER SATISFACTION A L'ITALIE?

Dans le *Mercure de France* du 15 février 1932, M. Henry Massoul, puis, dans celui du 1er février 1933, M. Peytavi de Faugères, ont exposé de façon remarquable les difficultés de l'entente franco-italienne et la nécessité d'un accord. Ils n'ont cependant pas proposé de solution pour la liquidation du principal obstacle à cette entente : la réalisation des « compensations équitables » coloniales prévues par le pacte de Londres. Compensation ne peut signifier que cession. Mais, plus important peut-être que la cession, parce que permettant moralement cette dernière, serait le *mode de cession.* L'excuse de la solution proposée sera qu'elle n'a pas été jusqu'ici envisagée.

§

La belle France est le point de convergence de convoitises et de réclamations. On veut d'elle des territoires (et même des territoires dont elle n'est pas souveraine), des modifications de traités à son désavantage, de l'or. De toutes ces réclamations, une seule a un fondement juridique : la demande de l'Italie, sur la base du pacte précité, d'une cession coloniale. Le principe en est indiscutable. Il serait d'autre part naturel que, si la France envisageait la réalisation de la cession, elle désirât le faire sans être lésée par rapport aux autres contractants du pacte de Londres et qu'elle voulût parer à la tentative que d'autres pourraient avoir d'interpréter le transfert de territoire comme une faiblesse. Pour remplir ce double

but, la parade consisterait à déclarer qu'il ne sera fait qu'une *cession conjointe,* — conjointe à une cession parallèle de l'Angleterre à l'Italie.

Habilement, l'Angleterre a déjà cédé la partie nord-est de sa colonie de l'Afrique orientale, le pays du Djouba (Jubaland), attenant à la Somalie italienne, et elle a fait accepter par l'opinion l'idée que cette cession correspondait, de la part de la Grande-Bretagne, à la compensation promise. Mais M. Peytavi de Faugères a montré que les postes-frontières, reliés par des pistes, cédés par la France à l'Italie aux confins sud-ouest de la Tripolitaine, et qui remettent complètement aux mains de cette dernière la piste caravanière Ghadamès-Ghat-Toummo, dépassent en étendue (120.000 km² contre 90.000) la cession du Djoubaland. L'Italie déclare la concession française insuffisante, et cette prétention peut être considérée comme justifiée, à la condition que la cession du Djoubaland soit également regardée comme inadéquate.

En effet, comment se fit la répartition des mandats auxquels donna lieu la suppression du domaine colonial allemand? La France reçut la plus grande partie du Togo et la plus grande partie du Cameroun. L'Angleterre obtint (directement ou par l'intermédiaire de ses dominions) : une petite partie du Togo, une petite partie du Cameroun, tout le Sud-Ouest africain allemand, l'Afrique orientale allemande (moins le Rouanda à la Belgique) et la Mélanésie allemande (nord-est de la Nouvelle-Guinée et, comme îles principales, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, l'archipel Bismarck). Au Japon fut octroyée la Micronésie allemande. C'est dire que le domaine obtenu par la Grande-Bretagne, outre sa plus grande variété et sa plus grande valeur, est d'une étendue six fois plus grande que le domaine échu en partage à la France. Encore, dans le calcul qui précède, n'est-il pas tenu compte des mandats sur les pays turco-arabes : le territoire syrien de la France représente une surface infiniment moindre que

l'ensemble des régions recueillies par l'Angleterre ou sous son contrôle.

Une rectification de frontière sur les confins de la Tripolitaine ne répondant ni à la lettre ni à l'esprit du pacte, une cession de plus grande envergure est à envisager. Pour qu'elle reste « juste » vis-à-vis de tous les contractants, la cession anglaise ne peut — pour le moins — être inférieure à la cession française. Le principe étant admis, envisageons deux modalités d'exécution possibles, à choix, la première éventualité n'étant d'ailleurs mentionnée que pour le principe, et ne pouvant concourir, dans le but poursuivi d'une entente définitive, avec la seconde possibilité.

§

La *cession du Cameroun* aurait un gros avantage. Les Allemands réclament — sans droit, bien entendu, peu importe ici! — leurs anciennes colonies. Le Cameroun, beaucoup plus étendu que le Togo, une fois cédé à l'Italie, leurs réclamations devraient changer d'adresse. Par la force des choses, et même sans tenir compte de l'accord général sans lequel la cession ne serait pas possible, cette solution aiderait à la reconstitution d'un front franco-italien. La péréquation des parts française et anglaise serait obtenue par la réduction de l'angle entre Ngoko et Sanga au profit de la France et la cession complémentaire à l'Italie d'une zone de la Nigeria anglaise adjacente au Cameroun.

L'Italie tient-elle cependant plus à l'étendue de la nouvelle colonie qu'à son raccord avec la Tripolitaine ? Les cercles coloniaux italiens ne convoitent-ils pas les territoires français du Tibesti, du Kanem et du Baghirmi, comme l'a fait entrevoir le colonel Burthe d'Annelet dans les conférences où il narrait ses randonnées à travers ces régions, convoitises inutiles si elles n'ont pour but le contact avec le Cameroun? L'exigence de ce contact comme

complément à la cession du Cameroun compromettrait les chances d'accord. Supposons cependant un instant que l'idée en soit acceptée. Sans entrer dans la discussion des modalités selon lesquelles le corridor pourrait être aménagé, sans tenir compte du fait qu'une telle concession pourrait amener à réduire l'étendue du Cameroun envisagé pour la cession, le corridor ne pourrait être conçu que selon le principe suivant. Ce n'est pas avec les territoires du Tibesti, du Kanem et du Baghirmi, c'est-à-dire à l'est du lac Tchad, que le corridor devrait être constitué, mais bien le long de la piste nord-sud Tripoli-Mourzouk-Kouka; c'est dire qu'il ne devrait pas se faire exclusivement aux dépens de territoires français, mais que — pour le moins — le Bornou, formant l'angle nord-est de la Nigeria anglaise, sur la rive occidentale du Tchad, devrait être cédé à l'Italie.

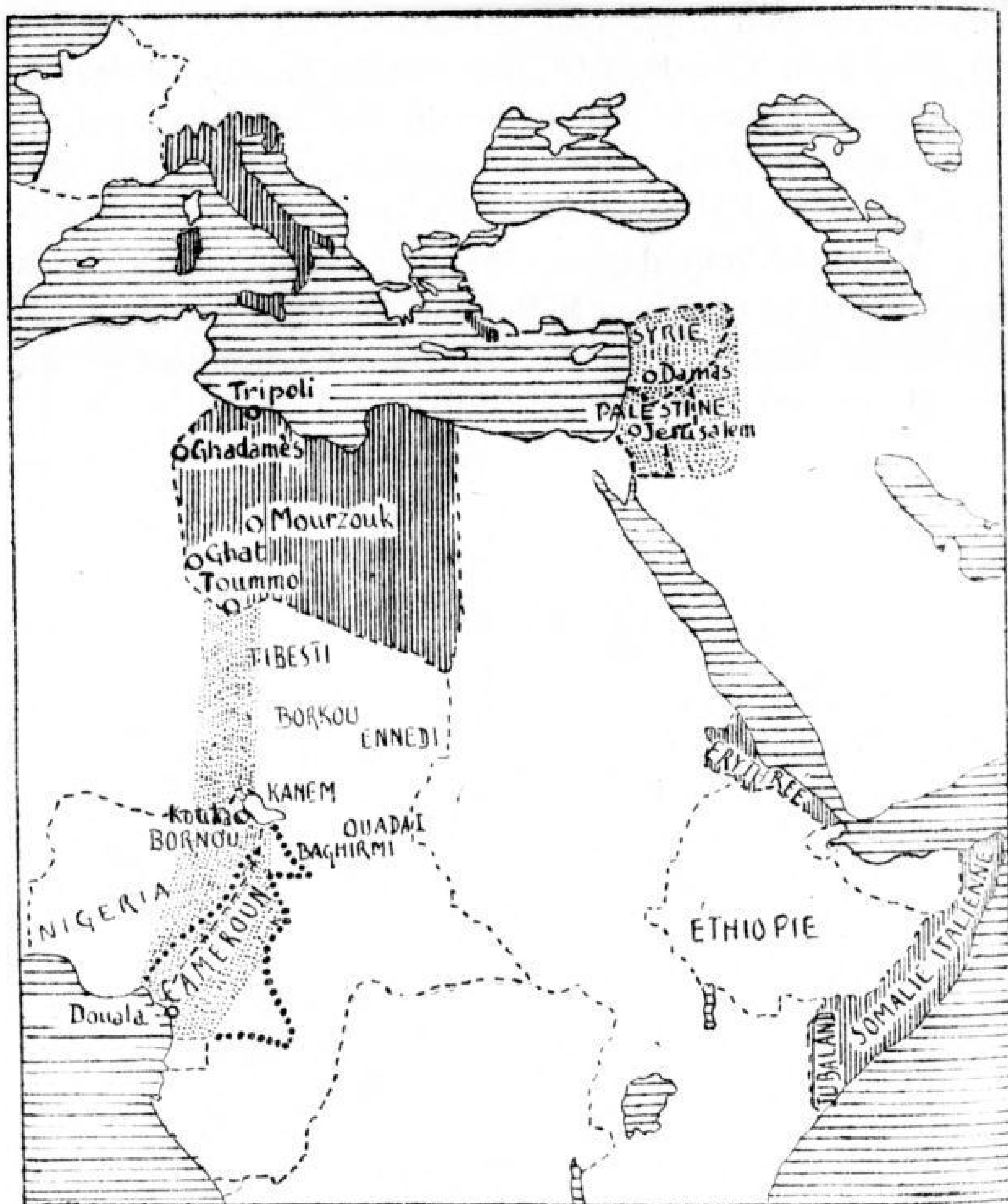
En outre du fait que cette solution satisferait à la condition d'une cession conjointe, elle permettrait au Ouadaï et aux territoires français adjacents précités de subsister économiquement, appuyés qu'ils resteraient au Tchad et à ses affluents, communiquant largement avec le Congo français par les territoires de l'Oubanghi.

Cela dit pour l'exposé du principe. Mais comme un tel corridor ne saurait couper complètement l'Afrique occidentale française de l'Afrique équatoriale française, c'est plutôt deux corridors en croix qu'on aurait, avec les réclamations et les froissements perpétuels qui en découleraient. Cette solution ne mériterait donc, en définitive, qu'un coup de chapeau.

§

L'autre solution donnerait pleine satisfaction aux possibilités d'expansion coloniale de l'Italie, sans toucher au vrai domaine colonial français. Elle consisterait dans la cession conjointe, par la France et par l'Angleterre, des *mandats syrien et palestinien*. Le domaine du mandat

français est strictement délimité sur le terrain ; le domaine anglais est moins net puisqu'il comprend des territoires à mandat (Palestine), des territoires au mandat desquels l'Angleterre a renoncé tout en s'y réservant des avantages (Irak), d'autres territoires enfin sur lesquels elle exerce le contrôle de fait, et n'entend pas le lâcher,



Le domaine colonial italien et les compensations complémentaires envisagées.

Surfaces en hachures verticales : domaine italien.

Surfaces en pointillé : les deux compensations envisagées.

Lignes en tirets : frontières actuelles des Etats.

Ligne en gros pointillé : ancien Cameroun.

pour conserver la garde de la route des Indes (Arabie). C'est l'Angleterre qui aurait à établir jusqu'où pourrait aller, topographiquement, sa cession à l'Italie, cession qui ne devrait cependant être moindre que celle de la France.

Le Cameroun, vu la rigueur de son climat tropical, ne pourrait être qu'une colonie d'exploitation, tandis que la Syrie — au sens large — offrirait au génie italien les possibilités d'en faire une colonie de peuplement : ce dont, de son propre aveu, a le plus besoin l'Italie. Cette solution lui conférerait le prestige — qu'elle ne dédaigne pas — de la première puissance de la Méditerranée orientale et il n'est pas besoin d'insister sur ce qu'elle en pourrait retirer en politique intérieure, vis-à-vis de l'Eglise, puisque c'est la Rome royale qui disposerait des lieux saints.

§

Une cession conjointe syro-palestinienne résoudrait donc le plus harmonieusement l'ensemble du problème colonial, mais à une condition — qui subsisterait si la solution devait être camerounienne. Cette condition serait que la cession envisagée, la seule justifiable en droit, fût aussi la seule matérielle en fait, que l'accord auquel elle donnerait lieu, et qui aurait à résoudre toutes les questions pendantes, fût l'instrument d'une nouvelle et triple Entente occidentale, décidée à rendre le calme aux esprits par la garantie du respect des conventions.

Dr GEORGE MONTANDON.

LA VALLÉE QUI RÊVE [1]

—

IX

AU BORD DE LA ROUTE

Dans la galerie ouverte de la Villa gaie, presque coquette avec ses murs blancs de chaux, ses portes et ses piliers peints en vert, doña Carmelita, la vieille mère d'Eusebio, le métayer, enveloppée dans son châle sombre, était assise sur le banc, fumant en silence. Grande, maigre, avec sa figure minuscule, son nez aigu et ses cheveux encore noirs, elle semblait un vieux condor ratatiné, ravagé par les ans. Très vieille, elle vivait là depuis qu'on avait défriché ce champ et construit cette maison; mais maintenant, percluse et un peu démente, elle passait ses jours immobile, fumant silencieuse ou parlant toute seule. A son côté, la plus jeune de ses petites-filles, une gamine à la bouche de feu et aux cheveux courts, assise au bord du banc, s'inclinait sur un alphabet tout rongé, laissant pendre ses pieds nus. Dans la cour de la cuisine, Agustin, frais et rose comme toujours, en manches de chemise, lavait un tonneau, le cognant à coups réguliers contre le sol. Dans le débit, qui occupait la pièce principale de la maison et qui était fameux dans le pays, Eusebio s'amusait à transvaser le vin des barriques; par la porte arrivaient des bruits sourds, des relents d'alcool.

(1) *Mercure de France*, nos 832 et 833.

Quoique le printemps verdît déjà la campagne, le temps n'était pas beau et on ne voyait que de rares clients. Sous le ciel toujours sombre, la maison de cette métairie de la vaste hacienda, dressée sur le bord de la rivière, à la lisière de la route qui allait à la ville, paraissait dormir, bercée par la rumeur de l'eau accrue, par le murmure des peupliers de la route. Et le débit, lieu de repos obligé pour les campagnards qui venaient à la ville, ainsi que pour les charretiers qui transportaient du blé et du vin au port, était à présent presque toujours solitaire.

La vieille dressa son buste, faisant tinter les grains et la petite croix du chapelet qu'elle portait au cou. Dans l'allée, un homme gros et moustachu passait sur un beau cheval gris à la longue crinière. Son poncho fin et ses éperons d'argent faisaient deviner un caballero. Un garçon le suivait au trot de son cheval. Toute tremblante, l'aïeule essaya de se lever.

— Le patron! s'exclama-t-elle d'une voix altérée par l'émoi. Le patron, mes enfants!

La petite fille sourit, amusée, et, retenant l'aïeule :

— Mais non, petite mère, répliqua-t-elle. Le patron est mort, il est mort cet automne.

La vieille lança un long soupir et, se rapetissant de nouveau, elle resta muette, sombre. Mais bientôt elle se mit à parler d'une voix basse, profonde, comme pour elle-même :

— Le patron, ah! si gentil, si généreux avec les pauvres! Il a acheté ces terres où nous avons toujours vécu. Feu mon mari (qu'il jouisse de Dieu!) était déjà malade, les enfants trop jeunes encore. Le caballero ne nous a pas demandé la ferme. « Vous êtes chez vous, doña Carmelita. » Ainsi me dit-il, et il nous laissa en paix. Quand l'homme mourut, j'étais désolée, je ne savais que faire. « Les enfants sont déjà grands, doña Carmelita. » Ainsi me dit le caballero et il donna des

bœufs à Eusebio pour qu'il travaille de moitié, et il employa Adan, le petit, pour garder les vaches... Le patron, ah!... Si généreux... si...

Peu à peu, ses mots se faisaient rares, sa voix s'éteignait.

Distraite de sa lecture, la petite parcourait du regard la colline proche, bleutée de vignes, la paroi rougeâtre de la route qui s'enfonçait, descendant vers la rivière, et là-bas, près de l'eau, la vieille porte de la clôture, tout cela qui, par cette après-midi grise, avait un aspect de choses intimes et mystérieuses, comme les objets d'une pièce fermée.

La mère sortit de la cuisine. Jeune encore, le teint clair, les cheveux roux peignés en une grosse tresse, elle avait une allure presque distinguée qui s'accordait mal avec sa jupe simple et son châle fané; elle portait dans ses mains un chiffon blanc. En passant près du garçon, toujours à sa tâche monotone, elle l'enveloppa d'un long regard, mouillé de cette tendresse que les jeunes mères éprouvent pour leurs beaux fils. Elle alla s'asseoir sur le banc près de la petite.

— Elena! s'écria-t-elle. Tu n'étudies pas! Comment vas-tu réciter ta leçon à Agustin ce soir?

Le jeune homme lança un regard oblique vers la galerie.

— Paresseuse! murmura-t-il. Elle ne sait jamais sa leçon. Et elle passe son temps à chasser les mouches... et à écouter les contes de grand'mère.

La femme déplia le linge qu'elle portait et se mit à coudre. Tête baissée, Elena étudiait avec ardeur; sa petite bouche se retroussait, laissant passer les syllabes rebelles.

De la rivière arriva un bruit lourd d'eau remuée et de roues lentes. Une sombre diligence traversait le courant avec difficulté. Elle atteignit enfin la rive, disparut dans la partie enfoncée de la route et gagna l'avenue de peu-

pliers. La vieille, qui s'était dressée, suivait la voiture de ses petits yeux de faucon.

— Notre maîtresse! s'exclama-t-elle tremblante. Notre maîtresse, mes enfants!

Et de nouveau, elle essaya de se lever. Mais Elena, une fois de plus, la retint, souriante :

— Non, petite mère. Notre maîtresse est à la capitale; elle est allée habiter là-bas avec les petits patrons.

— Et elle ne doit guère se souvenir de nous, ajouta la bru, agressive.

L'aïeule se calma, soupira, se ratatina de nouveau.

— Notre maîtresse, ah! marmonna l'aïeule, toujours comme pour elle-même. Si aimable, si jolie! Blanche comme un lis, sainte comme un ange de Dieu. Le patron ne voyait qu'elle, les pauvres la bénissaient... Le caballero n'avait alors que ces terres. Ils venaient là les dimanches de printemps avec d'autres riches de la ville. Mon Dieu! Je me mettais en quatre pour les servir. « Ne vous inquiétez pas, doña Carmelita », me disait la sainte dame, « tout est très bien. » Après, le patron acheta beaucoup de terres, il fit bâtir la grande maison de l'hacienda. Ils y allaient en vacances. Quand la voiture passait par ici, je sortais en courant avec mes fromages tout frais. Les petits patrons riaient de plaisir, la señora me donnait des réales...

La bru, les sourcils froncés, cousait pensive.

— Les riches! murmura-t-elle sourdement. Je les connais. Mon père est un riche, don Fernando Lopez, un des plus riches de la ville. De quoi ça m'a servi? Il n'a jamais aidé ma pauvre mère, et moi, il ne me connaît pas.

— Le patron, un bon caballero! répliqua la vieille sans sortir de son immobilité. Il s'est marié avec une femme riche, comme tous les messieurs. Mais il a recueilli ses quatre fils naturels dans sa maison même, et il les a élevés et rendus heureux...

La bru lança un rire acide qui la fit frissonner.

— Et mademoiselle Trinidad? dit-elle.

— Ah, mademoiselle Trinidad! soupira l'aïeule. Son étoile était ainsi : fatale. Sa mère aussi a été malheureuse... Quelle demoiselle plus douce, plus serviable! Elle semblait née pour être heureuse. Elle s'éprit de don Alejo, le jeune frère de la señora. Qui allait penser que ce monsieur si beau devait la payer si mal! Il abusa de la pauvre petite et un beau jour il partit en cachette et ne revint plus. Quand le patron sut l'histoire, il vint parler avec moi, très courroucé : « Qu'est-ce que vous dites, doña Carmelita, de ce qu'a fait ce vaurien? » Et ses larmes coulaient. « Je vais vous amener la petite pour que vous l'assistiez dans ses couches. » Elle était très malade, la pauvre petite. Que n'ai-je pas fait pour la soulager! Peine perdue. Elle accoucha et elle se consuma. L'enfant est né à moitié mort. Pauvre Marcos! Sera-t-il malheureux aussi?...

Un homme à cheval avançait dans le sentier qui montait de la rivière : un vieux à l'aspect étrange couvert d'un poncho fané et d'un petit chapeau au bord si tombant qu'il semblait un bonnet. Sa figure longue au nez courbé était toute cramoisie parmi sa barbe blanche et frisée comme la toison d'un mouton. Le chien de garde ouvrit ses yeux rouges, mais n'aboya pas : il était habitué à voir arriver des gens. Le vieux mit pied à terre et, s'inclinant avec difficulté à cause de la raideur de ses guêtres de cuir velu, il entrava sa monture. Puis il adressa un salut aux femmes et gagna le débit.

— Bonjour, don Eusebo, murmura-t-il, éclairant de son sourire la toison de sa barbe.

L'homme, qui continuait de transvaser, resta le seau en l'air. Ses yeux d'un gris sale se désorbitèrent, dévorant sa figure anguleuse aux moustaches tombantes en fer à cheval. Il connaissait bien ce vieux, don Juancho Gonzalez, qu'on appelait le mouton, mais il savait qu'un

tel mouton était un renard redoutable. Fils de don Jeïma, le vieillard centenaire qui courait encore les fêtes, cet homme avait l'air doucereux et l'aspect misérable de son père. Mais il était propriétaire d'un coin de terre près de l'hacienda et il passait sa vie à cheval en des affaires mystérieuses qui, disait-on, lui rapportaient beaucoup.

Se dressant sur ses jambes de sauterelle que son large pantalon faisait encore plus disgracieuses, Eusebio remplit de vin un litre tout noir de lie et le mit sur le comptoir devant le client. Le vieux releva son poncho sur son épaule et, haussant l'étrange verre, il demeura un moment à faire gargouiller son gosier. Puis il se suça les moustaches et, réconforté, il parla :

— La nuit m'a attrapé hier à la ville, j'avais à voir plusieurs richards, et j'ai dû y coucher. On parle beaucoup, don Eusebio, des gens qui rôdent autour de votre maîtresse et de la fortune que votre patron a laissée. On dit que dans les partages, qui commencent à peine à se faire, le juge, don Juan Bautista Ortiz, l'exécuteur testamentaire, don Pablo Gutierrez, et jusqu'à l'huissier, Tarrito de Unto, ont déjà profité pas mal. On raconte que don Jacinto, qui s'occupe du magasin et de la maison, ne se fatigue pas beaucoup et ne s'ennuie pas tout seul.

Et baissant la voix sournoisement :

— Vous savez bien que dans l'hacienda les choses ne vont guère mieux. De l'administrateur au dernier valet, ils y mettent tous la dent. Vous n'avez pas vu ce qu'a dit le journal, de ce garçon qui s'est étouffé dans une cuve? Il a dit clairement que tout cela arrive parce que tous, dans l'hacienda, passent leur vie à se saouler, en fêtes. Et votre maîtresse, dans la capitale, ne sait rien du tout. Don Simon, le frère si aimé de votre patron, qui est chargé de veiller sur les affaires, ne lui a rien écrit de tout ça. Et cet été, quand la señora viendra en vacances à l'ha-

cienda, pensez-vous que quelqu'un va oser lui dire quelque chose!

Rasséréné, Eusebio réussit à faire sortir sa voix :

— Vous avez raison, peut-être. Mais la vérité finit toujours par se faire jour.

Mordant son sourire, don Juancho haussa les épaules. Il prit de nouveau le litre et le vida.

— C'est du bon vin, murmura-t-il. On dirait que celui que vend don Dolores Meza, dans la ville, est le même.

Eusebio ouvrit la bouche, mais ne dit rien.

Hochant la tête et souriant comme une petite femme, le vieux se pencha alors vers le bonhomme, et d'une voix étouffée et mielleuse :

— Avez-vous quelque chose à vendre? demanda-t-il. Du bois, quelque petit veau...

Eusebio arrondit ses yeux troubles, ouvrit la bouche au point de faire se joindre les pointes de ses moustaches tombantes; il bredouilla sans réussir à s'exprimer. Le vieux n'insista pas. Il resta encore un moment, l'oreille tendue aux bruits du dehors, comme s'il attendait quelqu'un. Puis il paya et partit. Agustin, qui avait les yeux fixés sur la porte de la boutique, courut vers lui. Et tous deux se mirent à causer à voix basse mystérieusement.

Mais la vieille, immobilisée par les ans et les maux, conservait l'ouïe intacte. Elle lança aux deux hommes un regard de côté.

— Pauvres, mais honnêtes : nous l'avons toujours été, murmura-t-elle. Le défunt (que Dieu l'ait dans sa gloire!) gaspilleur de ce qui lui appartenait, était avare du bien des autres. « Le bon valet fait le bon patron », me disait-il. Et il avait raison. Quand Eusebio ouvrit un débit à la ville, le patron l'aida, et il donna des bœufs à Adan, le plus jeune, pour qu'il travaille de moitié. Et quand Adan se maria et qu'Eusebio dut revenir avec moi, le patron lui confia ce débit, et il ne prit pas Agustin

comme travailleur. « Laissez-le encore à l'école », dit-il, « il est bon que les enfants sachent bien lire et écrire. »

Le vieux sauta en selle et il partit au galop comme en fuyant.

Eusebio apparut sur le seuil, ses longs bras tombés. Il regarda le garçon qui de nouveau secouait le baril avec un flegme exaspérant.

— Agustin! cria-t-il. Tu n'as pas encore été butter les cultures? C'est demain dimanche et don Pacifico va passer par ici. Pourquoi laves-tu ce tonneau?... Poule mouillée! Quand sauras-tu travailler comme un homme!

La mère, nerveuse, intervint :

— Quelle affaire! Pauvre petit! Il est comme ça. Il a étudié à l'école et il ne peut se faire aux travaux de la campagne. Ah, si nous avions encore le débit dans la ville! Là, pour sûr qu'il nous aiderait.

Mais l'aïeule, qui paraissait absente, fit entendre sa voix implacable :

— Feu mon mari (que le bon Dieu l'ait au ciel!) était un homme courageux. Il partait au petit jour avec les bœufs attelés et il ne revenait qu'après le coucher du soleil. « Le travail est la loi de Dieu », me disait-il, « et il n'y a pas de meilleur travail que celui des champs; la terre est reconnaissante envers celui qui sait la cultiver... » Et le patron! Quand son père mourut, il était un enfant encore. Il se mit à travailler comme un homme. Sa famille était très riche, mais elle avait tout perdu à cause d'un faux testament. Et il parvint à avoir l'hacienda la plus grande du pays, la maison la plus jolie de la ville. « L'homme qui ne travaille pas », disait-il « est comme la mauvaise herbe. »

Tranquille, comme s'il n'avait rien entendu, Agustin mit le baril contre le mur et s'approcha de la cuisine.

— Martina! cria-t-il vivement, changeant d'expression.

La sœur aînée, haute et lourdaude comme le père, apparut dans la fumée bleue de la porte.

— Combien de fromages as-tu faits? murmura-t-il.

— Sept seulement; il faut laisser du lait pour les petits veaux.

— Bête! Apporte le grand panier. Allons aux champs: les haricots sont déjà bons...

X

LE CHAT-SERPENT

Dans la galerie, l'aïeule fumait de nouveau, pensive; la bru cousait en silence. Assis sur le seuil du débit, Eusebio réparait de vieilles rênes. La petite Elena fixait la porte de la vigne qui se dressait là-bas près de la rivière. Cette vieille porte aux barres grises, rongées de caducité, la préoccupait étrangement. Tout au long de l'allée de peupliers il y en avait de semblables, mais elles fermaient un petit chemin qui allait à une maison : celle qui se trouvait vers la moitié de l'allée était l'entrée de la villa de don Pablo Gutierrez, qui haussait sa galerie rouge dans le fond du val parmi des peupliers pointus. Mais la porte de la vigne ne servait de rien. Le chemin qui commençaït là n'allait nulle part : il serpentait par les collines et après il s'enfonçait dans le ciel...

— Elena, tu ne travailles pas?

La fillette frissonna, comme si on l'avait réveillée d'un profond sommeil. Elle regarda sa mère, troublée, et enfonça de nouveau son nez dans son livre.

— Don Santos Gutierrez, murmura Eusebio désignant un vieillard qui passait à cheval, couvert d'un long pardessus verdâtre.

— « Le Chevalier à l'Habit vert » (1) lança la petite

(1) Personnage de *Don Quichotte*.

sans pouvoir se contenir. C'est comme ça que l'appelait don Samuel.

L'aïeule leva ses paupières, comme si elle revenait à la réalité :

— Don Samuel, le frère du patron! murmura-t-elle. Ah! Quel caballero, si habile! Personne comme lui pour greffer les arbres, pour faire des cigarettes parfumées. Et les choses qu'il inventait, les saillies qu'il envoyait! Et si savant! Il portait toujours sous son bras un gros livre qu'il lisait sans cesse. Il avait couru beaucoup de pays, mais il n'avait pas réussi à faire fortune. Il aimait boire, le pauvre petit! Le patron lui donna cette terre pour qu'il la travaille : c'était le plus jeune frère, gâté par sa mère. Parfois, il venait s'asseoir ici pour bavarder avec moi, ou lire son livre. Qu'il s'amusait avec sa lecture et que de choses il apprenait! Agustin, il l'appelait le Bachelier, Martina, Sanchica, et don Santos Gutierrez...

— Le Chevalier à l'habit vert, termina Elena, pouffant de rire.

Eusebio avait regagné le débit, la mère était entrée dans sa chambre. Elena regardait vers la vigne en toute tranquillité. Sur les ceps bleutés voltigeaient deux ou trois merles, lançant les flèches de leurs sifflements ou les cascades de leurs gazouillis. Au pied de la clôture de cerisiers, les topatopas mettaient des éclats d'or contre la paroi rougeâtre de la route creuse. Mais ce qui l'attirait le plus, c'était la vieille porte fermée près de la rivière: son regard s'y posait avec obstination, comme voulant lui arracher son secret. « Etait-ce vrai qu'elle ne servait de rien, que le sentier n'allait nulle part? » Une fois elle avait osé interroger sa mère: « Où va ce sentier?» « A quelque maison, peut-être... » Peut-être! Sa mère, non plus, ne savait pas.

Prudemment, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Et se retournant vers l'aïeule:

— Petite mère, y a-t-il une maison derrière ces vignes?

La vieille, qui paraissait endormie, leva les yeux et demeura un moment à regarder le vignoble.

— La maison des Sotomayor, répondit-elle. Mon défunt mari avait des affaires avec le vieux caballero. Il mourut quand j'étais jeune. Il y a longtemps que la maison est fermée. Les enfants vivent à la capitale et jamais ils ne viennent.

Eusebio sortit dans la galerie. Il s'avança vers la route et se mit à regarder en haut, mettant sa figure horizontalement. Sous le ciel d'un gris compact, des vapeurs sombres s'étiraient peu à peu. Les peupliers faisaient un bruit mélancolique, agités par le vent, léger encore, mais constant. La rumeur de la rivière vibrait, continue et sinistre.

Elena regardait au loin avec des yeux hallucinés. « Il y avait une maison derrière les vignes. Ah! Comment serait-elle? Non pas, certes, comme toutes les maisons, avec une galerie devant, et derrière un hangar pour mettre les bœufs. Elle serait peut-être comme la maison que le patron avait dans la ville: avec une porte aux carreaux de couleur et une corniche blanche, très haute. Et quelles choses il y aurait dedans! quelles choses précieuses il y aurait!... »

Un bruit lent de roues arriva de la route, et, peu après, une charrette chargée de grands tonneaux tourna vers la maison. Le bouvier, avec son large feutre sur la nuque, stimulait les bœufs à grands cris et à coups d'aiguillon. Eusebio courut à sa rencontre:

— Arcenio! Enfin! s'exclama-t-il jubilant. Tu arrives à temps. Si tu avais été plus long, je n'aurais plus eu de vin à vendre.

Le bouvier partit d'un rire qui faisait trembler son corps rondelet

Agustin arriva en courant, et, sans perdre de temps en paroles, il s'empressa d'aider les deux hommes. Adroite-

ment, ils firent glisser de la charrette un des tonneaux et, le faisant rouler, ils l'amenèrent jusqu'au débit.

Alors Eusebio se planta devant le charretier, dans une attitude d'anxieuse interrogation.

— Rien donc! s'exclama le garçon riant à pleine gorge. Tout s'est bien passé. J'ai dit à don Pacifico que les cercles du tonneau avaient lâché et qu'il s'était perdu près de cinq arobes.

— Et lui, qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il a grogné un peu, et il n'en a plus parlé.

— Et les cinq arobes se sont bien vendues, dit Agustin. Je les ai portées en ville à don Dolores Meza, et lui il les a bien vendues.

— Je crois que don Juancho Mouton a reconnu le vin, mâcha Eusebio en servant au charretier un verre d'eau-de-vie.

Mais Agustin, qui s'était glissé derrière le comptoir, ouvrait la petite caisse où l'on gardait l'argent, sortit un rouleau de billets verts et les passa au bouvier.

— Voici ce qui te revient...

Arcenio reçut sa part en riant comme si on lui eût chatouillé les côtes. Puis il prit le verre d'eau-de-vie, la goûta, but un coup.

— Maintenant, j'ai inventé une autre ruse, dit-il, sérieux. Don Pacifico m'a commandé de vous apporter un tonneau de dix arobes, comme celui que j'apporte à don Jacinto pour le débit de la ville. Je me suis arrangé pour aller seul au chai: j'ai pris un tonneau de quinze arobes.

Et, lâchant son rire dont il paraissait avoir le corps plein:

— Je vous laisse donc encore cinq arobes. Tirons-les vite, Agustin. Tu n'as pas par là quelque baril propre?

Le garçon sourit et sortit en courant. Bientôt il revint, faisant rouler le baril qu'il avait lavé avec tant de soins. En un clin d'œil les deux gars firent passer du tonneau au baril les cinq arobes si facilement escamotées. Accoudé

sur le comptoir, Eusebio, les yeux arrondis, la bouche entr'ouverte, les laissait faire.

— Je m'en vais, dit Arcenio après avoir bu le reste de son verre. Il se fait tard et je dois emmener l'autre tonneau à la ville.

Et, fixant l'homme qui gardait son attitude lamentable:

— Vous vous affligez pour cela, don Eusebio! s'exclama-t-il en riant. Tout le monde dans l'hacienda fait des siennes. Vous n'avez pas vu les fêtes qu'organisait don Crispin? Cela a continué jusqu'à cette nuit, où Léonardo est mort et Margara se sauva et retourna chez les demoiselles Herrera. Don Pacifico même ne se conduit pas comme quand le patron était en vie. Il a acheté une propriété et il y passe toute la sainte journée.

Il sortit en riant et en sautant, malgré sa lourdeur. Agustin et Eusebio, contagionnés, rirent aussi. Mais l'aïeule recommençait de parler et ses mots étaient des anathèmes:

— « L'âme du chrétien vaut plus que tout l'or du monde. » Ainsi disait le défunt, que Dieu garde dans son royaume! Celui qui est honnête vit tranquille et meurt en paix. Le méchant ne connaît pas de repos, et tôt ou tard il le paie. Il jouit de ses méfaits, il rit comme une mauvaise femme. Mais à la fin, le bon Dieu se fâche: le ciel s'assombrit et la foudre tombe... Si le méchant est père de famille, ses fils tournent mal; s'il est garçon, ses amis le lâchent, sa fiancée le trahit. Le saint curé le dit bien: le méchant ne peut prospérer. Il vit en sursaut, et, quand il meurt, même pas l'ivraie ne pousse sur sa tombe.

N'ayant plus envie de rire, Arcenio aiguillonna les bœufs et partit en silence. Agustin disparut de nouveau derrière la maison. La petite fixait l'aïeule, saisissant, pour la première fois, la terrible opportunité de ses paroles.

Mais bientôt on entendit des éclats de rire et de voix enfantines, venant de la rivière. Arcenio se moquait d'un gamin qui traversait l'eau péniblement, excitant sa monture à grands cris. Le malheureux gagnait déjà la rive et prenait le sentier de la maison. Les joues enflammées, il arrivait monté sur un grand âne squelettique qu'il frappait sans cesse sans réussir à lui faire allonger le pas, ni à le faire sortir de son indifférence.

— Primitivo, l'enfant de don Dolores! s'exclama Elena, se mettant à rire.

Attiré par le bruit, Eusebio, la bouche ouverte, les moustaches en cercle, sortit dans la galerie. Martina accourut étourdiment, les mains tendues, dégouttant l'eau. Tous riaient, réjouis. Que c'était amusant!

Riant aussi, le gamin s'arrêta devant la maison.

— Mauvais cheval! s'écria-t-il. Il a mis plus d'une heure pour venir de la ville et il ne voulait pas traverser la rivière.

Les rires redoublèrent. Elena, sur un pied, se tordait. Quand le calme revint, l'hôte toisa le visiteur :

— Qu'est-ce que tu veux? Pour quoi faire don Dolores t'a-t-il envoyé par un si vilain temps?

— Il m'a envoyé pour savoir si vous aviez le vin, les fromages et les autres choses qu'Agustin lui a offertes.

L'homme baissa la tête, ne dit rien. Mais Agustin, qui arrivait à pas élastiques, s'empressa de répondre:

— Oui, oui. Dis-lui que oui.

Martina s'approcha du gamin, souriante:

— Et Carmen Rosa?

— Elle va bien. Elle est très contente du cadeau qu'on lui a fait: des boucles d'oreilles en or et un châle grenat très grand.

— Et qui lui a fait ce cadeau? demanda Agustin.

Primitivo sourit, se recroquevilla, ne répondit pas. Mais le garçon le prit par l'épaule :

— Qui donc? répéta-t-il, montrant les dents.

Le gamin s'échappa, indigné :

— Je ne sais pas ! Allez le lui demander.

Agustin se tut, mais une lueur sauvage passa dans ses prunelles. Puis il fit demi-tour et courut vers le verger.

L'aïeule, qui suivait la scène d'un regard sombre, desserra sa bouche renfoncée.

— Dieu châtie, bien que pas à coups de bâton, murmura-t-elle d'une voix rauque. Quand les gens deviennent trop méchants, les malheurs arrivent. La sécheresse détruit les moissons, le feu du ciel tue les voyageurs, la rivière croît et le nirivilo vient. Oh ! le nirivilo ! Il guette ceux qui traversent l'eau et il les entraîne dans les profondeurs... Il y a des années, les gens étaient devenus bien méchants. Il se mit à pleuvoir, la rivière grossit et le nirivilo apparut. Quel monstre ! Le compère Quijada dit qu'il a le corps d'une couleuvre, la tête d'un chat, la queue d'un renard, avec tout au bout un ongle. Il ne se risque pas à attaquer les bons chrétiens. Mais gare au vaurien qui ose se mettre à l'eau ! Le monstre l'accroche avec l'ongle de sa queue, l'emporte au fond, et personne ne le voit plus...

XI

L'EFFEMINE

Primitivo, qui était remonté sur l'âne, regardait l'aïeule, affligé, prêt à pleurer. Mais la bru s'approcha de lui furtivement.

— Ne sais-tu pas qu'elle est démente ? Va-t'en donc !

L'enfant se secoua, ranimé. Il reprit sa baguette et en frappa l'âne. Et qui l'aurait cru ! L'animal entêté, qui pour venir traînait la patte, partit en courant avec des mouvements si brusques que le gamin dut s'accrocher des deux mains à son dos pour ne pas tomber.

Ceux de la maison se mirent à rire de nouveau, de tout

leur cœur. Qui allait se souvenir du monstre qui guettait peut-être dans la rivière!

Mais que signifiait ce bruit de roues qui venait de l'enclos des bêtes? Agustin, dans son costume des dimanches, conduisait une charrette chargée couverte d'une peau de cheval, et peu après il s'arrêtait devant le débit, parmi la surprise de tous.

— Je vais à la ville, bredouilla-t-il, porter à don Dolores ce qu'il a demandé, et aussi quelques haricots verts à don Jacinto.

— Comment! s'exclama le père, les yeux hors de l'orbite. Par ce temps et à pareille heure!

— Bah! La ville n'est pas si loin, répliqua le garçon. Qui m'aide à sortir le baril?

Le père ne bougea pas, mais la mère accourut. Ils firent rouler le tonneau dehors et ils le mirent sur la charrette.

Le pauvre père ne savait que dire. Mais l'aïeule implacable était là.

— Mon défunt mari (que Dieu l'ait dans le ciel!), s'écria-t-elle, gentil avec tout le monde, était dur pour ses enfants! Il ne leur en passait pas une!... « Celui qui ne sait pas élever ses fils, disait-il, ferait mieux de les noyer en naissant, comme des chiens. » Lorsqu'il se sentit mourir, il m'appela et me dit: « Jure-moi que tu sauras toujours te faire obéir de tes enfants. » Et je lui jurai! Et avant qu'un d'eux ne me manque de respect, j'aimerais mieux que la foudre l'assomme. Malheur aux pères qui ne savent pas élever leurs fils! Ils vivent dans la honte et ils doivent en rendre compte à Dieu. Malheur aux fils qui ne respectent pas leurs parents! Ils ne connaissent pas le repos et ils finissent mal: s'ils se risquent à passer la rivière, le nirivilo les enlace et leur suce le sang jusqu'à la dernière goutte. Malheur aux pères consentants! Malheur aux fils scélérats!

Elle parlait en criant, le buste dressé, les yeux flam-

boyants, les mains sèches levées. Elena, secouée de sanglots, pleurait à chaudes larmes.

Impressionné, Eusebio voulut réprimander le garçon téméraire; la mère fit mine de le retenir. Mais Agustin s'éloignait déjà avec la charrette, sifflant entre ses dents, bien tranquille.

« Ah, non! lui ne faisait pas attention à la vieille folle. Il était déjà un homme: il avait dix-sept ans! Il avait été à l'école. Et n'avait-il pas entendu dire au jeune maître que les contes des vieux et des curés étaient de pures balivernes?... »

Mais en arrivant devant la rivière, il hésita un instant. Le lit de sable, moitié sec habituellement, se voyait couvert par l'eau qui se précipitait, torrentueuse et trouble, entre les peupliers et les cognassiers de la rive. Le fracas du courant et la rumeur du vent dans les arbres faisaient un tapage effrayant. « Mais Arcenio n'était-il pas passé? »

Et grimpant d'un saut sur la charrette, Agustin aiguillonna les bœufs. Les prudents animaux résistèrent au choc des ondes qui arrivaient à l'essieu du char, et, sans broncher, ils gagnèrent l'autre rive. Pourquoi le charretier les aiguillonnait-il si cruellement?

Les lèvres arquées par un mauvais sourire, Agustin descendit et guida l'attelage sur la route en pente. Il irait, oui, il irait maintenant à la ville, il parlerait à Carmen Rosa et il saurait la vérité... Carmen Rosa, ah! Sa fiancée. Ils s'aimaient depuis qu'ils étaient tout petits, depuis que son père à lui avait un débit dans la ville, presque en face de celui de don Dolores. Tous les soirs ils se voyaient dans la rue, et ils s'amusaient ensemble. Elle était la plus aimable, la plus polissonne. Quelquefois elle l'invitait à sa maison et elle l'amenait au fond du verger. Elle courait derrière des grands pieds de cigüë. « Tu ne me vois pas? » lui demandait-elle en riant. Comment ne l'apercevrait-il derrière ces plantes si frêles! Il la voyait clairement lever sa jupe, dénouer sa petite cu-

lotte. Une fois elle l'avait appelé: « Viens aussi. » Il s'était approché, tremblant, sans oser... Mais elle l'avait enlacé, embrassé et, s'appuyant contre un figuier, l'avait serré contre elle. Après, lorsqu'elle fut plus grande et qu'elle alla à l'école, elle devint plus sérieuse: elle lui permettait de l'embrasser derrière la porte de la maison, mais elle ne l'invitait plus au verger, et devant les gens elle lui disait vous... Alors, ah! il avait dû se séparer d'elle. L'oncle Adan, qui vivait avec l'aïeule, s'était marié et avait suivi sa femme dans son pays. Son père à lui avait dû vendre le débit et revenir à la Villa pour accompagner la vieille. Quelle rage, grand Dieu! Heureusement, on ne l'avait pas sorti de l'école. Il venait donc tous les jours à la ville et allait déjeuner chez le patron. Et tous les soirs, en rentrant, il voyait Carmen Rosa. Elle l'attendait sur la porte de sa maison. Ils parlaient, riaient, s'embrassaient parfois. Et que de projets ils faisaient! Quand ils seraient grands ils se marieraient et lui, il ouvrirait un débit dans la ville. Ah, oui! Et elle l'aiderait...

Un homme à cheval, qui surgit tout à coup au tournant de la route, passa au galop, le poncho flottant, rasant presque la charrette. Agustin suivait les ondulations brusques que la route décrivait à mi-pente de la colline où la ville se haussait. D'un côté se dressait la coupe rouge de la pente clouée de cailloux blancs et couronnée par les herbages fleuris de la terre haute; de l'autre, des précipices successifs descendaient vers une vallée étroite, dans laquelle une petite maison s'accroupissait parmi quelques vieux poiriers et un verger bleu de choux et enflammé de géraniums; derrière, les collines nues s'arquaient, jaunâtres, jusqu'au ciel plombé.

...Mais l'année suivante, comme il était déjà un jeune homme, son père l'avait gardé près de lui pour l'aider. Bon Dieu, quelle rage! Il fallait qu'il passât toute la sainte journée à se faire des ampoules aux mains avec la bêche, et il ne pouvait pas aller à la ville tous les jours.

Quand on l'y envoyait, il passait devant la maison de don Dolores. Mais Carmen Rosa ne l'attendait plus sur la porte et, lorsqu'il réussissait à la voir, elle le recevait, distraite, sans le plaisir d'autrefois. Elle avait grandi et était devenue présomptueuse, minaudière. Elle se barbouillait de fards et parlait d'un ton maniéré. Et un jour qu'elle était sur la porte, elle lui avait dit avec beaucoup de ménagement que son papa ne la laisserait se marier qu'avec un « jeune homme bien qui aurait des moyens ». Il était parti désespéré. Comment allait-il mettre de l'argent de côté quand son père ne lui donnait que sa nourriture et ses habits? Par bonheur, peu après le patron était mort, et dans l'hacienda tout avait changé. L'administrateur n'avait pas l'autorité d'autrefois et les valets en profitaient. Lui, si renfermé, était éveillé au fond, et il s'était rendu compte de ce qu'il pouvait faire. Il avait commencé par apporter au magasin de don Dolores tout ce qu'il trouvait sous sa main: des fruits, des légumes, des fromages. Après, il s'était entendu avec don Juancho Mouton et il lui vendait du bois, des veaux nouveau-nés. Enfin, il s'était arrangé avec Arsenio pour escamoter une partie du vin que celui-ci emmenait au débit. Son père l'avait sermonné au début, puis il l'avait laissé faire. Comme c'était lui qui négociait, il gardait la plus grande part du bénéfice. Sa caisse était déjà pleine de billets. Bientôt donc il pourrait ouvrir un débit à la ville. Carmen Rosa savait tout et elle était contente, presque aimable. Il lui faisait, pour la gagner, quelques menus présents: des bagues, de petits miroirs. Comment avait-elle osé maintenant recevoir des cadeaux d'un autre? Et qui était cet autre?...

Mais voici la première rue de la ville, avec ses maisonnettes blanches et comme perchées. Regardée de la route, plus basse, elle paraissait s'enfoncer dans le ciel. « La ville, ah! Quand pourrait-il y avoir son débit?... »

Au bord de la route, une petite maison neuve se dres-

sait, éblouissante de chaux, avec sa toiture toute vermeille. Contre le mur, quelques pieds de mauves sauvages mettaient gracieusement l'émail violet de leurs petites fleurs. Sur la porte une vieille, sombre, enveloppée dans son châle, et une jeune fille rouge de carmin et vêtue de blanc se tenaient debout, comme en attente. Il baissa les yeux pour ne pas les saluer. « Les Vasquez, des femmes de mauvaise vie. Les riches venaient la nuit s'amuser avec les petites, et le bruit de la fête assourdissait la route. Quand parfois il passait tard, il entendait le vacarme... »

Il tourna vers le faubourg que bordaient des murs de briques crues et des maisonnettes. Quelques gamins en haillons jouaient sur la chaussée avec un chien et braillaient comme des pourceaux. Il passa devant l'avenue, l'Alameda, qui s'éloignait en se rétrécissant, avec sa double file de peupliers.

Il prit par la rue principale, ornementée d'acacias nains. Au long des trottoirs, des maisons XVIIIe siècle étalaient leurs portes larges, leurs fenêtres aux grilles en forme de lance. De-ci, de-là, on voyait des espaces vides, à peine clos, où l'herbe poussait, où se tordait quelque vieil arbre. Sur la chaussée silencieuse passaient quelques femmes aux pieds nus, portant des cruches sur leurs têtes. Mais un peu plus loin les édifices paraissaient plus neufs, plus soignés. Voici une maison cossue, dont la grande porte encadrait un bois de camélias arborescents, givré de fleurs. Et voici, au coin, le grand bâtiment des demoiselles Herrera, fameux par son verger qui occupait la moitié du pâté de maisons. Sur la porte, une petite en deuil regardait en l'air avec ses grands yeux clairs. « Margara! » Agustin porta la main à son chapeau. Mais la jeune fille s'enfonça dans le vestibule. Aussitôt Cuchita, l'aînée des demoiselles, apparut sur le seuil, menue et ratatinée par son grand âge, mais altière et distinguée comme une châtelaine. Ensuite les autres deux aînées se

montrèrent: Mariquita, bien fanée, mais fine et belle; Jobita, toute rabougrie, mais blanche et vive. Puis ce furent les deux jeunes: Zelmira, grassouillette et blonde; Rosario, brune et maigrelette.

— Agustin! s'écria Cuchita impérieuse. Qu'est-ce que tu amènes là? Nous apportes-tu quelque chose? Depuis que notre bon frère est mort, nous ne recevons plus rien de la Villa.

— Ce sont des provisions que j'apporte à don Jacinto pour le débit, répondit le garçon.

Alors les cinq sœurs, comme mues par un mécanisme, se mirent à parler en même temps, hautaines et indignées, remuant les mains, avançant le nez, faisant osciller le grand peigne de leur chignon. On aurait dit une bande de perruches caquetant en furie.

Agustin, qui s'était arrêté, haussa les épaules et suivit son chemin. Mais qui venait sur l'autre trottoir, à deux pas du coin de la rue? Carmen Rosa avec une autre petite. Carmen Rosa toute bleutée de poudre, ses beaux yeux noirs étincelants, sur ses épaules un grand châle grenat qui chantait sur sa courte robe claire, flottant autour de ses mollets ronds. Et l'autre? Comment allait-il la reconnaître si toutes deux tournaient au coin de la rue, et il ne voyait plus que leurs lourdes tresses qui tremblaient derrière leur dos?

Il sentit une folle envie de courir vers elles. Mais pouvait-il abandonner sa charrette? Il se contenta d'aiguillonner les bœufs. La rue était à présent flanquée de maisons soignées, peintes de couleurs riantes: verte, rose, jaune; leurs vestibules avaient des portes vitrées resplendissantes, leurs fenêtres des stores décorés de paysages entre des guirlandes de fleurs et de fruits.

Mais voici enfin la maison du défunt don José Manuel Herrera, plus haute que les autres, peinte à l'huile vert citron, couronnée d'une large corniche blanche avec des vases. La porte et toutes les fenêtres étaient fermées.

Seul le magasin du coin demeurait ouvert. En face stationnait une charrette chargée d'un tonneau. Agustin arrêta les bœufs et se mit à détacher un des paniers qu'il apportait. Appuyé à la porte du magasin, un vieux mendiant dégoûtant fumait un mégot, brûlant sa barbe compacte, d'un blanc jaunâtre. Son corps disparaissait sous son poncho tout frangé par l'usure, sa main libre s'appuyait sur un grand bâton. Il salua le gamin, en fronçant malicieusement ses petits yeux ourlés de rouge.

— Es-tu allé à l'intérieur de l'hacienda? lui demanda-t-il. As-tu vu ma fille et les marmots?

— Je n'y suis pas allé, répliqua Agustin sans daigner le regarder. Mais l'homme, don Cayetano, est venu au débit. Il est bien ennuyé: il paraît que ses enfants sont des démons.

— Mon Dieu! soupira le vieux, grattant sa tignasse au point de faire basculer son chapeau râpé. Ils veulent que j'aille vivre chez eux. Je suis déjà vieux, bien sûr. Mais ici, dans la ville, je gagne ma vie avec les sabots que je fais et le peu de tabac que je cultive.

Le garçon sourit des prétentions du pauvre vieux et il entra dans le magasin.

Qu'elle était jolie, cette boutique, avec ses étagères rouges aux moulures dorées, son comptoir sans fin, sa boule de verre bleu suspendue au linteau de la porte! Mais qu'elle était négligée à présent, avec ses rayons à moitié vides, la vitrine opaque de poussière, le sol semé de papiers!

Comme il n'y avait personne dans le magasin et que des bruits de voix venaient de l'arrière-boutique, Agustin, qui connaissait les habitudes de l'employé, n'hésita pas à y pénétrer. Au milieu de la pièce comble de marchandises entassées, Jacinto, Benancio, le garçon du débit dépendant du magasin, et Régina, la nièce de la cuisinière de la maison, étaient assis autour d'une table chargée d'un dindon froid sur un lit de laitue, de bouteilles,

de verres. Près d'eux, Arsenio se tenait debout. Quel banquet! Gros et jaune comme un mandarin, Jacinto mangeait et bavardait, montrant ses blanches dents. Non moins gras, Benancio enfonçait dans un verre les quatre poils de sa moustache, tandis que la jeune fille, maquillée jusqu'aux yeux, se servait en faisant des minauderies, et que le bouvier soutenait, comme un jongleur, d'une main un verre, de l'autre une cuisse de dindon. Ils bavardaient, enthousiasmés, et Arsenio laissait libre la petite roue de son rire interminable.

XII

L'ORAGE

En voyant entrer quelqu'un, Regina essaya de se lever. Mais Jacinto la retint par un genoux. Et regardant Agustin:

— Diantre! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui t'amène par ici?

— Je suis venu vous porter ces haricots verts qui sont les premiers, balbutia le garçon.

— Merci, répondit l'homme, posant le présent sur une caisse. Veux-tu goûter le dindon?

Le garçon s'excusa. Mais Benancio lui passait un verre de vin. Comment le refuser aussi?

Un chapeau en l'air et une barbe blanche tremblante s'inclinaient à ce moment dans le creux de la porte, comme la vision d'un ancien tréteau de foire.

— Don Bravo! cria Jacinto, pouffant de rire. Entrez, don Bravo!

Le vieux sourit de toute sa figure rougeâtre.

— Non, patron, murmura-t-il, je venais seulement parler avec le gamin pour lui demander des nouvelles de ma fille.

Mais Jacinto lui tendit le verre qu'il tenait à la main.

Le vieux se rapetissa, s'excusant. Mais tout d'un coup il prit le verre et en un clin d'œil il le vida derrière sa barbe.

Puis il remercia d'un sourire, et ne pensant plus à demander des nouvelles de sa fille, il sortit prestement, faisant sonner son grand bâton contre le plancher.

Ils rirent tous, enchantés de l'astuce de ce vieux mendiant, fameux par ses saillies. Au milieu du tapage, Jacinto étreignait nerveusement la taille de Regina, tandis qu'Arcenio se dandinait, laissant s'échapper son rire intarissable.

Mais quelqu'un venait de nouveau troubler la fête: des pas rudes, lents, s'approchaient dans le magasin. Un caballero aux favoris gris et à l'air sévère, couvert d'un chapeau girondin et d'un mac-farlane, s'avançait solennellement.

— Don Simon, murmura Jacinto, s'arrêtant de rire.

C'était, en effet, le frère aîné du maître défunt, qui représentait la señora dans ses affaires judiciaires. Il salua vaguement en allongeant sa lèvre inférieure violacée, et, enveloppant la joyeuse réunion d'un regard chargé de reproche et de mélancolie:

— Je viens de recevoir une lettre de ma belle-sœur, murmura-t-il, s'adressant à Jacinto. Elle me dit de vous communiquer...

Mais Jacinto, qui s'était levé en fronçant ses petits yeux vernissés par l'alcool, lui offrait une chaise, empressé :

— Asseyez-vous, don Simon. Goûtez le dindon, il est excellent.

Dignement, le caballero fit un geste d'excuse.

Mais Regina, avec un sourire qui mettait sur ses joues deux gracieuses fossettes, lui passait déjà le plat. Le caballero regarda la bonne chair et involontairement ses narines se dilatèrent avec délice. Sa figure se détendit, il sourit doucement. Il s'assit au bord de la chaise. Il mangea un petit morceau. Il en engloutit deux ou trois

encore. Puis il accepta le verre de vin que Benancio lui tendait. Souriant, il regarda la jeune fille :

— C'est vous qui avez préparé ce dindon?

— Moi, monsieur.

— Véritablement, il est... attendrissant. Vous êtes une artiste... culinaire.

Et, hérissant ses favoris, il lança un éclat de rire. Ils l'imitèrent tous, se soulageant.

Agustin, qui était resté immobilisé, tourna sur ses talons.

— Tu vas voir ta fiancée? lui cria Jacinto. Attention! Un monsieur qui n'a pas froid aux yeux est en train de lui faire la cour.

Le jeune homme frissonna intérieurement et sortit, regardant le bout de ses chaussures neuves. Dans le magasin d'en face, un richard vieux et obèse, debout sur la porte, dressait sa figure violette que tachaient d'énormes lunettes noires. Agustin sentit qu'une bouffée de sang et de fureur lui rougissait les joues. « Don Fernando Lopez, le père de sa mère. » Il aiguillonna ses bœufs, prit la rue transversale, centre du rare commerce de la ville, et gagna l'Alameda. Presque à toutes les maisons, des auberges sombres s'ouvraient, sentant fortement l'alcool. Sur quelques portes, des femmes maquillées se montraient, couvertes de châles aux couleurs vives. Mais voici, au coin proche, le débit du père de Carmen Rosa.

Il arrêta sa charrette et entra dans la boutique humble, mais bien achalandée, avec ses grands tonneaux, ses vessies de graisse, ses paquets de viande séchée et ses étagères remplies de boîtes de conserves, de paquets de bougies, de faïences peinturlurées. Une odeur forte et onctueuse l'enveloppa violemment comme un attouchement grossier. Devant le comptoir, deux vieux, verre en main, buvaient et parlaient avec une grande animation. En face d'eux, Primitivo se tenait immobile.

— Agustin! s'exclama-t-il, voyant le garçon. Nous ne t'attendions pas aujourd'hui.

— Don Dolores?

— Il est par là, il reviendra bientôt.

Agustin regarda les clients qui continuaient à brailler. L'un d'eux, joufflu, les yeux voilés, les lèvres en avant, avait l'aspect d'un vieux chien de mauvaise humeur. L'autre, petit, maigre, les paupières rouges, montrait un certain air distingué qui contrastait avec son costume tout fané. « Don Pedro le Cruel, Tarrito de Unto. » Deux types fameux dans la ville et que tout le monde ne connaissait que par leur sobriquet.

Le jeune homme se glissa dehors. Ne voyant venir personne, il gagna la porte de la maison et entra doucement. Il s'arrêta devant le patio, ouvert en face sur un verger inculte, dévoré d'herbe folle. Il contemplait les hautes plantes de ciguë, qui bleuissaient, là-bas, au fond, contre le mur de terre. Mais la maîtresse de la maison montra, dans une porte, son buste proéminent sous son châle mauve.

— Carmen Rosa est sortie, chantonna-t-elle en arquant sa lèvre supérieure, noire de poils.

— Je pensais qu'elle serait de retour, murmura Agustin. Je l'ai aperçue par là, en compagnie d'une autre gamine.

La vieille sembla se troubler. Mais ensuite, avec la même désinvolture:

— Elle est allée voir ses cousines.

Le jeune homme retourna au magasin et resta debout sur le seuil. Les vieux continuaient de bavarder, plus excités encore. Primitivo leur servait un nouveau litre de vin.

— De bons pesos, oui, monsieur, de bons pesos, ils ont tous déjà empochés, disait don Pedro le Cruel, tous ceux qui servent la veuve du défunt don José Manuel. Et vous autres, les hommes de loi! Depuis que les partages

ont commencé, vous ne faites que mettre les mains en forme de tasse pour recevoir les pesos. Vous tous: le juge, don Juan Bautista Ortiz, l'exécuteur testamentaire, don Pablo Gutierrez... Tarrito de Unto, l'huissier!

Et, baissant les paupières, il se mit à rire malicieusement.

— Bon, bon, et vous? répliqua Tarrito, un peu agacé.

— Moi! s'écria don Pedro, arrondissant ses yeux troubles. J'étais l'ami du défunt. Hum! Je suis l'ami de tous les riches... Mais je ne l'ai jamais servi. Madame, moins encore: je ne la connais que pour la voir en passant.

— Mais vous servez don Juan Bautista Ortiz, et don Juan Bautista est à présent plus content et plus généreux que jamais. Tel que vous le voyez, chargé d'ans, si raide et si cérémonieux, il ne pense qu'à s'amuser et il adore les petites femmes. Dès que la nuit arrive, il s'enferme avec ses amis chez les Vasquez, et la fête dure jusqu'au petit jour. Et on dit que le coq trouve toujours des poules nouvelles. Qui les lui fournit?

Le Cruel lança à son compère un regard terrifiant.

— Je sers don Juan Bautista et je le sers avec plaisir, mais avec ses poules je n'ai rien à faire! rugit-il, donnant un coup de poing si violent sur le comptoir qu'il fit danser les verres.

Agustin se retourna vivement. Quelqu'un lui tapait sur l'épaule. Meza, sa large face épanouie, le ventre débordant de son pantalon, était devant lui.

Quand ils furent rentrés et qu'ils eurent mis le tout à la place due, l'actif bonhomme se frotta les mains. Puis il sortit de sa poche une poignée d'argent, il en compta une somme et la tendit au garçon :

— Voilà ceci d'avance, et ne m'oublie pas.

Agustin prit congé. Mais bien que le jour commençât à s'éteindre, il entra dans la maison. La vieille, qui allait par la galerie, s'arrêta devant l'importun :

— Elle n'est pas revenue, Carmen Rosa; je lui dirai

que tu es venu la saluer. Va-t'en, il se fait tard et il va pleuvoir.

Agustin aiguillonna ses bœufs et partit, tête basse, retournant inconsciemment, dans le fond de sa poche, l'argent qu'il venait de recevoir. La nuit arrivait, trouble, menaçante. Le ciel s'assombrissait, les contours des maisons s'estompaient. De fines gouttes de pluie tombaient, obliques à cause du vent qui faisait gémir les arbres. Il allait près du faubourg, lorsqu'il entendit une voix connue:

— Bachelier! Bachelier!

Un petit homme tout noir d'ombre, assis dans l'embrasure d'une porte éclairée, l'appelait. « Don Samuel, le plus jeune frère du patron. » Il arrêta sa charrette.

— Comment va-t-elle, doña Carmelita? lui demanda le caballero, se levant.

— Comme ci, comme ça. Elle a la tête perdue.

— Ah, quel malheur! Elle était si vaillante et si avisée autrefois!... Et Sanchica? et le Chevalier à l'Habit vert?

Le jeune homme haussa les épaules. Mais don Samuel lui fit signe de le suivre. Et tous deux entrèrent dans la petite pièce qui servait de cabaret. A la lumière tourmentée d'une bougie, deux tonneaux, une table et quelques étagères dansaient étrangement.

— Et le verger? demanda encore le caballero. Les arbres que j'ai greffés, la vigne que j'ai renouvelée? On dit que tout est fini...

— Et pourquoi ne venez-vous pas le soigner? répliqua Agustin agacé.

— Ah! soupira don Samuel. Je me fais vieux. Je ne suis plus bon à rien. Je me distrais à lire *Don Quichotte*... Puis, maintenant, tout est changé, ce n'est plus comme lorsque mon bon frère était en vie.

Et, se dressant, tout tremblant:

— Tu crois que j'ignore ce que fait Jacinto, ce qui se

passe à l'hacienda? Et Simon n'ose pas l'écrire à ma belle-sœur...

Sa voix tremblait, sa figure décharnée se creusait de rides profondes. Mais bientôt il fit claquer ses lèvres en un « pss! » énigmatique et, prenant une bouteille sur la table, il se versa un verre de vin et le vida d'un trait. Après, il le remplit de nouveau et le passa à Agustin. Mais d'une petite porte surgit, comme un pantin de sa boîte, la tête d'une vieille au nez crochu, aux cheveux de coton.

— Chrétien! Quand finirez-vous! Toute la sainte journée vous ne faites que boire...

— Taisez-vous, ma tante, répliqua don Samuel, éclatant d'un rire forcé qui lui remplit les yeux de larmes.

Agustin sortit sans pouvoir s'empêcher de sourire. Il savait que le triste caballero donnait ce drôle de nom: tante, à la vieille qu'il avait comme concubine.

Il commençait à pleuvoir et le vent, grandi, faisait clignoter les lanternes, déjà allumées. Il sauta d'un bond sur la charrette et il piqua les bœufs.

Dans le faubourg, l'obscurité était complète. La pluie crépitait sur le sol presque invisible. Le vent soufflait, faisant grincer les portes. De temps à autre, des grondements lointains vibraient sourdement, des lueurs fugaces violaçaient le ciel. Cependant, un bruit de fête scandaleuse arrivait, de plus en plus strident. Le cabaret des Vasquez. On voyait à peine la maison dans les ténèbres, mais elle était toute vibrante des sons de guitare, des chants, des cris, des battements de mains. Assailli par une étrange curiosité, Agustin fixait les interstices dorés par la clarté intérieure. Et voici que, justement, comme il passait en face, la porte, poussée par le vent, s'ouvrit avec fracas et, dans le rectangle illuminé, un couple parut à ses yeux, dansant avec une animation endiablée : l'homme, la main sur la hanche, son crâne chauve resplendissant; la jeune fille, le mouchoir en l'air, la jupe

levée jusqu'à la dentelle du pantalon. « Don Juan Bautista, Carmen Rosa! »

Mais la vision ne dura qu'une seconde. Les bœufs, qui avaient gagné la route, couraient, effrayés par l'orage déchaîné. La pluie tombait à torrents, le tonnerre éclatait en détonations formidables, les éclairs faisaient des zigzags de feu. Accroché à la ridelle, sans bien savoir s'il était éveillé ou endormi, le jeune homme restait abasourdi. Mais ensuite, se rendant compte de l'effrayante réalité, il voulut contenir les bœufs, descendre, retourner. Ce fut en vain. Les bêtes, terrifiées, se précipitaient sur la route en pente avec une vitesse incroyable. Il pensa alors à descendre d'un bond. Mais la charrette volait, l'obscurité effaçait la route.

Il s'appuya à la ridelle et demeura inerte, se laissant traîner docilement, comme s'il s'abandonnait à son destin. La pluie torrentielle le perçait jusqu'aux os, le vent le flagellait sans pitié, la charrette le secouait violemment. A la lueur violette des éclairs, les collines passaient comme des monstres en une fuite vertigineuse. L'abattement noyait dans l'âme du malheureux l'indignation. Une grande pitié pour lui-même, pour sa pauvreté, son amour outragé, gonflait son cœur, peu accessible à la tendresse. Ses larmes coulaient, abondantes, mêlées à la pluie qui le trempait.

Un nouveau sursaut de réaction le fit se dresser encore avec énergie. Mais les bœufs, qui avaient commencé à ralentir le pas, s'arrêtèrent brusquement. La rivière s'étalait devant le jeune homme, large comme un bras de mer: son fracas continu s'élevait sinistre entre les pleurs du ciel et la plainte des arbres. Que faire? Derrière lui, la route s'enfonçait dans la nuit orageuse; en face, la maison de ses parents blanchoyait pâlement dans l'ombre: le chien (avait-il senti sa présence?) aboyait, exaspéré, comme l'appelant.

Il rassembla toutes ses forces et, sans plus réfléchir, il

aiguillonna l'attelage. Intimidés, les bœufs s'agitèrent, nerveux, résistèrent. Mais il les piqua de nouveau avec plus d'énergie et les pauvres bêtes gagnèrent la rivière. L'eau vorace entoura immédiatement la charrette et commença de monter implacablement. Elle couvrit le char, et bientôt elle serra un nœud glacé aux genoux du garçon. Sans se décourager, Agustin animait le couple à grands cris et à coups d'aiguillon féroces. Respirant avec anxiété, les bœufs, le museau levé, tantôt marchaient, tantôt nageaient obliquement, entraînés par l'impétuosité de l'eau folle. Mais soudain la charrette eut un choc terrible; la ridelle se brisa et le téméraire garçon tomba dans l'eau vertigineuse. Heureusement, sa main, guidée par le plus fort des instincts, réussit à saisir le reste de la ridelle. Et ainsi, flottant, parmi les ondes furieuses, il continua sans fléchir d'exciter les bœufs. Résistant au courant de toute leur force, les intrépides animaux étaient déjà près de la rive. Il avait cessé de tonner, mais la pluie et le vent persistaient, implacables. Dans la maison, le chien hurlait sinistrement.

Mais voici que tout à coup brilla, dans les ténèbres, un resplendissement, et la blanche galerie de la maison s'illumina subitement comme le portique d'un temple dans une nuit de cérémonie. A la clarté éblouissante se détacha, alors, une grande silhouette appuyée sur deux plus basses: l'aïeule dressée entre son fils et sa petite-fille, ses bras arqués sur leurs cous, telle une pythonisse antique se faisant conduire par ses adeptes. Et un cri hululant, étrange, déchirant, se joignit au hurlement lugubre du chien, dominant les voix de la nature en furie.

— Le niriviiiiiilo!

Agustin, qui était resté ébloui, stupéfait, frissonna jusqu'au fond de son être: ses yeux se désorbitèrent, ses dents grincèrent et sa main lâcha la ridelle.

FRANCISCO CONTRERAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Trahard : *Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle* (1715-1789), Boivin, 3 vol. in-8°.

Les clameurs retentissantes et répétées de quelques doctrinaires et politiciens contre le romantisme considéré comme fauteur de défaillance morale, de désordre et d'indiscipline, n'ont point été inutiles, ce semble. Elles ont, en effet, attiré l'attention des historiens de la littérature sur les origines de cette école et provoqué la publication de nombreuses études qui nous renseignent, avec plus ou moins de précision, sur les influences subies par la pensée et par la sensibilité françaises pour aboutir à la transformation intellectuelle, morale et sociale de 1830.

D'aucuns, parmi les contempteurs du romantisme, se contentaient d'accuser Jean-Jacques Rousseau d'avoir semé dans les âmes, comme un virus, le trouble qui succéda à la sérénité de l'âge classique. Ils témoignaient de la sorte d'un examen sommaire des événements. Les historiens du pré-romantisme, plus soucieux d'atteindre la vérité, ont peu à peu démontré, en assemblant les faits en faisceaux, que le philosophe avait, en réalité, avec la vigueur du génie, formulé des idées et des théories, cristallisé des sentiments qui vaguaient depuis longtemps, à l'état indécis, dans les esprits et dans les cœurs.

La primauté du sentiment sur la raison, à l'heure où Rousseau l'affirma avec une fermeté persuasive, trouvait en tous lieux des approbations. La société française avait délibérément rompu avec les contraintes du cartésianisme. Il n'y avait pas eu révolution brusque, mais lente et sûre évolution.

Si M. Ernest Seillière ne nous apparaissait point, dans ses enquêtes pré-romantiques, comme poursuivant à la fois un but politique et un dessein de dénigrement, nous serions assez

tenté d'accueillir favorablement ses constats, car ceux-ci, en définitive, corroborent ce que nous disons plus haut, à savoir que la sensibilité dite romantique prend ses racines dans un passé fort éloigné.

A notre sens, en effet, la lutte du sentiment contre la raison paraît s'être, à travers le temps, livrée à l'état permanent. On en peut découvrir déjà des images nettes dans les romans du moyen âge. L'avènement du christianisme ne l'arrêta nullement. Elle se fit simplement, à cette période, plus discrète ou plus sournoise. On discerne, si l'on veut bien s'en rendre compte, à tous les moments de ladite période, que la sensibilité comprimée s'efforce d'échapper aux mille coercitions qui l'étouffent. Les libertins, quand ils prônent en apparence le retour de l'humanité à l'état de nature, se rebellent, en réalité, contre les règles impérieuses qui restreignent leur liberté d'expansion et d'examen. Les précieuses galantes, si mal connues encore, défendues d'ailleurs avec une énergie farouche par Molière, leur allié secret, revendiquent, tout au long du siècle, le droit, à leur avis imprescriptible, de disposer de leur cœur et multiplient les écrits allégoriques où le sentiment se rit de la raison. Pas un poète qui n'écrive des élégies ou des couplets larmoyants. La chanson sentimentale florit en cent recueils, mise en musique, sur des notations tendres et douces, par les compositeurs de cour. La vogue de ces romances est si grande que le *Mercure Galant* croit bon, de 1672 à 1715, d'en donner, chaque mois, deux spécimens avec leurs airs scrupuleusement reproduits.

Le théâtre de son côté pullule de tragédies où l'émotion est savamment graduée, selon les facultés des auteurs, et le public ne goûte en définitive, parmi ces œuvres, que celles qui lui procurent une sorte d'exaltation de l'âme. Racine, personnage équivoque, épicurien de tempérament, contraint, pour plaire aux puissances, de refréner ses inclinations, ne met guère en scène que les conflits pathétiques de l'amour. Quinault et Lully, les plus en faveur parmi les écrivains et musiciens d'opéra, offrent à l'admiration de la cour et de la ville des spectacles à ce point chargés de passion que le vieux Boileau, gardien de l'austérité classique, les considère comme les pires d'entre les corrupteurs de l'esprit public.

Les mœurs de cette époque, pleine de moralistes, de pédagogues, de législateurs, de théologiens prodigues de traités, apparaissent à peine meilleures que celles du siècle précédent. La discipline morale y reste superficielle, toute en paroles et en parade. Où que l'on se transporte, à la cour comme dans les salons épars au sein des paroisses, on découvre que l'Amour, l'*Amour sentiment,* constitue l'unique thème des conversations.

N'insistons pas. Nous avons voulu seulement prouver, dans ces brefs paragraphes, qu'il n'y a pas eu arrêt, comme on l'a toujours imaginé, au cours du XVIIe siècle, du sentiment au profit de la raison. Le premier subsiste dans les âmes; la seconde étale son empire prétendu dans les livres dont les sujets de Louis XIV écoutent plus ou moins les conseils, les écoutent surtout à l'heure où la vieillesse met en cause leur salut.

La sensibilité française n'est donc point morte ni même assoupie à l'aube du XVIIIe siècle. Elle n'a nul besoin d'être réveillée, ressuscitée pour s'épanouir lorsque les disciplines sociales se relâchent. Elle s'exprime, voilà tout, avec plus d'indépendance. M. Pierre Trahard, dans un travail en trois tomes et qui sera complété par un quatrième : **Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle,** ne paraît pas avoir très nettement compris que, dans une société telle que la société française, les hommes ne diffèrent guère d'un siècle à l'autre que par leur degré de civilisation et que leur appétit de sentiment évolue peut-être dans sa forme, non dans son objet. Son œuvre, un peu longue peut-être, insuffisamment, à notre avis, documentée dans le domaine des mœurs et, par suite, de tendance plus littéraire que sociale, témoigne d'un riche savoir présenté dans une belle langue, avec intelligence, logique et indépendance. Elle comptera au nombre de bons écrits synthétiques ayant pour sujet le préromantisme.

Dirons-nous que, l'ayant lue avec curiosité et plaisir constant, nous n'en approuvons qu'à moitié le début? Car M. Pierre Trahard, tout en ne l'admettant qu'à demi, partage, en somme, l'opinion de M. G. Lanson, d'après laquelle l'expression de la sensibilité française aurait été interrompue dans sa continuité

sous la férule du classicisme. A en croire M. Lanson, cette sensibilité n'aurait donné qu'en l'an 1700 des signes nouveaux de vitalité. Au dire de M. Trahard on ne surprendrait ces signes qu'en l'an 1728, à l'heure où Marivaux, dans quelques arlequinades jouées sur le théâtre, aurait mis en scène plusieurs galants en proie au trouble passionnel.

Ainsi, M. Pierre Trahard considère une œuvre littéraire, parue à un moment donné du XVIII[e] siècle, comme contenant la manifestation d'un état nouveau de la sensibilité française, comme le prodrome de cette sensibilité complexe dont le romantisme s'imprégnera dans la suite. Nulle préoccupation chez lui de s'informer à d'autres sources. Pourtant, il semble que la période comprise entre 1715, date de la mort de Louis XIV, et 1723, date de la mort du Régent, témoigne d'une singulière richesse en sensibilités de tous genres, sensibilité du cœur et des sens aussi bien que sensibilité esthétique. Une incursion sur le terrain des mœurs eût été, ce semble, nécessaire. Elle nous eût précisé si Marivaux, mettant au jour ses premières productions, empruntait à l'ambiance ses documents psychologiques, reflétait les impressions du milieu social ou bien s'il tirait de certaines circonstances cruelles de sa propre intimité les données dont il enrichissait sa doctrine sentimentale.

Ainsi, tout au long de ses trois volumes, M. Pierre Trahard, fondant ses allégations sur d'abondantes références bibliographiques, s'efforce de nous renseigner sur la carrière de ses *Maîtres de la sensibilité française,* mais néglige, par contre, d'étudier le milieu dont ils purent recevoir, autant que de leurs propres expériences, leurs inspirations. D'où nous arrivons à déduire que, dans son esprit, ces Maîtres prennent figure d'initiateurs, créent, répandent et imposent au public les divers courants de sensibilité qui traverseront le XVIII[e] siècle. Or, pour nous, l'écrivain, hors dans quelques cas isolés, reflète les aspirations d'une société plus ou moins étendue. Sa fonction consiste à scruter la conscience de ses contemporains et à dessiner, selon les forces de son génie, les états successifs de cette conscience.

M. Pierre Trahard consacre, dans ses volumes, des études pénétrantes à chacun des écrits qui lui semble avoir apporté

à un peuple avide d'émotions et sujet aux larmes une pâture digne de lui. De Marivaux, en dehors de son théâtre, il examine avec soin les deux œuvres maîtresses, la *Vie de Marianne* et le *Paysan parvenu*, la première surtout lui paraissant avoir doté notre littérature du premier roman d'analyse qui compte et peint, avec des nuances d'une étonnante subtilité, des images variées de la casuistique amoureuse.

Mais c'est l'abbé Prévost, bien plus que Marivaux, descendant assez authentique des précieux malgré son discret réalisme, qui enrichira les lettres françaises d'un accent nouveau, libérera la sensibilité française de ses anciennes servitudes. L'homme fut un assez étrange personnage, resté toute sa vie un pied dans le couvent et un pied dans le monde, attiré également par les délices de la contemplation et par les tentations de la volupté, à la fois Ariel et Caliban. Il vécut dans une situation perpétuelle de trouble, de remords et de cynisme et connut, sans nul doute, les joies et les tortures d'une passion tour à tour comblée et déçue. Il crut se délivrer de ses angoisses et de ses amertumes en écrivant *Manon Lescaut*, c'est-à-dire en rejetant loin de lui le fantôme qui obsédait son imagination. Il ne reçut point d'apaisement de sa confession publique, mais son roman, qui proclamait la fatalité de l'amour et la prédestination des amants, exerça l'influence la plus profonde sur les âmes sensibles de son époque. Il leur apprit que le sentiment ne relève point de la volonté et de la raison, mais que celles-ci, loin de le contraindre et de le diriger, ont pour mission de le servir. Ainsi se trouvèrent renversés les concepts traditionnels du grand siècle qui prétendaient imposer aux êtres humains la maîtrise de soi sur le chapitre du cœur.

Dans la suite de son ouvrage, M. Pierre Trahard étudie, en même temps que la vie, les œuvres de Nivelle de La Chaussée dont la comédie larmoyante n'éleva guère le niveau de la sensibilité publique, de Vauvenargues qui tenta de concilier les exigences du sentiment et de la raison, de Diderot, de Duclos, de Rousseau et de Julie de Lespinasse. Il croit utile de faire figurer Voltaire dans sa galerie, mais on se demande, à la vérité, en quoi le philosophe au cœur racorni participa à l'enrichissement de la sensibilité française. Le théâtre de

Voltaire, dont M. Pierre Trahard fait état, semble découler tout entier de l'inspiration classique. Le poète fait partout, dans ses tragédies, un effort visible pour susciter l'émotion. Son habileté d'écrivain le sert bien plus que ses facultés personnelles d'effusion.

Peut-être M. Pierre Trahard a-t-il quelquefois confondu la sensibilité de ses héros avec leur pouvoir d'action sur les masses dans le domaine des idées philosophiques et sociales. Prévost et Rousseau s'apparentent. Ils exercèrent une influence double, remuant les cœurs d'une part et, d'autre part, provoquant contre le vieil ordre de choses monarchique, l'animadversion des esprits. Voltaire semble n'avoir imprimé son empire que sur les terrains politique et religieux, secondé par Diderot, grand esthéticien qui, lui, nous semble avoir orienté la sensibilité française vers une compréhension des arts plastiques et décoratifs plus sûre et plus raffinée.

Mémento. — *La Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise* a publié dans ses deux derniers numéros des études pleines de faits et de documents nouveaux. Citons parmi ces travaux d'excellents érudits : *Avril-Juin 1932* : De M. Henri Deligny : *Lewis Disney Ffytche et la Maison du désert de Retz;* De M. E.-S. Auscher : *L'Impératrice Eugénie et la reconstitution de la porcelaine tendre à Sèvres;* De M. Montjean : *Les billets de confiance en Seine-et-Oise pendant la Révolution.* — *Juillet-Septembre 1932* : Du Dr E. Christen : *Cahiers de doléances des chirurgiens de Versailles;* De M. H. Lemoine : *Notes historiques sur la forêt de Cruye et ses environs avant Louis XIV;* De M. Noël : *Montfermeil;* De M. L. Risch : *A travers quelques registres paroissiaux de Seine-et-Oise.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Lucie Delarue-Mardrus : *Mort et Printemps*, Messein. — Jeanne Marvig : *La Dryade*, Editions du Travail, Toulouse. — Marie-Louise Vignon : *Ciels clairs de France*, 2e série, Messein. — Violette Rieder : *Ciels*, Les Facettes, Toulon.

Mort et Printemps, double thème d'inspiration à l'art à la fois si expansif et si en soi-même renfermé de Mme Lucie Delarue-Mardrus. C'est peu chez elle le besoin de frapper l'imagination par le violent contraste de ces deux mots, c'est l'aveu bien plutôt ou l'évocation nécessaire des deux puis-

sances dont la domination à peu près constante s'impose également à son cœur et à son cerveau. Je ne crois pas qu'un autre poète féminin, qui ait assuré à son nom une juste réputation, eût pu conserver, autant que je le soupçonne chez Lucie Delarue-Mardrus, son âme ingénue, spontanée, et, je le hasarde, enfantine ou vraiment exempte des complications, des suspicions, des retours, adresses, calculs, espérances inconscientes ou autres revêtements de parade que les circonstances et le succès, dans une certaine mesure, presque à toutes et presque à tous apportent et dont ils sont, presque tous et toutes, impérieusement subjugués. La séduction profonde de celle-ci provient de ce qu'elle est incapable et surtout peu désireuse de dissimulation et de simulacre. Son âge, à cause de cela, est demeuré un printemps. C'est en savourant avec amour les sèves du printemps qu'elle déplore qu'il lui faille vieillir, se dépouiller, admet-elle, de l'éclat si resplendissant de sa beauté, et se familiariser avec l'idée de la fin. Philosophie chez elle un peu candide? eh non! secrète impulsion conforme aux traditions instinctives de l'espèce. Il faut quelque réflexion plus assidue pour reconnaître en la mort un incident fatal auquel il est vain de songer soit avec crainte, soit avec espoir, et que le printemps fleurit toujours en l'âme, souvent même au corps, de ceux qui sentent avec indulgence et comprennent dans la sérénité. N'ai-je connu, à travers la durée de mon existence, ne connais-je point encore, et je m'en fais gloire, mainte femme dont la présence, le conseil, la parole fervente et douce, la direction spirituelle et l'attraction même de beauté par les yeux, par les lèvres, la grâce corporelle, demeurent, en dépit des ans, avec les traits qui s'affinent, le regard plus intérieur et comme plus pensif, tout aussi désirables, aussi persuasifs et exaltants qu'ils le pouvaient être au cours de ce que l'on considère comme la jeunesse? Que de jeunesses mornes, sèches, indifférentes, stériles! Mais, en retour, combien, contre les préjugés invétérés, se maintiennent, c'est la vraie force de la femme, jeunes, printanières dans l'âge même le plus avancé! Intelligence et bonté, il est peu de la beauté humaine qui ne soit déterminé et soutenu par elles. Il appartient ainsi à la plupart des femmes de ne point « vieillir » si elles y

consentent. L'usage des onguents et des fards n'y ajoute rien ou peu de chose. La beauté est chose de spiritualité et de sensibilité intime. Quelques-unes, heureusement, s'en rendent compte.

Lucie Delarue-Mardrus médite, au gré de ses soucis, devant un crâne humain, romantique quoi qu'elle en pense, et jusqu'à la fantaisie qui, sortant de songeries angoissantes et graves, lui fait enfoncer aux orbites

Deux marguerites
Toutes petites...

Elle lamente l'oubli des morts, non qui est au cœur des vivants; ils y pensent toujours, tandis que ce sont les morts, dit-elle, qui ont oublié les vivants. J'avoue préférer ses élans lorsqu'elle boit dans l'ivresse l'air salubre de sa Normandie printanière, se sentant en communion avec les herbes, avec les germes, avec la lumière et la force du vent. « Notre-Dame du Joli Mai », ainsi débute son oraison que trouble dans sa pureté quelque brusque contact avec la mort : la suite de poèmes consacrés à la disparition d'une amie, *Jacqueline*, âgée de trente-cinq ans, est peut-être, avec les poèmes du recueil *A Maman*, ce que Lucie Delarue-Mardrus a écrit de plus émouvant. Je tiens à signaler aussi le long poème offert en dédicace à Henri de Régnier, où toutes les forces d'une amitié reconnaissante, déférente et de confiance enthousiaste s'expriment dans un mouvement véhément, quelquefois trop peu maîtrisé ou dirigé, d'autres fois très sûr, très noble et très simple en même temps.

J'ai eu plaisir à signaler plusieurs fois déjà le talent savant, subtil, assuré et sincère de Mme Jeanne Marvig. Son nouveau recueil, **la Dryade**, orné d'une reproduction de *la Dryade* de Bourdelle et précédé d'une lettre courte et substantielle de Paul Valéry, est le plus voisin de la perfection qu'elle ait jusqu'à ce jour composé. Presque uniquement formé de dizains, cet ensemble se constitue dans un dessein bien délibéré de proportions architecturales, où tout, dans le ton, la disposition et le choix des motifs, des images, se correspond et s'équilibre. C'est une construction réalisée, mais avec des perspectives mouvantes selon le gré du poète, et la

participation de figures tantôt évasives, tantôt plus précises, qui dansent, chantent, aiment, désirent, passent ou se dressent. La langue est toujours forte et soutenue, le rythme harmonieux. Valéry accorde sa dilection, il n'a pas tort, à ce poème :

Je suis l'Arbre : un tronc droit, substantiel et dur,
La lente ascension d'un assemblage pur
De fibres, de rayons, de silence et de sève.
Je suis l'Arbre, une force invincible qui rêve,
La colonne du temple où sans faste et sans bruit
Le firmament s'unit aux mousses de la nuit.
Je suis l'Arbre porteur de vie et de lumière,
L'eau puisée au cœur sombre et poreux de la terre
Qui rejoint dans l'orgueil du feuillage nombreux
Cette eau vive échappée aux prunelles des dieux.

La Dryade ou l'écorce prisonnière exaltée cède pourtant à la voix d'Echo qui erre à la recherche d'une aide plus pathétique. Il y a un mystère de tourment plus humain, et, à mon avis, plus dépouillé d'un abus parfois excessif d'épithètes, fussent-elles inévitables, dans un poème, comme celui, indiscutable et quand même encore de pleine sérénité, qui de la sorte débute :

O mon âme, est-ce toi? Tu nais à mon désir;
J'appelle, tu réponds...

Beau livre, *la Dryade*, empli de beaux poèmes, et poète dont il est temps que soit retenu et loué le nom, Jeanne Marvig.

Il est peu de poètes envers qui je me sente aussi embarrassé dans l'expression de ce que j'éprouve à les lire que Mlle Marie-Louise Vignon. Qu'elle possède des qualités, les dons initiaux du poète, cela ne fait pas question. Les réserves que j'ai cru avoir à introduire sur l'usage qu'elle en fait l'ont contristée; j'ai été fort ému de la confession qu'elle m'en a adressée. J'ai repris attentivement ses recueils précédents, j'ai lu avec soin **Ciels Clairs de France 2e série,** et, malgré mes efforts de bonne volonté, je ne parviens pas à revenir sur mes sentiments premiers. Certes, comme elle désire, je le vois bien, la forme qu'elle tient à donner à ses

poèmes, simple et dépouillée, serre de près l'intime réalité. Son âme « champêtre » communie avec l'âme des provinces françaises. Mais, qu'elle me pardonne, et je suis désolé de devoir la contrister encore à moins de mentir à mes personnelles impressions, il manque à ces descriptions, à ces évocations justes toujours mais toujours trop appliquées, une flamme profonde qui les vivifie, les exalte au-dessus d'elles-mêmes, nous y confonde.

Mme Violette Rieder, qui précédemment a publié *les Rythmes du Silence* (1926) et *Départs* (1928), nous donne un troisième recueil que nul lecteur ne trouvera indigne de son clair et beau titre : **Ciels**. A coup sûr œuvre d'une sensibilité impressionniste, d'un œil frémissant et pur dont l'esprit recueille et ordonne plus ou moins l'impression. C'est où, peut-être, le talent de Mme Violette Rieder manque parfois à l'excès de rigueur. Quel sonnet (si, mais je proteste, un sonnet, coupe de poème imposée fixe par la tradition — ou, alors, à répudier tout entier — se peut satisfaire de rimes par à peu près et non, classiquement, strictes), quel sonnet offre de plus séduisants quatrains que *le Marronnier* :

Ce sang bruissant et cette âme sombre
Comme vous les savez apaiser et bercer,
Frémissement secret des feuillages dans l'ombre,
Neige des thyrses purs, de lune caressés.

Peines, repentirs, vacillants décombres
Dérivent, engloutis au fleuve du passé.
La nuit tendre défend que notre cœur dénombre
Ceux qu'il a méconnus et ceux qui l'ont blessé...

Déjà l'avant-dernier vers vacille, se voulant plus ferme, s'embarrasse au milieu des autres, légers, comme furtifs et exquis. Mais la progression est fâcheuse aux tercets où, vers la fin, gagne la persuasion que l'auteur, à bout de souffle, avait hâte de terminer, et achève, en quelque sorte, au *petit bonheur*, lequel, même pour un moment, n'est jamais le bonheur. Je ne sais ni ce qu'est ni comment vit Mme Rieder; je lui voudrais, avec des dons si personnels de fraîcheur et de vision tendre et aiguë, plus de patience ou de choix, un travail délicat, assidu et plus long. D'admirables qualités

abondent dans ses poèmes, il lui appartient de n'y pas contredire par un fâcheux laisser-aller. Parfois elle le comprend, et *Promesse*, *Chair*, *De haute lisse*, sont des poèmes mieux conduits jusqu'à leur dénouement et, ainsi, près d'être parfaits, puisqu'ils n'y perdent rien de leur vivacité nuancée ni de leur grâce.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Achard : *Coup de soleil*, Editions des Portiques. — Albéric Cahuet: *Retours de Sainte-Hélène*, E. Fasquelle. — Raymond de Rienzi : *Les formiciens*, J. Tallandier. — J. Kessel : *Wagon-lit*, Librairie Gallimard. — Emmanuel Buenzod : *Boabdil Nux*, Editions des Portiques. — Marcel Jouhandeau : *Journal d'un coiffeur*, Librairie Gallimard. — Aimé Didier : *La dernière conquête du capitaine Geldmuth*, Les Œuvres représentatives. — A. de Villèle : *La rançon du silence*, A. Messein. — Colette Yver : *Le vote des femmes*, Calmann-Lévy.

Les humoristes et mettons, si l'on veut, les auteurs gais, sont capables de tout, je veux dire des plus grandes audaces. Témoin Swift. Témoin, aussi, Molière qui écrivit *Don Juan*. Il leur arrive d'aborder de graves questions, comme il arrive, à l'inverse, aux auteurs sérieux de se livrer à la satire et de donner dans la farce ou la bouffonnerie. Je pense, notamment, au *Falstaff* de Shakespeare, au *Grand Cophte* de Gœthe, et... aux *Caves du Vatican* de M. André Gide, ce chrétien qui aurait mal tourné, à en croire M. René Schwob, dont la charité m'a ému (*Le vrai drame d'André Gide*). Mais voilà que M. Paul Achard, l'auteur de ces irrésistibles fantaisies: *Mes bonnes* et *Ces dames du Central*, publie avec **Coup de Soleil** un roman de classe, et tout foisonnant d'aperçus originaux sur les problèmes actuels. Candide et réfléchi, sportif et cultivé, le jeune Rudy, qui vient des Etats-Unis, s'éprend sur la Côte d'Azur d'une jeune fille, une Parisienne de l'espèce cosmopolite, mais la plus séduisante. Rudy est payé de retour, et Eve-Marie, dont la fortune est immense, consentirait à devenir sa femme, malgré qu'il soit pauvre, si — pris soudain de scrupule — il n'éludait le bonheur qui s'offre. Qu'est-ce à dire? Qu'un débat s'est ouvert en lui. Au vrai, Rudy n'est pas Américain, comme il l'a laissé croire, mais Allemand. Allemand de Bonn, la patrie de Beethoven. Il ne s'appelle pas Rudy, mais Rudolf. Un pur. Eve-Marie, au contraire, est de

sang mêlé; mi-Française, mi-Allemande : une Alsacienne. Eh bien? Rudolf a des idées arrêtées, des sentiments ardents. Il adore la France, et il ne peut plus aimer son pays: ce que des fous ont fait de la Vieille-Allemagne. L'incertitude le déchire. S'il épousait Eve-Marie, il sent qu'il épouserait les défauts des deux peuples réunis, et surtout qu'il vivrait leur antagonisme. Mais, d'abord, il veut revoir sa maison, la maison des siens, des Adler. Ah! ces Germains qui se consolent de leurs privations en s'exaltant à la pensée de la gloire militaire qu'ils doivent à la Prusse? Et quel désordre dans les esprits! Quelle passion et quelle haine dans les cœurs! Pauvre Rudolf! A voir ce que son pays est devenu, son désir de devenir Français s'exaspère. Mais il ne peut pas devenir Français. C'est un sens qui lui manque... Gœthe, avant lui, a douté, pleuré, crié. « Puis, il est rentré dans le rang. » Hélas! rentrer dans le rang est impossible à un homme qui sait, qui a compris, comme Rudolf. Il n'y a pour ce « nouvel Hamlet, hanté par l'idée de sa destinée et de celle de sa patrie », d'autre issue que la mort, comme pour l'autre. Rudolf se tue, à la suite d'une odieuse querelle de famille. C'est d'un romantisme très dramatique. M. Paul Achard a voyagé en Allemagne, et il connaît bien les Allemands. (On retrouve dans son livre quelques-unes des opinions de MM. Sieburg et Curtius.) Il a fort justement marqué la fatalité qui oppose ce grand *peuple* à notre *nation*. En dépit d'une telle fatalité, une leçon profitable peut-elle se dégager de son livre? Je le voudrais, sans oser l'espérer. Mais il donne, du moins, à réfléchir. Il a le mérite, aujourd'hui rare, d'agiter des idées, encore que le pittoresque n'en soit pas absent. Le pittoresque et l'ironie. On retrouve la verve de M. Achard dans la première partie de son livre qui met en relief la sottise et la vanité des baigneurs de Juan-les-Pins, de Cannes et de Saint-Tropez. Mais l'auteur de *Coup de Soleil* a surtout le mérite, il me semble, de répondre avec intelligence à ceux qui feignent d'ignorer ou de ne pas comprendre ce que l'on veut dire quand on s'élève contre ce qu'ils appellent l'ordre nouveau. M. Achard est bien d'avis que cet ordre-là n'est qu'un désordre, et que l'humanité traverse une crise effroyable qui menace de ruiner l'humanisme véritable. En France, en

particulier, où ce qu'on entend par culture c'est « la transmission d'un héritage reçu des Francs, qui l'avaient reçu des Gaulois, qui l'avaient reçu de Rome, qui l'avait reçu ellemême de la Grèce », elle a déjà ébranlé une tradition que nous devrions être jaloux de préserver. Point de progrès social sans progrès spirituel. Et, surtout, point de conquête matérielle qui vaille le sacrifice de certaines qualités morales, de l'urbanité des mœurs, et du respect des élites. Il s'agit bien de privilèges! Mais que dire, par exemple, de la confusion d'un régime sans autorité, où tout le monde vote et où tout le monde est soldat? J'ai noté vingt traits, dans le récit de M. Achard, qui attestent sa compréhension de ce que la France et l'Allemagne ont perdu en rompant avec leur passé. La variété, l'individualité de l'un et l'autre des deux pays ont été sacrifiés à une unité, à un égalitarisme et à une concentration factices.

Cette suite, **Retours de Sainte-Hélène,** que donne M. Albéric Cahuet à son *Sainte-Hélène petite île,* n'est presque un roman que par les visages qu'elle anime autour des cendres de l'empereur. Authentiques, sans doute, ils sont cependant si obscurs, pour la plupart, que l'on pourrait croire qu'ils ont été inventés. Betsy Balcombe, que nous retrouvons devenue, ici, Mrs Arbell dans sa maison de Portman Square, à Londres, est une créature digne de l'imagination d'un écrivain romanesque si, en revanche, les personnages de la captivité qui se regroupent, en 1840, dans les paysages romantiques de l'exil, sont célèbres. Mais peu importe. Ce qui nous retient, c'est l'art de M. Cahuet à humaniser Clio. M. Cahuet *romance* les faits, ce qui n'est pas dire qu'il les dénature, mais au contraire qu'il leur restitue leur caractère. On aime, par exemple, de voir revivre, grâce à lui, en un tableau d'une vérité saisissante, la scène de l'ouverture du cercueil de Napoléon. En l'évoquant, comme s'il en avait été témoin, c'est œuvre de créateur qu'il a faite. Rappelons-nous le mot de Nietzsche: « L'histoire comme vécue et soufferte personnellement. » Mais quelle folie de la part de Louis-Philippe d'avoir transformé en apothéose le retour de Sainte-Hélène! Ce retour était celui de l'héritier de Napoléon sur le trône. Le fils de Philippe-Egalité croyait-il, comme le dit M. Cahuet, « faire alliance »

avec le héros, et en quelque manière confisquer sa gloire en installant sa dépouille aux Invalides, dans la maison des retraités militaires de nos rois? Il obéit à Thiers, le futur répresseur de la Commune. Belle occasion de méditer sur l'ironie supérieure de la Fatalité; et aussi de se demander, avec M. Charles Maurras, si *Napoléon* [fut] *avec la France ou contre la France*. Qu'il ait accru son prestige, cela est indéniable. Ses victoires, comme le dit excellemment M. Maurras, « ont eu cette fécondité de la gloire qu'il serait méprisable de négliger ». Mais ce grand homme fut un romantique. Le contraire d'un réaliste. Un individualiste au moi débordant qui ne créa pas pour la nation, mais pour lui-même, pour son exaltation, pour son plaisir. (« J'aime le pouvoir, comme un violoniste son violon. ») Que l'on compare ses conquêtes (imposées par une suite de guerres et l'héritage de la Révolution) à celles de la monarchie, on verra quelle différence il y a entre le caractère positif des unes et le caractère chimérique des autres. Le résultat de l'épopée napoléonienne est négatif. Et la politique napoléonienne ne vaut pas mieux que l'épopée. Celle-ci était inspirée par un génie empoisonné d'utopies démocratiques; celle-là par un militaire. Enfin, Napoléon a fait l'unité de l'Allemagne, cette unité parachevée par le traité de 1919, après Napoléon III.

Dans un de ses récits de merveilleux scientifique, M. J.-H. Rosny aîné suppose que les chauves-souris furent, un temps, maîtresses de la planète, au lieu des hommes. C'est une hypothèse du même genre qui a inspiré à M. Raymond de Rienzi **Les formiciens,** et l'on comprend que notre grand romancier de la préhistoire lui ait donné sa voix au Prix des Goncourt. Au lieu des chauves-souris, ce sont les fourmis, cependant, qui règnent sur le monde, à la fin de l'âge quaternaire, dans le roman de M. de Rienzi. Elles n'ont pas d'ailes, comme les bêtes des cavernes de M. Rosny, mais construisent des Babylone souterraines. « Sans squelette intérieur, sans poumons, munis de membres supplémentaires et d'armes inconnues, recommençant plusieurs fois [leur] vie, au cours de métamorphoses », quelle puissance ne devaient pas avoir ces insectes, d'une espèce géante? M. de Rienzi, qui connaît tout de leurs héritiers dégénérés, nous les montre à l'œuvre, en lutte contre

le grand complot de la nature, mais finissant par connaître un bonheur jamais égalé depuis, par aucune autre espèce; et c'est merveille comme son imagination reussit à utiliser les données de la science pour peindre leur prodigieuse civilisation. Pourquoi celle-ci périt-elle? se demandera-t-on. Je serais tenté de répondre: parce qu'elle était fondée sur le matriarcat. Mais les femmes auraient beau jeu d'objecter que la nôtre est, sans doute, en train de périr pour d'autres raisons...

Un homme qui a le tempérament d'un aventurier, mais qui est paresseux ou velléitaire, part, un jour, pour faire une enquête au pays des Soviets. Il s'arrête à la frontière de l'U. R. S. S., mais, comme il ne s'est pas adressé à l'*Intourist,* c'est-à-dire comme il ne voyage pas sous les auspices de cette branche du Guépéou, il attend si longtemps à Riga son passe-port qu'il finit par s'acoquiner avec les tziganes... Une jeune fille dont il a fait la connaissance dans un milieu socialiste rêve, en revanche, en le voyant, de Paris, de son luxe, de ses fêtes... et se donne un soir à lui dans un **Wagon-lit**, arrêté en gare, mais prêt à repartir pour notre capitale... L'attrait de l'Orient. L'attrait de l'Occident. Le double mystère de l'inconnu. C'est ce thème qui a inspiré M. J. Kessel, ou que M. J. Kessel a développé avec habileté, non sans artifice. L'atmosphère est créée, toutefois; et c'est beaucoup.

Un violoniste, as de sa partie, est dès ses débuts célèbre, fêté, cousu d'or et accablé d'honneurs et de bonnes fortunes. C'est la surface. En dessous se développe un autre homme qui s'aperçoit de la nullité du premier, et que le monde, complaisant aux faux génies, sacre les vrais en les ignorant et en les laissant s'abreuver de fiel. Ce récit de M. Emmanuel Buenzod s'intitule **Boabdil Nux.** L'*Histoire de Lénore* lui fait suite : histoire d'une femme du commun qui a le don de prescience. Elle l'ignore, mais quand elle le découvre voudrait n'être que comme tout le monde. Pirandellisme; humour suisse; un peu travaillé, un peu raide avec recherches de nouvelles sources d'émoi. L'intention nous semble supérieure à l'exécution.

Le journal d'un coiffeur par M. Marcel Jouhandeau est une série de contes sur une petite ville. Si c'est celle où

l'auteur a appris le français, on y parle un français bien particulier, qui mêle le père Ubu, M. Paul Claudel et les saillies grinchues de M. J.-J. Brousson. On y sent de façon particulière, aussi, et l'on y a des gesticulations déformées de fantoches. Je me doute bien, sans être grand clerc, que tout cela est procédé pour arriver à un effet hallucinant, à la caricature acide. Quelques observations sont de premier ordre. Malheureusement, l'auteur ne sait pas ordonner un conte, ni en imaginer les bases; alors, il tourne sans fin autour d'un événement sans signification, ou il dramatise une niaiserie. L'appareil concerté par lui a l'air d'une claire-voie tressée sur du néant. Cela laisse l'impression d'une mystification, comme toujours en pareil cas.

Le titre est déroutant, **La dernière conquête du capitaine Geldmuth**, que M. Aimé Didier a choisi pour son récit. Il fait croire à quelque aventure, loin dans le Pacifique, alors qu'il ne s'agit que d'un capitaine d'industrie (on disait : *chevalier* dans ma jeunesse). Sous couleur de lettres d'amour à une dame, qui « ferait riche » comme épouse, et compléterait son train de maison, l'auteur le fait se raconter. Il s'étale, dans toute son ampleur et inconscience, « averti » parce qu'il a des notions de surface, et le vernis convenable; hautain, parce qu'il croit, dur comme fer, à l'autorité qui lui est déléguée sur le troupeau des imbéciles; scientifique, parce qu'il s'inspire de l'ineffable Henry Ford. Il est magnifiquement odieux. La dame, précautionneuse, désirant se renseigner sur ses amours antérieures, il lui sert une mirifique histoire de vierge de ses ateliers, éprise de lui à « s'en mourir », et dont il légitime la mort par des considérations industrielles de haut goût. On apprend, à la fin, qu'il a inventé cela de toutes pièces, comme, sans doute, les mines ou consortiums ou holdings dont il repasse au public les titres surfaits. La préface nous avait avertis, déjà, qu'il se trouvait présentement sous les verrous. C'est la morale, à mi-voix, de cette forte satire. Style serré, acéré, preste, à facettes rigides qui reflètent, au passage, les aspects jusqu'au fond.

Mme A. de Villèle, l'auteur de **La rançon du silence**, serait protestante et protestante de l'aristocratie que cela ne me

surprendrait pas. Elle dirige dans ce roman, contre la « facilitation » du devoir par le confesseur à ses pénitentes, des pointes fines comme stylet. Elle écrit avec une négligence de haute allure, dans une langue nette et rêche, et étudie, en outre, en le dominant de toute sa culture, un cas sans prendre la peine de soigner les transitions du récit. Une rieuse jeune mariée, à force de provoquer un de ses danseurs, le fait la violer. Peu après, elle se trouve enceinte. Aviser ou non le mari de ses doutes? Elle se tait, pour ne pas abîmer leur amour, mais perd la gaîté qui était son maître charme. Le mari papillonne ailleurs. Elle finit de s'en désoler et de tenir l'amour conjugal comme la chose unique et divine, quand elle découvre l'amour maternel. La conclusion se trouve au premier chapitre, dans la bouche d'un prêtre catholique :

Cessez d'attacher à votre corps cette valeur d'objet sacré. L'acte de chair, péché à part, est si indifférent... Il n'est ni bon ni juste d'aimer.

Pas banal.

Ce dernier roman de Mme Colette Yver, **Le vote des femmes**, est fort bien agencé, sans trop ni trop peu de style, sans trop ni trop peu de profondeur ou de légèreté. Cela amuse, sans fatiguer, pendant deux heures vides. Entre trois hommes, un autoritaire, un mystique et un Jean-de-La-Lune innocemment canaille, une jeune femme déçue, mais sensibilisée par un premier amour, élit le Jean-de-La-Lune. Puisqu'il ne s'agit, n'est-ce pas, que d'emplir deux heures vides, autant ces variations-là que d'autres, sur le sempiternel leitmotiv...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Sapho, pièce en cinq actes en prose, d'Alphonse Daudet et Adolphe Belot, à la Comédie-Française.

Quand nos arrière-neveux, si nous en devons avoir, et que la noirceur des temps leur permette quelque curiosité rétrospective, quand ils verront les portraits de Mme Sorel, dont certains sont beaux, et qui donnent tous l'idée d'une bien

jolie femme, quand ils liront la liste de ses rôles et le récit de l'empire énorme qu'elle exerçait sur le public, ils ne douteront pas que notre temps ait possédé en sa personne une comédienne de premier ordre. Ils se tromperont singulièrement, mais leur erreur sera irrémédiable. Mme Sorel, dont toute la carrière apparaît comme un chef-d'œuvre de conduite, a eu la suprême habileté d'assurer son prestige au regard de la postérité. Je dirai presque que la postérité a déjà commencé pour elle. En effet, on l'admire aujourd'hui aveuglément, sans la discuter, sans même la juger, avec une bonne volonté dont tout mysticisme n'est pas exempt, comme fait exactement la postérité à l'égard de la du Parc ou de la Champmeslé, ou bien à l'égard de Mlle Georges ou de Mlle Mars, dont il n'est pas question de soumettre les mérites à un nouvel examen. Et l'idée que Mme Sorel léguera à l'avenir un nom à peu près aussi retentissant arrive à me faire douter de la valeur exacte de ces actrices historiques. Leur réputation n'est peut-être que l'effet d'une conspiration du mauvais goût avec l'imbécillité du jugement. Je crois au talent de Réjane, de Granier, de Sarah Bernhardt, de Bartet, parce que je les ai vues. Celles que je n'ai pas vues, quelle que soit leur renommée, ne furent peut-être pas plus supportables que n'est Mme Sorel.

J'en peux parler savamment, car toute sa carrière de comédienne classée s'est déroulée devant mes yeux. Animé que j'étais en ce temps-là d'un précoce amour du théâtre, je me souviens de la sensation profonde qu'en 1898, sous le règne de Félix Faure, fit en se répandant à travers Paris la nouvelle que cette femme déjà célèbre allait entrer à l'Odéon, où elle ne ferait qu'un bref séjour avant d'entrer à la Comédie-Française : le sociétariat lui était promis à brève échéance. Ses travaux antérieurs ne semblaient pas la destiner à de si augustes scènes. Elle n'avait jusqu'alors tenu que de modestes emplois dans les théâtres du boulevard où je n'avais pas encore accès. De 1893, date de la création de *Madame Sans-Gêne*, où elle jouait le rôle de Caroline, à 1897, où elle tenait celui de Mme Sureau dans *la Douloureuse*, il n'était pas question pour moi d'aller au Vaudeville. J'entendais cependant ce que l'on disait de ses perles déjà fameuses et de son élégance déjà

célèbre. Il m'était arrivé aussi de feuilleter en cachette les albums du *Panorama*. Le reportage photographique ne date pas d'hier. On y voyait chez elles nos contemporaines les plus réputées. Je crois tenir encore sous mes yeux la page où, debout dans une robe à la grecque, Céline ou Cécile Sorel (comme disait Raoul Ponchon) arrangeait des fleurs près d'un lit canné. C'est ainsi qu'une cinquantaine d'années plus tôt, Juliette Drouet consentait à figurer dans l'album des plus belles femmes de Paris.

Collégien qui traversais chaque matin le Luxembourg pour me rendre à mon école, je revois son coupé à deux chevaux qui parcourait la rue de Vaugirard pour gagner les répétitions de l'Odéon, et quand j'y repense, cela me semble un épisode analogue au passage dans l'avenue du Bois, devant Marcel Proust émerveillé, de la belle Odette de Crécy. Cela a le même air d'époque. Je revois aussi ses premières apparitions sur la scène du second théâtre français, lors de ces matinées poétiques du samedi que Catulle Mendès avait organisées. On les enrichissait parfois d'un petit ouvrage en un acte. Sorel parut pour la première fois dans *les Grâces*. Quelle désillusion ce fut! Sa gaucherie, son inexpérience frappèrent les moins avisés et l'on demeurait surpris de la totale inintelligence dramatique dont faisait preuve cette personne si intelligente dans la vie. Il n'y avait aucune vérité dans sa diction, aucune sensibilité dans son interprétation. Pouvait-on dire, d'ailleurs, qu'elle interprétait quoi que ce soit? Elle se bornait à réciter avec application ce qu'une inépuisable patience avait dû lui enseigner. D'ailleurs, sa mémoire était bonne; cependant, à chaque représentation, l'on redoutait qu'elle ne pût aller jusqu'au bout. Mais la crainte était vaine et son énergie lui permettait à tous coups de finir.

Le 6 juin 1898, quand, à l'occasion de l'anniversaire de Corneille, elle parut dans un acte de *Psyché*, la fâcheuse impression qu'elle avait produite dans *les Grâces* ne se modifia point.

Enhardie par l'étude, elle se risqua bientôt à jouer des pièces entières. On lui vit reprendre dans des comédies oubliées aujourd'hui les rôles créés par la charmante Léonie Yahne. Elle y parut incurablement guindée. Elle créa *les*

Antibel de Pouvillon, ce qui, si je ne me trompe, fut son seul rôle paysan, et elle parut dans *les Fourchambault,* car Emile Augier se supportait encore en ces temps reculés. C'est l'époque où elle était mauvaise avec modestie. Aujourd'hui, elle l'est avec outrecuidance. — Voilà toute la différence, me disais-je au sortir de la représentation de **Sapho** où j'assistais hier.

Tandis que sa réputation grandissait, je m'arrangeais pour aller la voir tous les huit ou dix ans, afin de vérifier si dans cet intervalle elle n'aurait point gagné quelque talent qui la qualifiât. Il n'en était jamais rien. Son seul mérite tenait au caractère décoratif dont, avec la collaboration de ses costumiers, elle douait ses rôles, ce qui ne manquait point d'ailleurs de les fausser. Bien loin d'atteindre la vérité profonde de Célimène ou de la Comtesse, elle les réduisit à n'être que des figures de bal masqué. S'effaçant aussi peu que possible derrière ses personnages, elle substituait son encombrante personnalité à ces créations du génie.

Si elle ne parvient pas à ranger *Sapho* dans la classe des figures de ballet, elle ne la rend pas pour cela plus authentique. Elle joue cependant ce rôle dans un sentiment tout différent des autres où je la vis. Grisée sans doute par les louanges et la publicité, on lui voit à présent une assurance et une autorité qui lui faisaient cruellement défaut dans les parties précédentes de sa vie de comédienne. Elle en profite pour user d'un style vedette qui est déplorable. Cependant, car il faut être juste, elle entre dans son rôle avec un élan remarquable et en lui faisant un don de soi qui arrive parfois à être touchant. Elle se donne évidemment beaucoup de mal, elle s'applique toujours, comme elle faisait au temps de ses débuts d'écolière attentive. Mais quelques dons essentiels, quelques qualités primordiales lui manquèrent et lui manquent toujours. Elle ignore d'une façon définitive et absolue ce qu'est le ton juste. Sa diction n'est qu'artifice et préciosité. Sa voix, terriblement nasale, passe du grave à l'aigu sans qu'on puisse discerner les motifs d'une telle modulation ni le sens de ces arabesques vocales; et avec un goût du plus pur 1900, elle fait un sort à tous les mots qui ont une signification de parfum ou de volupté. On croirait que du texte

de Daudet elle se propose d'extraire de l'Henri Bataille.

La façon dont elle agit en scène est aussi critiquable que celle dont elle parle. Sa personne est d'une très élégante beauté, et elle jouit d'une jeunesse d'allure et d'une vivacité qui sont admirables, mais sa gesticulation est forcenée, parfaitement déraisonnable et elle ne s'accorde généralement pas au texte qu'elle doit commenter.

Faut-il ajouter que la composition d'ensemble du rôle ne semble point de nature à satisfaire qui que ce soit? Toujours Sorel, Mme Sorel n'a rien de commun avec l'héroïne de Daudet. Elle ne sait point représenter une femme de cette classe-là et quand, par exemple, elle promet à son amant de faire le ménage et la cuisine, personne, ni elle-même, ne peut prendre la chose au sérieux. Elle n'est pas femme en cheveux ni traîneuse de savates, et elle n'est pas assez comédienne pour savoir donner l'illusion de ce qu'elle n'est pas. J'ai vu Jane Hading dans *Sapho,* qu'elle avait créée longtemps auparavant. Elle jouait le troisième acte en peignoir de pilou bleu pâle garni de dentelle de laine écrue. Elle semblait n'être ni lavée, ni peignée. Elle sentait le lit chaud et rendait sensible ainsi la puissance et la bassesse de son empire. C'était cependant, elle aussi, une femme d'extrême élégance, mais c'était une comédienne qui, sans être de tout premier ordre, avait l'art de représenter tout ce qu'elle se proposait d'imiter. Mme Sorel ne sait et ne veut donner que le spectacle d'elle-même.

Et tout ceci étant dit, que l'on pourrait développer bien davantage, ce qui me paraît le plus déconcertant est le goût que le public nourrit pour elle, goût dont il donne la meilleure des preuves en se précipitant à ses représentations. On n'y peut trouver place. Comment a-t-elle pu établir un pareil empire, comment a-t-elle pu faire perdre aux gens leur sens critique et leur désir de critique? Qu'admire-t-on en elle? Depuis trente ans je me le demande et je ne l'ai pas encore trouvé.

Je regrette de ne pouvoir point parler de la pièce autant que je l'ai fait de son interprète. Elle soulève pour moi un problème plein d'intérêt. Et puisqu'il y a quinze jours nous

parlions de pièces à clé, je me demande si cette comédie n'en suppose pas une, d'ailleurs fort imprécise. Caoudal, le sculpteur qui a eu jadis Fanny Legrand pour modèle, ressemble étrangement à Pradier. L'un et l'autre a fait de Sapho une statue qui est un chef-d'œuvre, d'après un modèle qui est sa maîtresse. Cette fille est devenue par la suite la maîtresse d'un poète, et quoique le La Borderie de Daudet ne présente aucun trait de Victor Hugo, la coïncidence est assez frappante. En 1884, quand parut le roman, Pradier et Juliette Drouet étaient morts. Victor Hugo, octogénaire, ne devait plus vivre longtemps. Quelque ressouvenir de l'aventure qui avait réuni ces trois personnes cinquante ans auparavant se glissa-t-il dans l'esprit de l'écrivain? Dès lors, n'est-il pas étrange que l'affreux roman du collage qu'il composait évoque précisément l'idée de gens qui entretinrent une si longue liaison?

Quoi qu'il en soit, on voudrait bien savoir si Daudet possédait quelques lumières spéciales sur l'aventure des personnes célèbres auxquelles fait penser son roman.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Science de croyants. — Louis Elbé : *Les postulats spiritualistes devant la science moderne;* Perrin. — Robert Le Masson : *Philosophie des nombres;* avant-propos de Jacques Maritain; Desclée de Brouwer. — Mémento.

Le titre de cette chronique: **Science de croyants,** est une paraphrase de celui d'un article du grand physicien Pierre Duhem (1861-1916); cet article, intitulé *Physique de croyant* (1), est un curieux document de psychologie affective, qui révèle pourquoi son auteur fut toujours opposé aux théories corpusculaires: il était convaincu que, le jour où elles auraient triomphé (cf. p. ex. p. 58), un conflit pourrait surgir entre elles et la théologie... Appréhension bizarre et que l'avenir n'a nullement confirmée: lorsque Duhem mourut, l'atomistique ne fut plus contestée sérieusement par personne, et la « neutralité religieuse » de la physique (2) est hors de doute.

Depuis, les membres de l'Académie des Sciences ont ré-

(1) *Archives de philosophie chrétienne*, octobre-novembre 1905.
(2) Et aussi des mathématiques, comme nous le verrons plus loin.

pondu à une enquête, menée par Robert de Flers et publiée en librairie (3); on y compte un nombre respectable d' « éminents spécialistes », qui firent preuve d'une puérilité désarmante, comme si les inquiétudes confessionnelles d'un mathématicien, d'un physicien, voire d'un biologiste, avaient plus d'importance que ses préférences politiques (4)!

A diverses reprises, nous avons dû critiquer des savants étrangers, tels qu'Arthur Eddington et James Jeans, pour avoir indûment mélangé, au hasard de leurs idiosyncrasies affectives, les domaines disparates des théories physiques et des révélations religieuses (5). Mais deux ouvrages, qui viennent de paraître, nous obligent à revenir sur la question et à insister sur le caractère délirant — c'est strictement le terme — que peuvent revêtir certaines interprétations.

Le premier de ces livres porte le titre suggestif: **Les postulats spiritualistes devant la science moderne.** Outre que le mot « postulat » possède très nettement le sens d'*affirmation indémontrable,* l'adverbe « devant » indique implicitement que ces affirmations indémontrables se soumettent à la juridiction *supérieure* de la science moderne. Implicitement et explicitement, comme en font foi les passages suivants:

Les considérations scientifiques constituent maintenant le seul terrain sur lequel la discussion puisse utilement s'établir... (p. 11). La vitalité d'une doctrine est forcément compromise si elle ne sait pas s'adapter... (p. 196). Si le dogme avait eu connaissance des électrons, il aurait compris que nos sens ne perçoivent que la partie la plus grossière du monde réel (p. 160). Cette notion a donné au dogme toute la souplesse nécessaire pour s'adapter (p. 193).

Par malheur, l'auteur, Louis Elbé, est parfaitement profane

(3) *Le sentiment religieux et la science*, Edition Spes, Paris, 1928.

(4) Nous nous inscrivons en faux contre l'opinion formulée par Maurice d'Ocagne, dans une livre récent sur lequel nous aurons sans doute l'occasion de revenir (*Hommes et choses de science*, 2e série, Vuibert) : l'auteur approuve les mathématiciens Cauchy, Hermite, Jordan, d'avoir été convaincus « que la raison ne s'oppose pas nécessairement à la foi » (p. 163). Ce ne sont là que des particularités biographiques.

(5) Notamment *Mercure de France*, 15 février 1930, pp. 164-165, et 15 décembre 1931, pp. 630-632. Je suis parfaitement d'accord avec André George, qui écrit, dans *la Vie intellectuelle* (10 mai 1931), revue publiée sous les auspices des Dominicains de Juvisy : « Sans nul doute, Eddington a trop cédé à l'envie de confirmer, par l'exemple de la très récente physique, ses convictions spiritualistes ou religieuses. » Et, plus loin, « *Entrée interdite, surtout à l'Apologétique.* »

en physique: sans pouvoir signaler toutes les hérésies, qui pullulent à chaque page (6), nous constatons qu'il ignore tout de l'expérimentation corpusculaire (7), qu'il ne mentionne aucune des théories maîtresses de la physique actuelle, ni la relativité (p. 47), ni l'indéterminisme (p. 72). Il essaie de vaincre une science, qu'il croit « dépassée », en lui attribuant (notamment p. 62) de banales erreurs du sens commun. Il se réjouit du primat de l'énergie sur la matière (pp. 38, 50, 60...), comme si, en remplaçant par *l'énergialisme* le matérialisme qu'il exècre (et que personne ne défend plus), on changeait quoi que ce soit à la question. Et il ouvre largement la porte à l'Apologétique, en proclamant:

Ce n'est plus la matière qui serait antérieure à l'énergie (??)... Et ce serait en quelque sorte (*sic*) la vérification de l'enseignement de la Genèse : « Au commencement, Dieu fit la lumière » (p. 38).

La seconde partie s'occupe de psychologie moderne, avec une compétence du même ordre. C'est bien à un seul et même ouvrage que sont empruntées les deux phrases:

La science est basée avant tout sur l'étude des faits matériels, et, par suite, elle ne peut apporter aucune certitude sur les questions d'ordre moral (p. 8)

et

Tous les faits d'ordre moral sont reliés entre eux par un enchaînement mutuel qui s'impose avec évidence (p. 74).

La psychologie moderne? Pour Louis Elbé, c'est essentiel-

(6) Que peuvent bien signifier « courants fluidiques » (p. 20), et « énergie positive » (p. 30)? A quelques lignes d'intervalle (pp. 24-25), l'auteur se contredit sur les tailles respectives de l'électron et du proton. En radioactivité (pp. 40 et 43), il croit que ce sont les électrons *les plus éloignés* du noyau qui s'échappent. Il appelle volume *insignifiant* (p. 23) celui qui est occupé par un gramme d'hydrogène (soit plus de dix litres). Il se figure que le courant électrique est constitué par des électrons doués d'une *énorme* vitesse (p. 26) et que les molécules s'entrechoquent des *milliards de milliards* de fois par seconde (p. 62). Il souscrit (p. 95) à un finalisme naïf, alors que les merveilles de l'instinct, invoquées par Bergson, ont été depuis longtemps ruinées par René Berthelot (*Un Romantisme utilitaire*, II, chap. XII et XIII, 1913). Et, quand il espère qu'on obtiendra des images planétaires « assez détaillées pour y distinguer de grands travaux artificiels » (p. 199), on doit supposer qu'il a appris l'astrophysique dans *Les Femmes savantes* (III, 2).

(7) Par exemple (p. 39) : « les électrons sont tellement petits qu'ils échappent pour ainsi dire (*sic*) à notre monde physique ».

lement la métapsychique, sur laquelle les savants, dit-il (p. 16), sont « presque tous d'accord » (!). Il invoque l'autorité de Charles Richet (pp. 14-16), en taisant, bien entendu, ses opinions agnosticistes; et, s'il ne parle pas des aimables fantaisies des Jaworski, Lakhowsky et consorts, il fait grand état des expériences d'Osty (8), expériences imprécises, non concluantes et qui se sont passées en famille, en dehors du contrôle de physiciens sérieux et de prestidigitateurs qualifiés.

Ajoutons qu'il reprend, comme un leitmotiv (pp. 114, 129, 130...), une comparaison, qui ne repose sur rien, entre télépathie (?) et T. S. F., et qu'il rapproche (p. 169) les trois facultés de l'âme de la Sainte Trinité; comment le Dogme « s'adaptera-t-il », le jour prochain où les facultés de l'âme seront au nombre de huit?

La psychologie moderne? Mais c'est essentiellement la psychopathologie, dont il n'est pas soufflé mot et qui éclaire singulièrement les origines du mysticisme religieux. C'est — n'en doutons pas — sur le terrain de la psychologie (9) que se ravivera le duel de la science et de la religion, et il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'on examine dans quelle mesure les religions doivent être considérées comme des entreprises de psychothérapie empirique et dépourvue d'efficace (10).

(8) En ne comprenant rien au principe de ces recherches, puisqu'il confond (p. 127) l'émission des rayons infrarouges (par le médium) avec leur absorption.

(9) Dans *Psychologie du mysticisme religieux*, James-H. Leuba, professeur à Bryn Mawr College, rapporte (p. 486) les résultats d'une enquête sur la fréquence de la foi chez les savants des Etats-Unis : les incroyants (Dieu, immortalité de l'âme) sont bien plus nombreux chez les hommes de premier plan que chez les hommes de second plan; la proportion d'incroyants augmente des physiciens aux psychologues, en passant par les biologistes et les historiens, depuis 43 % d'incroyants (physiciens de second plan) jusque 91 % d'incroyants (psychologues de premier plan).

(10) Ce rôle de la religion est pressenti par certains croyants. Ainsi Maurice d'Ocagne (*Le sentiment religieux et la science*, p. 122) écrit : « Comment certains demi-savants, infatués de leur pauvre savoir, osent-ils se croire fondés à combattre, au nom de la science, chez les âmes pieuses, les aspirations où elles puisent le réconfort moral et l'espérance dont elles ont besoin? » Certes, nous réprouvons le sectarisme *dans un sens comme dans l'autre;* mais il conviendrait de rechercher si ce « réconfort » et cette « espérance », indéracinables en tant que résultant d'habitudes invétérées, ne seraient pas utilement remplacés, dans l'avenir, par l'ensemble des médications que l'on commence à bien connaître pour atténuer les états dépressifs.

§

La plaquette du lieutenant de vaisseau Robert Le Masson, **Philosophie des nombres,** revêt l'estampille de Jacques Maritain, néo-thomiste. Quelques citations nous suffiront pour juger du ton de l'ouvrage:

De soi, 4 est la multitude transcendantale de la multitude concrète composée, par exemple, des Relations en Dieu : Paternité, Filiation, Spiration active et Spiration passive (pp. 22-23). Lorsque je dis : cette pièce d'étoffe a trois mètres, le mètre est l'unité de mesure, et je suppose l'égalité quantitative des mètres en question. Lorsque je dis : ces anges sont trois, je me réfère à l'unité métaphysique (p. 13). Une multitude de mille trilliards d'anges, si elle n'existe, pourrait exister (p. 27). La multitude des anges est finie, de puissance ordonnée, en raison de l'illumination angélique et de la densité croissante des chœurs avec la perfection; on le démontre aisément par la théorie des nombres ordinaux (p. 50). J'appelle 2 (deux) le nombre d'une multitude comme Adam et Eve (p. 37). Le nombre 3 (trois) est la multitude transcendantale de la Trinité divine (p. 39).

Pour son coup d'essai, cet ancien X frappe un coup de maître, et prend une place honorable à côté de Max et Alex Fischer et de Georges Courteline. En effet, si l'on en croit Reboux et Muller (11), les frères Fischer auraient défini les neuf premiers nombres entiers bien avant Robert Le Masson. Et personne n'a oublié le lied de Montmartre, *Panthéon-Courcelles*, où Courteline définit les nombres entiers par des stations d'omnibus et où les Vierges reprennent inlassablement cette litanie thomiste:

Mais il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux.

En résumé, l'humoriste qu'est Robert Le Masson réussira peut-être à vous dérider, mais, si vous désirez vous faire une idée de la philosophie des nombres, lisez l'ouvrage de Tobias Dantzig, professeur à Baltimore, *Le nombre, langage de la*

(11) *A la manière de...* (3e série). Exemple : « S'étant aperçu qu'une des statuettes de son groupe intitulé *Les neuf Muses* s'était effondrée : Bah! se dit-il, n'importe... J'intitulerai mon groupe : *Les huit Jours de la Semaine* ».

science, auquel nous avons consacré une chronique tout entière (12).

MÉMENTO. — Dans son feuilleton du 31 janvier, Louis Houllevigue, professeur à l'Université de Marseille, qui est en même temps un de nos meilleurs écrivains scientifiques, attire l'attention des lecteurs du *Temps* sur le livre de Reichenbach, que nous avons présenté au public français et analysé récemment ici (13). Le feuilleton intitulé « Logique de probabilité » apporte aux non-spécialistes d'étincelantes clartés sur les démarches de la science contemporaine. J'ai particulièrement goûté une comparaison originale destinée à initier au principe de Heisenberg (relations d'incertitude). Peut-être Houllevigue témoigne-t-il d'un scepticisme excessif vis-à-vis des théories physiques; je le renverrais volontiers à Louis de Broglie (14), qui combat le truisme inconsistant, suivant lequel les théories scientifiques seraient éphémères. Par ailleurs, son scepticisme pourrait s'en donner à cœur-joie, s'il décidait jamais de parler des deux livres qui font l'objet de la présente chronique.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Lièvre : *Le Procès de notre époque,* Jules Tallandier. — Giscard d'Estaing : *Le socialisme budgétaire,* L'Européen, 23, avenue de Messine. — André Tardieu : *Conférence, 27 janvier,* Société des conférences. — Mémento.

Parmi tant de livres de prétendue science sociale écrits par des ignorants ou des insensés, on est heureux de rencontrer un livre de connaissance et de sagesse comme **Le Procès de notre époque** de Louis Lièvre. Procès, en effet, en ce sens que l'auteur, après avoir exposé l'affaire comme un bon président de cour d'assises, se livre à de justes et durs réquisitoires contre l'éloquence, la presse, le théâtre, le parlement, et les fait suivre d'un plaidoyer pour la France qui devrait emporter la conviction du jury — un jury de douze millions d'électeurs! — Mais, hélas! quelques-uns de ces jurés, et justement les plus remuants, ont au cœur la haine de la France et doivent ricaner ou écumer d'un tel plaidoyer. Car c'est un fait, qui peut-être ne se rencontre

(12) *Mercure de France,* 15 octobre 1932, pp. 427-431.
(13 *Ibid.,* 15 décembre 1932, pp. 619-622.
(14) *Nouvelles Littéraires,* 4 juin 1932.

que chez nous, qu'un nombre assez considérable de Français ne s'enflamme que pour ce qui peut affaiblir, appauvrir ou même détruire la France! Du moins ne vois-je rien qui ressemble à ceci dans aucun pays étranger; même en Soviétie, les dictateurs du prolétariat sont les plus intransigeants des patriotards!

Jamais on ne dira assez de bien de la France qui vit et travaille. Jamais on ne dira assez de mal des politiciens qui prétendent la représenter. En dépit de ces politiciens, la France avait su assez bien préparer sa défense pour triompher au jour du danger, et depuis sa victoire, toujours en dépit d'eux, elle avait su réparer ses dommages et reconstituer ses forces : routes, chemins de fer, usines, colonies, navigation, ordre à l'intérieur et paix à l'extérieur. Et tout ceci, elle l'avait fait grâce à ses classes moyennes qui forment, l'auteur a raison, l'armature de toute société moderne, et grâce aux capitaux que ces classes moyennes reforment avec une patience inlassable. Mais cette œuvre de régénération, nos politiciens, socialistes et socialisants, ne pensent qu'à la gêner ou à l'arrêter, et leur conduite depuis quinze ans est le plus terrible argument qui ait jamais pu être brandi contre des institutions qui nous sont chères. Démocratie, suffrage, opinion, parlement, libertés, ils ont tout faussé, tout perverti, tout démoli, et pour la seconde fois nous nous trouvons au bord de l'abîme. En 1926, nous avions pu recourir à Poincaré qui nous avait sauvés. En 1933, qui nous sauvera? Doumergue? Alors qu'il ne tarde pas à venir et qu'il défende liberté et démocratie contre leurs pires ennemis!

M. Louis Lièvre a su trouver de graves paroles pour parler de ce danger. L'humanité, dit-il, est à la veille d'une nouvelle catastrophe aussi horrible que l'écroulement de l'empire romain sous les coups des barbares. Et ce rappel de la grande crise de l'histoire de la civilisation est juste; jamais l'esclavage n'a été plus menaçant pour la masse des hommes! L'effroyable état auquel la pauvre Russie se trouve réduite, non seulement ne fait pas hésiter nos socialistes, mais encore les enflamme d'une ardeur fanatique pour nous river à ce même carcan. En vérité, je ne crois pas que jamais l'homme ait été atteint d'une pareille folie! Tout ce qui avait fait

jusqu'ici la grandeur des temps civilisés, la vertu civique, la dignité et la responsabilité morales, le sens de la justice, le respect des engagements, tout cela est jeté aux balayures!

Quand on essaie d'aller au fond des choses, on ne sait de quelle façon expliquer une pareille perversion des âmes. Comment des gens qui sont, au fond, de braves gens peuvent-ils lier partie avec de méchantes gens dont la devise semble être le cri que poussa, un jour, à la tribune de la Chambre, leur chef parlant à ses adversaires : « Je vous hais! »? Avant tout, je crois bien, égoïsme politicien, désir de conserver en main la bonne assiette au beurre bien gluant, et pour cela exploitation chez les électeurs des passions de haine et d'envie qui les dresseront toujours contre ceux qui sont plus riches ou plus instruits, ou plus honnêtes ou seulement plus polis; ceux-là, il est si facile de les qualifier tour à tour exploiteurs, hypocrites, pédants ou méprisants; et parallèlement exploitation du sentiment d'anticléricalisme qui se trouve au fond de l'âme de tout Français; mais se figurent-ils que ceux qui les condamnent sont des cléricaux? Voilà M. Louis Lièvre qui, en tant qu'israélite, ne peut qu'incliner à la christianophobie; pourquoi ne pas lui fairé confiance quand il se prononce pour la tolérance réciproque des confessions diverses? Et s'il fait campagne contre l'école unique et les filtrages successifs dont le résultat sera abrutissant, pourquoi ne pas examiner ses raisons et ne pas s'y rendre si elles sont fondées?

Nous sommes déjà, et depuis longtemps, en pleine nasse socialiste; nos capitalistes ont perdu les quatre cinquièmes de leur avoir; nos propriétaires sont réduits à l'état de taillables à merci; nos intellectuels sont tenus en suspicion ou en dépression (hélas! où en est la magistrature d'esprit de la France dans le monde?) et nous tous nous sommes de plus en plus pris dans les mille étaux du fisc, de l'école, de la règle, tout cela politicianisé à outrance; et dans cette ruée à la servitude, les ministres modérés ont fait assaut de nuisance avec les ministres exaltés! En vérité, l'avenir est sombre non seulement pour la France, mais encore pour la civilisation dans le monde entier.

Si l'on veut des précisions sur la mauvaise route que nous avons suivie jusqu'ici, on les trouvera dans **le Socialisme budgétaire** de M. Giscard d'Estaing. Si, après le remarquable redressement de nos finances qu'avait réalisé en 1926 M. Poincaré, nous nous trouvons de nouveau dans une situation presque aussi grave, c'est de nouveau la faute à ce socialisme budgétaire; l'impôt n'est plus le moyen de permettre à l'Etat de jouer son rôle de grand « pacier » au dedans et au dehors, il est une arme donnée aux politiciens pour réaliser leur programme antinational, antibourgeois, anticapitaliste et anticivilisationnel. Ces politiciens, qui avaient déjà fait tomber du pouvoir les poincaristes en sophistiquant l'opinion publique lors des élections de 1924, n'ont cherché, de 1926 à 1932, qu'à se débarrasser des cabinets modérés, et c'est à eux qu'il faut demander compte de l'accroissement inouï des dépenses pendant ces huit dernières années. En 1924, nous avions un budget de 33 milliards. Chaque année ce chiffre a grandi régulièrement, impitoyablement, et était arrivé dans le projet de budget 1933 à près de 56 milliards; grâce à la dernière conversion des rentes et autres conjonctures favorables, on a pu le ramener à 50,6, mais ce n'en est pas moins une augmentation de 17 milliards en pleine paix, et alors que nous n'avions ni grandes indemnités de chômage à payer (ce qui avait causé la ruine d'autres finances, les anglaises notamment), ni encore grosses subventions pour les assurances sociales (cela va venir). Or, ces dépenses provenaient presque toutes d'initiatives socialistes; chaque année, depuis huit ans, le gouvernement présente au Parlement un budget bien en équilibre, avec un petit excédent, et chaque année le parti socialiste-socialisant, auquel ne s'oppose malheureusement pas le parti modéré, fait voter des crédits supplémentaires qui s'élèvent à 2 ou 3 milliards. Or, cet accroissement inadmissible de dépenses entraînait chaque année un déficit grandissant. Jusqu'en 1929 l'exercice avait connu de beaux excédents (3 milliards en 1928 et près de 4 milliards en 1929), mais à partir de l'année suivante c'est le déficit qui paraît (3 milliards en 1930, autant en 1931, 8 en 1932, 12 en 1933). Or, l'effort fiscal a été tellement considérable qu'on se demande s'il est possible de l'accroître

encore sans ruiner complètement le pays. Depuis décembre 1931, le rendement mensuel est au-dessous des prévisions, et cette déficience, partie de 76 millions pour ce mois de décembre, est montée jusqu'à 800 millions en octobre 1932. On ne voit d'autre moyen pour sauver la situation que le recours à l'emprunt. Tout le bénéfice des amortissements poincaristes va être perdu!

Le mal budgétaire dont nous souffrons vient avant tout, ai-je dit, de ce que le Parlement détruit, par des initiatives inconsidérées, l'équilibre établi par le gouvernement. La première réforme de nos usages politiques consisterait donc à réserver audit gouvernement l'initiative en matière de demandes de crédit. C'est ce que propose M. André Tardieu dans sa dernière **conférence** du 27 janvier; mais pouquoi ne l'a-t-il pas proposé aux membres du Parlement, bien plus qualifiés pour réaliser son vœu que les simples auditeurs de la *Société des Conférences*? A ce remède, qui serait presque suffisant, il en ajoute quatre autres : 1° durée plus longue du mandat législatif (bien fâcheux quand la Chambre est mauvaise! Que de gens qui attendent avec impatience la fin de cette législature commençante!); 2° la chute d'un cabinet entraînant des élections générales (bien peu pratique dans un temps où les cabinets croulent comme des capucins de cartes); 3° recours au referendum (excellent), celui-ci comprenant les femmes (oui, si elles y tiennent); 4° incompatibilité du service de l'Etat et de certaines doctrines révolutionnaires (ceci peut entraîner bien loin; mieux vaut se résigner à laisser fonctionner la soupape chambardeuse, mais qu'on surveille la soupape!).

MÉMENTO. — R. Vallery-Radot : *Le Temps de la Colère*, Bernard Grasset. Vue d'ensemble de notre situation, qu'on lira avec intérêt après le livre de M. Louis Lièvre. Beaucoup de jugements justes, mais quelques-uns trop passionnés. Le mot d'ordre, titre du dernier chapitre : « Mère, gardez-vous à gauche! » est très sage, car tout notre mal, depuis de longues années, est venu du mot d'ordre contraire : « Pas de péril à gauche! » Mais il faut également se garder un peu à droite. Si nous n'avons jamais pu établir solidement cette République conservatrice qui serait la seule bonne, la seule juste, et allons jusqu'à dire la seule vraiment républicaine,

si on fait de république le synonyme de liberté, sagesse et tolérance, c'est que les gens de gauche ont toujours joué du Péril à droite! et que les gens de droite ont fait leur jeu en provoquant leurs craintes ou leurs colères. — C. Malaparte : *Le bonhomme Lénine*, B. Grasset. L'auteur, dont on a traduit déjà un livre qui a fait quelque bruit, *Technique du coup d'Etat*, développe ici cette idée que Lénine n'avait rien de ces proportions gigantesques qui l'ont fait prendre pour un Attila ou un Gengis-Khan, seulement pour un Ivan le Terrible ou un Pierre le Grand, encore qu'il aurait voulu se hisser à la stature de ces colosses de sa race (de sa demi-race plutôt puisqu'il n'était qu'à demi russe, étant juif par sa mère, et peut-être à quart russe, son ascendance étant probablement mi-slave mi-tchoude), c'était tout simplement un petit bourgeois fanatique, un bonhomme mais déchaîné, et c'est très possible, mais vraiment sans importance pratique; les quelques millions de créatures humaines qui doivent à Lénine leur mort avancée et souvent « atrocifiée » auraient bien tort, de l'autre côté du Styx, de s'inquiéter si Lénine était un destructeur d'apparence satanique et théâtrale ou d'aspect médiocre et petit bourgeois. — L. Baur : *Le Bilan du plan quinquennal soviétique*. Justement, à propos de Lénine et de son œuvre continuée, M. Baur, dans l'*Européen* du 10 février, expose qu'en dépit de l'augmentation de production, d'ailleurs moindre qu'on ne croit, des grandes usines soviétiques, la Russie se trouve dans la misère noire, par suite de la cessation de production des petits ateliers privés; du coup, tous les objets de première nécessité sont en quantité insuffisante; les récoltes ont baissé d'un tiers : 75 millions de tonnes avant le plan quinquennal, 50 et même moins depuis; le cheptel ne représente plus que beaucoup moins de la moitié de son chiffre d'avant le plan, et ainsi de suite; le prix de la vie, depuis la mise en train de ce plan, a triplé et presque quadruplé alors que les salaires n'ont augmenté que de 66 %. Il est navrant de voir à quelles souffrances conduit l'application du marxisme, et plus navrant encore de voir que cela ne dessille pas les yeux de nos fanatiques à nous; trois millions de Français ont l'air de croire que les pauvres Russes sont les gens les plus heureux du monde! — *La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* attire l'attention sur le nombre croissant des divorces dans tous les pays. De 1913 à aujourd'hui, le nombre par 100.000 habitants a passé pour la France de 37 à 50 et cet accroissement est faible par rapport à ceux d'autres pays (Allemagne de 27 à 61, Suisse de 40 à 67, Autriche de 11 à 98, etc.). Les pays qui ont le moins de divorces pour cette même proportion d'habitants sont le Canada 8 et l'An-

gleterre 9; ensuite la Belgique, la Hollande, la Norvège, la Tchécoslovaquie de 30 à 40; ceux qui en ont le plus sont les Etats-Unis 165; le Japon qui avait 113 divorces en 1913 n'en a plus que 80; c'est le seul pays où les divorces sont en voie de régression, mais leur chiffre, on le voit, est encore très supérieur à la moyenne d'Europe. — *L'Animateur des temps nouveaux* consacre un de ses numéros spéciaux à la Défense des contribuables contre le fisc. Ses observations sont très justes. Avant la guerre, les dépenses publiques totales (Etat, départements et communes) atteignaient 6 milliards or, soit 30 milliards papier; aujourd'hui elles atteignent 85, soit près du triple. Une partie de cette augmentation s'explique très pertinemment par celle de la Dette publique, conséquence de la grande guerre; n'en déplaise aux socialistes, il serait malhonnête de faire faillite; mais l'autre partie vient du flux des dépenses publiques résultat de la manie étatiste, donc du socialisme seul. Alors que les dépenses de la dette n'ont pas triplé, celles des dépenses sociales ont plus que doublé en attendant la suite, celles des dépenses économiques ont quadruplé, et celles de la dette viagère, dont le caractère est souvent électoral, ont septuplé; tous ces accroissements (qu'on y ajoute ceux de l'enseignement doublés, ceux de l'administration générale presque doublés) sont inadmissibles, et le mécontentement public contre les députés cartellistes qui en sont les auteurs ne fait que grandir et court risque de démolir la république elle-même; une réaction antiparlementaire serait sûrement acclamée par le pays. Seul un dictateur financier semblerait à même de ramener nos budgétivores à leur chiffre d'il y a 25 ans (en 1906 538.000 fonctionnaires et 77.000 ouvriers d'Etat; aujourd'hui 750.000 fonctionnaires et 250.000 ouvriers d'Etat). — Pour faire suite à l'histoire de la politesse ministérielle internationale (voir *Mercure* du 15 novembre, p. 192), je dois noter que, sur l'intervention personnelle du Duce, le Ministre des Communications d'Italie a fini par me répondre en me donnant satisfaction. Dont remerciements à ce haut fonctionnaire et à M. Mussolini lui-même.

HENRI MAZEL.

GEOGRAPHIE

Auguste Chevalier : *Ressources végétales du Sahara et de ses confins ord et Sud*, 1 vol. in-8°, Paris, Muséum d'histoire naturelle, Laboratoire d'agronomie coloniale, 1932. — P. Camena d'Almeida, *Etats de la Baltique, Russie* (tome V de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1932. — Mémento.

Auguste Chevalier, professeur au Muséum, a consacré une belle carrière scientifique à la flore sauvage et cultivée de

nos colonies africaines, entre la Méditerranée et le Congo. Nul n'était mieux préparé que lui pour dresser l'inventaire exact des ressources existantes et le programme de l'effort à faire. De son voyage d'études au début de 1932, il nous a rapporté cet inventaire et ce programme, en ce qui concerne le Sahara et ses lisières, dans un livre concis et étoffé comme un rapport de mission, où la grande érudition de l'auteur se fond harmonieusement avec ses observations personnelles : **Ressources végétales du Sahara et de ses confins nord et sud.**

J'ai lu ce livre avec l'attention passionnée qu'éveillera toujours le *cœur mort* de la planète, qui se trouve être le centre de l'empire français en Afrique. Tant de campagnes intéressées ont tenté de leurrer notre public sur les *possibilités* du Sahara, que rien ne peut être plus précieux que l'avis objectif d'un savant.

Cet avis, je dois le dire de suite, ne fait que fortifier ce que je pensais déjà : la situation présente du Sahara et de ses confins est déplorable et ne fait qu'empirer, tant du fait de la nature que du fait de l'homme. Nous pouvons l'améliorer pour une partie, c'est-à-dire pour les lisières nord et sud, ces deux zones marginales que Chevalier, dès 1900, appelait *zones sahéliennes*. Nous pouvons aussi améliorer la situation des oasis existantes, mais non, comme on l'a pensé quelquefois, en augmenter indéfiniment le nombre. Mais contre la masse du désert, nous ne pouvons et nous ne pourrons jamais rien : les lois physiques s'y opposent.

« Certaines régions, dit Chevalier, vastes comme une grande partie de la France, le Grand Erg, le Tanezrouft, le Ténéré, sont inhabitées et probablement inhabitables pour toujours, en raison de l'existence de dunes mobiles, de l'absence d'eau ou à cause de leur climat hostile à l'homme (il ne faut pas craindre de le dire à ceux qui caressent encore des utopies à ce sujet). »

Le Sahara proprement dit, c'est-à-dire la zone où il tombe moins de 250 millimètres d'eau par an, couvre sept millions et demi de kilomètres carrés. A peine deux cent mille hectares sont cultivés (dans les oasis). Cette surface cultivée ne s'agrandira point.

Les auréoles sahéliennes, c'est-à-dire les zones où il tombe de 250 à 500 millimètres d'eau par an, se prêtent au développement ultérieur des cultures, par irrigation ou par *dry-farming,* soit vers l'Afrique blanche, soit vers l'Afrique noire. Mais elles ne sont plus le Sahara. A Laghouat, Fromentin s'est cru au Sahara. Je m'y suis cru moi-même à Marrakech. En réalité, nous étions sur le *balcon* qui domine le désert.

Depuis de longs siècles, le Sahara est le théâtre d'un double drame : drame de la terre et drame de l'homme.

Le désert est en voie d'assèchement progressif. Il a eu des cours d'eau permanents. Il ne les a plus : il n'en reste que des nappes souterraines et des rivières fossiles. Il a eu des forêts : il n'en reste que des bois fossilisés, des troncs morts, et quelques très vieux arbustes qui achèvent de vivre. Il a été à l'état de grande steppe à pâtures, du temps des Garamantes et des Nasamons et jusqu'à l'époque où les caravanes maures le parcouraient aisément. Aujourd'hui, les dunes de sable et les plateaux rocheux le couvrent presque tout entier.

Cette âpreté croissante du désert, contre laquelle luttent énergiquement les sédentaires des oasis, a été aggravée par le nomadisme pastoral et la dévastation des pacages, surtout depuis l'introduction du chameau. La brousse forestière a été détruite; les pâturages, autour des points d'eau, ont été ravagés. Le Sahara est un des rares pays de la terre où les réserves naturelles, en végétation et en eau, étaient faibles. L'homme les a vite épuisées.

Alors a commencé, pour les Sahariens, cet état endémique de sous-alimentation où ils se sont trouvés et se trouvent encore. Sur cet immense territoire, deux millions d'habitants, dont les deux tiers sont nomades, ne pouvaient vivre qu'en rançonnant les sédentaires des oasis, eux-mêmes bien peu pourvus de ressources. Ils allaient aussi enlever des esclaves en Afrique noire. La paix française a mis fin aux razzias et à la chasse des esclaves. Mais par là, elle a été une des causes les plus actives de la dépopulation croissante au Sahara.

Les Sahariens, pourtant, se contentent de peu. Ils ont pratiqué et pratiquent toujours ce que Chevalier appelle le

ramassage, c'est-à-dire l'utilisation de produits de cueillette que les affamés du désert estiment et que dédaigneraient tous les peuples civilisés. Le Sahara a eu et a encore des mangeurs de manne, comme le furent les Hébreux dans le désert de Sinaï : cette manne de la Genèse n'était probablement que « l'exsudat sucré produit par certaines plantes sous l'action d'un insecte et se détachant en perles blanchâtres ». Le Sahara a eu ses Lotophages : le lotus était soit le jujubier nain, soit le nénuphar du Nil.

Seul, le palmier-dattier empêche deux millions de Sahariens de mourir de faim.

Maintenant que s'ouvrent les portes du désert, les Sahariens, malgré leur vif amour pour le sol natal, ont tendance à s'en aller.

Chevalier estime que nous avons intérêt à empêcher le Sahara de devenir un désert absolu. Pour cela, il conviendrait de fixer progressivement les nomades au sol en améliorant leurs conditions d'existence, de forer des puits pour utiliser toute l'eau disponible, d'améliorer les techniques agricoles, d'introduire et de sélectionner des plantes adaptées aux climats secs, et enfin de relier les oasis par les autos, par les avions et par les caravanes de chameaux.

Chevalier ne parle pas du chemin de fer, et pour cause : il pense du chemin de fer saharien ce que j'en pense moi-même.

§

Le tome V de la *Géographie universelle*, dû à M. Camena d'Almeida, étudie **les Etats de la Baltique et la Russie.** Je dirai peu de choses des Etats baltes (Finlande, Estonie, Lettonie, Lithuanie), morceaux d'Europe intégrés malgré eux dans la Russie ancienne, et délivrée par la Révolution et le démembrement de 1917. M. Camena d'Almeida en fait une description précise, mais un peu sèche. Là n'est pas le grand intérêt du livre. C'est la Russie des Soviets qui excite vivement notre curiosité. Nous voudrions savoir où en est au juste ce pays immense, théâtre de la plus vaste expérience doctrinale dont l'histoire fasse mention.

M. Camena d'Almeida a bien connu l'ancienne Russie; il l'a étudiée pendant trente ans; il a parcouru la Russie nouvelle; il parle bien le russe, langue difficile dont peu d'Occidentaux se rendent maîtres. Rien de plus utile, non seulement pour bien se pénétrer des choses russes, mais pour assimiler les travaux consacrés par les savants russes à leur pays, en matière de géographie et de sciences naturelles. Observateurs patients et scrupuleux, moins systématiques et en réalité plus véridiques que les Allemands. ils ont recueilli une énorme masse de faits, encore que trop peu abondante pour certaines parties de cet immense pays.

M. Camena d'Almeida, préoccupé par les jugements passionnés et contradictoires dont le régime actuel est l'objet, nous assure au début qu'il saura demeurer impartial. Cette déclaration de principes était superflue. La géographie n'a rien à voir avec la politique. La géographie est une science, la politique n'en est pas et n'en sera jamais une.

On ne saurait trop louer M. Camena d'Almeida d'avoir effacé autant que possible, à l'imitation des Russes eux-mêmes, la vieille démarcation scolaire entre Russie d'Europe et Russie d'Asie, séparées par la chaîne de l'Oural. Il n'y a en réalité, surtout au point de vue de la géographie humaine, qu'une Russie, qui va du golfe de Finlande à la mer de Bering. Elle n'est ni l'Europe, ni l'Asie, disait Lavisse : elle est la Russie. Tout au plus pourrait-on dire que son orientation générale, devenue européenne depuis Pierre le Grand, tend aujourd'hui à *s'asiatiser*, comme au temps des Mongols de la Horde d'Or. Oscillation nouvelle du pendule historique qui, malgré les apparences contraires, bat les heures et les siècles plus lentement en Russie qu'ailleurs. Ce n'est pas un des moindres mérites du livre de M. Camena d'Almeida d'avoir bien marqué, à l'aide de la géographie, les traits permanents qui accusent, à travers les despotismes de toute nature, l'identité de la Russie.

Pour ce pays si peu différencié sur de vastes étendues, l'application de la méthode régionale, si utile pour l'Europe du centre et de l'ouest, présente quelques dangers. Elle risque d'avoir un côté artificiel ou conventionnel. Elle entraîne des répétitions nombreuses, fastidieuses quelquefois. Elle aboutit

à un fractionnement où les grandes lignes disparaissent. Elle amène ce que l'on peut reprocher parfois à M. Camena d'Almeida : un abus de nomenclature, et aussi l'emploi trop fréquent de termes russes pour désigner les formes locales de paysages. Ces termes, à la vérité, sont expliqués. Mais ils fatiguent vite l'attention d'un lecteur qui n'est pas obligé de retenir, à quelques lignes de distance, ce que c'est que des *blioudu* ou des *kourgany*.

Les parties du livre qui m'ont plu sans réserve sont les belles pages qui étudient le rythme des saisons en Russie et en Sibérie, ainsi que celles qui décrivent la vie végétale et animale. C'est là, bien plus que dans une géologie, dans une tectonique et dans une topographie aux traits effacés, qu'il faut chercher la vivante image géographique de ces plaines russes, les plus vastes de l'ancien monde, étendues de la mer Baltique au Pacifique, entre la mer polaire et les massifs montagneux d'Asie centrale. Il y a bien des points où le rythme saisonnier commande la vie individuelle et la vie sociale d'une manière tellement souveraine, que l'homme n'a aucune chance d'y échapper jamais.

L'impartialité de M. Camena d'Almeida ne peut l'empêcher d'indiquer, à la fin de son livre, à l'aide des documents soviétiques eux-mêmes, que l'énergique effort de collectivisation agricole et d'équipement industriel, connu sous le nom de *plan quinquennal*, s'est heurté à des obstacles où se brise, jusqu'ici, la volonté des réformateurs. Malgré d'ambitieuses créations comme Magnitogorsk et les houillères de Koutznek, le plan quinquennal n'a pas réussi. Il ne pouvait réussir. La nature russe, malgré ses richesses, le peuple russe, malgré sa docilité, ne donneront pas à Staline les impossibles résultats qu'il attendait. Il n'en est pas moins vrai que le régime des Soviets est solide, surtout parce qu'il s'accorde bien avec les instincts profonds du peuple gouverné. Malgré ses ambitieuses déclarations de principes et de prosélytisme, le socialisme russe est devenu spécifiquement russe.

Mémento. — Dans les *Annales de la Commission pour l'étude des raz de marée* (N° 2, Paris, Larose, 1932), se trouvent d'intéressantes études de R. Montagne sur la prédiction de la houle en Afrique et de D. La Cour sur les conditions anormales du niveau

de la mer dans les eaux danoises en janvier 1931. — Signalons encore *Un coup d'œil sur l'histoire de la navigation,* par le capitaine de frégate J. Rouch (*Revue générale des sciences,* 15 nov. 1932), le *Rapport de mission* de Louis Gain au Scoresby Sund, siège de la mission française de l'année polaire (*Annales hydrographiques,* 1931-1932), et une étude d'André Allix sur *le brouillard mortel de Liége* (*Les Etudes Rhodaniennes,* sept.-déc. 1932).

CAMILLE VALLAUX.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Claudius Vaillat : *Le Culte des Sources dans la Gaule antique,* E. Leroux, 1932, 8°, 6 pl.

La préface de M. Jules Toutain, l'excellent historien des cultes romains et gallo-romains, au livre de Claudius Vaillat sur le **Culte des Sources dans la Gaule antique** met l'eau à la bouche : « C'est un véritable *Corpus* des documents relatifs à ce culte... L'auteur s'est placé sur le terrain solide que lui fournissait la méthode strictement historique... mais... il a tout de même interrogé le folklore... et fait usage de la méthode comparative... »

Hélas! à la lecture du livre, on déchante. D'abord, toute la matière documentaire est loin d'avoir été utilisée; ainsi, rien que pour l'Isère, je ne trouve pas citées les eaux minérales ou thermales de La Motte, d'Uriage, de Sonnay et de la Buisse, où ont été trouvés des constructions romaines, des objets divers qui prouvent non pas seulement l'utilisation des eaux médicalement, mais aussi magiquement; d'ailleurs, à cette époque, médecine et magie faisaient un; et très souvent encore de nos jours une fontaine christianisée a de vraies vertus médicales. Je pourrais signaler encore bien d'autres lacunes. Mais ce sur quoi j'insiste d'abord, c'est l'erreur de raisonnement qui consiste à affirmer, sur aussi peu de faits et de témoignages, que le culte proprement dit des sources était « très répandu » en Gaule.

Si, en effet, on élimine le folklore et la comparaison, pour lesquels M. Vaillat manifeste le mépris de l'ignorant (car les quelques faits folkloriques et comparatifs qu'il donne de-ci, de-là, par acquit de conscience, sont si peu nombreux et si mal choisis qu'en effet ils ne signifient rien, ce qui permet de rejeter d'un haussement d'épaules une masse énorme de

travaux), il reste pour le territoire gaulois (la Bretagne éliminée aussi sous prétexte qu'à cette époque elle est celtique) si peu de faits que je regarde ce prétendu culte des sources comme de peu d'importance par rapport aux autres, sauf dans certaines régions bien délimitées, comme le pays Eduen.

Depuis une cinquantaine d'années, des savants comme Alexandre Bertrand, Paul Sébillot, Salomon Reinach, et parmi les chercheurs locaux, Bulliot, de Boisvillette, avaient admis que des cultes de ce type christianisés avaient toutes chances d'avoir remplacé des cultes antérieurs gallo-romains ou préhistoriques. Mais, dépassant en prudence son maître Toutain, M. Claudius Vaillat rejette tous ces travaux et, pour se justifier, déclare sans rire :

> Nous devons bien nous garder de prétendre que les nombreuses sources sacrées honorées à l'heure actuelle sous le vocable d'un saint du Christianisme aient fait l'objet d'un culte aux temps païens. Rien de plus faux: le Christianisme a eu, et a encore aujourd'hui, ses fontaines et ses sources sacrées et les dévotions qui leur sont rendues n'ont souvent rien à voir avec un ancien culte païen, pour elles inexistant (p. 96).

Autrement dit, parmi les dogmes reconnus, parmi les rites licites, parmi les liturgies orthodoxes et consacrées en cour de Rome, il y a le culte des sources et fontaines sous l'invocation de la Vierge ou des saints. Il est rare de rencontrer, même dans des ouvrages qui ne prétendent pas à être sérieux, une telle hérésie. Et il est difficile de se mettre davantage en contradiction avec tous les textes des Pères de l'Eglise, des hagiographes du haut moyen-âge et des stipulations tant des Pénitentiels que des traités de droit canonique, ou enfin avec les commentateurs des divers systèmes liturgiques diocésains.

Non seulement le Christianisme (avec une majuscule) n'a jamais admis le culte des sources et fontaines, mais quand il existe, c'est que les pouvoirs ecclésiastiques ont eu la main forcée par les populations (La Salette, Lourdes, etc.).

De même que l'auteur n'a rien compris au folklore, ni à la méthode comparative, de même il n'a rien compris au Christianisme dans lequel il vit. Et tout ceci parce qu'il a coupé par morceaux une science, celle des croyances et des actes religieux, qui étudie l'universalité des hommes, et à toutes

les époques de l'évolution historique. De la mentalité d'un paysan européen quelconque, fût-ce avec auto et T.S.F., à celle d'un paysan gallo-romain il n'y a pas un écart de siècles; à peine quelques nuances. Dans quinze ans, si M. Vaillat continue à travailler ces problèmes, il verra plus clair et admettra que, contrairement à ce que dit M. Toutain dans la *Préface,* ce n'est pas « l'histoire qui donne des réalités concrètes », mais c'est la psychologie, le folklore, l'ethnographie, car elles permettent un contrôle direct, une expérience renouvelée, et même l'expérimentation.

En tout cas, un tel « *Corpus* » devait se terminer par un index géographique. Et si les six planches témoignent d'une grande bonne volonté, puisque « *Corpus* » il y a, il fallait reproduire *tous* les documents iconographiques gaulois et gallo-romains relatifs aux sources et fontaines.

Bizarre est l'oubli d'une distinction, pourtant bien établie par Alexandre Bertrand, entre les sources sacrées minérales et thermales, qui sont en partie médicales, et les sources non médicales, comme celles de la Seine, de l'Yonne, de l'Armançon, etc. Il est évident que le mécanisme psychique manœuvre dans ces cas de manière différente et que si dans le premier on peut parler d'un culte utilitaire, dans le second on peut parler d'un culte « pur », à moins de le rattacher aussi à un élément utilitaire, médical ou d'ordre agraire, les rites de pluie et de sécheresse. Les inscriptions qui nous donnent le nom de ces dieux et déesses aquatiques ne disent pas dans quel but on leur a dédié des ex-voto. Quelquefois ceux-ci sont figurés; ce sont des bébés emmaillotés, la représentation de membres, ou d'yeux; et il est naturel qu'en effet une source claire soit utilisée contre les maux d'yeux, même sans être thermale ni minérale. L'association d'idées subsiste en arabe, où le mot *'ain* signifie à la fois *œil* et *source.* Elle subsiste aussi dans les nombreuses sources dédiées à saint Clair ou sainte Claire, saint Luce ou Lucien, sainte Luce. Une association d'idées aussi simple et primitive suffit à expliquer le culte de certaines sources non médicales, même à l'époque gallo-romaine.

Ici on retombe sur une théorie chère à M. Toutain et à son élève; il s'agirait « surtout de savoir si la nature humaine

réagit toujours et partout de la même façon » (p. XIX). Poser la question ainsi, c'est supposer que le nombre des réactions possibles est illimité. Il peut l'être en théorie; dans la pratique il ne l'est pas. Si on reçoit un coup de poing dans la figure il y a trois réactions possibles, et pas davantage : la païenne, le rendre; la chrétienne, l'encaisser et, sinon dire merci, du moins se préparer à en recevoir un second. Une troisième réaction possible est de se sauver en courant; mais celle-ci n'est admise par aucune religion.

Il en est de même du culte des sources et de tous autres cultes : les réactions de l'Homme en présence de ces phénomènes naturels sont en nombre limité. Si M. Vaillat s'était donné la peine, avant de constituer son *Corpus* incomplet (1), d'étudier pendant deux ou trois ans comparativement les diverses formes du culte des eaux, il aurait compris que les formes gallo-romaines appartiennent à des catégories scientifiques bien définies déjà, et ne sont que des manifestations sporadiques de processus vitaux plus profonds.

Le fait curieux est que, tout en donnant une bibliographie étendue (de dix pages), il n'a pas utilisé ce que les auteurs antérieurs avaient découvert en plus des petits faits de détail. Si des ex-voto ont été trouvés dans une source, si telle ou telle source a reçu tel ou tel nom, il y a eu des raisons pour cela; et les problèmes que formulaient les devanciers de M. Vaillat restent entiers : 1° Pourquoi toutes les sources thermales et minérales n'ont-elles pas été l'objet d'un culte, ou n'ont-elles pas été divinisées; 2° Pourquoi certaines sources non minérales ni thermales ont-elles été un objet de culte direct ou divinisées et non les autres (2)? 3° Dans quelles

(1) Incomplète aussi est l'énumération, pp. 96-99, des sources (médicales ou non) dans lesquelles ou auprès desquelles on a trouvé des objets préhistoriques, probablement en guise d'ex-voto. On ajoutera, par exemple, dans les Hautes-Alpes, la source de Font-Vineuse (digestive, diurétique, exploitée) où l'on a trouvé quatre haches en pierre polie, des hachettes et des flèches en pierre, des objets du Bronze et du Fer (Abbé F. Allemand, *Notice sur les sources minérales, les fonts saintes et les fonts bénites dans les Hautes-Alpes*, Bull. de la Soc. d'Etudes des H. A., 1904, p. 68). Cette *Notice* n'est pas citée par M. Vaillat dans sa bibliographie; son auteur, bon chrétien, admet pourtant la survivance des cultes préhistoriques et païens sous leur revêtement catholique.

(2) Très utiles à ce point de vue sont les relevés statistiques de Bulliot, de De Boisvillette et d'Alexandre Bertrand, dont M. Vaillat n'a pas compris le vrai sens; le relevé que j'ai fait pour la Savoie et le Dau-

conditions s'est fait le remplacement de divinités païennes par des demi-divinités chrétiennes, les saints, qui dogmatiquement simples intercesseurs, sont pour les paysans de véritables dispensateurs, directs, des biens et avantages demandés?

Bref, le sujet reste à reprendre à fond; et puisque M. Claudius Vaillat a tant fait que de commencer le catalogue des faits connus, nul ne serait mieux outillé pour nous donner la monographe complète dont tous, archéologues, folkloristes et psychologues, nous avons besoin.

A. VAN GENNEP.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

Maurice Magre : *La mort et la vie future*, Fasquelle, éditeur.

Tout écrivain pourrait faire lui-même la critique de son livre. Il serait même le critique le plus autorisé et aurait la possibilité d'être le plus sévère de tous, s'il était sincère, car nul mieux que l'auteur ne voit les défauts d'un livre. Ils reviennent, quand le livre est terminé et publié, comme des remords. Ils se présentent comme des enfants contrefaits qui, devenus conscients, voudraient être redressés, mais il est trop tard. La pensée en se détachant est devenue indépendante.

La mort et la vie future relevant de la rubrique des sciences occultes et de la théosophie, j'en dirai quelques mots, non pour une amère critique ou pour un vain éloge, mais pour répondre à quelques observations faites, soit dans des journaux, soit oralement par des commentateurs bénévoles.

Plusieurs personnes m'ont envoyé des remerciements chaleureux à cause de l'optimisme qui se dégageait de mon livre, parce qu'il leur avait communiqué un optimisme semblable et donné des espérances joyeuses pour l'au-delà. D'autres personnes, en nombre à peu près égal, se sont plaintes de l'amertume de vivre que procurait la lecture de ce livre, de ce qu'il était décevant, décourageant, pessimiste.

Je crois que ces opinions différentes viennent toutes les

phiné conduit à cette conclusion que le prétendu « culte des sources » est dans les Alpes un phénomène d'importation.

deux de la manière également erronée dont les lecteurs d'un livre sur la mort examinent le problème de l'au-delà. Tous veulent obtenir des consolations et sont irrités s'ils n'en trouvent pas. Tous attendent des récompenses pour eux et des châtiments pour ceux qui ne pensent pas exactement comme eux. Ils se sont habitués à examiner la mort, non selon la vraisemblance et la logique des lois naturelles, mais comme la réalisation de tous leurs rêves. Ils sont déçus si l'on ne proclame pas que la mort est l'avènement de leur conception personnelle de justice, l'apothéose de leur idéal familial ou patriotique.

Que cela soit considéré comme encourageant ou comme pessimiste, on peut affirmer avec quelque certitude que les lois universelles de la nature, que nous connaissons et mesurons partiellement, régissent tous les mondes et ne sont pas interrompues par notre mort. En suivant l'action de ces lois et en imaginant leurs effets sur des êtres privés de corps physiques, on peut avoir un commencement de connaissance de ce que peut être notre vie dans l'au-delà. Récompenses et châtiments, si naïvement réclamés, peuvent du reste s'y trouver dans une certaine mesure. Le monde affectif dans lequel on se trouve après la mort est le monde de l'attraction et de la répulsion. La répulsion est douloureuse. L'élan d'amour est une volupté. L'égoïste connaîtra le froid de la solitude. Celui qui aura beaucoup aimé jouira des attractions dont la source sera en lui. L'ignorant, celui qui se sera refusé à étudier le monde, sera entouré d'ombre. Au contraire, celui qui aura développé sa connaissance jouira de la compréhension.

Interrogés sur la question de la mort et de la survie, beaucoup de gens répondent que cette question est sans importance et sans intérêt. « A quoi bon se poser de tels problèmes? disent-ils. On verra bien, le moment venu. » Confucius fut le premier de cet avis et toute la Chine pensa comme lui pendant des siècles. J'ai entendu au Faubourg M. Gaston Rageot développer ce thème avec éloquence. Il disait que l'essentiel était de se bien conduire pendant la vie et que, pour ceux qui avaient mené une existence droite, les choses s'arrangeraient favorablement après la mort. Je crois que

c'est un raisonnement imprudent. Si nous avons un long voyage à faire au pôle arctique, nous ne nous dirons pas que le point important est une bonne moralité et nous nous occuperons de fourrures, de cartes géographiques, etc. Il devrait en être de même pour l'au-delà. C'est un vieux préjugé religieux qui fait penser que la mort ouvre la porte d'un royaume où règne la justice, et une justice selon la conception de l'homme qui meurt.

Quelques lecteurs m'ont reproché avec véhémence de bâtir des chimères avec des rêves et de n'apporter aucune preuve de la solidité de ces créations.

Je trouve qu'il y a des preuves dans l'accumulation des témoignages faits par des quantités d'hommes de bonne foi, dans l'unanimité des vieilles religions, celle des sages et celle des expérimentateurs modernes. Mais ces preuves sont les moins importantes. Les vraies preuves sont en nous. Elles apparaissent à une minute donnée du développement de chaque homme. Elles sont intérieures et si péremptoires que celui qui les a atteintes par son intuition possède une certitude plus solide que celle de toutes les démonstrations mathématiques.

A ce sujet, je citérai un passage de M. Bergson, tiré d'un entretien avec lui, paru dans la *Vie catholique* :

— Je crois que la philosophie peut donner au fait de la survie, de la survie personnelle, une probabilité assez haute pour que la charge de la preuve incombe à ceux qui la nient.

Dans ce même entretien, M. Bergson dit encore :

— Si l'expérience, aidée du raisonnement, donne une haute probabilité pour ne pas dire davantage, à l'hypothèse d'une survie, c'est-à-dire d'une continuation de la vie consciente après la mort, elle ne permet pas, laissée à elle-même, d'affirmer que cette continuation doive être indéfinie. Pour démontrer que la survie est immortalité, il faudrait de nouvelles raisons...

Rien n'est plus juste. La survie est certaine. L'immortalité ne l'est pas. Il doit y avoir, pour l'âme, après des successions de vies, des causes de mort que nous pouvons entrevoir autour de nous. S'il y a des âmes qui travaillent à leur immortalité et qui sont ou seront dignes de devenir immortelles, il y en a beaucoup d'autres qui semblent en voie de désagrégation.

Mais ce que nous voyons de la vie d'une âme, notre champ d'expérience à leur sujet, comme le champ d'expérience que nous avons de nous-même, est absolument infime.

J'ajoute, pour ceux qui ont accusé mon livre d'être décourageant et pessimiste, que mon pessimisme est limité à la vie terrestre. Je pense que la vie dans laquelle nous nous trouvons est inférieure, bornée et mauvaise. C'est le degré le plus matériel de l'échelle des vies, et nous y avons été amenés par notre désir de jouir dans la matière. Mais l'échelle est immense. Les plans d'existence sont variés à l'infini. Il nous appartient de développer notre capacité de nous élever, notre pouvoir d'atteindre des degrés plus spirituels, où nous sommes sans doute déjà parvenus, et où nous reviendrons en raison de notre effort.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Jean Lasserre : *Amour 100 %*, Nouvelle Librairie Française. — Louis-Charles Royer : *L'Amour chez les Soviets*, Editions de France. — Manikowsky et Chalachow : *L'Amour soviétique*, Nouvelle Lib. Française. — Claude Vincelle : *L'Amour en Argentine*, Editions du Siècle.

Si j'en crois mon ami Henri Mazel, les Etats-Unis et la Russie sont aux pôles opposés de la civilisation moderne. Le capitalisme et le communisme qu'ils représentent sont les gonds sur lesquels tourne le monde. Voyons alors ce que l'amour a à faire avec ces gonds.

C'est M. Jean Lasserre qui, dans son livre **Amour 100 %**, nous explique fort pertinemment, semble-t-il, et toujours fort agréablement, ce que c'est que l'amour aux Etats-Unis. Dans ce pays, la femme, comme l'homme, est un splendide animal, et le premier coup d'œil qu'on lui accorde est enthousiasmant : de beaux corps sains et robustes (si excellente est l'alimentation), des mouvements harmonieux (si universelle est la culture physique) et des sourires enchanteurs (si répandu est le culte du *sex appeal*). Que pourrait-on désirer de mieux? Ajoutez que l'ancienne sotte pudeur puritaine a complètement disparu, et qu'aucune jeune femme ne se montre plus volontiers que l'Américaine demi-nue ou trois quarts nue (toutefois, le nudisme intégral ne semble pas aussi florissant aux Etats-Unis qu'en Allemagne, où bientôt, nous affirme-t-on, on comp-

tera et on montrera du doigt les filles d'Eve qui se refusent à adopter, en certains temps et lieux, le costume de leur grand'mère). Ajoutez encore que ces belles filles sont très instruites, très lettrées même, et dans tous les cas très supérieures à leurs frères du sexe fort. Il semblerait donc que l'Américaine est le chef-d'œuvre de la nature sexappellante, tout comme le homard *idem* est le dernier cri de la cuisine dévergondante.

Oui, mais voilà, il se pourrait que ces beautés, si excitantes, fussent, elles-mêmes, fort peu excitables, et que l'Américaine se trouvât ainsi fort au-dessous de ses sœurs d'Europe, et pour les sensations et pour les sentiments. Pour ces Diane chasseresses aux seins petits et durs, aux cuisses longues et fines, l'homme n'est qu'un gibier et la gloire est d'en aligner le plus grand nombre au tableau; on dit que de très honnêtes dames de là-bas ont eu, grâce au divorce si facile, jusqu'à trente maris; il y a de grandes courtisanes chez nous qui n'ont pas eu autant d'amants! Encore, si elles avaient aimé ces trente maris! mais, dit-on, jamais le cœur de ces belles statues de chair ne bat, ni le cœur ni le reste; elles gardent tout leur sang-froid, avant, pendant et après; et si les dames de ce combat des trente cherchent un trente et unième, c'est seulement parce que son *dollar-power* est moins écorné que celui du précédent. En vérité, lady Chatterley apparaît ici bien préférable à miss Jonathan; elle, du moins, a du cœur au ventre et du ventre au cœur, tandis que l'autre n'a que de la cervelle un peu partout, à l'instar de ce docteur védique dont parle Renan quelque part...

Toutefois, cette frigidité variée n'est pas sans certains avantages (ah! comme la psychologie humaine est compliquée! et comme tout se recourbe en replis tortueux, même la croupe de la femme américaine, qui devrait être pourtant quelque chose de très simple et très rond). D'abord, la jeune fille d'outre-Atlantique est préservée de bien des faux-pas où trébuchent ses consœurs de ce côté-ci de la grande tasse; elle reste très facilement vierge; et il paraît que les trois quarts des dancing-girls et des cinémas-stars sont aussi impollues que la Pucelle d'Orléans. Ici, M. Jean Lasserre nous apprend qu'il y a des procédés pour cela et qu'alors que nos

poètes à nous n'avaient trouvé que l'amour pour refaire des virginités, les rebouteurs et rebouteuses des Etats-Unis ont des méthodes de suture qui défient les yeux les plus lyncéens (ne pas lire yeux de lycéens). Malgré ces prodiges d'artifices, le nombre des chevalières du *sex appeal* qui ne font pas appel au leur propre est, paraît-il, considérable, et le résultat n'en doit pas être mauvais. En outre, la prostitution avérée est rare aux Etats-Unis dans les milieux fréquentables; presque toutes les femmes ont passé par le mariage, encore une chose pas mauvaise. Enfin, la prostitution elle-même a quelque chose de moins brutal; au lieu de ces maisons à gros numéros où vraiment l'illusion est impossible, l'Amérique a des *dancings* où la *dancing lady* danse avec vous sans inconvenance et pourtant avec satisfaisance; *are you satisfied?* demande la dame à son danseur qui interrompt la danse (je corrige un peu l'anglais de l'auteur qui n'a pas dû revoir ses épreuves) et quoique la morale puritaine puisse en penser, cette façon de satisfaire est tout de même plus délicate que l'autre.

En résumé donc, l'Américaine peut se trouver *satisfied*, elle aussi, de la façon dont elle a réalisé l'amour: 100 % de *business* et 0 % de volupté charnelle et de tendresse sentimentale. Il est vrai que, pour ceux qui aimeraient à renverser la proportion, c'est décourageant et enrageant!

Passons à l'amour russe. Ici, nous avons un guide très documenté personnellement, M. Louis-Charles Royer, qui nous a déjà donné *L'Amour en Allemagne*, sans parler d'un livre de reportage dans les camps nudistes d'outre-Rhin, et qui nous tend son livre **L'Amour chez les soviets** avec une épigraphe savoureuse: « Je l'aime, donc je la bats »; c'est, paraît-il, un proverbe russe.

M. Royer a fait son voyage en Russie sans être embrigadé dans une caravane pourvue de chameliers officiels; aussi, cela lui est revenu cher, 30.000 francs, sans compter des ennuis de tous genres, mais c'est le seul moyen de voir avec ses yeux et non avec ceux des chameliers; et d'ailleurs, pour le sujet qu'il voulait traiter, c'eût été bien fâcheux de l'expérimenter avec les moyens d'investigation d'autrui. Donc, il est allé à l'aventure, et il a collectionné maintes aventures, si on

peut qualifier ainsi des contacts d'épiderme sans échange de grande fantaisie. — Une fois c'était avec une paveuse qui l'a emmené dans son galetas où elle et lui ont été heureux sous le portrait de Lénine, sans d'ailleurs se soucier des gens qui, pendant leurs ébats, entraient et sortaient de la pièce, elle modulant un chant tantôt plaintif, tantôt strident, sans doute l'habitude d'enfoncer en cadence des pavés dans le sol. — Une autre fois, ce fut avec une jeune bolcheviste fanatisée, mariée, d'ailleurs, et présentant à son mari non moins bolcheviste qu'elle, son ami français (celui-ci ayant appris au mari que Renan était plus aristocrate que démocrate, l'autre prit sa *Vie de Jésus* qu'il lisait avec enthousiasme, en une traduction russe, bien entendu, et la jeta dans le feu, vlan!). — Une autre fois, ce fut avec une doctoresse alcoolique dont le cabinet de travail sentait atrocement mauvais. — Et la série a continué : Natacha, une promeneuse rencontrée dans Krimsky-parc. La leçon d'amour dans un parc, mais à la moscovite. Natacha ne voulait pas. Royer lui a dit: *Ya hotchou!* ce qui veut dire: Je veux! Alors, elle a voulu, elle aussi. — Lena, une belle fille faisant partie, à son usine, d'une brigade de choc, c'est-à-dire ayant cœur à l'ouvrage, et elle avait cœur aussi, si l'on ose dire, à d'autre ouvrage. — Lissa, une sceptique qui lui a confié: « Maintenant, il n'y a plus d'amour ici, il n'y a plus que le plan quinquennal; eh bien, le plan quinquennal, moi, je lui dis: ... » Inutile de préciser ce qu'elle lui dit, on le devine. — Louba, qui donne à Royer 100 roubles pour qu'il lui achète dans un magasin pour étrangers une jaquette de 100 roubles justement, et Royer achète, mais ses 100 roubles à lui représentent 1.400 francs, quand les 100 roubles de Louba valent à peu près peau de balle. — Sonietska, une apprentie ballerine de vieille bonne famille, qui lui demande, comme tant d'autres, de lui faire franchir la frontière, mais impossible! tous les passeports sont refusés et, pour punir les ingrats qui veulent, malgré tout, fuir le doux paradis soviétique, on les canarde dans la nuit quand ils essaient de se faufiler entre les fils barbelés. — Zina, une amie de Louba, d'où partie triangulaire. — Et il faut en passer d'autres, sans compter les Allemandes ou les Américaines qu'on rencontre dans les trains; une voyageuse, celle-ci

russe, était serrée de près par un voyageur russe, et Royer les observait avec intérêt. Elle ne voulait pas. Mais le voyageur lui dit: *Ya hotchou!* avec peut-être quelques bourrades. Et alors elle a bien voulu. Décidément, voilà un mot magique qu'il faut bien se rappeler quand on va en Russie.

Je laisse de côté tous les autres détails, simplement touristiques ou sociologiques, puisque cette chronique ne doit parler que des mœurs. Les mœurs soviétiques sont, on le voit, très simples en matière sexuelle. *Ya hotchou!* On a l'air d'éternuer, mais on n'éternue pas précisément. Le livre de MM. Manikovsky et Chalachow, qui sont deux Russes, **L'Amour soviétique,** confirme en somme le reportage de Louis-Charles Royer, mais la forme romancée diminue l'intérêt, et le voyage de notre compatriote est autrement savoureux: que Louis-Charles Royer continue ses études internationales, son nom méritera d'être mis à côté de ceux de Salvador de Madariaga et d'Herman de Keyserling!

L'Amour en Argentine, de Claude Vincelle. Ici, malheureusement, nous quittons la grand'route pour prendre ces chemins de traverse qui conduisent vers certaines maisons de Buenos-Ayres auxquelles on a fait une réputation qui finit par être bien impatientante. En vérité, toutes les maisons closes se ressemblent, et l'auteur aurait bien mieux fait de nous dire ce qu'il pensait des simples amoureuses argentines; ces belles filles espagnoles de sang un peu mêlé doivent être non moins dignes d'études que les professionnelles beautés des grandes villes des Etats-Unis et que les solides moujikes aux épaules aussi larges que les hanches des agglomérations soviétiques. Mais en vérité quelle lacune regrettable dans nos traités de psychologie comparée des peuples! Alfred Fouillée, dans ses deux gros volumes, ne dit pas un mot de l'amour; et le Madariaga plus récent dont je rappelais tout à l'heure le nom, lui consacre à peine quelques lignes : l'amour est à base d'action chez l'Anglais, de pensée chez le Français, de passion chez l'Espagnol; oui, mais c'est bien schématique et bien discriminé, croit-on que tout cela ne s'interpénètre pas? En amour, l'interpénétration est de règle et il n'y a pas que trois bases, il y en a des tas, et entre tous ces fondements on n'a que l'embarras du choix.

Ah! puissent ces études de psycho-physiologies comparées tourner à la gloire de la Française, notre chère et divine Française! Comme, en comparaison, l'Américaine doit sembler égoïste, la Russe animale, l'Allemande pédante, l'Italienne maniérée, l'Espagnole tempestueuse! Il n'y a encore qu'en France qu'on trouve la vraie femme parfaite, sentimentale et voluptueuse, dévouée et raffinée, sachant sourire et sachant séduire, juste coquette ce qu'il faut, et modeste comme il faut! Oh oui! Et il ne manque plus qu'à savoir, cette femme idéale, où elle habite...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Revue des Deux Modes : « A un poète », par M. Léo Larguier. — *Le Mois :* un « plan » de M. H. G. Wells « pour sauver le monde ». — *La Revue hebdomadaire :* Staline passé aux baguettes. — *Esprit :* poèmes d'enfants. — *La Revue de Paris :* le comte de Gobineau et les derviches persans. — Mémento.

La **Revue des Deux Mondes** (15 février) publie de bien belles poésies de M. Léo Larguier. Voilà un nom d'honneur dans les Lettres de France, un de ceux que l'avenir retiendra; car, si presque rien de ce que nous aimons n'y restera debout, les vers des authentiques poètes continueront de chanter pour la consolation ou pour l'enchantement de quelques hommes. M. Léo Larguier dédie « A un poète » cette pièce parfaite, qui est un complet abrégé d'art poétique. Que nos jeunes poètes lisent ces sept strophes pour y apprendre l'essentiel, que beaucoup ignorent, d'un art difficile entre tous, qui, s'il est « de la musique avant toute chose », comporte aussi « toute chose ». M. Léo Larguier l'enseigne avec l'autorité d'un maître :

Il faut être, en art, simplement un homme
Qui peut dépenser, étant à son aise,
Mais qui sait aussi rester économe,
Car l'économie est vertu française.

Un seul rossignol enchante la nuit
Pense aux bons conseils du vieux Despréaux :
Mieux que le concert de nombreux oiseaux
Dont les cris discords ne font que du bruit.

— Ne prends que la fleur, a dit La Fontaine.
Sois riche et cossu sans rien d'inutile;
Quand manque le goût, la fortune est vaine;
Sois honnête et probe à cause du style.

Simple est la Beauté, ne surcharge pas.
Un jardin doit être élégant et clair,
Avoir un vieil arbre et quelques lilas,
Des rosiers, de l'eau, de l'ombre et de l'air.

La robe d'azur des Muses de France
De trop longs rubans n'est jamais garnie,
Et leur cœur divin fait la différence
Du talent limpide au confus génie.

N'épuise jamais surtout un sujet,
Mieux vaut l'effleurer et rester discret.
Le laurier est sobre et pousse d'un jet,
Et reçois ici le plus grand secret :

Un vers ne peut pas finir à la rime,
Il faut qu'il s'achève en rêvant dans l'âme,
Car l'azur commence au bord de la cime
Et le pur rayon prolonge la flamme!

§

Le Mois (janvier à février) publie un « plan » de M. H.-G. Wells, « pour sauver le monde ». Selon le fameux romancier, voici les « objectifs communs d'un mouvement mondial progressif ». Cette formule que nous citons est assez vague. Elle suppose une entente préalable, c'est-à-dire : l'abstraction des intérêts nationaux ou individuels. Enfin, tel est le programme de M. H.-G. Wells :

1° Utiliser les progrès scientifiques et les ressources effectives et potentielles du monde qui en résultent, pour assurer une répartition équitable de la prospérité et rendre la vie meilleure à toute l'espèce humaine. Cette nécessité implique :

I. — Le remplacement progressif de la production destinée aux besoins privés par la production pour la collectivité, et ceci avec l'appoint d'une direction compétente, pour organiser aussi rapidement que ce sera possible une entreprise collective.

II. — L'établissement d'un système monétaire et d'un système de crédit mondial qui assurera la stabilité effective du pouvoir

d'achat de l'argent gagné par l'ouvrier et qui mettra la communauté en garde contre le péril de l'augmentation et de la permanence des dettes.

III. — L'organisation d'une paix mondiale pour mettre fin à la guerre, assurer la disparition des armements, la suppression complète des manufactures d'armes privées et l'abrogation progressive de la souveraineté nationale en faveur d'un contrôle mondial.

IV. — La modernisation de l'éducation dans le monde entier afin que chaque être humain acquière les connaissances et les idées requises, la discipline nécessaire pour coopérer avec conscience, bonne volonté et compétence, à la communauté humaine.

V. — L'établissement et la sauvegarde de la liberté de parole, de la liberté de la presse et le droit de circuler librement dans le monde entier.

On ne saurait douter de la sincère conviction de M. H.-G. Wells. Il suggère que ce « credo » peut « être traduit dans toutes les langues », parce que susceptible de « fournir à tous une base d'action et un mot d'ordre ».

Il y a quelque piquante ironie à constater que le « plan » de M. H.-G. Wells précède dans la revue un portrait de lord Rothermore, « le maître de la presse anglaise ».

§

M. René Legrand présente aux lecteurs de **la Revue hebdomadaire** (11 février) M. S. Dmitrievsky, dont il a traduit un volume de souvenirs : « Dans les coulisses du Kremlin ». Ces souvenirs montrent Staline, l'actuel président-dictateur de l'U. R. S. S. A ceux qui se demandent pourquoi se maintient le pouvoir révolutionnaire en Russie, on peut répondre que les chefs de la révolution surent payer de leur personne et souffrir pour le triomphe de leurs idées. Que l'on condamne ou que l'on partage ces idées, nul ne leur contestera d'être un foyer d'énergie chez un Staline, par exemple, de qui M. S. Dmitrievsky, un adversaire sinon un ennemi, cite ce trait de vie :

A partir de 1898, c'est-à-dire lorsqu'il eut dix-neuf ans, il se livra entièrement au travail révolutionnaire et ne l'a pas abandonné un seul jour; il courut de ville en ville, de pays en pays, sous de faux noms, employant de faux passeports. Le travail

obscur, l'emprisonnement, l'exil, l'évasion, il a tout connu... Mais aux époques les plus dures, alors que la réaction tsariste supprimait la liberté de parole et la liberté de pensée, Staline ne quitta pas la Russie et n'alla pas s'installer à l'étranger où il aurait pu mener une existence facile.

Un jour, on le fit passer entre une double rangée de soldats, armés de baguettes. Afin de ne pas tuer Staline d'un seul coup et pour prolonger sa torture, les soldats, obéissant à l'ordre de leur chef, frappèrent le prisonnier non pas sur la tête, mais sur les épaules et sur le dos. Ce genre de punition se pratiquait de temps à autre au temps du tsarisme et la plupart des condamnés succombaient à leurs blessures. Il arrivait souvent que, les souffrances devenant intolérables, les victimes perdaient la raison. Mais Staline résolut d'être plus fort que ses bourreaux. Il prit un livre et, chemin faisant, essaya de concentrer son attention sur sa lecture sans penser aux coups de baguettes qui pleuvaient sur son corps. Son dos enfla, saigna, mais les dents serrées, le livre en main, Staline continua son calvaire et ne s'affaissa que lorsqu'il fut parvenu au bout. Une fois guéri, il réussit à s'évader de la prison.

L'auteur achève sur ces lignes le portrait du modèle :

Staline, homme d'acier! Ni les hommes ni les événements ne réussiront à le faire céder : on ne pourra que le briser, mais on le brisera comme fut jadis brisé Robespierre.

§

Mlle Madeleine Roux, institutrice dans l'Aube, communique à la revue **Esprit** des poèmes d'enfants, tous d'inspiration directe venue de la nature. On n'en a corrigé que l'orthographe. Nous avons retenu ceux-ci :

LE CANARD

Il se dandine et se balance
Tristement, comme pour
Porter un lourd et pesant fardeau.
Il fait coin coin sans arrêt,
Cela veut sans doute dire
Coin j'ai faim.

Alice Vierdet, 9 ans.

LE GRAND-PÈRE

Grand-père est un vieux bonhomme à barbe blanche et à che-

veux blancs; il est vieux et usé, il a le front ridé, il est laid avec sa culotte blanche et ses yeux rouges. Quand on le voit on dit : voilà un carnaval avec ses yeux rouges, son front ridé, sa barbiche blanche et ses souliers déchirés. Grand-père me dit : touche ma peau, je lui dis : grand-père, ta peau est dure, elle n'est pas fraîche comme la mienne; il me chante d'anciennes chansons; quand j'étais petite il me promenait sur ses bras en me chantant de jolies chansons. Grand-père habite dans une vieille maison dans laquelle il y a horloge, lit, table, chaise, armoire et linge, tout cela est vieux. Grand-père aussi est vieux, et puis sa grange est aussi vieille que sa maison, son cochon est gros et vieux, ses oies sont vieilles, il tue jamais ses poules ni ses lapins. J'aime bien grand-père.

Odette DELARUELLE, 8 ans.

L'ARBRE

L'arbre brille
et se balance.
Il frémit au
vent léger
Puis s'arrête
Puis recommence.
Il se balance un grand coup
et ne bouge plus.

Suzanne GANNE.

L'OMBRE DES FLEURS A LA LAMPE

C'est le soir, la lampe est allumée, un pot de fleurs sur le buffet fait de l'ombre au mur; ses fleurs ressemblent à de petites filles qui se lèvent et qui sont tout ébouriffées, les feuilles sont pointues comme des piques.

Françoise SAVART, 12 ans.

§

Les « Lettres de Perse » que le comte de Gobineau adressa au général de Prokesch, de 1856 à 1857, et que vient de publier **La Revue de Paris** (1er et 15 février), enchanteront les fidèles de ce très curieux esprit. Dans l'une, il conte avec une grâce toute voltairienne l'étonnante fortune d'un Emir du Shah, sorti des royales cuisines pour empêcher le mensonge et le vol dans un pays où mentir et voler étaient l'ordinaire chez petits et grands, et qui fut mis à mort par ordre de son souverain qu'il contraignait à travailler! Cette histoire de l'Emir Nyzam est bien édifiante, en vérité.

A Téhéran, Gobineau a vu des derviches. Il écrit, à la date du 1er mai 1856 :

Quand nous étions à Ispahan, il en est venu un qui domptait les serpents. Il en avait avec lui plusieurs, fort gros et de mauvaise espèce, qu'il tira d'un panier et mit à terre devant nous. Par tous, il se fit mordre, de manière que nous voyions bien les traces des dents sur son bras nu. Cela ne nous suffit pas. Nous fîmes apporter une poule qui, mordue par un de ces reptiles, mourut au bout de quelques secondes, et sa chair était devenue subitement toute noire. Cela nous parut singulier. Mais voilà qui le fut davantage. Le derviche, Scheick-Pir-Ali, nous offrit de nous donner le *dem*, c'est-à-dire le don de ne pas souffrir de la morsure des serpents. Nos domestiques persans se montrèrent très empressés à profiter pour eux-mêmes de cette faveur et nous consentîmes pour nous. Il se fit apporter du sucre candi, souffla dessus en prononçant à voix basse quelques paroles et nous le distribua. Clémence (1) en mangea et en fit manger à Diane (2), j'en mangeai également, puis nos gens. Le ministre en mangea aussi et demanda au derviche s'il pouvait maintenant se faire mordre impunément. « Vous le pouvez sans nul doute », répondit l'autre et il s'approcha avec une de ses bêtes. Mais le ministre n'était pas assez fermement croyant dans la puissance du *dem* et se recula en criant. Cependant, nous fîmes la réflexion que si le derviche lui-même n'avait pas été sûr de son fait, il ne se serait pas exposé de gaîté de cœur au danger de faire mourir un envoyé européen. Mais voilà ce qui arriva ensuite, et cela, je l'ai vu de mes yeux, et je puis l'affirmer. Nous tous, tant que nous étions de la légation présents à cette séance, nous l'avons tous vu : l'intendant de notre Mehmandar, appelé Asker-Beg, très brave homme, qui venait de manger comme nous le morceau de sucre candi enchanté, voulut nous convaincre de ce dont ses camarades et lui ne doutaient pas : que le derviche avait le pouvoir. Il avança son bras et se fit mordre par le même serpent noir qui venait de tuer la poule sous nos yeux. Nous fûmes effrayés, mais il était sûr de son fait, et il ne fut nullement malade. Ce n'est pas auprès de vous, Excellence, qu'il est nécessaire de s'excuser de ne rien comprendre à beaucoup de choses.

L'auteur de l'« Essai sur l'Inégalité des Races » ne s'étonne pas des protestations soulevées contre ses théories :

(1) La comtesse de Gobineau.
(2) Mlle de Gobineau.

On m'arrange assez mal à propos de mon livre, mais je n'ai jamais supposé que je pourrais venir dire aux populations actuelles : « Vous êtes en décadence complète, votre civilisation est un bourbier; votre intelligence une lampe fumeuse; vous êtes déjà à moitié au tombeau », sans qu'on me répondît vertement. Je ne me soucie donc pas beaucoup de cela. Ce que je remarque, c'est que j'ai, à ce qu'il paraît, frappé juste dans le nerf sensible des idées libérales, car c'est en leur nom qu'on se fâche le plus haut.

Les fervents de Gobineau l'aimeront particulièrement dans les lignes qui suivent où il s'analyse avec sûreté :

Ce à quoi je pense, c'est à ne pas me perdre dans les détails que l'érudition menace de traîner après elle, ni dans les goûts, ni dans les petits plaisirs de l'orientaliste. Tout cela, ce sont des moyens et je n'en veux pas faire un but. Au fond, la situation de mon esprit est telle : une haine de la démocratie et de son arme, la Révolution, que je satisfais en montrant, en des traits véritables, révolution et démocratie, en disant d'où elles viennent et où elles vont. Quand M. de Maistre et M. de Bonald ont écrit, ils n'ont vu dans les nouveautés qui les choquaient qu'une déviation anormale d'une règle à laquelle on pouvait revenir et, tout exaspérés contre l'esprit du temps qu'ils ont pu être, ils ne l'étaient pas assez, car ils comptaient sur un lendemain vengeur. Comme M. de Strauss, ils voulaient absolument que le royaume de Dieu fût de ce monde. Au moyen d'institutions théoriques qu'ils imaginaient et qui n'avaient absolument besoin, pour faire le bonheur du genre humain, que d'être installées, puis respectées, ils supposaient que tout pouvait aller le mieux dans le meilleur des mondes. Assurément, ils se sont trompés. Vous voyez, chez nous, tout le bas clergé fort régulier, fort pieux, fort exemplaire et fort démagogique. Tout notre haut clergé s'écartèle pour tenir un genou en terre devant l'autel, un autre devant la bureaucratie, révolution vivante; que dirait M. de Maistre?

Mémento. — *Pamphlet* (n° 1, daté du 3 février) sera hebdomadaire et rédigé par MM. A. Fabre-Luce, Pierre Dominique et Jean Prévost, pour « constituer une défense contre le flot de papier dont les citoyens sont submergés ». Ses rédacteurs tenteront « de remettre en honneur la logique et l'ironie ». Ces bonnes intentions sont louables. La moelle de ce premier fascicule — fascicule « oratoire » surtout — consiste en la part du chancelier von Papen à une conversation avec M. A. Fabre-Luce.

Menorah (janv.-fév.) : « Les frères Reinach », par M. Gustave Kahn.

Les Marges (10 févr.) : « Les Goncourt et le Journal », par M. Michel Puy. — « Avec les étoiles », nouvelle de M. J. de Fourchambault. — « Pour en sortir », par M. A. Basler. — « Le cantique des cantiques » versifié par M. Fagus. — M. E. Tisserand succède, pour la critique des romans, au regretté Jean Viollis à qui il rend un juste hommage.

Esprit (1er févr.) : M. Ch. Hérisson : « Le capitalisme en Allemagne ». — De M. Rudy Schrœder : « Etudes sans espoir ». — « Jeunesse allemande », par M. Al. Marc. — « Lettre ouverte d'un jeune Français à un jeune Allemand », par M. R. Aron. — « Eloge de la Force », par M. Em. Monnier.

Le Correspondant (10 févr.). : « Archinard », par le général Ibos. — M. Rochefort : « Plans de guerre de l'U. R. S. S. »

Le Feu (févr.). : Suite du « Paul Arène conteur », de Mme J. Bonfils. — « Nocturne », par M. Robert Gay. — Poèmes de MM. Leouno Raynaud, en provençal, et Jacques Gausseron, en français.

Le Crapouillot (févr.). : « Le jeu de massacre », par M. Galtier-Boissière. — « Le Salon des Indépendants », par M. Luc Benoist.

Revue des Poètes (15 févr.) : Poèmes de MM. E. Le Mouel, C. Mellon, J. Lagaillarde, H. Lemercier, L. Néel, de Narbonne-Lara, G. Heine, Mmes Lucie Guillet, R. Humbert-Gley, A.-M. Serruan.

Les Primaires (févr.) : M. G. Vidalenq : « Le préjugé du luxe en matière d'art ». — « Stanis et Frérot », par M. L.-Ch. Gérard. « Vents du soir », par Mme J. Scheele. — « A Philéas Lebesgue », par M. G. Petit.

La Guiterne (févr.). : « Ad Astra », poème de M. Philéas Lebesgue. — « Enfers », de M. Nicolas Beauduin. — « Intimité », de M. L. Bocquet. — « Adrien Le Corbeau », par M. J.-L. Aubrun, qui donne aussi un poème : « Pyjama-les-Bains ».

Le Divan (févr.-mars) : « Croquis en marge », par M. Ed. Pilon. — « Chansons lointaines » de M. Louis Pize. — Un article de M. F. Bardin sur les poèmes de Mlle Alliette Audra.

La Revue de France (15 févr.). : « L'évolution de l'Allemagne à la fin de 1832 », par M. Max Hermant.

L'Esprit français (10 févr.). : « La Beauté », poème de M. Saint-Pol-Roux. — « Saint-Georges de Bouhélier », par M. Jean Royère. — « Sagesse », par M. J. Viaud-Bruant.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Henri Duparc. — Salzbourg à Paris : Mozart et les marionnettes. — Réouverture des Concerts Straram. — Un tournoi de chefs d'orchestre. — Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Claude Delvincourt.

Henri Duparc est mort dans sa retraite landaise, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 13 février dernier. Depuis très longtemps déjà, souffrant d'une incurable maladie nerveuse, il se tenait éloigné du monde musical. Retiré en 1885 à Vevey, puis à Mont-de-Marsan près de Francis Planté, il ne revint à Paris qu'en 1911 pour un très bref séjour, abrégé encore par l'émotion que lui causèrent les répétitions du concert Lamoureux où l'on joua *Chanson triste,* qu'il avait orchestrée pour Mlle Hélène Demellier. C'est un tragique destin que celui de ce maître, l'une des plus pures gloires de la musique française, et qui disait de lui-même: « Je vis dans le regret de ce que je n'ai pas fait, sans m'occuper du peu que j'ai fait. » Ce *peu,* du moins, restera dans la mémoire des hommes. Henri Duparc est notre plus grand compositeur de *lieder;* et notre musique lui doit quelques-unes de ses plus belles pages.

Marie-Eugène-Henri Fouques-Duparc était né à Paris le 21 janvier 1848. Il fit ses humanités au Collège de Vaugirard, puis, attiré par la musique, il devint l'élève de César Franck ainsi que d'Albert Cahen et d'Arthur Coquard qui étaient à peine ses aînés. Il se lia d'amitié avec Vincent d'Indy, et ce fut lui qui amena d'Indy chez Franck et l'initia aux mystères wagnériens. Lié pareillement avec Alexis de Castillon, il fut un des membres fondateurs de la Société Nationale.

Son maître César Franck reconnut les qualités de premier ordre, la richesse et l'originalité mélodiques qui s'affirmaient en Duparc. Venu tard à la musique, il apportait une maturité de pensée, une vaste culture, qui ne nuisaient en rien à la fraîcheur de son inspiration. L'élégance de son esprit, sa distinction naturelle — et qui n'avait rien d'apprêté — se révélèrent dès ses premières œuvres, *Sonate pour piano et violoncelle, Suite de Valses* (1872), qu'il détruisit cependant, *Poème nocturne,* pour orchestre (1873, resté inédit), *Feuilles volantes* (recueil pour piano, composé en 1869), *Laendler,* morceaux à trois temps (Société Nationale, 1873, détruits). La célèbre ballade de Burger inspira son poème symphonique

de *Lénore*, exécuté aux Concerts Pasdeloup en 1875. Dans le domaine de la musique instrumentale, on lui doit encore de remarquables transcriptions de *Préludes* et de *Fugues* de Bach pour le piano à quatre mains, *Aux Etoiles*, nocturne pour orchestre, publié en 1910.

C'est entre 1868 et 1885 qu'il écrivit ses admirables *lieder*: une lettre que M. Octave Séré a citée dans ses *Musiciens français d'aujourd'hui* (1) rend un son d'une poignante mélancolie : « Mes mélodies, dit Duparc, n'ont été publiées que fort longtemps après avoir été écrites, huit d'abord en 1894, et les quatre autres quelques années après (1902). Quand j'ai écrit les premières, je n'avais pas encore fini d'apprendre l'harmonie, et toutes ont été fortement revues et modifiées pour la publication. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la *Chanson triste* a été primitivement écrite en 1868, *Soupir* vers la même époque, *L'Invitation au Voyage* et *La Vague et la Cloche* pendant le Siège... Une seule chose est sûre, c'est que mes mélodies étaient toutes écrites avant 1885. Depuis, je n'ai jamais rien pu composer. Bien des personnes croient que j'ai une quantité d'œuvres en cartons. Il n'en est rien: je n'ai que quelques notes au crayon, qui n'ont d'intérêt que pour moi, et que j'avais prises au jour le jour, dans l'espoir qu'il me redeviendrait possible de travailler... » Tragique destinée, vraiment: avoir écrit les chefs-d'œuvre que sont *Chanson triste*, *L'Invitation au Voyage*, *Phydilé*, *Extase*, *Le Manoir de Rosemonde*, *Testament*, *Lamento*, *Elégie*, *La Vie antérieure* et puis se sentir non point frappé aux sources vives de l'inspiration, mais atteint d'un mal qui empêche de mettre en œuvre tant d'idées et si neuves...

Les *lieder* d'Henri Duparc ont une distinction, un charme subtil, qui les apparente à ceux de Fauré, mais il y a dans la ligne mélodique de Duparc, dans ses harmonies aussi, quelque chose d'indéfinissable et de très personnel, une sorte de marque et de signature. Ils occupent dans la musique française contemporaine une place anaolgue à celle des *lieder* de Schubert dans la musique allemande romantique. Ils offriront

(1) Octave Séré : *Musiciens français d'aujourd'hui*, p. 178; *Mercure de France*, 1912.

un témoignage sincère et éloquent sur une époque dont ils reflètent ce qu'elle eut de meilleur et de plus élevé.

§

Grâce à l'initiative de Mme Octave Homberg, **les marionnettes de Salzbourg** sont venues à Paris. Mme Octave Homberg ne néglige rien de ce qui peut servir la gloire de Mozart, ou même simplement intéresser les fervents du culte mozartien. Et ce n'est point seulement parce qu'elles viennent de la ville natale du maître, que ces marionnettes sont dignes de l'attention des musiciens, mais aussi parce que le répertoire du minuscule théâtre comprend un petit ouvrage de Mozart et une pièce biographique dont un épisode de l'enfance prodige a fourni la matière.

Disons tout d'abord que ces marionnettes — beaucoup plus petites que les nôtres ou que les italiennes de Podrecca — sont si merveilleusement expressives et fines, si étonnamment agencées, que leur spectacle en devient parfois hallucinant. Ces poupées se meuvent, parlent, chantent (grâce à l'art très savant des acteurs chargés de leur prêter leurs voix) avec une vérité à laquelle les costumes et les décors ajoutent encore. Mais ce réalisme n'exclut pas la poésie: le professeur Hermann Aicher, successeur de son père, le docteur Anton Aicher, le comte Schaffgatsch, Mme Friedl Aicher, qui sont les auteurs, décorateurs, sculpteurs et costumiers de cette scène en miniature, sont de vrais artistes dont le goût égale l'ingéniosité. La preuve en est dans l'intérêt que le public a pris à ce spectacle donné *en allemand*. Sans doute, *l'Avion-Fusée* — fantaisie qui rappelle les inventions de Wells, mais assaisonnées d'un humour très salzbourgeois, grâce à la présence du héros local Casperl — n'est-il pas sans longueurs; sans doute la *Légende du docteur Faust* doit-elle (pour nous, du moins) beaucoup plus à ce que nous y attachons le souvenir de Gœthe s'inspirant des marionnettes, qu'au texte même tiré de l'allemand du XVIe siècle. Et la saynète qui a pour titre *A la cour de l'Impératrice* et nous fait assister aux débuts du jeune Wolfgang et de sa sœur Nannerl, menés par leur père à Schœnbrunn, gagnerait à ce qu'on pratiquât quelques coupures dans le dialogue. Mais, en revanche, comme l'opéra

bouffe de Mozart *Le Directeur de Théâtre*, en dépit de l'innocence d'un livret bien insignifiant, paraît donc une chose exquise! Puissance d'une musique adorable, et qui ne prétend point à se hausser plus qu'il ne convient au genre. Ici, tout est réduit, menu, et pourtant la justesse des proportions, l'équilibre de tous les éléments mis en œuvre sont tels que l'on a l'impression d'une réussite parfaite. Ce n'est pas le Mozart de *Don Giovanni* ou de *la Flûte*, mais c'est celui des *Petits Riens*, et c'est toujours Mozart. Quatre poupées grandes comme la main, un piano (un authentique *pianoforte* du XVIIIe prêté par Mme Octave Homberg), deux cantatrices et deux chanteurs, et le miracle se produit. Grâce à Mozart, les petites marionnettes de Salzbourg sont devenues grandes vedettes parisiennes.

§

Avec M. Manuel Rosenthal, qui dirigea le *Concerto en la mineur* pour violoncelle et orchestre de Saint-Saëns (interprété avec beaucoup de goût et de sûreté par M. Jules Lemaire), MM. Arthur Honegger, Louis Aubert, Albert Roussel, Florent Schmitt et Gustave Charpentier ont successivement pris la baguette au Concert Pasdeloup du samedi 11 février. Ce véritable **tournoi de compositeurs chefs d'orchestre** a semblé vivement intéresser le public. Aucun prix ne fut décerné, mais les œuvres et les auteurs furent vigoureusement applaudis. Cependant, les professionnels de la baguette n'ont rien à craindre; il n'y a point de chances qu'on les dépouille.

§

M. **Walter Straram** a pu se rendre compte de la fidélité et de la sympathie du public par l'accueil qu'on a fait à la reprise de ses concerts: la chaleur des applaudissements lui a montré que l'on apprécie ses efforts. En paraissant au pupitre, plein de vaillance et d'entrain, il rassurait tous ceux qu'avait inquiétés la brusque interruption, pour raison de santé, de la saison dernière. Février venu, notre petit monde musical manque d'un de ses meilleurs plaisirs lorsque le Théâtre des Champs-Elysées ne s'ouvre pas le jeudi soir pour lui permettre d'entendre le très bel orchestre que Walter

Straram a su réunir. Ses programmes fort intelligemment composés nous donnent chaque semaine une œuvre inédite. Pour la réouverture, nous avons eu un morceau de choix, le *Prélude chorégraphique* de M. **Claude Delvincourt.**

Ce prélude est celui du *Bal vénitien* (donné en première audition par M. Walter Straram, en février 1930). Les cinq pièces de cette suite, vivante, délicieusement variée et pleine d'invention et d'originalité, forment un ballet. Dieu sait pourquoi, ce ballet que l'Opéra-Comique a reçu, attend indéfiniment qu'on le joue. Pour nous faire prendre patience, M. Straram nous a donné le *Prélude.* Il évoque une Venise pleine de joie populaire, de gaieté et même de trivialité. Claude Delvincourt, au milieu de ces débordements de vie exubérante, garde un style qui ne s'alourdit point, et, sans qu'il y ait contradiction entre le sujet et l'expression, sait tout dire sans jamais s'encanailler. Le *Prélude chorégraphique* a été accueilli comme le *Bal vénitien* il y a trois ans, avec le succès le plus vif. Souhaitons maintenant qu'au théâtre ou bien au concert, on nous donne bientôt l'œuvre tout entière.

§

Aux Concerts Colonne, M. Paul Paray nous a donné six **Chœurs de M. Florent Schmitt,** six chœurs pour voix de femmes et orchestre, et qui, dans leur modernisme, rappellent cependant les chefs-d'œuvre des maîtres de notre Renaissance. La liberté que montre Florent Schmitt dans l'agencement des parties, l'aisance avec laquelle il fait mouvoir les voix, l'à-propos avec lequel intervient l'orchestre, soit qu'il accompagne les chœurs, soit qu'il complète et prolonge par une savante et délicate utilisation des timbres les voix humaines, tout est d'un maître en effet, et l'on n'a jamais plus souverainement dominé la matière. Et quelle variété! Dans *Le Page et la Reine* (Paul Fort), c'est le tour malicieux des vieilles chansons populaires; dans *Marionnettes* (Charles Auvrey), c'est l'évocation des personnages traditionnels par un curieux rythme qui s'inscrit dans une mesure à 15/8, et qui oppose, par de courtes réponses, les contralti aux soprani; dans *Si la lune rose* (Cécile Sauvage), c'est une calme berceuse qu'accompagne un doux motif instrumental de saveur archaïque; dans *Ezann,*

c'est un nocturne adorable, une évocation d'Orient sur des vocalises en tierces, et c'est un paysage lunaire d'un charme subtil; dans *L'Amoureuse* (Paul Fort), c'est un chœur à quatre parties, d'abord *a cappella,* puis avec un accompagnement dont l'animation croissante marque la progression du trouble dans l'âme de l'Amoureuse; et enfin, dans les *Canards libéraux* (dont les paroles ne sont autre chose qu'une suite d'onomatopées s'enchaînant par des coq-à-l'âne), c'est la pure joie du rythme et de la vocalise, c'est le libre épanouissement d'un musicien dont le prodigieux métier est au service de l'inspiration la plus fraîche, la plus originale qui se puisse imaginer — et c'est, dans la fantaisie, la réussite la plus étonnante.

La chorale Amicitia de Mme Samuel et l'orchestre de M. Paul Paray ont donné de cette difficile partition une exécution exemplaire que le public a récompensée d'un triple rappel.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Goulinat : La villa d'Este : galerie Charpentier. — L'œuvre de René Lalique : galerie des Arts Décoratifs. — Exposition de paysages d'Henri Montassier : galerie Sélection. — Exposition de peintres modernes : galerie d'art du « Quotidien ». — Exposition Plumont (Sud-Oranais) : galerie Marseille. — Exposition Maximilien Luce : galerie Marseille. — Delacroix : le Voyage au Maroc : Musée de l'Orangerie. — Rétrospective Bourdelle : Petit Palais. — Exposition Ivan Mestrovic : Musée du Jeu de Paume. — Exposition Marcel Roche : galerie Druet. — Exposition Salomon : galerie Druet. — Exposition d'illustrations de Charles Guérin : galerie Helleu.

Goulinat nous montre une série de paysages qui constituent comme une monographie complète du décor de la Villa d'Este. Nombre d'artistes ont rêvé parmi les grandes allées de cyprès de la villa et se sont plu à en admirer l'architecture souple et gracieuse en contraste avec la largeur vide et ensoleillée de la campagne romaine. L'élégance, ici, prend du prix de la majesté qui l'environne. Ces séries détaillées, cette insistance à décrire toutes les facettes d'un thème conviennent absolument au talent patient, concentré et expressif de Goulinat. Parmi nos peintres, Goulinat est celui qui se contente le moins d'elliptiques et séduisants à-peu-près. Le décor pose devant lui. Il en trace non des notations,

mais des portraits. On se souvient de son éclatante série sur Sète, dont il a découvert la beauté, de sa suite sur Aigues-Mortes et ses mélancolies violettes des murailles sombres et des grands pacages. Il semble que son ensemble sur la Villa d'Este, dans sa somptuosité classique, un peu sévère (car le cyprès est ornementalement rigide), soit la plus importante jusqu'ici de ses symphonies naturistes. Ce n'est point seulement le souvenir des musiciens qui ont décrit la Villa d'Este, impressionnistement, comme Liszt qui appelle ici la comparaison musicale, mais la tendance de Goulinat à équilibrer en harmonies les séductions architecturales et les majestés arborescentes de son décor. Goulinat triomphe à peindre les architectures. Ici, avec les perrons et les détails de façades, elles donnent des thèmes légers parmi les notes lentes et appuyées des parcs et des jardins. On pense au contraste du scherzo dansant qui suit l'adagio sinon attristé, au moins méditatif. Il y a dans cette présentation de Goulinat des dosages d'impressions très communicatifs et très expressifs. On n'en aura plus que mémoire lorsque ces beaux tableaux dispersés orneront diverses collections d'Etat ou de particuliers; mais à leur réunion, à la Galerie Charpentier, les intentions du peintre apparaissent avec évidence et font grand honneur à cet artiste aussi sensible qu'érudit.

§

Quand on écrira l'histoire de l'art décoratif français de la fin du XIXe siècle, ce sera résumer un des moments intéressants de l'art universel. On découvrira l'origine des tendances de cet art français beaucoup plus dans les travaux anonymes de Feuchères et d'autres romantiques, dans les incessants labeurs de Bracquemond, beaucoup plus récents que chez William Morris qui n'eut valeur que de direction sociale et non point d'exemples de réalisations. Ce renouveau d'art décoratif a souvent été très injustement considéré par ses bénéficiaires, les Français. On a traité de style munichois la poussée au colossal d'idées très justes de nos artistes et très congruentes à nos climats et habitudes. C'est tout au plus si notre expansion n'a pas, chez nous et uniquement chez nous, et contre nous, servi de thème à des accusations de plagiat.

De plus, comme les artistes sont leurs principaux ennemis, quelques-uns d'entre eux ont expliqué à leurs critiques que, dans un objet d'art décoratif, toute ligne, tout détail, devait servir à l'*utilité*. Cela proscrivait la décoration de la panse des vases, la ciselure des objets de métal. Le bon Geffroy défendait fort la thèse de la nécessité unique de l'utilité, et on ne voit pas bien comment il la concilia avec le faste décoratif des tapisseries, qu'il fut, sur le très tard, appelé à commander. Cette thèse de l'utilité faisait bon marché et même néant de Bracquemond, de Gallé, d'Henry Cros, sans compter, plus tard, les Dufrène, les Follot, les Clément Mère et presque tous les autres. Elle annulait Metthey au profit de céramistes monotones. **René Lalique** ne s'est aucunement soucié de ce propos. Il n'a même pas dû l'entendre. C'est pourquoi, avec Bracquemond, Cros, Gallé, il est un des grands maîtres de l'art décoratif, et il y est, depuis un demi-siècle, le champion de la beauté. D'origine c'est un sculpteur, tout de suite orienté vers l'art décoratif. Il grave et intaille des panneaux pour l'ornementation des plats d'un carton d'estampes. Pourquoi entreprend-il la rénovation du bijou? C'est parce que là tout était à faire, nonobstant un très léger commencement de mouvement, qui venait du souvenir de romantiques monotonément ossianiques ou walter-scottistes dans ce domaine, et de l'apparition, au Palais de l'Industrie en 1855, de l'orfèvrerie russe habile à faire tenir des vitraux dans le fond des cuillers. De là un essai de recherches, chez Massin, par exemple, une réaction contre l'habitude de ne considérer le bijou que pour sa valeur intrinsèque, en porte-diamants. Mais rien n'était fait de décisif; nulle voie n'était trouvée jusqu'à ce que Lalique, variant la pierre, appelant à la vie les gemmes de valeur moindre que le diamant, ne créât, par leur juxtaposition, des bouquets de couleurs et ne réalisât la monture artiste. Ce fut une immense extension du vocabulaire du lapidaire et du ciseleur. La monture n'était plus un simple sertissement par un artisan d'habitudes quasi mécaniques, mais œuvre d'art. Le retentissement des premières œuvres de Lalique fut grand et il eut pour lui les gens qui portaient le moins de gemmes positives, mais très riches en gemmes intellectuelles, les poètes. Le grand succès le mena à

la vogue, et par conséquence à l'usage beaucoup plus fréquent du diamant, mais il sut toujours en présenter le luxe avec une croissante coquetterie dans la variation de l'arabesque, empruntée comme le fit Gallé, mais très différemment, à la flore, aux détails des herbes, à la flexion de la tige, ce qui est de la meilleure esthétique décorative. On ne saurait dire que Lalique passa du bijou à la verrerie; car ses essais de verrerie sont fort anciens, mais, pour réaliser la verrerie, en mode complet, du service de table à la décoration murale, à la création de fontaines de verre, il lui fallait se créer un outillage. L'exposition des Arts décoratifs de 1925 affirmait la souplesse de ses créations, des fontaines de la Cour des Métiers à ses pavillons de verrier. Il déployait dans ses halls, ses décorations de salle à manger, ses tables parées, la même souplesse d'invention et le tact ordinaire de son talent. Peut-être eût-il pu sacrifier davantage à la polychromie. Ce ne fut point son souci. Seuls quelques vases baignent leur figuration de figures nues, de baigneuses, de nymphes dans une coloration brune ou bleue, mais le vase est unicolore. C'est un parti pris défendable de considérer la transparence blanche, l'éclat de perle lucide, comme un des prestiges de la verrerie. L'opinion contraire, celle du verre véhicule de somptuosité colorée, est également très juste. Il est loisible de choisir. En tous cas, l'œuvre de verrier de René Lalique est vaste, ordonnée et très belle.

§

Henri Montassier expose à la Galerie Sélection nombre de paysages fort intéressants. Ses participations au Salon des Artistes français ou au Salon d'Automne le révélaient surtout comme peintre de figures, comme interprète du décor intérieur du théâtre, aspects de loges, groupes de spectateurs. Pourtant, quelques paysages des pays basques ou des Alpes-Maritimes indiquaient parfois son sens de la lumière chaude et des terrains aux nobles lignes. Montassier présente une large série de paysages de Cerdagne, de Corrèze, quelques notes de Normandie et de Bretagne, témoignant d'une parfaite entente du décor et de l'intimité du thème décrit. Un plateau pyrénéen, dont la terrasse vaste et vide s'évase

vers les cimes grandissantes des montagnes, parallèles et toujours plus lointaines en des blanchissements de tons accrus, donne une belle impression, aussi exacte en sa demi-frigidité croissante que sa notation de chaud soleil autour du calvaire d'un petit village de Corrèze. Des façades rouges dans des rues de Provence s'embuent, à travers le jeu d'éventail de la brise dans les platanes, de lumières mobiles, de fluides miroitements qui s'engendrent pour mourir et recommencer de luire. Sur la route des Alpes, l'artiste note des rochers de lave, surplombant des torrents qui se bousculent sous des petits ponts de pierre que le temps dore et grignote. L'impression de nature chez cet artiste est vivement ressentie.

§

A la Galerie d'art du **Quotidien,** des marines d'un beau caractère, de prestes études dessinées, portraits très intuitifs d'enfants par Antoine de Sypiorski, Denis-Valvérane réussit une de ces études de nu dans le décor moderne qui tentent toujours les peintres. C'est une baignade où des cavaliers nus poussent leur chevaux dans les petites vagues du littoral niçois. Vision de centaures si l'on veut, où la pureté des lignes évoque de beaux tableaux de légende ou d'histoire. Mme Clémentine Ballot décrit de doux paysages poitevins, villages amènes, aux eaux lentes qui jouent paresseusement avec les reflets des maisons et des quais, et un ponton diapré près des Andelys. Suzanne Ody montre un bon paysage du pays chatrain et des nus élégants, graciles et d'allure très juste. Mme Tournès d'Escola peint des jardins dont la mélancolie est faite de la luxuriance des hautes herbes et en traduit bien l'abandon. Jeanne Ponge inscrit dans la menace grise d'une atmosphère de fin d'automne tout le décor des rives de Seine et du courant limoneux encombré de péniches, vers Meudon. Cahen-Michel donne de séduisants aspects de Montigny-sur-Loing, du frisson des eaux contre son barrage, de ses hauts arbres, de son ciel léger, du clocher d'église voilé à demi de frondaisons mobiles. Henri Gensel a trois claires et subtiles notations naturistes. Paulémile Pissarro décrit à merveille les petits rivières silencieuses, au lent parcours

parmi les rideaux de hauts arbres, jaillis des herbages aux verts savamment nuancés, et l'ombre mobile d'un hêtre rouge sur la rivière où ses reflets foncent le pâlissement moiré des eaux. Roger-Schardner évoque la plage de Cabourg, ses micas miroitants du soleil parant les petites baraques et le bleu léger du ciel en une matinée d'été fraîchie de brise. Goulinat a deux beaux paysages, dont un quai de Sète. Barsoukoff, un robuste et mouvementé paysage de boqueteau de la banlieue de Paris, Berjole une marine du style le plus large et des villages très colorés. Julien peint dans la lumière diffuse d'une fin d'après-midi un paysage des environs de Paris. Il a aussi une nature-morte claire et ordonnée, d'une intéressante harmonie un peu sombrée. Lemar expose de très pittoresques sculptures et dessins d'animaux, vautours, éléphants, et Guidette Carbonell des céramiques de la plus amusante et éclatante variété.

§

Plumont va souvent au Maroc et dans le Sud algérien. Cette fois il rapporte du Sud oranais des notations pittoresques sur le bled et sur les ksars, avec des notations vraies des ciels changeants de ces climats.

§

Une importante exposition de **Maximilien Luce** nous montre ses derniers travaux. On y trouve une de ses apothéoses familières du travail, avec ses ouvriers aux physionomies très observées et détaillées et l'hiératisme qu'il prête toujours à leur geste professionnel. Ce sont des maçons et des couvreurs qui terminent le faîte d'une demeure. Mais surtout Luce nous montre de belles marines, avec une notation très individuelle et exacte aussi des pourchas des vagues sur les digues et leur efflorescence en blancs bouquets d'écume et aussi des coins de route très simplement traités, mais où il y a une telle justesse à figurer les arbres et suggérer l'horizon que l'émotion en est profonde.

§

L'orientalisme est un des terroirs les plus opulemment cultivés de l'art pictural français. Longtemps l'exotisme de

nos artistes ne dépassa point la campagne romaine et Venise, malgré les quelques exemples de décors plus lointains qu'ils pouvaient trouver chez les peintres vénitiens. Les campagnes de Napoléon suscitèrent chez Gros une évocation de Jaffa, au même titre que celle d'Eylau. Mais l'expansion orientaliste date de la Restauration et surtout du romantisme. Les premières preuves d'intention orientaliste décidée sont les tableaux philhelléniques de **Delacroix** et d'Ary Scheffer, *Massacres de Scio* et *Femmes souliotes,* qui ont de commun avec les *Orientales* d'Hugo, qui peuvent avoir contribué à les susciter, de ne créer, autour du fait anecdotique, du thème dramatique de la composition, qu'un décor de convention fait d'éléments provençaux, italiens et littérairement bibliques, sans précision. Le souci du gouvernement de la Restauration de célébrer, en exact paysage, la bataille de Navarin détermina l'envoi en mission de Garneray et de Decamps. Decamps se soucia peu de Navarin, mais alla jusqu'à Smyrne pour étudier de près la vie orientale et la vraie lumière d'Asie. Il avait d'ailleurs essayé de l'imaginer, à Paris, dans quelques tableaux anecdotiques antérieurs. Une autre mission gouvernementale envoyée par Louis-Philippe au sultan du Maroc en 1833 devait grandement servir l'orientalisme français. Je ne sais si le comte de Mornay, reçu à Meknès par le sultan du Maroc, fit de bonne politique, mais Delacroix en rapporta un trésor de notes et d'images dont il utilisa tout de suite les premières impressions et, ensuite, les autres, jusqu'à la fin de sa vie. On peut dire que son art jusque-là épique et dramatique se dora à ce voyage, s'imprégna de lumière et s'éprit de la splendeur d'harmonie qui devint sa marque. Le Moghreb ne révéla pas Delacroix à lui-même, mais il le confirma dans sa recherche d'éclat et de mouvement. Le tableau, peut-être capital, de l'œuvre d'orientaliste de Delacroix, les *Convulsionnaires de Tanger*, démontre quel scrupuleux vérisme il ajoutait à cette recherche de clarté et de véhémence. Ce tableau est en Amérique : il manque à cette exposition d'ailleurs fort riche en tableaux et très complète en notes et dessins.

Delacroix, grand animalier, n'a point manqué de figurer sur ses toiles des luttes de fauves qu'il a douées d'autant de

plausibilité que d'emportement et des chasses qui lui fournissaient des éboulis d'hommes ramassés dans le geste de l'action, de chevaux et de lions en bagarres furieuses et sanglantes. Il y a, à se figurer ces ensembles, une force tout à fait exceptionnelle dans cette *Chasse aux lions* du Musée de Bordeaux, malheureusement diminuée de moitié par un incendie, mais dont l'esquisse, conservée, nous permet de mesurer la puissance de rythme et l'extraordinaire enchevêtrement. Plus près de la vérité quotidienne du Moghreb, cette réunion de bouffons, de baladins, de chanteurs, de conteurs, sur un point du bled où sans doute vont venir les entourer les acheteurs et les marchands qui amèneront là bêtes, denrées et tapis. Aussi ce caïd marocain, recevant sur son cheval, avec une grave majesté, les présents de bienvenue que lui tendent de jeunes femmes, tandis que son escorte accourt, au galop, dans un tumulte de couleurs vives, aussi prête à accepter des dons qu'à piller si ces présents n'étaient point offerts. Il y a un beau tableau de baigneurs, un passage de gué moins heureux, moins majestueux que celui de Decamps. En réduisant, dans une exposition, l'art de Delacroix à son orientalisme, on suggère un parallèle entre Decamps et Delacroix. Delacroix est, certes, un tout autre maître que Decamps, et l'ensemble de son œuvre, sa valeur d'intelligence et de génie bien supérieurs. Mais sur des points de détail, pour l'évocation d'un décor ensoleillé animé de vives silhouettes de cavaliers, Decamps garde souvent l'égalité d'intérêt. Néanmoins, par l'abondance heureuse, Delacroix demeure le premier de nos orientalistes pour ce que contient de sérénité un tableau tel que *les Femmes d'Alger,* ou d'emportement décoratif sa *Chasse aux lions.*

Auprès de Delacroix, on a fait une place à Auguste, un amateur instruit, peintre à d'assez nombreuses heures, un ami de Géricault et aussi de Delacroix, et dont on dit que ses conseils contribuèrent à diriger Delacroix vers l'orientalisme. Auguste n'est pas négligeable. Il a tenté avant le Manet de l'*Olympia* l'assemblage sur le même panneau d'un corps de blanche très blanche et d'un corps de noir couronné de fleurs rouges. Il peignait bien les chevaux. Nombre de ses

petits panneaux étaient exposés dans les musées de province, ainsi que des dessins que l'on a ici plaisir à regarder.

§

Une exposition au Petit-Palais commémore le souvenir de **Bourdelle.** Elle est moins considérable que celle qui, au Musée de l'Orangerie, alignait de l'œuvre du grand statuaire tout ce qui en était mobile et transportable. Ici aussi, les grands monuments sont représentés par des maquettes fort intéressantes par ce qu'elles donnent de frémissement de vie à la première transcription de la pensée de Bourdelle et de la conception initiale du Mikiewicz et de l'Alvéar. Le *Centaure mourant* et la *Pénélope* indiquent deux manières de l'artiste d'exprimer sa sensibilité. Le *Centaure* est une des plus belles strophes du poème lyrique qu'est l'ensemble de l'œuvre de Bourdelle et la critique en discutera souvent le point de réalité légendaire, le point si heureusement délimité où la science de l'anatomie et de la construction s'unit à la pensée littéraire et à la fantaisie épique, pour créer une œuvre suprêmement plastique et en même temps puissamment évocatrice. La *Pénélope*, plus simple d'ambition, n'en est pas moins aussi intéressante par sa puissance de suggestion dans l'immobilité. On peut y voir (et mieux que dans l'*Héraklès*) le résumé de toutes les méditations de Bourdelle sur l'art grec. Mais ce sont là des pages célèbres et consacrées. Le grand intérêt de l'exposition, c'est la nombreuse série d'œuvres de petit format, recherches d'œuvres qui ont été réalisées et aussi études réalistes ou archaïques, où la préoccupation décorative, qui occupa toujours davantage Bourdelle, se précise en mouvements de grâce conquise et d'élégance obtenue et en volonté d'arabesques aux lignes pures et significatives.

§

Bourdelle, comme Rodin, faisait grand cas de **Mestrovic.** Ivan Mestrovic, dalmate d'origine, yougoslave, est un des rares sculpteurs de haut mérite qui ne soient pas d'origine française. Son originalité parfaite est indiscutable. On y distingue un fond ethnique qui n'est d'ailleurs qu'un des traits

d'une individualité très accusée. Les études forcément germaniques du début de sa carrière, écoles de beaux-arts, participations aux *Sécessions* viennoises, ne paraissent avoir laissé aucune trace sur un talent qui s'est fortifié surtout à Paris, au contact de notre art et de nos musées, de l'hellénisme vrai, de l'hellénisme traditionnel dans notre sculpture et du modernisme caractériste d'un Rodin et d'un Bourdelle, quand il n'est point chez ce dernier dominé par des partis pris archaïques et éginétiques. Ivan Mestrovic est fort célèbre. Non seulement la France, où il exposa plusieurs fois des ensembles avant la guerre, mais l'Angleterre et l'Amérique lui ont bâti une grosse célébrité dont on est enchanté qu'elle soit méritée. Le grandissement de la Serbie, qui ne pouvait confier qu'à lui les monuments commémoratifs de ses terribles souffrances, de sa grande gloire et de son extension, l'a admirablement servi, car il a pu concevoir et exécuter de grands monuments en plein enthousiasme. Son monument à la France est tout à fait remarquable et on ne peut regarder sans émotion le bas-relief où, recueillis, les héros, des athlètes au front de pensée, écrivent sous la dictée de la France, sur des tables de pierre, un évangile de liberté. Le musée du Jeu de Paume, pour spacieuse que soit l'installation qu'il a donnée aux œuvres de Mestrovic, ne contient que des allusions à sa décoration du temple de Kossovo, aux statues de l'évêque Grégoire, à des élans synthétisés de victoires dont les robes à longs plis réguliers semblent frémir d'un enthousiasme profond dans un mouvement vif, malgré l'hiératisme de l'architecture plastique. Une partie des œuvres qu'on nous montre sont le fruit de périodes de repos entre des tentatives monumentales. Des *Pieta,* des *Maternités* affirment un vif sentiment de tendresse, en même temps que le don de ramasser la composition dans une ligne captivante. Les enfants sont décrits avec émotion. Les faces de ces vierges et de ces mères sont d'une rare distinction, sereine et grave, mais non sans douceur et peut-être y retrouve-t-on ce type dalmate dont les Vénitiens et Vinci ont fait parfois si bel usage. Les bustes sont très beaux. Un Moïse ressemble à Rodin, à un Rodin accusé, le masque grandi du tragique. Un poète croate, Marulic, apparaît singulièrement

expressif, d'enthousiasme concentré. Des autoportraits du sculpteur sont modelés avec énergie et rendent bien son caractère physique de force méditative. Un buste de la mère de l'artiste s'impose par sa grandeur simple et semble plus qu'un portrait individuel, la personnification d'une race. Le sculpteur y a atteint, dans la transcription de la vie du regard, une rare puissance. L'exposition est présentée par son organisateur, André Dezarrois, avec un goût très large et très sûr. M. Dezarrois est arrivé à créer dans les locaux très peu propices, à l'origine du Jeu de Paume, un très beau musée.

§

Galerie Ornet, **Marcel Roche** expose nombre de marines très distinguées, des natures mortes de fruits, de fleurs, des portraits de femmes d'une grâce sincère, des nus de très belle structure simple et d'un éclat vrai de carnation. Marcel Roche est un artiste de grâce. Peu de peintres traduisent comme lui les séductions d'une lumière apaisée. Il ne force jamais son talent et il obtient ainsi, avec une apparente simplicité, de très beaux effets.

Galerie Ornet aussi, M. **Salomon** nous montre une série de portraits très vivants.

Charles Guérin réunit à la galerie Heileu les esquisses et les réalisations de nombre d'illustrations ingénieuses et vives, dont beaucoup, et des plus intéressantes, sont consacrées à des poèmes de Verlaine. Il y était tout destiné par l'essence même de son talent et cette vision ordonnée et fastueuse qu'il a de nos jardins modernes où passent dames et musiciens des *Fêtes galantes*.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Camille Mauclair : *La majesté de Rome*, Bernard Grasset. — Martial Douël : *Forums et Basiliques*, Société d'Editions Géographiques, 184 bd Saint-Germain.

Camille Mauclair, dont les travaux littéraires déjà nombreux sont bien connus, a publié un intéressant volume intitulé **La Majesté de Rome**. Le titre en a été heureusement choisi, et l'on pourra constater que l'ouvrage répond à ce

que peut souhaiter le lecteur. Fixé à Rome, dans un silencieux hôtel dominant la Porta Pinciana que fortifia Bélisaire, Camille Mauclair découvrait de son balcon une grande partie de la Ville Eternelle. C'est devant cette vue si grandiose qu'il prit conscience de la forme à donner à son travail. Divisé en chapitres aux titres évocateurs, le volume retrace en somme l'histoire de la ville et les tragiques péripéties de sa destinée. Les premières pages nous conduisent au Forum, qui impressionna grandement l'auteur.

L'impression est encore plus nette, nous dit-il, qu'à Pompéi, d'une cité surprise par un cataclysme sismique ou une éruption. Mes yeux cherchent le volcan. Mais je sais combien chrétiens et barbares se sont accordés pour détruire, et je mesure d'un regard l'ingéniosité et l'acharnement minutieux de leur haine et de leur spoliation. Le temps clément a bien moins continué de détruire qu'il n'a pris soin d'embellir ce que les hommes ont effondré, arraché, disloqué, pillé dans une fureur sauvage, cassant les os du grand cadavre du paganisme, jetant les chefs-d'œuvre de marbre au four à chaux, volant les pierres augustes pour en édifier des bicoques, démolissant pour le plaisir de démolir, ce qui est une des joies éternelles de l'ignorance goujate.

A mesure qu'il marche au milieu des décombres, Camille Mauclair nous présente successivement les trois colonnes du temple de Castor et Pollux, soutenant un morceau de fronton, les dix colonnes colossales du temple d'Antonin et Faustine, les huit énormes fûts ioniens du temple de Saturne, etc.

Le Forum, enclavé dans cette Rome qui lui reste fidèle, agit encore sur elle par toutes les forces d'âme de ses pierres, par tous les conseils qui en sortent. Autoritaire, il reste la Ville dans la Ville.

Après le Forum, nous visitons la partie permise des catacombes, dont le développement est immense et qui abritèrent les premiers chrétiens. Puis ce sont d'anciennes églises, comme Sainte-Sabine sur l'Aventin où l'on peut voir une des toutes premières scènes du Crucifiement, des fresques de Zuccaro, une chapelle baroque, de belles mosaïques et d'élégantes colonnes corinthiennes. Puis c'est l'hospice d'aveugles qui enclôt Saint-Alexis, dont la légende est si curieuse. Sur le plateau de l'Aventin trône Saint-Sabas, bel édifice de divers styles dans lequel on peut voir des sarcophages païens

et des peintures profanes. Toute proche, Sainte-Balbine offre encore un tombeau de cardinal, de Jean Cosmas, et un joli bas-relief de Mino de Fiesole. Près de la Bocca della Verita, le Temple de la Fortune Virile, dont les chrétiens avaient fait, il y a plus de mille ans, une église dédiée à sainte Marie-l'Egyptienne, séduit par sa beauté; à côté, on peut mentionner encore Sainte-Marie-du-Soleil, Sainte-Marie-in-Cosmedin, trésor à la pauvre apparence, San-Giorgio-in-Velabro, cachée derrière un arc de Janus. Dans le quartier populaire de Saint-Clément, l'église du même nom comporte trois sanctuaires superposés; un peu plus haut sont les Quatre-Saints-Couronnés. La visite continue par Sainte-Marie-in-Domnica, San-Stefano-Rotondo, Saint-Jean, Saint-Paul au long porche grillé, les chapelles de Sainte-Sylvie, Saint-André, Sainte-Barbe, l'église de Sainte-Cécile, la sainte musicienne, Sainte-Marie-du-Transtévère, San-Francisco-a-Ripa, Saint-Chrysogone, Sainte-Praxède et bien d'autres encore. Un autre chapitre étudie la série des « églises triomphantes », plus nombreuses et non moins intéressantes que les premières, et dont les différents caractères sont relatés impartialement. Les autres monuments de Rome sont d'un haut intérêt et méritent d'être étudiés en détail. Le Capitole, groupe d'anciens palais impériaux ruinés, dont la grandeur écrase le touriste, nous vaut une très belle description. Le Vatican et l'admirable Chapelle Sixtine retiendront toujours l'attention du visiteur. Les musées, dont beaucoup occupent de véritables palais, renferment des collections uniques. Au hasard des promenades dans la ville, on est frappé par la beauté et l'abondance des fontaines, et il n'est pas de quartier, si modeste soit-il, qui ne recèle de précieux vestiges du passé millénaire de la ville. On peut mentionner encore la villa Médicis, le palais Farnèse et la villa Primoli où se trouve un véritable musée napoléonien. La campagne romaine, enfin, vaut d'être explorée, car, en plus de son pittoresque et des belles demeures actuelles que l'on y rencontre, elle offre de nombreux vestiges historiques. D'une lecture facile et agréable, le volume de Camille Mauclair vaut d'être retenu comme un ouvrage d'une heureuse érudition.

§

Voici un très bon ouvrage de M. Martial Douël, concernant l'Algérie romaine : **Forums et Basiliques**. Les villes anciennes dont il est question s'appellent Timgad, Djemila, Khemissa, Madaure, Cherchell et Tipassa. La première, véritable Pompéi africaine, a été explorée depuis 1880. Elle occupe une importante superficie et offre un certain pittoresque. La visite commence par la porte du Nord, et tout de suite à droite s'élève l'imposante masse d'un établissement de thermes, devant nous. Toute droite, la voie romaine aligne, entre les deux rangées de colonnes qui jadis soutenaient ses portiques et les trottoirs qui les suivent, ses beaux dallages obliques, usés par les roues des chars et le pied des esclaves qui les parcouraient voici quinze siècles. Un peu plus loin, à gauche, est un monument qui a longtemps intrigué les chercheurs et qu'on sait être aujourd'hui une bibliothèque. Trente mètres plus haut, on voit une belle porte monumentale, et un escalier permet d'accéder à une grande place carrée. C'est le célèbre forum de Thamugadi, qui représente dans notre Afrique du Nord le type le plus classique et le plus complet de ce genre de construction. Sur le côté droit est encore la tribune aux harangues; un important monument, dédié à la Fortune Auguste, sépare la tribune et le temple de la Curie; sur le côté est s'élève la basilique civile, sorte de tribunal. En traversant la rue, on accède au théâtre, qui est adossé à une colline, ce qui permet ainsi d'avoir de la ville une vue d'ensemble d'un véritable intérêt; 4.000 spectateurs pouvaient assister aux belles représentations dramatiques données dans ce cadre admirable. Au sud se trouvent deux riches habitations privées, présentant tous les caractères de la belle maison romaine. On a retrouvé dans un quartier voisin les traces des industries de la ville : fabriques de poteries, de bronzes, et de nombreuses boutiques. Près du Capitole est le temple de Mercure, de vastes dimensions. Sur le grand Decumanus se dresse l'imposant arc-de-triomphe le plus connu de toute l'antiquité nord-africaine. Nous devons abréger forcément cette description, qui tient encore de nombreuses pages dans le volume de

M. Martial Douël. Djemila, dont il est parlé ensuite, est encore actuellement explorée et en cours de restauration. On peut y voir un bel arc de Caracalla, deux forums, dont l'un très différent de celui de Timgad, un beau temple de Septime-Sévère, ainsi que d'autres curiosités. Tipasa de Numidie, Khemissa, Madaure et Cherchell sont d'autres endroits également intéressants, mais cependant d'une valeur moindre; leur exploration d'ailleurs n'est pas encore complète, bien qu'on y puisse voir déjà de remarquables vestiges d'un passé qui fut grandiose et qui reste toujours passionnant. Nous ne pouvons que renvoyer au volume pour le détail de ces diverses explorations. De nombreuses photographies ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Qui était le Masque de Fer? — M. Funck-Brentano vient de publier un nouveau livre sur *Le Masque de Fer* (Flammarion; prix : 3 fr. 75). Dans ce petit volume, somptueusement illustré d'estampes originales et de photographies, l'éminent académicien raconte avec un talent captivant la vie de ce prisonnier telle qu'il la conçoit, et les inventions qui petit à petit créèrent la légende qui l'a rendu célèbre. M. Funck-Brentano persiste à croire que le masque de velours noir dont Voltaire a fait un masque de fer recouvrait le visage de Matthioli, secrétaire du duc de Mantoue, arrêté traîtreusement le 2 mai 1679 pour avoir trompé Louis XIV. Quelques jours plus tard, le valet de Matthioli fut arrêté aussi déloyalement : on lui dit que son maître désirait avoir « ses hardes et tous ses papiers ». Il alla les lui porter, fut arrêté et gardé prisonnier clandestinement. Matthioli et « son homme » furent gardés prisonniers à Pignerol jusqu'en mars 1694, puis transférés à Sainte-Marguerite avec deux autres prisonniers. Le 25 avril, Saint-Mars, le gouverneur de cette île, demanda la permission « de mettre dans la prison voûtée le valet du prisonnier qui est mort ». Iung a conclu de ce texte que le prisonnier qui était mort était Matthioli puisque, depuis le 22 avril 1681, jour où Lauzun avait quitté Pignerol, il n'est plus fait mention d'autre valet que de celui de Mat-

thioli. Mais M. Funck-Brentano dit que cet argument est détruit par le fait que « nous ne possédons pas pour Sainte-Marguerite, à cette époque, des états de prisonniers complets avec détails sur leur détention ». L'existence de ces lacunes est exacte, mais nous ne *devons* naturellement juger que d'après les documents que nous avons; ils ne mentionnent depuis 1681 que le valet de Matthioli. M. Funck-Brentano s'obstine à croire que le prisonnier mort vers le 25 avril 1694 est un pasteur protestant nommé Malzac, au sujet duquel Barbezieux, le 31 octobre 1692, avait écrit : « Le roi veut bien faire la dépense nécessaire pour le traiter de la vérole. » M. Funck-Brentano fait observer que vérole veut ici probablement dire variole, c'est possible, mais n'autorise nullement à croire que Malzac (dont il n'est plus question après le 31 octobre 1692) ait eu jusqu'au 25 avril 1694 « un valet ». Enfin, M. Funck-Brentano ajoute à ces deux mauvais arguments un autre qui ne vaut pas mieux : le Père Papon, en 1780, a écrit :

La personne qui servait le prisonnier mourut à Sainte-Marguerite. Le père de l'officier dont je viens de parler [Souchon] qui était pour certaines choses l'homme de confiance de Saint-Mars, a toujours dit à son fils qu'il avait été prendre le mort à l'heure de minuit dans la prison et qu'il l'avait porté sur ses épaules dans le lieu de la sépulture... Il avait d'abord cru que c'était le prisonnier lui-même qui était mort, mais plus tard il sut que c'était la personne qui le servait.

Ce récit, postérieur de 90 ans aux événements, n'est, d'après moi, qu'un racontar sans valeur. Le livre de M. Funck-Brentano ne fait donc faire aucun progrès à la solution de l'énigme du Masque.

Il en est autrement d'une conjecture de M. Alberto Pittavino. Dans le *Giornale del Pinerolese* du 21 novembre 1931, il avait suggéré que le valet Eustache Dauger avait pu être un complice de Lauzun quand il se coucha sous le lit de la Montespan. Croyant que ce fait s'était produit en 1671 (Lauzun fut incarceré en novembre de cette année-là), j'avais rejeté cette hypothèse (*Mercure* du 15-XII-1931). Mais M. Pittavino a fait observer dans le *Giornale del Pinerolese* du 12 mars 1932 que l'aventure a eu lieu en 1669. Saint-Simon

l'a racontée trois fois différemment; voici sa première version, celle d'une addition à Dangeau écrite de 1730 à 1737 :

Lauzun s'était introduit si avant dans l'esprit du Roi que nul autre favori ni ministre n'en a approché de bien loin; nul autre aussi ne s'échappa jamais à des manques de respect en face, aussi étranges, qui lui coûtèrent sa fortune et sa liberté, en quoi la colère du Roi, tempérée par ce goût si fort et si bizarre, eut besoin d'être aidée de toute la haine de M. de Louvois et de tout l'art de Mme de Montespan, qui le craignait d'autant plus auprès du roi qu'il avait été plus que bien avec elle. Il lui en donna entre autres preuves fréquentes une signalée, lorsque dans les premiers temps de son éclat, M. de Mazarin voulut se défaire de l'artillerie... M. de Lauzun pria Mme de Montespan de parler fortement au Roi pour le faire grand-maître, qui le lui promit pour le lendemain quand le Roi viendrait chez elle. M. de Lauzun avait une de ses femmes de chambre confidente entièrement à lui du temps de leurs privances, par le moyen de laquelle il se cacha sous le lit de Mme de Montespan, un peu devant que le Roi arrivât, dont la coutume était de se toujours mettre entre deux draps avec elle. Mme de Montespan ne manqua pas de dire au Roi ce dont M. de Lauzun l'avait priée, mais tout au contraire de ce qu'il désirait... le chargeant avec cette plaisanterie que son tour particulier rendait si pénétrante. M. de Lauzun, qui n'en perdit pas un mot, entra d'autant plus en furie qu'il n'osait souffler... Le moment de sa délivrance étant venu, il se sauve et revient attendre que Mme de Montespan s'en aille le soir chez la Reine. Il lui présente la main... et lui demande si elle a eu la bonté de se souvenir de lui... Mme de Montespan l'en assure... M. de Lauzun la regarde sous le nez, lui présente ses deux yeux comme deux charbons allumés, lui dit qu'elle est une grande chienne et une exécrable menteuse, puis enfile tout ce qui s'était dit entre le Roi et elle sans y manquer d'un mot. Mme de Montespan, épouvantée, comme on peut juger, de ce récit si fidèle, se laisse acculer tout doucement en un coin où M. de Lauzun, hors de portée d'être vu, l'appelle de tous les noms les plus infâmes, lui présente ses deux poings et la menace de lui arracher les deux yeux. Elle se tira de là presque pâmée... Le Roi et Mme de Montespan crurent que c'était le diable qui avait si bien instruit M. de Lauzun, et si à l'instant. La maîtresse épouvantée ne lui pardonna pas et le Roi en sortit enfin par la charge de capitaine des gardes du corps [les provisions qu'en reçut Lauzun sont datées du 28 juillet 1669; celles du comte du Lude pour la grande-maîtrise de l'artillerie sont du même jour].

Saint-Simon est le premier qui ait raconté cette histoire; il la tenait évidemment de son beau-frère Lauzun. Après l'avoir écrite sous la forme où nous l'avons donnée, il eut connaissance du commencement de l'histoire et il l'inséra dans un nouveau récit qu'il fit en 1733 (*Ecrits inédits,* VII, 315) et qui a été reproduit dans ses *Mémoires* écrits en 1749 (éd. Boislisle, XLI, 246). D'après cette adjonction, Louis XIV avait d'abord promis à Lauzun de lui donner la grande-maîtrise de l'artillerie, mais sous condition du secret. Lauzun étant allé attendre le Roi à la porte du Conseil où sa nomination devait être décidée, fit confidence du motif de son attente au valet de chambre Nyert qui alla en prévenir Louvois. Ce ministre vint aussitôt en parler à Louis XIV et le décida à changer de décision. Mademoiselle, qui nomme le valet de chambre Chamarande, avait déjà, en 1677, raconté cette partie de l'histoire, ajoutant : « Je ne sais point ce détail par lui; car jamais il ne contait rien de ce qui le regardait. » L'affaire eut d'ailleurs une suite qui a été dite par l'abbé de Choisy, par Racine et par Saint-Simon; ce dernier, dans ses *Ecrits inédits,* la raconte ainsi :

Le Roi, qui ne le sut qu'après le ballet, fort tard, lava la tête le lendemain matin à M. de Lauzun qui, pour toute réponse, rompit son épée en présence du Roi et lui dit qu'il ne s'en servirait jamais pour le service d'un roi qui, pour une putain, lui manquait de parole. Mais il faut ici dire la vérité, le Roi riposta d'une bien grande action... Il sentit toute l'émotion d'une action qui ne peut être qualifiée; il ouvrit la fenêtre à l'instant et jeta en bas une canne qu'il tenait à la main et ne dit que cette seule parole : « De peur d'avoir à me reprocher d'avoir frappé un gentilhomme », tourna le dos, s'en alla, mais le fit arrêter et mener à la Bastille [Il n'y a pas trace de cet emprisonnement dans les archives de la Bastille]... Mais voici le merveilleux... Mme de Montespan a peur de M. de Lauzun ou regret de l'avoir perdu, ayant été si bien ensemble; elle en fait pitié au Roi... Le Roi le fait sortir, lui fait parler par ses amis, et enfin le reçoit, et tout de suite le fait capitaine des gardes.

Lauzun continua à être en faveur; il eut en décembre 1670 la permission d'épouser Mademoiselle, mais, la veille de la cérémonie, elle lui fut retirée sur les instances de la famille

royale. Lauzun continua cependant à rester à la cour, et, au moins en apparence, toujours en faveur. Mais, le 25 novembre 1671, il fut arrêté et conduit à Pignerol. On ignora toujours les causes de sa disgrâce, et jamais il ne revint en faveur.

L'ordre de préparer la prison de Dauger étant du 19 juillet 1669 et la signature des nominations de du Lude et de Lauzun du 28 suivant, il est bien évident que la coïncidence entre la colère contre Dauger et celle contre Lauzun est parfaite. Dans mon article du 15 août 1931, j'avais dit que le Masque devait avoir eu des fonctions auprès du Roi (ou de la Reine ou des maîtresses du Roi). On voit que l'observation si sagace de M. Pittavino ramène exactement à cette piste. Nous sommes donc entièrement d'accord, lui et moi.

On a vu dans l'article du 15 août 1932 que Louvois a toujours recommandé à Saint-Mars de ne pas mettre Dauger en contact avec Lauzun. Quand Louvois apprit, après la mort de Fouquet, qu'ils s'étaient vus, il ordonna à Saint-Mars de mettre Dauger et La Rivière dans une chambre de façon qu'« ils n'aient de communication avec qui que ce soit... et que M. de Lauzun ne puisse s'apercevoir qu'ils y sont renfermés »; Saint-Mars devait même « lui persuader qu'ils avaient été mis en liberté ». Quand Lauzun revint à la cour, il eut avec Louvois une conversation d'une heure et demie; on peut croire qu'au cours de celle-ci, le ministre lui ordonna de ne pas parler de Dauger.

Les indices s'accumulent donc qu'Eustache Dauger faisait partie de l'entourage de Mme de Montespan, mais était-il l'aîné des Cavoye ou un parent de l'aumônier de Gondrin? On peut encore hésiter entre ces deux hypothèses, quoique la première soit la plus vraisemblable.

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Essayistes et poètes. — Léon Savary : *Le Collège Saint-Michel;* Neuchâtel et Paris, V. Attinger. — Charles-Albert Cingria : *Pétrarque* (« Les Cahiers romands », 2e série); Lausanne, Payot. — Blaise Allan : *Sion* (« Les Cahiers romands », 2e série); *ibid.* — René-Louis Piachaud : *Le Poème paternel;* Genève, A. Jullien. — Georges Méautis : *L'âme hellénique d'après les vases grecs;* Paris, Artisan du Livre.

Un éditeur de Neuchâtel a eu l'heureuse pensée de com-

mander à divers écrivains quelques opuscules sur les « institutions et traditions de la Suisse romande ». M. Henri de Ziegler, qui dirige cette collection, n'exige pas de ses auteurs une débauche de science historique. Ce qu'il attend d'eux, c'est bien plutôt un témoignage, des impressions, des souvenirs. La série s'ouvre par **Le Collège Saint-Michel** de Fribourg, que présente M. Léon Savary.

Selon une opinion assez répandue, la littérature d'expression française ne saurait relever, à l'est du Jura, que d'une morale protestante. Vérité de jadis — et de naguère encore — qui n'en sera bientôt plus une! J'en atteste les ouvrages de Savary, fils de pasteur, converti à la foi romaine par la grâce de Dieu et de Fribourg. Il affirme que ses maîtres de Saint-Michel n'aidèrent aucunement à cette conversion : j'aime à l'en croire, car rien ne m'est plus odieux que le prosélytisme.

Ses propos m'ont trouvé d'autant plus attentif que, peu d'années avant lui, j'ai assisté sur les mêmes bancs aux leçons des mêmes professeurs.

Il commence par résumer à grands traits le passé du collège, fondé en 1580 par Pierre Canisius, Jésuite hollandais, qui fut canonisé, plus de trois siècles après sa mort, par le pape aujourd'hui régnant. Fribourg, au XVI[e] siècle, n'était qu'une bourgade, humble capitale d'un petit peuple campagnard. Son patriciat, qui devait faire d'elle jusqu'en 1830 — avec l'éclipse amenée par la Révolution française et par l'Empire — une république oligarchique dont on a souvent méconnu les mérites, commençait à se constituer en caste dirigeante. Berne avait embrassé la Réforme et l'imposait de force à ses sujets vaudois. Pour en préserver leur terroir, îlot cerné par l'hérésie, les magistrats et le clergé de Fribourg abandonnèrent à la Compagnie de Jésus l'éducation de la jeunesse. Les Jésuites défendirent victorieusement l'ancienne foi et les humanités.

C'est pour Savary l'occasion de proclamer, avec des accents farouchement réactionnaires qui m'ont mis le cœur en joie, les vertus de la culture classique. Menacée un instant par l'expulsion des Pères et par l'instauration d'un régime radical, elle florissait encore à Saint-Michel durant les huit an-

nées que j'y passai. Depuis 1847, il n'y a plus de Jésuites en Suisse. Mais le parti conservateur, ayant repris le pouvoir à Fribourg en 1856, restitua au collège son caractère catholique tout en lui gardant celui d'une institution d'Etat. Le corps enseignant comprend aujourd'hui des prêtres séculiers et des pédagogues laïcs. Aux uns et aux autres, et particulièrement à des humanistes comme les abbés Charpine et Dusseillier, je dois le peu de choses que je sais. Si j'ai aimé, si j'aime encore plus qu'ils ne l'eussent peut-être souhaité ce paganisme antique dont ils s'efforçaient de nous faire craindre les périls à mesure qu'ils en dénombraient les beautés, la faute en est moins, sans doute, aux leçons de ces bons maîtres qu'aux penchants d'un élève indocile.

Mais revenons à nos moutons. Dans la seconde partie de son livre, qui n'est pas la moins intéressante, Savary raconte ses souvenirs d'écolier. Que de portraits justes et fins, qu'apprécieront surtout ceux qui en connurent les modèles! Quelques traits, par-ci par-là, rappellent que l'auteur possède un redoutable talent de satiriste. Plus souvent, il se montre ému, indulgent, presque tendre. D'aucuns diront qu'il se met en scène avec une excessive complaisance : je me garde bien de l'en blâmer, car mieux vaut écouter, parlant de lui, un artiste sincère doublé d'un homme intelligent que d'entendre M. Homais chanter le Dieu des bonnes gens ou réciter la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

M. Charles-Albert Cingria — il faut lui rendre cette justice — ne ressemble pas au pharmacien d'Yonville. Le grand courroux que naguère il me témoigna ne m'empêche nullement de le tenir pour une sorte de génie (ou lutin) musical et fantasque. La grande découverte de ce bizarre chercheur, il la fit le jour où il s'avisa de définir « une musique libérée de la raison discursive ». Il y revient sans cesse. Voilà qui est fort bien. Mais on voudrait que, par un juste corollaire, sa raison, lorsqu'il discourt, se libérât de la musique et de ses sortilèges ou, du moins, se soumît à un certain ordre de la pensée (aristotélicien, thomiste, cartésien, il n'importe) qui rendrait intelligible l'enchaînement de ses propos. Parce que sa logique ne correspond à aucune de celles dont les autres humains connaissent l'usage, il s'expose à gaspiller

sans fruit les trésors d'une érudition assez prodigieuse. C'est dire que son **Pétrarque** est plein d'obscurité en dépit des trouvailles que le lecteur y peut faire. Entassez dans une cave les pierres les plus fines, c'est du gravier : vous pouvez y plonger jusqu'aux aisselles vos deux bras comme un mitron dans sa farine, elles brilleront moins à vos yeux que deux ou trois diamants bien disposés dans la vitrine d'un bijoutier. Que pense de Pétrarque M. Charles-Albert Cingria? Vraiment, je n'en sais rien. Il ne m'est pas indifférent, sans doute, que la sextine soit une cantilène de six strophes (dont chacune a six vers) et d'un envoi de trois, ni que Pétrarque en ait emprunté la forme au troubadour périgourdin Arnaut Daniel, ni que la poésie lyrique des Italiens dérive de celle des Provençaux et cette dernière du plain-chant. Mais Pétrarque? Il plaît à M. Cingria de comparer à « de petits surréalistes mange-prêtres » les jeunes poètes vénitiens qui, dans sa vieillesse, manquèrent de respect au chantre de Laure. Il lui plaît encore de voir en Cola di Rienzi « le père de la publicité moderne, de l'affiche en couleurs ». Tout cela est peut-être très spirituel. Mais Pétrarque? M. Charles-Albert Cingria l'aime-t-il ? Pourquoi ? Comment? Que dit-il de l'homme, de l'amoureux, du poète, de l'humaniste? Sur tous ces points, il se montre fort discret.

Sur d'autres, qui sont d'esthétique générale ou qui touchent aux lois de l'art poétique, il parle net et judicieusement. Ainsi, cette remarque : « Le lyrisme n'existe pas sans règles, et il faut qu'elles soient sévères. Autrement, ce n'est qu'une faculté de lyrisme, et elle existe partout... Eh oui! tout le monde a des capacités pour danser sur la corde sans corde. On appelle cela *vers libre.* »

Tel n'est pas, sans doute, l'avis de M. Blaise Allan, ce qui lui permet d'appeler « poème » un grandiloquent monologue par lequel il prétend célébrer **Sion**, capitale du Valais. Avec tout le monde, M. Blaise Allan a su voir dans le Valais un pays sec, dont l'air limpide comme un cristal donne à toutes choses des apparences graves, une terre âpre, peuplée d'hommes violents, taciturnes et religieux. Cette vue, il la résume en une phrase : « A l'aspect aimable du reste de la Suisse, le Valais oppose sa grandeur tragique, à une histoire faite

de politique, il oppose sa violence, à l'intellectualisme sa foi, à la médiocrité de la culture et du progrès social son mystère, au verbiage son silence » (page 117). Des 116 pages qui précèdent et de celle qui suit, je serais tenté de dire ce que me disait mon bon maître Charpine au temps où, collégien, je lui apportais des « proses poétiques » sur lesquelles j'avais sué sang et eau : « Mon pauvre ami, tu t'es battu les flancs! » Et je m'étonne que M. Blaise Allan ose employer, en parlant d'un autre sujet que de lui-même, le mot *verbiage*.

M. René-Louis Piachaud nous ramène à la poésie. *L'Evocation du fleuve Rhône* reste, pour moi, jusqu'à nouvel ordre, sa réussite la plus haute, par la beauté des images, l'ampleur du rythme, la sonorité ferme et pleine, la sévère perfection de la forme. **Le Poème paternel**, qui n'est certes pas un ouvrage sans mérites, se tient à une plus humble attitude. C'est une suite de rêveries, de méditations sur l'éternel lieu commun de la vie reçue et transmise, de l'homme qui évoque l'âme de son père pour la faire vivre avec la sienne dans celle de son fils, des traditions qui se perpétuent, des idées et des sentiments que l'on s'imagine tenir de ses ancêtres et que l'on voudrait léguer intacts à ses enfants.

Cela commence sur un ton familier, en vers qui paraissent faciles, qui se couronnent tantôt d'une belle rime, tantôt d'une discrète assonance. Cela se déroule sur un rythme irrégulier : on dirait des vagues inégales, hautes et frangées d'écume quand le vent souffle fort, souples et molles quand il faiblit.

L'art de Piachaud s'est haussé parfois à plus de grandeur, à plus de majesté; jamais il ne fut, dans la tendresse ou la colère, plus libre de ses mouvements ni plus maître de lui. L'agréable diversité des motifs ne nuit en rien à l'unité du thème. Les pièces du recueil se groupent avec une naturelle aisance autour de quelques points de repère : *Retour au passé*, *Maison des Champs*, *Provence*. Ces trois premières parties satisfont à la fois — et pleinement — l'oreille, le goût, l'imagination, la raison et le cœur.

Le poète fait entendre d'admirables accents pour célébrer le pays que dut abandonner jadis, dans l'espoir de trouver refuge à Genève, quelque ancêtre, fuyant,

seul avec sa Bible noire,
Selon le Rhône, vers le Nord, vers les brouillards...

La terre du cyprès, la première patrie,
Où le printemps, plus doux à travers la poussière,
S'argente à son reflet sur les oliviers gris.

J'avoue aimer moins le dernier chapitre, *L'âme ancienne et les temps nouveaux*. Il est de pensée vigoureuse et d'expression juste, mais avec quelque chose d'un peu sommaire, une sorte de sécheresse qui interdit au rêve de prendre son élan. Cela n'empêche pas ce bel ouvrage de s'affirmer, dans l'ensemble, riche de sève et servi par un métier sans faiblesse.

Ce n'est pas quitter la poésie que d'écouter les commentaires de M. Georges Méautis sur **L'âme hellénique d'après les vases grecs.**

Au collège de Fribourg, Georges Méantis était mon condisciple, de quelques classes plus jeune. Un de nos maîtres, l'abbé Charles Bègue, helléniste de grand mérite, avait traduit pour nous l'*Antigone* de Sophocle. Je vous assure que sa version valait au moins celle de M. Jean Cocteau. Il nous la fit représenter, avec les chœurs de Mendelssohn, sur les planches d'un vieux théâtre qui s'éclairait au gaz. Je jouais Antigone et Méautis était Ismène... « Tête chérie, ma sœur! » Il est resté fidèle au grec, à quoi son nom, déjà, le prédestinait. Il l'enseigne aujourd'hui à l'Université de Neuchâtel.

Si étrange que cela puisse paraître, ce professeur est un homme vivant. Il se donne l'air d'étudier des peintures : c'est l'âme de la Grèce qu'il recherche et qu'il ressuscite. Quand il analyse, d'après les excellentes illustrations de son livre, la composition des scènes inscrites « aux flancs du vase », c'est pour montrer que rien ne s'éloigne davantage de l'académisme et du genre « pompier ». Le vase de Palerme (*Ocnos et les Danaïdes*) lui donne l'occasion de définir le rôle de l'orphisme dans les mystères d'Eleusis en s'élevant jusqu'aux plus hautes régions de la philosophie et des croyances initiatiques.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

Giuseppe Rensi : *Le Aporie della Religione*, Etna, Catane. — Fabio Tombari : *Le Fiabe per Amanti*, Mondadori, Milan. — Lorenzo Viani : *Il Bava*, Vallecchi, Florence. — Antonio Aniante : *Terremoto*, Treves, Milan. — Mario Puccini : *La Prigione*, Ceschina, Milan. — Lucio d'Ambra : *Fantasia di Mandorli in Fiore*, Mondadori, Milan. — Lucio d'Ambra : *La Formica su la Cupola di San Pietro*, Mondadori, Milan. — Rinaldo Caddeo : *L'Attentato di Orsini*, Mondadori, Milan. — Mémento.

On ne peut nier que dans son livre **Le Aporie della Religione**, Giuseppe Rensi n'ait traité des plus hauts problèmes métaphysiques, Dieu, la création, la vie, la conscience, avec une sincérité et un courage fort émouvants. On sait combien le tour de sa pensée est pénétrant; et il va fort loin sur les chemins où il a voulu s'engager. Il va même trop loin. Quelquefois, il passe le but par trop de subtilité. Il serait fort long, et d'ailleurs en dehors de la pure critique littéraire, de reprendre ses thèses point par point. Disons en gros que ce livre nous apparaît comme une polémique à l'intérieur de l'idéalisme. Giuseppe Rensi s'en prend à ceux qu'il appelle les idéalistes « actuels »; mais les différences qui le séparent d'eux ne sont pas toujours très rigoureuses. En tout cas, Giuseppe Rensi demeure-t-il panthéiste; et, malgré la critique qu'il fait de Schelling et d'Hegel, il ne s'écarte pas tellement de leur ligne.

Dès l'abord, il essaie de se mettre dans une position originale. Le véritable philosophe, dit-il, n'est pas celui qui se flatte de tout savoir et de tout comprendre, mais celui qui ne comprend pas ce que tous les autres comprennent. C'est déjà bien subtil; mais nous sommes dès lors préparés à l'argumentation du chapitre central, *la volatilisation de Dieu*, où il s'efforce de démontrer qu'à force d'épurer Dieu, le spiritualisme est arrivé à le détruire. Ce n'est même plus un miroir qui reflète un miroir. Cependant, il est impossible d'expliquer la création du particulier si l'on nie l'autoconscience de Dieu. D'autre part, une représentation anthropomorphique de Dieu n'est pas, pour un finaliste, la preuve que Dieu se trouve créé par l'esprit de l'homme. D'où une véritable pétition de principe. Ces confusions de valeurs, qui versent parfois dans le sophisme, se rencontrent

surtout dans le chapitre *Dieu et le Hasard*. On y trouve une sorte de défaitisme philosophique :

C'est pourquoi on peut assurer que les causes perdues, dans le cours de l'histoire, ont toujours été et sont celles qui avaient raison; et que les causes victorieuses ont toujours été les causes mauvaises, ne serait-ce que parce que la cause bonne qui triomphe, par l'acte de son triomphe, fait ressortir ses côtés et ses éléments les plus funestes et devient mauvaise proprement par le fait d'avoir triomphé.

Il y a là plus de littérature que de philosophie. Et en effet, les derniers chapitres sont trop imprégnés de littérature facile où des littérateurs grands et petits, plus de petits que de grands, nous sont donnés comme de profonds penseurs. Et puis, outre que dans ses arguments cosmologiques Giuseppe Rensi ne tient nul compte de la plus récente physique, il néglige par trop, quoi qu'il dise dans sa préface, les gens qui sont en opposition à ses thèses. Il tourne autour de saint Thomas, qu'il ne cite qu'une seule fois; et il ne parle jamais de saint Anselme, qu'aucun philosophe qui s'engage à fond dans le problème de Dieu ne peut raisonnablement négliger.

Mais quittons ces pensées propres à donner le vertige pour aller à une littérature plus accessible. Et d'abord **Le Fiabe per Amanti** de Fabio Tombari. Après *Tutta Frusaglia*, qui demeurera une très belle chose, Fabio Tombari s'était un peu égaré. *La Vita*, puis *La Morte e l'Amore* avaient marqué des incursions peu heureuses dans le roman. La poésie de Fabio Tombari n'est pas faite pour ces concessions. De veine libre, et purement italienne, elle doit puiser à même la vie et à même la nature, sans la contrainte d'une affabulation. Les *Fiabe per Amanti* reviennent à cette heureuse liberté. Elles sont doubles : les *fiabe antiche* et les *fiabe recenti*. Les premières sont des recherches du côté de ce que certains ont appelé la poésie pure. On peut les considérer comme un essai de renouvellement. Certaines d'entre elles, comme *Gli Astrologhi*, sont bien en effet des visions d'une libre poésie; et si on voulait leur trouver des précédents, il faudrait peut-être citer Moscardelli, Sbarbaro, Cardarelli. Mais ces rapprochements ne sont que des indications.

Il est indéniable qu'un morceau comme *Michelangelo* est d'une grande beauté originale; et surtout pour sa langue nette, fluide, et d'une parfaite pureté. Y a-t-il, çà et là, quelque résonance de Bontempelli? Plutôt le lien d'une modernité que nous trouvons surtout dans les *Fiabe recenti*. Fabio Tombari y redevient tout à fait lui-même. Il prolonge là *Tutta Frusaglia*, et en donnant à l'humain un sens qu'il n'avait pu trouver dans ses romans. Chacun se trouve en place : l'homme à la sienne, la nature à la sienne, et avec leur pleine valeur objective. Il n'y a plus aucune inquiétante confusion. C'est véritablement la fin du romantisme. Non qu'on ne trouve de l'émoi dans ces pages, mais il est toujours clair, et avivé par les touches d'une ironie plus pénétrante que celle de Bontempelli, si elle a moins de carrure. Oliviero Renda entre en bon rang dans la galerie des types idéologiques; et des morceaux tels que l'*Eloge de la chasse* sont des exemples caractéristiques de l'interprétation actuelle de la nature.

Il Bava, de Lorenzo Viani, est d'un art plus rude. Au fait, y a-t-il de l'art dans ce livre? L'auteur se flatte de n'en avoir pas mis. Il prétend que ce ne sont pas les écrivains qui fondent une langue, mais qu'ils ne font que l'interpréter lorsque le peuple l'a conduite à son bel usage et à sa belle époque. Il s'écrie : « Je n'ai voulu ni embellir ni pousser à la renommée cette langue des marins qui se trouve encore dans son usage et à sa belle époque. » Et certes, on ne peut l'accuser d'avoir peigné ce langage du port de Viareggio que pénètre de plus l'accent si particulier du terroir de Lucques. Lorenzo Viani n'a rien fait pour en faciliter l'intelligence à ceux qui lui sont étrangers ; et le glossaire qu'il donne est surtout un procédé d'ironie. Si l'on n'est Toscan ni marin de la côte toscane, on ne peut que déchiffrer ce texte en se résignant à n'en point saisir toute la précision expressive. Ce livre qui traînera dans les carrés et sur les bancs de quart n'a pas été fait pour les terriens. Mais les profanes sentiront quand même son odeur de varech, de goudron, aussi de vase, ainsi que cette atmosphère d'aventures méditerranéennes que nous trouvons ici dépouillée de tout artifice d'affabulation. Cette

œuvre raboteuse semble avoir été écrite par un frère cadet de Dino Campana.

Terremoto, *Tremblement de terre,* ce titre convient bien au bouillant tempérament d'Antonio Aniante. Récemment, il a fait paraître en français un *Mussolini* dont je ne dirai rien : ce n'est pas ma rubrique. Cependant, nous ne serons pas beaucoup à l'avoir lu. Mais ne revenons pas sur cette cruelle aventure. Des livres sur Mussolini, il en paraît deux ou trois par semaine; un de plus, un de moins, ce n'est pas de grande conséquence. Contentons-nous de *Terremoto*; c'est déjà beaucoup. La première partie du livre, *1930, Roma,* est la moins bonne. Certaines de ces nouvelles rappellent trop la manière de Corrado Alvaro. La seconde partie, *1931, Parigi,* est plus originale. De même que Rome demeure l'Urbs, Paris, pour les Français et même pour beaucoup d'autres, n'est pas une ville comme les autres : c'est la Ville, et tout ce qui s'y fait prend une valeur de norme. Aussi est-il curieux de lui voir prendre là une sorte de caractère exotique. Sans doute, ce qu'Antonio Aniante retrace est l'exception dans la vie française. Mais, naguère, cette exception était à Paris plus nombreuse que la règle; et la nouvelle *Supercarbonina* peut être un bon document sur la période où les trafiquants métèques étaient les maîtres. Ils nous ont conduits où nous en sommes aujourd'hui. Cette étude est assez vigoureusement gravée, et supérieure, pour la vérité du trait, à *Topaze*; ce qui n'est d'ailleurs pas difficile.

Dans **La Prigione**, Mario Puccini étudie la petite vie, dans une petite ville, d'un petit fonctionnaire : le comptable de la prison. L'art de Mario Puccini nous étonne toujours, mais à la réflexion. Car aucun ne fuit davantage l'effet. Tous les personnages du roman vont et viennent dans leur trou de province, ils ne font rien d'extraordinaire, mais vraiment ils vivent sous nos yeux. C'est un travail d'une grande probité, alors que trop d'hommes de lettres se contentent aujourd'hui d'un certain brillant facile.

Lucio d'Ambra, dans **Fantasia di Mandorli in Fiore**, nous présente un joli ensemble d'adolescents. Nous sommes loin, certes, de Dostoiewsky. D'ailleurs, ces récits de jeunesse ne pourraient sans banalité s'en tenir au simple réel. Il leur

faut soit l'idéalisation du *Grand Meaulne,* soit la stylisation du *Livre de mon Ami* qui n'en est qu'une moins intéressante variété. Encore que les pages valables du *Livre de mon Ami* ne dépassent pas la trentaine. *Fantasia di Mandorli in Fiore* tient plus du premier que du second, et la plupart de ces tableaux, on pourrait dire de ces idylles dans le sens primitif, sont d'une grande fraîcheur. On est un peu fâché qu'ils tournent au drame. Un dénouement moins poussé leur eût sans doute mieux convenu.

Enfin, Lucio d'Ambra vient de publier en volume **La Formica su la Cupola di San Pietro**, qui avait paru en revue il y a plus de dix ans. C'est une satire du parlementaire sous la forme humoristique, le long soliloque d'un député italien de ces temps lointains, brasseur d'affaires, prétentieux et sans vergogne. Le récit a beaucoup d'allant. Il avait paru audacieux en son temps; et nul doute qu'il ne le fût. Aujourd'hui, il n'étonnerait pas même dans le pays le plus parlementaire du monde. Il garde un grand intérêt rétrospectif.

Rinaldo Caddeo fait de **l'Attentato di Orsini**, *l'attentat d'Orsini*, un exposé complet et éclairé d'intelligence historique. Ces attentats, ces petites entreprises de secte, furent de toutes façons fort nuisibles, et par leurs résultats directs, et par le faux esprit qu'ils donnèrent aux masses. Aujourd'hui, nous pouvons juger en toute objectivité de la politique du siècle dernier. Si Orsini n'y remplit qu'un rôle épisodique, il fut bien dans le caractère de l'époque : d'un romantisme généreux tant qu'on voudra, mais inconsidéré et court d'idées. Nous en subissons encore aujourd'hui certaines fâcheuses conséquences.

Mémento. — Luigi Torrelli a donné dans la *Nuova Antologia* une étude complète et serrée sur Giovanni Papini, intitulée *Cinquant'anni di Papini.* Car Papini a dépassé le demi-siècle depuis deux ans déjà. — Eugenia Strada a publié en français deux plaquettes (Ed. *Figli della Providenza,* Milan) : l'une sur *l'Œuvre de Simone Martini,* l'autre de littérature comparée sur *La Poésie de Carducci « Jaufrè Rudel » et la pièce d'Edmond Rostand, la « Princesse Lointaine ».* Ce sont deux études fines et sérieuses. — Si Gabriel Faure aime beaucoup les Italiens, ceux-ci le lui rendent

bien. Son œuvre est l'objet de leur constante attention. Tout récemment, Nicola Cacudi a publié un *Gabriel Faure* (Ed. *Tipografica*, Bari) qui est le livre le plus complet que nous ayons sur ce fécond et bel écrivain.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Catherine Joukovsky : *Mes Mémoires*, Ed. de la Société des Ecrivains, Leningrad. — P.-P. Sokolov : *Souvenirs*, Ed. Académique de l'Histoire de la Culture, Leningrad. — *Zvenia* (Les Anneaux), Recueil, vol. Ier, 1932, Ed. Acadœmia. — B. Nikolaïevski : *L'Histoire d'un traître*, Ed. Petropolis, Berlin. — A. Mguebrov : *La Vie au Théâtre*, vol. II. — J.-T. Kokorev : *Moscou aux Années 40*, Acadœmia. — A. Feyguine : *L'Accord de Biorki*, Sabachnikoff, Moscou. — F. Chaliapine : *Ma Vie*, Paris, Les Annales contemporaines. — N.-N. Tchebychov : *Blizkaïa Dal*, Paris, La Renaissance.

Catherine Joukovsky, femme d'un des principaux collaborateurs du *Viestnik Evropy*, du *Sovremennik* et autres grandes revues russes, nous donne dans ses **Mémoires** la description des milieux littéraires des années 50, 60 et 70. Elle parle longuement d'un écrivain maintenant oublié, mais qui, comme critique, eut son heure de gloire, Zaïtzev. Il était collaborateur du *Rousskoié Slovo*, avec Pissarev, quand, en 1866, il devint le second mari d'une jeune Russe, Mme Jacobi, qui, alors qu'elle était jeune fille, avait, sous l'influence des idées de Tchernychevsky, abandonné la maison paternelle pour vivre indépendante. Son père l'ayant menacée de la faire ramener par la police, elle alla conter sa peine à un prince Galitzine, jeune, riche, qui se laissa gagner à sa cause et consentit à épouser cette jeune fille qu'il ne connaissait pas, afin de lui donner un passeport pour l'étranger, et il la laissa partir aussitôt après la cérémonie religieuse du mariage. Ce fut le premier cas de ces mariages fictifs, si fréquents depuis parmi la jeunesse russe.

Les *Mémoires* de Mme Joukovsky nous fournissent aussi quelques renseignements sur l'un des premiers grands révolutionnaires russes, Cerno-Solovievitch. Elle avait fait sa connaissance chez un certain Européus, un des Petrachevtzy, arrêté en même temps que Dostoievski et relégué au Caucase, en 1847. En 1861, quand Mme Joukovsky rencontra Européus, il occupait le poste de directeur de la Société de Navigation « Caucase et Mercure ». Plein de sympathie pour le

mouvement révolutionnaire qui naissait à cette époque, sa bibliothèque était toujours à la disposition de la jeunesse, et c'est chez lui qu'elle vit Cerno-Solovievitch. C'était un jeune homme très beau, enthousiaste, disposant d'une grande fortune. Il avait ouvert à Pétersbourg une librairie à laquelle était joint un cabinet de lecture où était réunie une remarquable collection d'ouvrages scientifiques. Ses employés, tous gens instruits, appartenaient aux milieux littéraires et artistiques. Parmi eux il y avait Anna Engelgardt, femme de l'auteur des célèbres *Lettres de la campagne*, l'une des pionnières de l'émancipation de la femme; Richter, plus tard adjoint au ministre des Finances, Boungué; Pypine, qui devint codirecteur du *Viestnik Evropy*, etc. Mme Joukovsky ne resta pas longtemps en relation avec Cerno-Solovievitch, car, arrêté le 7 juin 1862, sur l'accusation de rapports suivis avec Herzen et de propagande pour *La Cloche*, en Russie, il fut condamné à la déportation en Sibérie. En route pour l'exil, il fut tué dans un accident de traîneau, avec le gendarme qui l'accompagnait. La librairie de Cerno-Solovievitch fut achetée à ses héritiers par son camarade de lycée Tcherkassov, et elle exista jusqu'en 1880.

Les **Souvenirs** du peintre P.-P. Sokolov se rapportent presque exclusivement à son art. Fils du portraitiste connu, devant qui posèrent presque tous les personnages illustres des règnes d'Alexandre Ier et Nicolas Ier, P. Sokolov était apparenté par sa mère au célèbre peintre C. Brulov, qu'il représente comme un homme abominable, méchant et d'une avarice sordide, sans parler de bien d'autres vices. Dans les *Souvenirs* de P.-P. Sokolov, où, comme nous l'avons dit, la plus large place est faite aux peintres des années 50-70, ses contemporains, nous trouvons un passage consacré à Balzac qu'il rencontra un jour, en 1848, à Pavlovsk, dans la grande salle des concerts symphoniques. Il était, raconte Sokolov, coiffé d'un énorme chapeau de paille, et paraissait très ennuyé. C'était la seconde fois qu'il venait en Russie, mais cette fois il n'avait pas été reçu avec solennité, comme à son premier voyage, et n'avait été invité ni à la cour ni même dans le monde de la cour. Il expliquait cette hostilité à son égard par le fait qu'il était venu en Russie peu après

Custine, lequel avait publié, à la suite de ce voyage, un livre, *La Russie en 1839*, où il avait présenté sous des couleurs peu flatteuses la cour et les courtisans. Balzac disait à ce propos : « J'ai reçu le soufflet destiné à Custine. » Jules Janin, rappelant ce voyage de Balzac en Russie, écrivait en 1858 à propos de celui d'Alexandre Dumas : « Nous le confions à l'hospitalité russe et souhaitons sincèrement qu'il ait meilleur accueil que Balzac. » Les Souvenirs de Sokolov s'arrêtent à la première exposition de ses aquarelles et dessins, à Paris, en 1885.

Le recueil **Zvenia,** publié par Acadœmia, et dont le premier numéro, luxueusement édité, vient de paraître, fait double emploi avec *l'Héritage littéraire* (Litteratournoie Nasledztvo). C'est également un recueil de matériaux inédits sur les écrivains, les artistes, les hommes politiques. Il y a dans ce premier numéro un article très intéressant sur la première brochure révolutionnaire de l'émigration russe, publiée à Paris, en 1849. Cette brochure avait pour titre *Catéchisme du peuple russe*. Sur la feuille de garde était faussement indiqué, comme lieu d'impression : « Pétersbourg 1849 », et c'est seulement sur la dernière page qu'on lisait en caractères microscopiques : « Imprimerie Douday-Dupré, rue Saint-Honoré, 46, au Marais », sans désignation de la ville. L'auteur de la brochure était un certain Golovine, et ce « Catéchisme », qui prônait le renversement de la monarchie par tous les moyens, même terroristes, fut l'objet d'une longue correspondance diplomatique entre l'ambassade russe à Paris et le Quai d'Orsay. Mais, malgré tous les soins du préfet de police Carlier, pour être agréable à l'ambassade russe, on ne put saisir la brochure, car les trois mille exemplaires imprimés avaient été immédiatement expédiés en Belgique et, de là, répandus en Russie.

On trouve encore dans ce numéro de **Zvenia** un article inédit de Tchernychevsky : *La lutte des papes contre les empereurs,* et une correspondance excessivement intéressante de Tourguenev avec la sœur de L. Tolstoï, Marie. Il résulte de cette correspondance que Tourguenev avait été très amoureux de la sœur de Tolstoï, mariée à l'un de ses cousins.

B. Nicolaievski publie aux éditions Petropolis, à Berlin,

sous le titre **L'Histoire d'un traître,** la vie du fameux agent provocateur Azev. C'est un fort volume de 400 pages qui contient non seulement la biographie d'Azev, mais toute l'histoire de la révolution russe durant toute la période de l'activité de son triste héros. On voit comment les agents provocateurs s'insinuaient dans les groupements révolutionnaires et même occupaient des postes importants dans les partis social-révolutionnaire et social-démocrate, lequel se transforma en parti bolchéviste. Des documents fournis par l'auteur il résulte que Stolypine, Président du Conseil des ministres, assassiné à Kiev en 1909, qui, à la Douma, niait qu'Azev fût un agent provocateur, connaissait très bien le double rôle qu'il jouait et était au courant de la plupart des machinations et complots tramés par lui. D'après Nicolaievski, Azev appartenait à ce type de jouisseurs qui, pour arracher à la vie tous les plaisirs qu'elle peut donner, ne reculent devant rien. Il vendait les révolutionnaires à la police, qui le payait grassement, mais il vendait de même la police aux révolutionnaires et organisait ses attentats quand il en pouvait tirer profit. Il était en train d'organiser un vaste complot qui devait aboutir à l'assassinat de l'empereur quand il fut démasqué par W. Bourtzev.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de souvenirs d'A. Mguebrov, **La Vie au Théâtre;** le second volume n'est pas moins intéressant. C'est toute l'histoire du théâtre russe qu'il nous donne. Les meilleurs chapitres sont consacrés à Meyerhold, que l'auteur considère comme le premier metteur en scène de notre temps et dont il vante, outre le talent, l'énergie et la volonté.

> On ne peut, écrit-il, rester indifférent en assistant à une répétition de Meyerhold. On peut être en désaccord avec lui, néanmoins on est conquis par l'originalité, la nouveauté des conceptions de ce metteur en scène prodigieux.

Mguebrov parle de nombreux acteurs, de quelques musiciens célèbres, mais surtout d'un musicien peu connu, disparu très tôt, qui, selon lui, avait du génie, Nicolas Triboulski. Il vivait quelque part dans l'île Basile, dans une chambre misérable, avec sa malheureuse femme et un bébé toujours affamé et pleurant de froid. C'est là qu'il écrivait

des œuvres si riches de fantaisie et de sensibilité, qui, surtout jouées par lui, faisaient oublier tout et soulevaient d'enthousiasme ses auditeurs. Mais c'était un bohème incorrigible, qui ne sut jamais tirer profit de son immense talent. Il est mort dans la misère, il y a quelques années, à l'âge de 45 ans. Mguebrov parle aussi d'un musicien mort prématurément, qui avait donné des preuves de son génie, Elie Satz. C'est à lui que le Théâtre artistique de Moscou avait demandé la musique pour *l'Oiseau Bleu*, de Maeterlinck.

En dehors de ses publications de mémoires et documents inédits, exhumés des archives privées maintenant nationalisées, *Acadœmia* publie parfois des œuvres d'écrivains complètement oubliés, qui, en raison des circonstances et parfois injustement, n'ont pas connu à leur époque le succès auquel ils auraient pu prétendre. Tel est le cas de J.-T. Kokorev, mort à vingt-sept ans, en 1853, qui a laissé plusieurs nouvelles où est présentée, d'une façon remarquable, la vie à Moscou, aux années 40. Issu d'un milieu très modeste, ses héros sont surtout de pauvres gens : petits artisans, humbles boutiquiers, serfs, etc. La nouvelle la plus importante du recueil, qui porte comme titre : **Moscou aux Années 40,** est *Savouchka.* C'est le récit de la vie d'un humble travailleur où l'on trouve beaucoup de traits autobiographiques de l'auteur.

Acadœmia a fait paraître également un **Recueil des récits et nouvelles de Karonine,** dont on rencontre fréquemment le nom dans les revues des années 70 et 80. C'était un écrivain populiste qui décrivit surtout la vie à la campagne, après l'émancipation des serfs. Dans ses récits il présente le résultat fatal de la mauvaise répartition des terres, qui devait favoriser l'éclosion des *koulaks*, usuriers qui achevèrent la ruine des paysans émancipés. Karonine, dont le talent est plein d'humour, possède un don poétique indiscutable. Ses descriptions et quelques tableaux de la vie à la campagne, surtout dans sa nouvelle *Les frères,* sont empreints d'un très grand charme, et l'on s'explique mal pourquoi ses contemporains le traitèrent avec tant de négligence.

La brochure de A. Feyguine, qu'a fait paraître la Maison Sabachnikoff, à Moscou : **L'accord de Biorki,** résume d'une

façon remarquable, en une centaine de pages, toutes les intrigues et les pourparlers diplomatiques qui aboutirent à ce fameux accord, conclu en juillet 1905, entre l'empereur Guillaume II et Nicolas II. Le but de cet accord était d'amener la rupture de l'alliance franco-russe et de fortifier l'Allemagne dans sa lutte contre l'Angleterre. Ce crime de la diplomatie secrète, qui faillit amener la guerre dix ans plus tôt, fut heureusement dénoncé à temps. M. Feyguine, qui a pu étudier les archives secrètes de l'empire russe, a révélé tous les mobiles et les tractations de cet accord projeté. Il cite entre autres une lettre inédite de Guillaume II à Bülow à propos de l'excuse, que lui adressa Nicolas II, de ne pouvoir signer définitivement cet accord. L'empereur d'Allemagne écrit :

> Je vous envoie de nouveau une misérable élucubration du bébé idéologue qui se trouve sur le trône russe. La phase la plus récente de l'alliance russo-gauloise frise le ridicule. Elle montre comment à Paris — peut-être sur l'inspiration de Londres — on prend immédiatement des mesures contre tout rapprochement des deux empereurs; et chaque fois le petit tsar mord à cet hameçon ou il y est accroché par Louisdorf...

Les Mémoires de Chaliapine ont paru en même temps en français et en russe. Le texte français a pour titre : **Ma vie;** le texte russe, *Le masque et l'âme*, et ce dernier titre correspond mieux au contenu de ces souvenirs du grand artiste, qui ne se contente pas de raconter comment, de l'humble échoppe paternelle, il est arrivé au sommet de la gloire et des honneurs. Il analyse son art. Il parle longuement de la création de chacun de ses rôles, et l'on est frappé du travail formidable accompli par l'artiste pour réaliser son personnage. De son enfance, et, en général, de sa vie privée, il ne dit que peu de chose. Un autre livre, paru en Russie, à propos duquel a eu lieu un procès jugé à Paris, résume sa vie. Chaliapine a eu une carrière prodigieuse. A vingt et un ans il était déjà première basse à l'Opéra Impérial, et à vingt-cinq ans il jouissait d'une célébrité mondiale. Bien entendu, le livre de Chaliapine est riche d'anecdotes, de souvenirs comiques ou émouvants. Il consacre une grande place à sa rencontre avec Maxime Gorki, à son amitié et à son

admiration pour lui, malgré les circonstances qui, maintenant, les séparent.

Très intéressants aussi sont les souvenirs de N.-N. Tchebychov, édités à Paris par le journal russe *La Renaissance,* sous le titre **Blizkaia Dal,** littéralement : « Evénements lointains encore proches ». Magistrat, N.-N. Tchebychov occupait en Russie, avant la révolution, le poste important de procureur général à la Cour d'appel de Moscou. Juriste consommé, orateur remarquable, Tchebychov a pris part, comme avocat général, à beaucoup de procès célèbres, et, doué d'une mémoire prodigieuse, il a pu, bien que privé de tout document, reproduire dans leurs détails les affaires dont il eut à connaître. C'est d'abord le procès de Sanko-Lechevitch, qui, aidé d'un complice, tue sa sœur, dont il convoitait l'héritage, puis le dramatique procès du meurtre de Vorobiov. L'auteur raconte aussi une affaire sensationnelle, l'assassinat d'une jeune fille, qui eut lieu à Kiev, le 20 février 1919. La victime, qui appartenait à la meilleure société bourgeoise, fut tuée par une de ses amies et l'amant de celle-ci. Tous deux avaient projeté d'assassiner, pour le voler, un homme très riche, un certain Z..., chez qui avaient lieu les rendez-vous de la jeunesse dorée de Kiev, qui s'y adonnait aux pires débauches. C'est afin d'écarter un témoin, qui pouvait être gênant pour ce crime projeté, que les jeunes gens avaient décidé de commencer d'abord par tuer leur amie.

Outre des histoires judiciaires, N.-N. Tchebychov conte encore, et de la façon la plus captivante, ses souvenirs sur la révolution, sur l'installation du pouvoir bolchéviste. Il narre aussi comment il a pu s'enfuir de Russie, et aller d'abord à Constantinople, puis à Paris.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Paul Miloukov, Ch. Seignobos et L. Eisenmann : *Histoire de Russie. Tome I. Des origines à la mort de Pierre le Grand,* Ernest Leroux, 1932. — J. Monteilhet : *La Paix par le Désarmement;* M. Rivière. — Mémento.

Il faut saluer l'apparition de cette histoire, due au travail collectif d'un groupement d'historiens russes que les événements d'après-guerre ont forcés de quitter leur patrie et de

chercher un abri à l'étranger. L'historiographie française compte nombre d'ouvrages consacrés à l'**Histoire de Russie,** mais aucun parmi eux ne satisfait aujourd'hui le désir légitime du lecteur français d'être initié au passé d'un grand pays dont les destinées sont de plus en plus liées à la vie occidentale. Comme l'indique très justement M. Charles Seignobos dans sa préface, le plus instructif des ouvrages français sur la Russie, l'*Histoire de Russie* de Rambaud, ne représente plus que l'état des connaissances historiques vers la fin du XIXe siècle. L'excellente étude d'Anatole Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars,* n'expose que les événements d'une seule époque, celle d'Alexandre II. Les monographies de Waliszewski sur les principaux souverains russes sont des *vies romancées* et ne peuvent aucunement tenir place d'une histoire du peuple russe. Ces derniers temps, on a vu paraître quelques ouvrages relatifs à l'histoire de Russie composés par les Russes ou traduits du russe. Mais, la plupart du temps, ce sont des compilations assez maladroites ou tendancieuses. En ce qui concerne spécialement des traductions, la meilleure d'entre elles, *Histoire de Russie* de Platonoff, ne fut pas écrite par l'auteur lui-même, mais par ses élèves, d'après le cours que ce savant a fait à l'Université de Saint-Pétersbourg. En outre, cet ouvrage ne prétend point à donner un exposé explicite des événements et s'arrête au seuil de l'époque contemporaine. Nous possédons en français les *Etudes de la culture russe* de M. Paul Miloukov, œuvre de tout premier plan, traduite brillamment par le regretté Lucien Herr, mais elle ne traite qu'un côté de la vie russe: les phénomènes culturels, et au moment de l'apparition de la traduction française, l'ouvrage n'était pas encore achevé par l'auteur.

L'historiographie russe compte des représentants brillants. Sans parler de ceux du XVIIIe siècle et de Karamzin, dont l'*Histoire de l'Etat russe* a paru au début du XIXe siècle, on peut nommer Pogodin, Soloviev, Kostomarov, Bestoujev-Rioumin, Kliuotchevski, Pypin, Miloukov, Platonov. Sergueï Mikhaïlovitch Soloviev, professeur à l'Université de Moscou, auteur d'une *Histoire de Russie* en vingt-neuf volumes, fut celui qui introduisit dans l'historiographie russe les principes de la science historique occidentale. Pénétré des idées

développées par Tocqueville dans l'*Ancien régime et la Révolution*, il détermina les grandes réformes de Pierre le Grand par les causes inhérentes aux événements antérieurs de la Russie. Les historiens russes modernes se divisaient en deux écoles. L'une, celle de Moscou, dont le représentant le plus éminent était Klioutchevski, s'appliquait à étudier les phénomènes sociaux et spirituels dans le passé du peuple russe. L'autre, celle de Saint-Pétersbourg, dont le promoteur était Bestoujev-Rioumin, considérait comme l'objet principal de ses travaux l'étude des sources historiques. On peut dire donc que dans une certaine mesure l'école historique russe de Moscou préconisait de préférence la conception historique française, tandis que celle de Saint-Pétersbourg se trouvait sous l'influence des historiens allemands.

Les collaborateurs russes de l'*Histoire de Russie* que présente maintenant la librairie Ernest Leroux appartiennent à l'école de Moscou. M. Paul Miloukov, rédacteur principal de l'ouvrage, du côté russe, est le disciple de Klioutchevski, qu'il remplaça à la chaire de l'histoire de Russie à l'Université de Moscou. M. A. Kizevetter, qui vient de mourir à Prague, où il faisait un cours à l'Université, a suivi le cours de M. Miloukov à l'Université de Moscou pour y devenir, à son tour, professeur. M. V. Miakotine a fait ses études à Saint-Pétersbourg, où il était professeur au Lycée Alexandre, mais, dans ses ouvrages sur l'histoire de la classe paysanne en Ukraine, il représentait dans la capitale du Nord les tendances historiques de Moscou. Nous n'avons nommé que les principaux écrivains ayant collaboré à la publication d'Ernest Leroux, mais cela suffit pour faire ressortir le caractère général de l'ouvrage.

Dans sa préface, M. Charles Seignobos souligne que:

Ce n'est pas seulement le contenu historique de cet ouvrage qui est instructif pour le lecteur français, c'est aussi le point de vue d'où l'histoire de leur pays apparaît à des historiens russes. Ils connaissent assez bien la Russie et l'Europe pour apercevoir les liens étroits qui les unissent; ils ne risquaient donc pas d'attribuer les caractères propres du peuple russe à une origine ou à un tempérament asiatique. Ils sont assez complètement affranchis des illusions du romantisme panslave pour ne plus croire le peuple

russe investi de la mission de régénérer le monde européen par la vertu d'une conception nouvelle de la vie humaine. Ils savent que ce peuple est par ses origines un peuple européen, formé, comme les autres peuples de langue slave ses voisins, par la réunion de plusieurs tribus sédentaires sous l'autorité commune d'un chef de guerre.

L'introduction de M. Paul Miloukov traite « des sources de l'histoire de la Russie et de l'historiographie russe », dont nous avons plus haut établi brièvement les caractéristiques principales. L'étude dépasse le cadre indiqué par son titre, puisque l'auteur expose en même temps l'évolution de la conception de la philosophie de l'histoire russe. M. Camena d'Almeida, professeur à l'Université de Bordeaux, dresse un tableau géographique de la Russie. Le grand savant tchèque, M. L. Niederlé, a écrit pour l'ouvrage une esquisse de l'archéologie préhistorique de la Russie. Un lecteur versé même dans l'histoire russe apprend dans cet essai beaucoup de choses nouvelles, comme, par exemple, que déjà au IIIe siècle les liens du commerce liaient la région du Volga à la mer Baltique. L'étude de M. Miakotine sur « les pays russes, des origines à la fin des invasions tartares », ouvre la partie proprement historique de l'ouvrage. Elle appartient à la plume de trois savants : avec l'auteur que nous venons de nommer, MM. Kizevetter et Paul Miloukov. M. Kizevetter a fourni deux chapitres, sur la Russie moscovite et sur l'époque des troubles et l'avènement des Romanov. M. Paul Miloukov a écrit l'histoire du règne des premiers Romanov et de Pierre le Grand. Dans l'historiographie russe, M. Paul Miloukov est considéré comme le meilleur connaisseur de l'époque de Pierre le Grand. Les grandes réformes effectuées par ce dernier étaient depuis longtemps l'objet de vives discussions dans le monde des intellectuels russes. Après avoir résumé les critiques qu'avaient adressées à Pierre le Grand ses adversaires, M. Paul Miloukov écrit:

Toutes les critiques que nous avons citées se résument en une seule: la réforme de Pierre, qui, à beaucoup de points de vue, a devancé son siècle, est prématurée et dépasse les moyens d'un pays aussi pauvre et aussi arriéré que la Russie. Cependant les événements, au cours des deux siècles suivants, justifièrent ce

qu'elle avait d'essentiel. Pierre a deviné la voie que la Russie était destinée à prendre.

La place nous manque pour donner d'autres citations et faire valoir les qualités brillantes de l'ouvrage. La remarque d'un critique russe qu'un pareil travail n'existe pas, même dans la littérature de son pays, est la meilleure attestation qu'on puisse donner.

S. POSENER.

§

De tous les plaidoyers pour persuader qu'on arrivera à la **Paix par le Désarmement,** celui de M. Monteilhet est assurément le plus complet et le plus documenté. Mais M. Monteilhet, comme tous les esprits possédés d'une chimère, n'aperçoit pas les choses les plus visibles dès qu'elles contrarient sa thèse. Celle-ci est que la paix sera mieux assurée quand les forces militaires des Etats seront réduites aux forces de police nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre sur le territoire. Ce serait vrai si ces forces de police ne pouvaient pas contraindre les citoyens de ce territoire à les aider pour une agression ou tout au moins obtenir le concours volontaire de nombre d'entre eux. C'est si clair que M. Monteilhet ne dit mot des sections d'assaut de Hitler et de la milice fasciste. Son argument contre des mesures de défense est qu'elles peuvent être inopérantes par suite de coalitions ou de fautes des généraux; c'est juste, mais cela prouve seulement qu'il n'y a qu'une garantie efficace de la paix : une alliance des nations *pacifiques* contre la guerre; le désarmement par l'absence d'armée permanente, l'antiquité républicaine et le moyen âge jusqu'en 1445 l'ont connu, et jamais il n'y a eu plus de guerres que pendant ces périodes. Un exemple des préjugés naïfs de M. Monteilhet est sa croyance que les militaires de métier désirent la guerre; évidemment il s'imagine que quand les officiers de nos troupes de couverture ont marché à la mort en 1914, ils n'étaient pas plus émus que Romain Rolland allant se mettre à l'abri en Suisse. Quand on a profité de l'héroïsme des officiers, le premier devoir est de ne pas méconnaître leur admirable dévouement et de ne pas répéter que la guerre a eu pour cause la hâte des généraux à

mobiliser; la guerre a eu pour cause la tentative de l'Autriche d'écraser et de mutiler un Etat qu'elle croyait aisément accabler; les Alliés représentèrent le groupement fort qui vient au secours du droit; c'est parce que Bethmann ne comprenait pas que ce groupement serait le plus fort qu'il a déclaré la guerre. Le désarmement ne pourra contribuer à maintenir la paix que s'il est lié à l'organisation d'un groupement si fort que les Etats bandits ne pourront espérer faire subir aux Etats faibles le sort que Berchtold réservait à la Serbie.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — *Affaires étrangères,* 286, boul. Saint-Germain (25 nov. 1932 : les paroles prononcées par Herriot à l'adresse de l'Italie au Congrès de Toulouse ont été interprétées en France comme « la fin d'une ère de malentendus laissant le champ libre à de cordiaux ajustages d'intérêts », en Italie « comme le point de départ de concessions d'ordre politique ou autres, bref une manière d'engagement »). — *L'Année politique française et étrangère;* Gamber (octobre 1932 : B. Lavergne et P. Lefrançois : le Problème du désarmement; « en échange des promesses que nous croirons pouvoir faire, il est inévitable que l'Angleterre [sinon les Etats-Unis qui vraiment sont bien éloignés de l'Europe et dont on ne peut pas attendre grand'chose] nous fasse, en retour, quelques concessions »).

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Henri Guilbeaux : *Du Kremlin au Cherche-Midi;* Gallimard. — Marcel Dunan : *Le drame balkanique de 1915, l'automne serbe.* Notes d'un témoin, Paris, Berger-Levrault.

Le titre du volume de Guilbeaux : **Du Kremlin au Cherche-Midi,** n'est pas en accord avec son contenu; l'auteur y raconte en effet ses souvenirs sur son activité à Paris (avril 1914-juin 1915, pages 1-36), à Genève (juin 1915-février 1918, pages 37-202), à Moscou (mars 1918-juillet 1922, pages 203-267); il promet de raconter son séjour à Berlin dans un autre volume : le titre de celui qui est l'objet de ce compte rendu conviendra à cette future production.

Guilbeaux a autrefois appartenu au parti socialiste; rebuté par son opportunisme, il le quitta pour se rapprocher des anarchistes communistes et des anarcho-syndicalistes. Ancien collaborateur du *Mercure,* il était secrétaire de la *Revue* de

Jean Finot quand on apprit les déclarations de guerre; il étala alors de si « abominables sentiments antipatriotiques » que Finot « le ficha à la porte sans remerciement ni indemnité ».

Sur la question des responsabilités de la guerre, Guilbeaux fut d'une clairvoyance digne de Mme Pernelle. Il savait bien qui avait envoyé l'ultimatum, qui avait déclaré la guerre à la Serbie, à la Russie et à la France, mais il « résistait à l'intoxication collective » qui faisait croire « que la France, qui avait tout fait pour la paix, attaquée brutalement, devait faire la guerre au militarisme prussien, la guerre qui tue la guerre, la dernière des guerres ». Il se trouva d'abord isolé. Même son ami Verhaeren, qui avait jadis partagé sa conviction « que sur l'Allemagne et la France s'établirait l'assise du futur Occident », reconnaissait « que les Allemands s'étaient montrés à tel point féroces qu'un sentiment qu'il ne connaissait pas dominait aujourd'hui son esprit : la haine ». Guilbeaux ne devait pas en venir là. Chez lui, l'idée de saper l'enthousiasme dans l'esprit des combattants français paraît avoir été le réflexe déclenché par la guerre. Il se mit aussitôt en relation avec Romain Rolland, et projeta de fonder en France une section de l'*Union of Democratic Control,* pour répandre comme elle l'idée que « la guerre est stupide ». Il en fut détourné par Rolland lui-même. Il put seulement collaborer à la *Vie Ouvrière,* où Pierre Monatte et Merrheim faisaient de l'internationalisme.

En avril 1915, Guilbeaux fut appelé pour faire du service militaire, mais réformé le mois suivant. Se trouvant alors sans ressources, il en fit part à Rolland, qui lui procura la place de secrétaire de la Section Civile de l'Agence Internationale des Prisonniers de Guerre (Croix-Rouge) à Genève. Il y trouva toute la population remplie de sympathie pour la France, et cela la lui rendit antipathique. A la Section, il vit notre cher Dumur : « Il était activiste!! » Guilbeaux ne se lia naturellement pas avec lui, mais avec ceux qui blâmaient qu'on se défende; il écrivit dans les feuilles où l'expression plus ou moins voilée de sentiments de ce genre était possible; puis, voulant faire plus, fit paraître le 15 janvier 1916 le premier numéro de la revue *Demain.* Il s'efforça d'y publier « une

documentation irréfutable contre les fables en cours ». Le 15 mai, il annonça son adhésion au programme de Zimmerwald et exalta la conférence de Kienthal (24-30 avril 1916), à laquelle il venait de prendre part. Les députés bolchéviks (et particulièrement Lénine) y avaient fait sa conquête. Lénine et lui devinrent dès lors de grands amis. Un autre ami de Guilbeaux fut Mohamed Fahmy, président de la jeunesse égyptienne, ennemi de l'Angleterre; il connut par lui Mohamed Bach Hamba, directeur de la *Revue du Maghreb*, où il excitait nos indigènes à la révolte. Cette revue était évidemment publiée avec de l'argent allemand, mais Guilbeaux n'accepta que des abonnements sans condition, et la revue *Demain* n'ayant que peu d'acheteurs, au bout de six mois, l'éditeur Jeheber annonça l'intention de cesser la publication. Finalement, il consentit à la continuer jusqu'à la fin de l'année, mais s'arrêta alors.

Le 6 avril 1917, Guilbeaux reçut de Lénine, sur le point de partir pour la Russie, un télégramme l'invitant à venir le voir à Berne avec Rolland « s'il était d'accord en principe ». Guilbeaux alla voir Rolland, mais celui-ci blâma l'idée de traverser l'Allemagne. « D'ailleurs, Lounatcharsky l'avait assuré que Lénine était un aventurier dangereux et cynique. »

Guilbeaux resta en Suisse. Il parvint à reprendre la publication de la revue *Demain*. Le gouvernement recevait sur son auteur toutes sortes de renseignements. Ils firent dire par Clemenceau au groupe socialiste parlementaire : « J'ai ici la preuve que Guilbeaux est un agent allemand. » Guilbeaux s'empressa de protester par télégramme, mais on ne lui en fit pas moins son procès et, en mars 1919, il fut condamné à mort par contumace : le dossier contre lui contenait des pièces mal interprétées ou apocryphes, et des rapports de police fourmillant d'erreurs.

Guilbeaux, se signalant par ses liaisons avec les diplomates bolchéviks, fut arrêté le 11 juillet 1918 par la police fédérale; seulement, aucun délit n'ayant pu être relevé contre lui, il fut élargi fin août, mais sous condition de ne pas résider dans un canton contigu à la frontière. Il se rendait en conséquence à Appenzell le 15 novembre quand il fut arrêté une seconde fois sous l'accusation de bolchévisme et de com-

plot. Finalement, on consentit à le relâcher sous condition qu'il se rende en Russie; il quitta la Suisse (18 février 1919), traversa l'Allemagne, arriva le 27 février à Vilna et le 5 mars à Moscou. A 9 h. du soir, Lénine vint lui rendre visite et lui demanda de prendre le lendemain la parole à la dernière séance du Congrès de la IIIe Internationale comme représentant les Zimmerwaldiens de gauche français.

Guilbeaux fit alors connaissance avec le paradis soviétique; les hôtels n'étaient chauffés qu'un jour sur deux, les vivres souvent manquaient. Quand Denikine s'avança à trois journées de Moscou, Lénine dit à Guilbeaux : « Aujourd'hui, c'est une journée décisive. Si nous ne repoussons pas Denikine, dans huit jours je serai pendu là-bas! » Et du geste il lui montra la Place Rouge.

Les Français restés à Moscou avaient formé un groupe communiste dont le chef était le capitaine Sadoul. Guilbeaux lui fut adjoint. Un soir, René Marchand (l'éditeur du Livre Noir) annonça au groupe que l'on avait aperçu le capitaine de Vertamont près de la statue de Pouchkine. On alla aussitôt le dénoncer à la Tcheka, mais Dzerjinsky le fit en vain chercher. Pour se dédommager, on arrêta le commandant Guibert et la mission militaire française, et on perquisitionna à la Croix-Rouge danoise où l'on trouva des armes et des documents compromettants. Interrogé par Guilbeaux, Guibert fut très crâne : « J'ai fait mon devoir », répondit-il. Il résulta de son interrogatoire que Sadoul et ses amis avaient continué jusqu'alors à toucher leurs appointements français, quoique payés par les autorités soviétiques. A la suite de cet incident, on commença à rapatrier les Français restés en Russie, et Guilbeaux contrôla les listes des partants. Des tiraillements s'étant produits dans le groupe communiste français, il fut dissous; Guilbeaux obtint de Lénine qu'il fût reconstitué et en fut chargé avec Stassova. Il posa au lieutenant Pascal, le secrétaire de Sadoul, la question : « Que feriez-vous si demain le pape promulguait une encyclique contre le bolchévisme? » Pascal fit cette réponse *ahurissante* (*sic*) : « Comme catholique, je m'y soumettrais. » Le Comité Central, suffisamment édifié, décida que Pascal serait

remplacé dans ses fonctions de secrétaire par Guilbeaux.

Guilbeaux prit part avec les délégués français au 3e Congrès de la IIIe Internationale. Ils étaient guidés par Souvarine, qui traitait la plupart des membres de la délégation française comme un négrier. Un délégué ayant demandé à Souvarine de l'argent, celui-ci répondit sur le ton le plus insolent : « Espèce de salaud, crois-tu que je vais te donner de l'argent chaque jour? » — « Mais j'ai donné rendez-vous à une poule pour ce soir et il me faut absolument de la galette. » — « Tiens, bougre de c..., mais ne reviens pas demain. »

La maladie de Lénine fut un coup terrible pour Guilbeaux. Plusieurs administrations dont il avait signalé les abus s'appliquèrent à lui rendre la vie impossible. Pour se tirer de cette situation pénible, il proposa d'aller à Berlin publier un bulletin devant servir de liaison entre la Russie soviétique et les pays d'Europe. Son offre ayant été acceptée, il partit pour Berlin à la fin de juillet 1922.

Guilbeaux raconte bien et est très adroit à esquisser un portrait. Son livre est intéressant et constitue une contribution importante à l'histoire du défaitisme et du bolchévisme.

ÉMILE LALOY.

§

Le drame balkanique de 1915. — M. Dunan relate les débuts de la retraite serbe, une des pages les plus atroces de l'histoire d'une guerre qui en compte tant! Il a été le témoin de ce drame : ce sont ses notes quotidiennes qu'il nous livre aujourd'hui. Cet exode, narré avec une simplicité parfaite et une émotion toujours contenue, est d'une lecture poignante. M. Dunan ne cherche jamais l' « effet » : il écrit une langue d'une remarquable pureté et il met une visible pudeur à éviter l'outrance, même quand celle-ci serait au diapason de l'effroyable tragédie qu'il relate. Nous sommes en octobre 1915 sur le front balkanique. Les Bulgares menacent l'armée serbe d'un encerclement imminent. La situation militaire est désespérée. Civils et combattants refluent vers l'unique voie de retraite encore ouverte. Le gouvernement va transporter dans la Serbie du sud le centre de la résis-

tance, en passant par Rachka, le vieux nid d'aigle d'où s'est élancé au XIIe siècle le chef de la dynastie serbe des Nemania qui régna sur la Péninsule du Danube à l'Adriatique et à l'Egée.

En sortant du Cabinet du ministre, où je viens de voir surgir d'un passé présent à l'esprit de tous ' s Serbes, les plus frustes comme les plus cultivés, ces grands fantômes de l'histoire et de la légende, je retrouve... la boue dans laquelle pataugent des milliers d'êtres humains qu'accable le sentiment de la fatalité. Sur toute cette détresse qui tournoie apparemment sans direction dans les rues de la petite ville, la pluie tombe depuis huit jours sans la grâce du plus court répit, linceul glacé dans lequel le ciel implacable semble vouloir envelopper l'agonie d'une armée et d'un peuple.

Tel est le ton du livre.

M. Dunan a admirablement fixé les traits psychologiques du peuple serbe — de ce peuple qu'en Occident nous réduisons un peu trop à une « valeur épique » et dont la sensibilité offre tant de nuances aux yeux d'un observateur pénétrant ou patient. Ce qui frappe dans cette catastrophe, c'est l'équilibre de résignation et d'espoir avec lequel le Serbe, depuis Pachitch jusqu'au simple soldat, la subissent. Ces hommes stoïques savent que leur patrie ne périra pas. Ils ont une foi si naïve et si robuste dans la destinée qu'ils supportent l'idée d'une disparition totale, d'une suppression sur la carte, assurés qu'un jour ou l'autre la nation serbe se relèvera de ses ruines, comme elle s'est relevée — après près de quatre siècles de servitude — de la catastrophe de Kossovo.

Acculée quelques semaines plus tard aux montagnes du Monténégro et d'Albanie, l'armée serbe n'a plus qu'à s'y replier en sacrifiant ses convois, son matériel et ses canons, ou à capituler. Aucune hésitation. Elle s'évade. Entre l'abandon du dernier lambeau de territoire national et la liberté de combattre encore au prix de souffrances nouvelles, elle a fait le choix que l'honneur lui conseillait...

Le livre de M. Dunan s'achève sur les belles strophes du poète serbe Douchitch, évoquées par la vision du Vardar :

Nous avons arrosé de tes eaux et nos lauriers et notre pain, rafraîchi le front de nos héros et les lèvres de nos prophètes... Tu as roulé dans la légende de nos tsars. Désormais ta voix ne parlera que de nos victoires farouches. L'ombre de nos légions s'est appesantie, immense, sur toi, et tous les vents de la vallée, nous les avons captés dans nos clairons.

En 1915, ces vers n'étaient-ils pas une prophétie?

Nul ne lira sans émotion cette évocation d'un passé à la fois si proche et si lointain.

ALBERT MOUSSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henri Michaux : *Un barbare en Asie;* Nouv. Revue franç. 15 »

Louis Roubaud : *Pays de Marseille;* Nouv. Revue franç. 12 »

Art

Henri Gourdon : *L'art de l'Annam.* Avec 16 planches h. t. en phototypie. (Coll. *Les Arts coloniaux*, sous la direction de M. Albert Maybon); E. de Boccard. 18 »

Ethnographie, Folklore

Georges Lanoë-Villène : *Le Livre des symboles*, dictionnaire de symbolique et de mythologie, *Co-Cy;* Librairie Générale. » »

Arnold van Gennep : *Le folklore du Dauphiné* (*Isère*), étude descriptive et comparée de psychologie populaire. Avec 8 cartes folkloriques et linguistiques. Tome I : 1° *Du berceau à la tombe*. II : *Cérémonies périodiques;* Maisonneuve. 75 »

Histoire

Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges : *Lettres intimes au roi Louis-Philippe et à la reine Marie-Amélie*, publiées par le comte Hippolyte d'Ursel. *La Cour de Belgique et la Cour de France de 1832 à 1850.* Avec 8 grav. h. t.; Plon. 20 »

Littérature

Meroujan Barsamian : *Les poètes dans l'Arche de Noé*, anthologie de divers poètes, avec 51 illust. originales au pinceau de Vaé; Arts et Lettres. 25 »

Bengt Berg : *Mon ami le pluvier*, traduit du suédois par Mlle T. Hammar. Avec de nombr. illust. photographiques. (Coll. *Les livres de nature illustrés*); Stock.

L.-C. Bonnard : *Le petit soupé*, dialogue érotique; Santandréa.

Eugène Dabit : *Faubourgs de Paris;* Nouv. Revue franç. 12 »

Raoul Duhamel : *Le rire et les larmes de Molière.* Préface par André Bellessort; Hachette. 12 »

Louis Guilloux : *Le lecteur écrit...,*

choix de lettres recueillies; Nouv. Revue franç. 12 »

Abel Hermant : *Souvenirs de la vie frivole*. Les spectacles de la rue. Le boulevard. Les théâtres; Hachette. 12 »

Pierre Humbert : *Un amateur : Peiresc, 1580-1637*. Avec des illust. (Coll. *Temps et Visages*); Desclée De Brouwer. » »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes*. XV : *Sainte Lydwine de Schiedam;* Edit. Crès, 2 vol. » »

Pierre Kovalewsky : *Le sentiment cosmopolite dans la littérature russe*, conférence; Rodstein. » »

Pierre Kovalewsky : *Les destinées de la littérature russe;* conférence; Rodstein. » »

Lugné-Poe : *La Parade*. Tome III : *Sous les étoiles*, souvenirs de théâtre *1902-1912;* Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Martin du Gard : *Soirées de Paris. Le théâtre et la vie;* Flammarion. 12 »

Montaigne : *Œuvres complètes. Essais*, Livre III. Texte établi et présenté par Jean Plattard; Edit. Fernand Roches, 2 vol., chaque : 24 »

Armand Praviel : *La ville rouge, Toulouse, capitale du Languedoc*. (Coll. *L'Epopée de la terre de France*); Renaissance du Livre. 15 »

Gaston Rageot : *Le métier de vivre;* Plon. 12 »

Jean Rostand : *La vie des crapauds*. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Z. Tourneur : *« Beauté poétique »*, histoire critique d'une « pensée » de Pascal et de ses annexes; Edit. Rozelle, Melun. » »

Karl Tschuppik : *Elisabeth, impératrice d'Autriche*, traduit de l'allemand par Gabrielle Godet. Avec 8 grav. h. t.; Plon. 15 »

Ouvrages sur la guerre

Paul Allard : *L'oreille fendue. Les généraux limogés pendant la guerre;* Edit. de France. 15 »

Henry Bordeaux : *La délivrance de Verdun*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Philosophie

Jules Huré : *Poésie et Raison devant le problème de l'immortalité*. (Contribution à « Religion et philosophie »). Préface de M. André Favières; Fischbacher. 10 »

Ixigrec : *Qu'est-ce que la raison?* L'En-dehors, Orléans. 0 70

Poésie

Charles Dornier : *Les sonnailles dans les Combes*, poèmes comtois; Edit. Séquana, Besançon. » »

Francis Eon : *Suite à Perséphone;* Le Divan. » »

Jane Guy : *Cinq semaines au Maroc*. Illust. de Roger Dubut. H. t. de Si Mammeri; Lemerre. 20 »

Catherine Ker : *Poèmes pour les enfants*, poésies sociales; chez l'auteur, rue Jules-Guesde, Montrouge, Seine. 15 »

Jean Labbé : *Béarn et dédicaces*. Préface de Francis Jammes; Edit. René Debresse. 10 »

Noël Maintray : *Conjugaisons;* Messein. 12 »

Gabriel Nigond : *La sève et l'écorce*, derniers Contes de la Limousine; Gaignault et fils, Issoudun. 30 »

Léon Vérane : *Les étoiles noires;* Les Facettes, Toulon-sur-Mer. » »

Maria Vitti di Caraffa : *Mystères et voluptés;* Messein. 9 »

Politique

S. Dmitrievsky : *Dans les coulisses du Kremlin*, traduit du russe par René Legrand; Plon. 12 »

E. Gunther Gründel : *La mission de la jeune génération*, traduit de l'allemand. Préface de Daniel Halévy; Plon. 18 »

Georges Lecomte : *Thiers*. (Coll. *Les grands constructeurs*); Dunod. 15 »

Alfredo Savero : *Les bases erronées du communisme russe*, traduit du portugais par Sereth Neu; Libr. des Facultés. » »

Stresemann : *Les papiers de Stresemann. III : De Thoiry à la mort de Stresemann, 1926-1929.* Traduction de Henri Bloch et Paul Roques. Avec 8 grav. h. t.; Plon. 56 »

Préhistoire

Docteur Henri Joliat : *L'Anté-histoire*, synthèse et critique du problème des origines et de la théorie de l'évolution; Edit. de la Baconnière, Neuchatel. 45 »

Questions coloniales

F. Charles-Roux : *France et Afrique du Nord avant 1830. Les précurseurs de la conquête.* (Coll. du *Centenaire de l'Algérie*); Alcan. 65 »

Questions religieuses

Max Dominicé : *L'humanité de Jésus d'après Calvin;* Edit. Je Sers. 12 »

René Fulop-Miller : *Les Jésuites et le secret de leur puissance. Histoire de la Compagnie de Jésus. Son rôle dans l'histoire de la civilisation.* Traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guédau. Tome I. Avec 12 grav. h. t.; Plon. 30 »

Saint François-de-Sales : *Introduction à la vie dévote*, texte authentique intégral établi d'après le seul exemplaire actuellement connu de l'édition de 1619, *dernière édition reveue, corrigée et augmentée par l'autheur durant ses prédications à Paris*, conservé à l'Abbaye de Belmont (Angleterre), avec l'orthographe moderne, des notes et un glossaire par Fabius Henrion ; Mame, Tours. » »

Roman

Marcel Allain : *Un crime de minuit;* Ferenczi. 3 50

Marcel Allain: *Le piège à l'homme;* Ferenczi. 3 50

Pierre de Barneville : *La chronique de Valrupt;* Redier. 15 »

Peter Baron : *Le poignard de jade*, roman policier, traduit et adapté de l'anglais par Guy David; Edit. de France. 6 »

H. Claude-Bernier : *Chaud pour deux.* Ill. de l'auteur; Edit. Rénovation. 12 »

Georges Duhamel : *Le notaire du Havre;* Mercure de France. 12 »

Félix Faure : *Oban et son fétiche;* Edit. Je Sers. 9 »

Léon Fiel : *Lutte, victoire et mort : René Blanchet;* Figuière. 12 »

Ben Hecht : *Un Juif amoureux*, roman américain traduit par Maurice Rémon; Plon. 16 50

Marc Julienne : *En dissidence;* Figuière. 12 »

K.-T. Knoblock : *Le démon des Delaronde* (*Murder in the Mind*), traduit de l'américain par Fred Saglio; Nouv. Revue franç. 6 »

André Lamandé : *Le jeu d'amour;* Albin Michel. 7 50

André de Lorde : *Figures de cire;* Figuière. 12 »

Albert Marx : *Les créneaux d'Ilion;* Figuière. 12 »

Ladislas Reymont : *Pèlerinage polonais*, traduit du polonais par Franck-L. Schoell; Edit. du Cavalier. 12 »

Edmond Romazières : *Il manque une cartouche*, roman policier; Edit. de France. 6 »

John Russell : *Mirages des Iles*, récits polynésiens, traduits de l'anglais par Marc Logé : Denoël et Steele. 15 »

Arturo Uslar-Pietri : *Les lances rouges*, traduit de l'espagnol par Jean Cassou; Nouv. Revue franç. 15 »

René de Weck : *Victor et l'Etrangère;* Edit. des Portiques. 12 »

Pierre Zenda : *Mariage en pyjama;* Albin Michel. 15 »

Sciences

Léon Brillouin (*Exposés sur la théorie des quanta*, sous la direction de) : I : ***Notions de mécanique ondulatoire. Les méthodes d'approximation***, par L. Brillouin; Hermann. 10 »

Divers : ***Discussions sur l'évolution de l'univers***, traduction et avant-propos par Paul Couderc, d'après le rapport du Meeting du Centenaire de l'Association britannique pour l'avancement des Sciences, Londres, 1931; Gauthier-Villars. 15 »

Institut international de physique Solvay : *Le Magnétisme*. Rapports et discussions du 6e Conseil de physique tenu à Bruxelles du 20 au 25 octobre 1930; Gauthier-Villars. 100 »

Paul Langevin (*La Relativité*, série d'exposés et de discussions dirigée par) : I : *Critique des notions d'éther, d'espace et de temps. Cinématique de la relativité*, par E. Bauer. 7 »

II : *La dynamique relativiste et l'inertie de l'énergie*, par Francis Perrin. 6 »

III : ***Conséquences de la relativité dans le développement de la mécanique ondulatoire***, par Louis de Broglie. 6 »

IV : ***La théorie einsteinienne de la gravitation. Les vérifications expérimentales***, par G. Darmois. 7 »

V : ***Le parallélisme absolu et la théorie unitaire du champ***, par Elie Cartan. 6 »

VI : ***La relativité***, conclusion générale, par Paul Langevin. 6 »

Hermann, édit.

Jules Lemoine et Auguste Blanc : *Traité de physique générale et expérimentale d'après le cours du Conservatoire National des Arts et Métiers*. 3e vol. *Electricité générale*. Avec 591 figures; Eyrolles. 100 »

A. Magnon (*Exposés de morphologie dynamique et de mécanique du mouvement*, sous la direction de), II : *Probabilités et morphologie*, par A. Sainte-Lagüe; Hermann. 6 »

Sociologie

Hans Wantoch : *Millionnaires*, traduit de l'allemand par Jean Kuckenburg; Nouv. Revue franç. 15 »

Théâtre

Henrik Ibsen : *Œuvres complètes*, traduites par P.-G. La Chesnais. Tome IV : *Œuvres de Bergen (octobre 1851-août 1857). La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les guerriers à Helgeland*; Plon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

La propagande catholique contre le « Secret de Jeanne d'Arc ». — Montaigne et Shakespeare. — Autour de Georges Darien : Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Clemenceau et Roosevelt. — Le Champ de Mars et ses origines. — L' « Oméga blasphématoire ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

La propagande catholique contre le « Secret de Jeanne d'Arc ». — J'ai reçu dernièrement une petite brochure intitulée « A propos du *Secret de Jeanne d'Arc*, réponse de M. Jean Morel à M. Jean Jacoby ». Cette brochure, signée « pour copie conforme » du pseudonyme d' « Un Vosgien », est extraite d'un journal d'Epinal, le *Foyer Vosgien*. Ce qu'il y a ici de curieux, c'est que le nom de Jean Morel est celui d'un des parrains de Jeanne d'Arc; il est sup-

posé m'avoir adressé une protestation indignée contre mon ouvrage sur sa filleule, protestation dans laquelle il démontre, en qualité de témoin oculaire, les erreurs par moi commises et me remet fort vertement à ma place.

Le pastiche imaginé par le mystérieux « Vosgien » ne brille ni par ses qualités littéraires, ni par son érudition; c'est, en somme, un pamphlet assez plat et qui ne mériterait pas qu'on s'y arrête, si « quelqu'un » ne lui eût pas donné une bien singulière diffusion. On se demande qui a eu intérêt à écrire ce libelle, à l'imprimer sous forme de brochure, à l'envoyer par toute la France, qui en a fait les frais. Est-ce bien une obscure feuille locale? Cette feuille vient justement de publier, avec tambour et trompettes, le résultat de sa propagande. « L'article que nous avons publié nous a valu une précieuse correspondance, où nous sont parvenues les appréciations élogieuses les plus qualifiées », déclare le *Foyer*, et il cite aussitôt, sinon des noms, du moins des titres : un archevêque, quatre évêques (presque de quoi reconstituer le tribunal de Rouen qui condamna Jeanne), l'un « des chefs les plus éminents des catholiques de France », un « historien de Jeanne d'Arc, dont le nom fait autorité » (et que, grâce au bout de son oreille, on reconnaît parfaitement pour avoir travaillé à un ouvrage où il traîne sainte Jeanne dans la boue); un académicien, un professeur, et enfin un seul nom : Francis Jammes, qu'il est difficile de ranger parmi les grandes autorités en matière d'histoire.

A ces références masquées, il ne me serait pas difficile de répondre par d'autres références, qui ne dissimulent pas modestement leur nom, mais à quoi bon? Je préfère m'en tenir à la lettre de Jean Morel, et, ma foi, puisque Jean Morel m'écrit de l'autre monde, pourquoi ne lui répondrais-je pas à la même adresse?

RÉPONSE DE JEAN JACOBY A JEAN MOREL

Vous avez fort bien fait de m'écrire, mon bon Morel, quoique vous radotiez un peu dans votre lettre; dame! à votre âge, c'est bien naturel, car, si je ne me trompe, vous n'êtes pas loin de votre cinq cent cinquantième année. Aussi, comme cela arrive aux très vieilles gens, vous confondez les événements, vous en oubliez les principaux et ne vous souvenez que des détails insignifiants. D'autre part, Morel, vous n'êtes qu'un brave paysan qui ne sait ni A ni B et, soit dit sans offense, ne connaît rien des grands événements de son temps, du Procès de réhabilitation de la Pucelle, par exemple. Depuis, grâce à de nombreux documents que vous ignorez, nous avons appris la vérité, que je me ferai un plaisir de vous découvrir.

Mais revenons à votre lettre. Vous paraissez fort indigné de ce que je considère votre filleule, non comme la fille de Jacques et d'Isabelle d'Arc, mais comme étant une princesse bâtarde d'Orléans. Pour réfuter cette affirmation, vous, témoin des événements, m'accablez de votre autorité. Certes, votre témoignage serait fort précieux, s'il venait trancher les questions sur lesquelles les historiens modernes ne sont pas d'accord, en ce qui concerne l'âge de Jeanne, par exemple. Si elle est née en 1412, comme on l'affirme, elle ne saurait évidemment être fille du duc Louis d'Orléans, assassiné en 1407, tandis que, si la déposition d'Hauviette (vous vous souvenez certainement de la petite Hauviette, qui a épousé Gérard de Sionne), d'après laquelle Jeanne serait née vers 1407, est exacte, le fait de sa filiation princière devient fort possible. Vous saisissez l'importance capitale de votre témoignage à ce sujet? Or, dans votre lettre, vous parlez avec complaisance des parrains et marraines de Jeanne, de Jean Minet, curé de Domrémy, de la brioche que vous avez mangée après le baptême, du vin gris que vous avez bu, mais, mon Dieu! Morel, *quand* tout cela s'est-il passé, *en quelle année?* Le vin gris vous l'a fait oublier? C'est bien dommage, car cela seul pourrait être intéressant.

Et puis, laissez-moi vous le dire, Morel, vous tombez trop facilement dans le péché de mensonge. Ainsi vous m'attribuez l'affirmation que : « Tout Domrémy a été étonné de trouver chez les d'Arc, en nourrice, *une fille bâtarde* »; ou vous mentez, Morel, ou celui qui a écrit pour vous (car vous ne devez pas savoir tenir la plume) vous a indignement trompé : cette affirmation n'est pas dans mon ouvrage. Autre chose; vous me trouvez « bien naïf de ne pas savoir qu'une future naissance légitime dans un village de 30 ménages est connue 4 ou 5 mois à l'avance par les confidences de l'intéressée, par les racontars au lavoir ou le soir au coin du feu ». C'est vous qui êtes naïf, bon Morel; vous vous êtes laissé embobiner par quelque mauvais compagnon qui, profitant de votre ignorance, vous a cité simplement un passage de mon livre; oyez plutôt :

> Domrémy était un petit village de trente foyers ou ménages; chaque événement qui s'y passait devait donc être aussitôt connu de tout le monde et, à plus forte raison, la naissance d'un enfant, attendu par une famille aussi considérable dans son village que celle des Arc. Il est donc absolument impossible de croire que les habitants de Domrémy aient pu ignorer la naissance de Jeanne, alors que toutes les commères ne pouvaient manquer de commenter cet heureux événement, prévu de longue date par la grossesse d'Isabelle Romée.

Adressez-vous à quelque clerc de bonne foi, faites-lui ouvrir mon livre à la page 203 et il vous lira ce passage. Ainsi, vous

avouez que *si* la Romée attendait un enfant, nul n'aurait pu l'ignorer? Eh bien, comment se fait-il que les bonnes gens de Domrémy ignoraient justement la naissance de Jeanne? Avant de protester, faites-vous lire la lettre de messire Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan Philippe-Marie Visconti, en date du 21 juin 1429; vous y trouverez le récit de ce qui se passa dans cette nuit de l'Epiphanie, lorsque les coqs se mirent à chanter et à battre des ailes, tandis que les villageois, étonnés de ces démonstrations inaccoutumées et « *ignorant la naissance de la Pucelle,* allaient çà et là, s'informant de ce qui était arrivé ». Et alors, s'ils ignoraient cette naissance, c'est qu'elle n'eut pas lieu? Ah! vous voilà pris, Jean Morel!

Mais voilà qui est plus grave : vous affirmez avoir juré sur les Evangiles, au procès de réhabilitation, que « Jeannette est née à Domrémy ». Eh bien! j'ai le regret de vous dire que vous déformez encore une fois la vérité, Morel. Ce que vous avez seulement affirmé au procès, c'est que Jeanne d'Arc était « originaire » de Domrémy, rien de plus. Faites-vous relire votre déposition, vous la trouverez à la page 388 du volume II du Procès de Jeanne, publié par un savant homme du nom de Quicherat. Et, au fait, Morel, pourquoi n'avez-vous pas affirmé alors, comme vous le prétendez, que Jeanne était bien « née » à Domrémy? En doutiez-vous donc? Admettons que vous avez oublié votre déposition, il y a si longtemps de cela! Mais, mon bon Morel, laissez-moi vous rappeler un souvenir désagréable, dont vous ne soufflez mot dans votre lettre.

Lorsque Jeanne fut prise sous Compiègne et jetée dans la prison de Rouen, les juges envoyèrent à Domrémy des enquêteurs, chargés de trouver des chefs d'accusation contre elle. Ces enquêteurs s'adressèrent à certains des gens du village, et à vous notamment; ceci est établi par la déposition de Jean Jaquard, que vous connaissez bien. Pourtant, vous l'avez nié, Morel; vous avez donc menti après avoir juré sur les Evangiles. Pourquoi avez-vous essayé de dissimuler ce fait? Votre conscience vous reprochait-elle de vous être commis avec les ennemis de votre filleule? Et encore, était-ce bien la seule fois que pareille chose vous était arrivée? Avez-vous oublié votre voyage à Châlons, en juillet 1429, votre rencontre avec la Pucelle, la robe rouge dont elle vous fit présent en souvenir d'elle? Or, par qui étiez-vous accompagné alors? Je vais rafraîchir votre mémoire défaillante : votre compagnon de route n'était autre que Gérardin d'Epinal, ce Bourguignon ennemi des Français, le seul de Domrémy, que Jeanne n'aimait pas et auquel « elle aurait volontiers fait couper la tête, si Dieu l'avait permis ».

Enfin, vous produisez triomphalement la requête présentée par Isabelle Romée au procès de réhabilitation, le 7 novembre 1455; cette respectable vieille dame ayant déclaré que Jeanne était sa fille, il ne vous en faut pas plus pour me demander avec ironie si Isabelle était une menteuse, et vous ajoutez : « Non, je ne puis y croire. »

Eh non, Jean Morel! Isabelle n'était pas une menteuse, mais ce que vous ignorez, c'est que sa requête n'avait jamais été composée par elle, que la réhabilitation de Jeanne était une très grande affaire politique qui intéressait, au premier chef, le roi de France, que l'enquête et les pourparlers avec Rome, commencés dès 1450, avaient été terminés en 1455, et que c'est alors seulement, sur le conseil de Jean de Montigny, que l'on fit appel à Isabelle Romée et à ses fils.

C'est cet homme expérimenté, dit un grand historien de Jeanne, M. Gabriel Hanotaux, qui paraît avoir indiqué le moyen d'engager le procès sans mettre en cause la majesté royale. Il conseilla de faire ouvrir la procédure par une réclamation de la famille de Jeanne.

Du reste, son petit rôle une fois joué, la Romée demanda aussitôt l'autorisation de se retirer et de ne plus assister aux séances; de sorte que la « mère » de Jeanne fut la seule parmi les personnes qui participèrent au procès à refuser d'entendre les émouvantes dépositions des amis et des compagnons de l'héroïne et d'être présente à la glorification de « sa fille ». Est-ce là le fait d'une mère? Et puis, Morel, vous êtes-vous jamais demandé pourquoi Isabelle Romée, qui se dérangea pour la réhabilitation de Jeanne, ne tenta *aucune* démarche pour la sauver du bûcher? Que ne s'adressa-t-elle alors au roi, au pape, aux bonnes gens d'Orléans, que ne fit-elle retentir ces « gémissements » dont vous faites si grand cas?

Vous parlez du frère de Jeanne, Pierre, qui accompagna sa mère au procès de réhabilitation. Quelle imprudence de votre part, Morel! Ignorez-vous donc que les *frères* de Jeanne reconnurent, en 1436, pour leur sœur, sauvée du feu, une aventurière, qu'ils promenèrent à travers la France en touchant les bénéfices de cette petite affaire? Connaissez-vous l'histoire des 12 livres tournois que Jehan d'Arc réussit à extorquer le 21 août 1436 aux bourgeois d'Orléans pour aller rejoindre « sa sœur »? Et s'ils avaient menti en se disant frères de la Dame des Armoises, pourquoi les crûtes-vous lorsqu'ils se déclarèrent frères de Jeanne la Pucelle? Et vous osez affirmer, Jean Morel, que la pure, la splendide héroïne dont vous avez eu l'indicible bonheur d'être le parrain était du même sang que cette « honorable » famille?

Allons, mon brave Morel, avouez que vous vous êtes fait bla-

sonner par quelque compagnon facétieux et mal embouché. Et lorsque vous dites qu'Isabelle Romée vous a « monté un superbe bateau », je reconnais bien ici la plume d'un de ces clercs besogneux, à la solde tantôt d'Armagnac, tantôt de Bourgogne, et qui, pour trente deniers, sont prêts à vendre leur âme au diable, si le diable voulait de cette marchandise dépréciée.

Un mot encore. Il m'est parvenu que votre lettre vous a déjà attiré les félicitations d'un archevêque, de quatre évêques et d'autres personnages doctes et graves. Mais ne tombez pas dans le péché d'orgueil, Morel, après avoir glissé sur celui du mensonge. N'oubliez pas que, si vous avez été félicité par un archevêque et quatre évêques, votre filleule a été condamnée par « un cardinal et deux futurs cardinaux, onze évêques, ou qui le devinrent par la suite, dix abbés, plus de deux cents prêtres, docteurs, maîtres, titrés ou non, mitrés ou non, tous « clercs solennels », selon leur langage satisfait; par un corps illustre, vénéré comme la lumière de la chrétienté, l'Université de Paris, par un autre corps considérable dans la province normande, le chapitre de Rouen... » Otez votre chaperon, bonhomme... Ce sont les paroles d'un très savant personnage que je cite, d'un membre de l'Académie, Maître Gabriel Hanotaux.

Croyez-moi, Jean Morel, les gens qui abusent aujourd'hui de votre nom pour des buts qu'ils n'avouent pas appartiennent, non à la glorieuse lignée des Jean Gerson et des Jacques Gélu, mais bien à cette race de mauvais prêtres qui brûlèrent sainte Jeanne d'Arc, votre filleule. — J. JACOBY.

§

Montaigne et Shakespeare. — Dans son étude sur Montaigne (*Mercure* du 1er mars, p. 278), M. John Charpentier rappelle qu'un exemplaire des *Essais* (traduction de John Florio) aurait appartenu à Shakespeare.

Ce fait est généralement considéré comme à peu près certain. Le British Museum conserve deux exemplaires de la dite traduction, dont l'un porte la signature autographe de Ben Jonson, l'autre celle de Shakespeare. Ben Jonson entretenait assurément avec Florio, personnage important, apprécié à la cour, les meilleurs relations, car au même British Museum on possède un exemplaire de *Volpone*, dédié à Florio par Ben, qui l'appelle « son père et son ami aimant ». Quant à Shakespeare, sur ce sujet comme sur tant d'autres, on manque de renseignements; et, tandis que beaucoup d'érudits croient à l'authenticité de sa signature sur l'exemplaire Florio, d'autres la mettent en doute.

Toutefois, ce qui ne fait guère doute pour personne, c'est qu'on trouve dans l'œuvre de Shakespeare la trace de Montaigne. A vrai dire, parmi les exemples relevés, cette trace ne me paraît tout à fait évidente que dans un passage, qui appartient à l'un des derniers ouvrages du grand dramaturge, la *Tempête* (acte II, sc. 1). Ce passage ne serait pas déplacé dans les préoccupations d'aujourd'hui, car il s'agit d'un éloge du communisme, fait par un vieux et noble conseiller du roi de Naples.

« Si, dit Gonzalo, j'étais roi de cette île, je voudrais tout faire par les contraires [de la tradition]; car je n'admettrais aucune espèce de trafic, — pas même le nom de magistrat; l'écriture serait inconnue; ni richesse, ni pauvreté, ni services domestiques. Pas de contrats, d'héritages, de bornes, de limites, de cultures, de vignobles, — rien. On n'userait ni d'argent, ni de blé, ni de vin, ni d'huile; pas d'occupation. Tous les hommes seraient oisifs; toutes les femmes aussi, mais innocentes et pures. Pas de souveraineté... Toutes les choses seraient en commun et produiraient sans sueur ni labeur. Trahison, félonie, épées, piques, mousquets, rien de tout cela, aucune machine; mais la nature enfanterait d'elle-même tout à foison, pour nourrir mon peuple innocent. Enfin, je voudrais une telle perfection qu'elle surpasserait celle de l'âge d'or. »

Les auditeurs se moquent, et Gonzalo déclare que ce qu'il a dit n'était que joyeuse folie pour les faire rire à propos de rien.

Or, ce discours du conseiller royal est emprunté, presque mot pour mot, au chapitre des *Essais* (livre I) où Montaigne parle des sauvages et de leurs mœurs, à l'occasion d'Indiens d'Amérique qu'il vit à Rouen, vers 1569. C'est surtout en lisant la traduction de Florio qu'on se rend compte combien l'analogie est manifeste; d'où l'on peut conclure que c'est bien cette traduction qui a servi de modèle à Shakespeare.

On a cru reconnaître l'influence de la philosophie de Montaigne dans *Hamlet, Jules César, Mesure pour Mesure, Othello*. Mais la plupart des rapprochements qu'on a faits démontrent plus l'ingéniosité des chercheurs que la sûreté de leurs découvertes. Cependant, il semble bien, comme on l'a dit, que, dans la seconde édition d'*Hamlet*, des expressions, des images, des pensées, peuvent évoquer des rapports avec Montaigne, tandis que dans le premier *Hamlet*, assez différent du second et composé certainement avant la publication de Florio, les rapports sont douteux, sans doute inexistants.

On sait que Montaigne avait publié les *Essais* en 1580. La traduction anglaise de Florio parut en 1603. C'est seulement à partir

de cette date que des reflets des *Essais* (reflets assez vagues, sauf l'exception de la *Tempête*) se seraient glissés çà et là dans l'œuvre shakespearienne. Cette constatation est de nature à servir les « stratfordiens », c'est-à-dire ceux qui soutiennent que Shakespeare a travaillé en personne aux chefs-d'œuvre publiés sous son nom. En effet, si leur auteur eût été quelque personnalité de haut rang, vraiment à la page, il est assez vraisemblable qu'il n'aurait pas attendu Florio pour lire les *Essais*, non en traduction, mais dans le texte original.

Quoi qu'il en soit, il est bien difficile de savoir s'il y eut une profonde influence de la pensée de Montaigne sur celle de Shakespeare, et une vraie parenté entre les deux. Montaigne dégage la philosophie de la vie; Shakespeare est la vie elle-même. L'un enseigne aux hommes la sagesse. L'autre leur présente les images de toutes les passions, et, dans ses grands chefs-d'œuvre, c'est surtout par les éclairs de la tempête qu'il leur montre le refuge ouvert au sage. — L. M.

§

Autour de Georges Darien : Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Au cours de son très intéressant essai sur *Georges Darien anecdotique*, paru dans le dernier *Mercure de France*, M. P.-V. Stock suppose que l'étude sur l'*Esprit protestant*, un des six « pétards » dont l'auteur du *Voleur* lui proposa la publication, devint par la suite les *Pharisiens*. M. Stock n'a sans doute pas lu ce livre, de là son erreur. Les *Pharisiens*, ce n'est rien moins, sous un titre différent, que l'*Ogre*, pour lequel, le 5 juin 1890, il passa un contrat avec Darien, et qui n'est pas resté, comme il le croit, « en préparation », puisque son confrère Genonceaux l'édita l'année suivante.

Ce livre, où il n'est pas question du tout d'*esprit protestant*, est un roman-pétard, ou, plus exactement, comme tous les livres de Darien (*Bas les Cœurs*, le *Voleur* (1), l'*Epaulette*), à la fois un

(1) Je n'entends nullement insinuer que Georges Darien ait été réellement un voleur international, comme ses ennemis l'ont prétendu, et comme M. P.-V. Stock lui-même semble le penser. Un voleur, cela tombe sous le sens, ne serait pas assez bête pour publier, de son vivant, sa confession, et si Darien avait, sous le nom de Georges Randal, conté ses propres exploits, on conçoit mal qu'il fût dans le cas de demander à M. Stock une avance de 300 francs, somme qui devait l'aider « à finir un livre déjà fort avancé » : Randal, grâce à sa pince-monseigneur, avait mis en lieu sûr une honnête fortune. Au surplus, il suffit de lire le *Voleur* pour se rendre compte que Darien *aurait voulu* être cela, en haine de l'universelle veulerie. Son Voleur atteint au symbole : c'est l'Individu, qui donne libre cours à ses instincts et qui *ose agir*. Le roman de Darien n'est point une étude de la « haute pègre ». C'est, sous une affabulation

virulent pamphlet et une autobiographie *en partie* romancée. Le pamphlet, en l'espèce, est dirigé, contre les agissements de l'Ogre (Edouard Drumont) et son compère Rapine (l'éditeur Albert Savine), deux « pharisiens » que l'écrivain Vendredeuil (Georges Darien) abomine particulièrement et charge à fond de train.

Rapine et l'Ogre lui ont proposé une « affaire ». Il s'agit pour Vendredeuil d'écrire, sur des documents qu'ils lui ont fournis — « il y avait de tout là dedans : vie publique, vie privée » — un « roman-pétard » contre le journalisme. Il se charge de la besogne, bien qu'avec dégoût, pour l'amour d'une femme.

Ah ! s'il était libre, s'il ne s'était pas fait le valet de l'Ogre, l'exécuteur stipendié de ses basses rancunes, quelle belle œuvre il aurait pu faire ! Les montrer tels qu'ils étaient, les ouailles et les pasteurs, les pourceaux qui rêvent de la glandée et les porchers ignares qui viennent remplir leurs auges en méditant sur la gloire des Sixte-Quint. Ah ! certes, il y en avait de bien méprisables et qui n'auraient pas volé les étrivières, parmi ces chiens domestiqués, qui léchaient, sans jamais enfoncer leurs crocs dans ses chairs putrides, les maquillages breneux de l'Opinion, cette Jézabel de dépotoir. Oui, il aurait pu faire un beau livre... Mais il aurait fallu, pour cela, ne pas être un spadassin de plume, ne pas être le Saltabadil qui vend son couteau ou son épée aux pleutres altérés de vengeance. Il aurait fallu ne pas être un mercenaire — pour écrire les *Mercenaires.*

Il écrit quelques pages, « — quelques pages qu'il ne voulait pas relire — mais qu'il savait d'une violence à faire lever d'elles-mêmes, sur le passage des hommes stigmatisés par lui, les plaques de fonte des égouts ». Dans un sursaut de révolte, il jette le manuscrit au feu.

Marchenoir (Léon Bloy), rencontré par hasard, se joint à Vendredeuil pour exécuter l'auteur de la *France Juive* :

Vous avez raison, lui avait répondu Marchenoir; le catholicisme de ce trafiquant de lettres est à faire vomir. Certes, je déteste les Juifs autant qu'il est possible, mais pour des raisons plus hautes que leurs ignobles écus. Le fait de la richesse publique entre leurs mains est, à mes yeux, un profond mystère qui intéresse la métaphysique la plus transcendante et c'est ce que votre Ogre, avide seulement de scandale et de droits d'auteur, est absolument incapable de comprendre. S'il l'avait compris, du reste, il ne l'aurait point dit — ou sa *Gaule sémitique* n'aurait pas eu deux éditions. C'est ignoble, oui... Vous vous souvenez, n'est-ce pas? de ces affiches qui couvrirent les murs, à une certaine époque, et qui représentaient le personnage, vêtu en chevalier du Saint-Sépulcre et foulant aux pieds Moïse. Les catholiques sont devenus tellement fétides qu'aucun d'eux ne s'avisa de plastronner de ses excréments le visage de ce Tabarin sacrilège. Cela dit tout... Du côté littéraire, vous savez ce que j'en pense. C'est désarmant... Enfin, c'est le grand pamphlétaire catholique !... Remarquez bien, s'il vous plait, que ce pamphlétaire est l'ami

délibérément feuilletonesque, un pamphlet philosophique et social, comme *Candide*. Candide, le héros de Darien l'est moins que celui de Voltaire, car il est cynique et brutal. Ce « roman-pétard » est incontestablement un chef-d'œuvre.

de tout le monde; et ce trait suffit à le peindre. Je veux bien que le courage physique ne lui manque pas, puisqu'il s'est battu, et que c'est un signe, paraît-il, de grande intrépidité... D'ailleurs, il fait sonner assez haut sa réputation de salle d'armes... Seulement, il ne me semble pas également pourvu de ce courage moral dont j'ai le droit de parler, qui me fait affronter la misère, l'obscurité, et qui me pousse à divulguer l'infamie des chenapans qui détiennent la publicité... Pamphlétaire! ...Sans doute que je le suis, pamphlétaire, parce que je suis forcé de l'être, — vivant, comme je fais, dans un monde ignoblement futile et contingent, avec une famine enragée de réalités absolues. Tout homme qui écrit pour ne rien dire est, à mes yeux, un prostitué et un misérable, et c'est à cause de cela que je suis un pamphlétaire. Mais être pamphlétaire pour de l'argent!... L'être pour ça, et l'être comme ça!... Enfin, sa réputation est faite; la mienne aussi, d'ailleurs. Je ne suis, moi, comme lui, paraît-il, qu'un pamphlétaire. Quant au penseur et à l'artiste qui sont en moi, personne n'en dit rien, bien que cela crève les yeux — parce qu'il importe d'établir que je suis simplement un envieux qui n'attaque ses contemporains que par fureur de son obscurité et de sa misère. Or, le monde des lettres sait absolument à quoi s'en tenir sur moi, mais personne n'ose me défendre... J'ai constamment fui l'occasion du succès, pourtant, lorsqu'il fallait l'acheter au prix de la moindre concession, tandis que certains triomphants se plongeaient dans l'ordure. J'ai choisi de souffrir et de crever de faim, alors que je pouvais faire comme tant d'autres, afin de sauver l'indépendance de ma pensée. Vous le savez... Je suis, avant tout, et surtout, Catholique romain; et j'ai, depuis fort longtemps, épuisé toutes les conséquences logiques de ce principe. Cela, c'est mon fond, c'est mon substrat. Si on ne le voit pas, on ne peut rien comprendre à ce que j'écris. Je suis, et je serai toujours, aussi, pour les pauvres et les faibles contre les puissants, dussé-je en crever. Mais à la condition que ces pauvres ou ces faibles ne viennent pas faire leurs ordures contre l'Autel, parce qu'alors je deviendrais aussitôt un puissant pour les écraser. Il est vrai que je suis un catholique véhément, indépendant, mais un catholique absolu, croyant tout ce que l'Eglise enseigne. Quand je saboule mes coreligionnaires, ce qui m'est souvent arrivé, c'est que leur lâcheté ou leur bêtise révolte en moi, précisément, le sentiment catholique. Pamphlétaire!... Ah! je suis autre chose, pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour, et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé!...

Ne dirait-on pas que c'est Léon Bloy lui-même qui parle — et qui écrit? Les *Pharisiens*, d'un bout à l'autre, sont écrits sur ce ton très monté et de ce style exaspéré, travaillé et recherché. C'est de l'invective « artiste » et littéraire. Il semble que Darien, pendant qu'il préparait les *Pharisiens*, ait fréquenté l'auteur du *Pal* et de la *Femme Pauvre* et il en a subi, comme malgré lui, l'influence. Il s'en est vite débarrassé et il s'est ressaisi et reconquis lui-même. — AURIANT.

§

Clemenceau et Roosevelt. — Dans un article, *Clemenceau en Amérique*, qu'a publié la *Revue de Paris* dans son numéro du 1er février, le général Mordacq prête au Tigre ces paroles qui contiennent une erreur matérielle vraiment extraordinaire. (Il s'agit du voyage que fit Clemenceau aux Etats-Unis en 1922.)

Je n'ai pas manqué, bien entendu, à New-York, d'aller déposer quelques fleurs sur la tombe de mon vieil ami Roosevelt, et là, sur cette tombe, j'ai longuement médité. Je n'ai pu m'empêcher de penser combien la France avait perdu à la disparition de cet homme. Il est bien certain que, s'il n'était pas mort avant 1914, l'Amérique serait entrée beaucoup plus tôt dans la guerre qui, dès lors, n'aurait pas duré si longtemps. Que de sang eût été ainsi épargné! Et c'est ce que je n'ai pu m'empêcher de dire aux Américains. Il avait un prestige et une influence énormes aux Etats-Unis; il aurait certainement fini par faire comprendre à ses compatriotes que leur abstention dans cette guerre mondiale, dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie, était un véritable suicide. Enfin ce n'est pas lui qui aurait accepté de faire une *paix séparée* après avoir marché côte à côte avec les Alliés... (P. 592.)

Or, s'il était vrai que Clemenceau *n'eût pu s'empêcher de dire aux Américains* les choses qu'on vient de lire, ceux-ci sans doute n'auraient pu s'empêcher de lui faire remarquer :

1° Que son vieil ami Roosevelt était mort, non avant 1914, mais bien le 6 janvier 1919;

2° Que, pendant la guerre, il avait mené une vigoureuse campagne pour décider les Etats-Unis à intervenir;

3° Que, notamment, en 1917, il avait proposé au président Wilson de lever une division de volontaires dont il voulait prendre le commandement :

4° Que, partisan de la guerre à outrance, il déclarait le 28 octobre 1918, parlant de Wilson : « Voilà bien le tsar d'Amérique, dernier en guerre, premier en paix! »

Il n'est pas admissible que Clemenceau ait ignoré des faits de cette importance, et, si les propos que le général Mordacq lui attribue étaient exacts, il faudrait croire à un accès de divagation. Il est plus vraisemblable de supposer que le général a mal interprété le langage de l'homme politique, et qu'il a pris trop directement au sens propre quelqu'une de ces boutades vigoureusement imagées qui étaient familières à Clemenceau.

Un vers de Boileau parle de « mourir par métaphore ». Si Clemenceau a fait mourir Roosevelt avant 1914, c'est sans doute ainsi qu'il faut l'entendre.

§

Le Champ de Mars et ses origines. — Induites en erreur, peut-être, par Michelet qui a écrit : « Le Champ-de-Mars, voilà le seul monument qu'a laissé la Révolution... », trop de personnes ont tendance à croire que la fameuse esplanade est née en 1790.

D'autres, convenant que sa vie sous l'ancien régime n'a pas été si négligeable, rappellent la première course organisée en ce lieu, vers 1780, entre d'Auvergne, écuyer en chef de l'Ecole royale militaire montant un barbe, et un jockey montant le cheval persan d'un prince de Nassau. Ils mentionnent surtout le premier

lâcher de ballon des frères Robert et du physicien Charles (le mari d'Elvire), en 1783, et la première tentative de direction des ballons du célèbre Blanchard en 1784. Mais jusqu'à ces tout derniers temps, personne n'était fixé sur la date de naissance exacte du Champ-de-Mars, ni, du reste, sur celle de sa conception.

Il ressort d'une communication faite dernièrement par M. Robert Laulan, bibliothécaire de l'Ecole supérieure de Guerre, à la Société d'histoire d'archéologie du VII[e] arrondissement sur les origines du Champ-de-Mars, que celui-ci a été conçu par Gabriel dès 1751, comme le terrain d'exercice de l'Ecole Militaire, au moment où il établissait le premier projet des bâtiments de cet hôtel royal, d'accord avec Paris-Duvernoy son fondateur.

Les travaux de construction ayant été retardés faute d'argent, Gabriel dut réduire son premier projet dans des proportions considérables, et c'est en juin 1765 seulement qu'il fit approuver par le Conseil de l'Ecole de nouveaux plans du Champ-de-Mars et des bâtiments projetés en façade sur cette esplanable (plans qu'il devait modifier en 1767).

La première description du Champ-de-Mars se trouve, croyons-nous, dans le *Géographe Parisien* ou le *Conducteur chronologique et historique des rues de Paris, publié à Paris,* chez Delalain en 1769. Il était alors, comme on sait, entouré de fossés maçonnés, et l'on y avait accès par cinq ponts de pierres et cinq grilles de fer. Deux de ces grilles ferment actuellement les issues du quartier de cavalerie de l'Ecole Militaire. — L. DX.

§

L' « Oméga blasphématoire ». — Nous avons, dans l'*Anthologie du Pastiche,* conté l'histoire de ces faux Rimbaud, dus à l'imagination de Laurent Tailhade, d'Ernest Raynaud, de Maurice du Plessys et de Georges Fourest, qui, du 29 novembre 1886 au 15/30 septembre 1888, égayèrent les pages du *Décadent* d'Anatole Baju.

Après un dernier sonnet, l' « *Oméga blasphématoire* », reproduit depuis dans les *Poésies posthumes* de Laurent Tailhade (1), cette fantaisiste attribution prit fin, Paul Verlaine ayant exprimé aux auteurs de ces aimables plaisanteries le déplaisir qu'elles lui causaient. Alors, en une prose « malodorante » fut révélé au monde l'estomirant aède Mitrophane Crapoussin, dont le masque de Rimbaud avait, jusque-là, caché la personnalité.

C'était une révélation pour les lecteurs du *Décadent,* mais à

(1) Paris, Albert Messein, 1925, in-12.

Toulouse, le prénom de Mitrophane, sinon son patronyme, était déjà connu. Un petit journal littéraire, dirigé par M.-P.-B. Gheusi, en avait publié des poèmes. Mitrophane était déjà Laurent Tailhade.

Le manuscrit original, écrit à Toulouse, en 1887, de l'« Oméga blasphématoire » vient de m'être gracieusement remis, singulièrement amusant, car, outre d'importantes variantes (composées en italiques dans le texte qui suit), il prouve surabondamment que Tailhade, en composant ce pastiche, songeait alors non à Rimbaud, mais à Moréas :

OMÈGA (*sic*)
BLASPHÉMATOIRE

A M. Georges Ohnet, droguiste.

Cypris ne chante plus sur les ondes *moroses:*
Aux branches de la CROIX pendent les *dieux latins.*
Car l'OINT est advenu *par qui saignent* les roses,
Pourpre hostiale dans la rousseur des matins!
Profusant l'hystérie *infâme*, les nécroses,
Et, sous un voile impur, tels rites clandestins,
Melchissedech avec *Abimélech!* Les proses
Ingémiront ce soir, *près des flambeaux* éteints.
Jésus! pourquoi flétrir les Myrthes (*sic*) de la Grèce?
Aube! jours exaltés de force et d'allégresse
Où la TAURE enfantait au contact d'Osiris!
Ah! si tu veux la Nuit douce, rends les Etoiles!
Moi, je vais sur la Mer, en des canots sans voiles,
Goûter l'Iode brun interdit aux Iris.

Mitrophane PAPPAHYDRARGIROPOULOS.

Délaissant le prénom de Mitrophane, en cette même année 1887, exactement en mai, au-dessous du titre de la pièce « Oiseaux », jointe à la seconde édition du *Pays du Mufle*, puis insérée dans les *Poèmes aristophanesques*, Laurent Tailhade spécifiait : *d'après la manière de Pappahydrargyropoulos.*

L'« Oméga blasphématoire » avait donc été, à l'origine, un pastiche de Jean Papadiamantopoulos, c'est-à-dire de Moréas. Le succès des faux Rimbaud le fit seul, un an après, attribuer, dans le *Décadent*, à l'auteur du « Bateau ivre ».

Comparant les deux versions, celle du manuscrit et celle remise à Baju, avouerai-je préférer la première? — PIERRE DUFAY.

§

Le Sottisier universel.

Immédiatement derrière venait le chœur de la cathédrale chantant l'hymne *Virilia regis* et le psaume *Deus laudem suam*, jusqu'à ce que la procession arrivât à l'estrade. — A. H. VERRILE, *L'Inquisition*, p. 232.

Je voudrais que nos éducateurs présentent à leurs élèves certaines images mouvantes arrivées tout droit d'Hollywood dans le même esprit que les anciens Romains organisant une exhibition d'ilotes. — ÉMILE VUILLERMOZ, *Le Temps*, 25 février.

Extrêmement courtois, ce sont eux qui, à Bardonechia, gare frontière en deçà du Simplon, ont pris soin de mon passe-port. — *Petit Parisien*, 8 février.

Désormais, pour qu'un inculpé puisse être détenu préventivement, il faudra que le minimum de la peine encourue par lui ne dépasse pas deux ans de prison. — *Echo de Paris*, 10 février.

Pour en donner une histoire abrégée, je me contenterai, comme Brid'oison, de remonter au déluge, c'est-à-dire au début des temps quaternaires. — *Le Temps*, feuilleton, 21 février.

L'*Arbeiter Zeitung* écrit d'ailleurs aujourd'hui :

« Les juristes romains se demandaient, avant tout, en présence d'une action criminelle : *Quid prodest?* Qui avait intérêt à ce que les armes d'Italie puissent passer en Hongrie? — *Le Temps*, 26 février.

Faut-il rappeler que cette chanson fut composée par le R. P. d'Aurevilly, frère de Barbey d'Aurevilly, l'auteur de la célèbre chanson « Ma Normandie »? — *Ouest-Eclair* (de Rennes), 21 février.

— Très drôle, très drôle, murmurait un observatoir. On voit rarement cela à Rennes... Un vent de nord-est, un vent si fort et par un beau jour de gel... Il doit y avoir un séisme quelque part à 4 ou 5.000 kms. d'ici... Les dépêches mondiales nous diront si notre interlocuteur est bon astrologue. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 14 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE NOTAIRE DU HAVRE, par Georges Duhamel. Volume in-16 double-couronne, 12 francs. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.625 exemplaires numérotés de 225 à 1.849, à 40 francs; 25 exemplaires marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 44 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 44, à 175 francs; 147 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 45 à 191, à 120 frs.; 33 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 192 à 224, à 120 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXLII

—

BULLETIN FINANCIER

Toute la seconde quinzaine de janvier aura été dominée par la recherche des solutions que comporte le problème budgétaire. Certaines mesures proposées par la Commission des finances de la Chambre, notamment la suppression de la forme « au porteur » pour les actions émises par les sociétés françaises et le rétablissement du régime de l'abonnement au Timbre français pour les titres introduits sur notre marché par des sociétés étrangères — ont causé une vive émotion dans les milieux boursiers. Les commis de la Bourse se sont mis en grève. Bien à tort, car il est matériellement impossible de supprimer la forme « au porteur ». Et il est démontré depuis longtemps déjà que toute réglementation des introductions de valeurs étrangères aboutit à la création de marchés clandestins, au détriment du Trésor lui-même. La chute du ministère Paul-Boncour a d'ailleurs prouvé que la « socialisation » de la propriété a atteint une limite. Serait-elle poursuivie que les sociétés y répondraient par la fermeture de leurs usines et par des « lock-out » dont les classes laborieuses seraient les premières à pâtir. La Franco-Belge de Matériel de Chemin de fer vient, pour commencer, de donner une sévère leçon aux pouvoirs publics en annonçant la fermeture de ses ateliers.

Aussi bien, après avoir manifesté une agitation assez compréhensible, la Bourse a-t-elle rapidement retrouvé tout son sang-froid. Et ce ne sont pas les théories bizarres qu'ont exposées certains membres du ministère Daladier sur la possibilité de vivre avec un déficit permanent du budget qui inquiéteront beaucoup les milieux financiers où l'on n'ignore pas que le déficit permanent a pour corollaire l'emprunt permanent. Or, l'emprunt suppose un rétablissement de la confiance, ou alors il aboutit à cette inflation fiduciaire dont personne ne veut, même les plus distingués théoriciens du parti socialiste. Beaucoup de bruit pour rien : l'équilibre budgétaire sera rétabli par les voies ordinaires : la déflation budgétaire et l'emprunt productif, source de richesses nouvelles et par conséquent de matière imposable.

Le calme dont la Bourse fait preuve s'appuie donc sur des raisons sérieuses, tirées des expériences du passé. Et tout porte à croire que ce calme subsistera, car, quoi qu'on en dise, la crise s'atténue peu à peu. Depuis quelques mois, les recettes du Canal de Suez augmentent, le trafic des chemins de fer s'améliore légèrement et les recettes mensuelles des compagnies d'électricité accusent des chutes moins sensibles.

Par ailleurs, les places étrangères font preuve de dispositions relativement satisfaisantes, tant il est vrai que la question des réparations et des dettes sera résolue avant la fin de cette année, que la Conférence économique, — actuellement en préparation, — devra conclure à l'abolition des barrières douanières et au rétablissement de l'étalon l'or.

La hausse des mines d'or et de l'or lui-même prouve d'ailleurs que ce métal reste le prototype des signes monétaires. Une véritable fièvre de spéculation a saisi la population sud-africaine. Et les mines d'or ainsi que les grands trusts miniers sud-africains ont enregistré à Johannesburg, à Londres et à Paris des progrès considérables. Ils sont paradoxaux, car la baisse de la livre sud-africaine au-dessous de la livre sterling anglaise entraîne une réduction du montant des dividendes semestriels annoncés par les mines d'or en décembre écoulé. Mais on considère que la chute de la livre sud-africaine va permettre aux mines aurifères d'annoncer des bénéfices de change qui s'ajouteront à leurs profits normaux. Ce sera vrai tant que le gouvernement sud-africain n'aura pas décidé de nouveaux impôts et que les mineurs n'auront pas réclamé des relèvements de salaires.

La baisse du pétrole brut américain a entraîné une réaction des valeurs pétrolières.

LE MASQUE D'OR.